



REVUE DES ÉTUDES
GÉORGIENNES
ET
CAUCASIENNES

N° 5 — 1989

*ouvrage publié avec le concours du CNRS,
de l'Académie Française et de l'INALCO*

ASSOCIATION DE LA REVUE DES ÉTUDES GÉORGIENNES ET CAUCASIENNES
PARIS

PRINCIPES D'ÉDITION

Domaine scientifique

La *Revue des Études Géorgiennes et Caucasiennes* est un recueil annuel de travaux relatifs à la Géorgie et au Caucase dans le domaine de la linguistique et de la philologie, de la littérature, tant orale qu'écrite, de la mythologie, de l'histoire, de l'ethnologie, de l'archéologie, de l'épigraphie, de la numismatique et des beaux-arts.

Types de travaux publiés

Ces travaux sont regroupés dans chaque volume selon un agencement thématique, sous les rubriques suivantes: articles ou mémoires scientifiques; éventuellement publication de documents, notes brèves, rapports et discussions, chroniques; comptes-rendus bibliographiques critiques.

Langues de publication

Les textes doivent être soumis à la rédaction en français, en anglais, en allemand ou en italien; les travaux rédigés en d'autres langues, notamment en géorgien ou en russe, doivent être traduits en français, en allemand ou en anglais et *l'original soumis en même temps que la traduction*.

Sélection des travaux

Les textes, adressés à la secrétaire, sont confiés pour examen à deux rapporteurs (membres du conseil scientifique ou délégués par eux) qui remettent leurs observations au vu desquelles le bureau décide de l'acceptation ou du rejet du texte proposé.

Le sigle de la *Revue des Études Géorgiennes et Caucasiennes* est *R.E.G.C.*

Prière d'envoyer correspondance, manuscrits et ouvrages destinés à la revue à

Dominique GAUTHIER-ELIGOULACHVILI
REVUE DES ÉTUDES GÉORGIENNES ET CAUCASIENNES
47 rue des Tournelles, 75003 PARIS
téléphone (1) 48 87 21 58

REVUE DES ÉTUDES

GÉORGIENNES ET CAUCASIENNES

DIRECTEUR

Georges Duménil

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

GÉORGIENNES ET CAUCASIENNES

REVUE DES ÉTUDES GÉORGIENNES ET CAUCASIENNES

N° 5 — 1989

(Bedi Kartlisa XLVIII)

FONDATEUR

† Georges DUMÉZIL

DIRECTEUR

Georges CHARACHIDZÉ

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Dominique GAUTHIER-ÉLIGOULACHVILI

COMITÉ DE RÉDACTION

Alain CHRISTOL, Michel VAN ESBRÖECK, Jean-Pierre MAHÉ,
Bernadette MARTIN-HISARD, Bernard OUTTIER,
Catherine PARIS, Jean RADVANYI, Jean-Michel THIERRY, Nicole THIERRY,
Charles URJEWICZ

CONSEIL SCIENTIFIQUE

- Julius ASSFALG, Professeur à l'Université de Münich, éditeur d'*Oriens Christianus*.
Winfried BOEDER, Professeur à l'Université d'Oldenburg.
François GRAFFIN, Professeur à l'Institut Catholique de Paris, directeur de la *Patrologia Orientalis*.
René GSELL, Professeur émérite à l'Université de la Sorbonne nouvelle – Paris III, directeur du Laboratoire de Phonétique de Paris III.
Brian George HEWITT, Professeur à l'Université de Londres.
David M. LANG, ancien Professeur à l'Université de Londres, docteur *honoris causa* de l'Université de Tbilisi.
Gilbert LAZARD, ancien Professeur à la Sorbonne, directeur d'études à l'E.P.H.E. (IV^e section), membre de l'Institut.
Irène MÉLIKOFF, Professeur à l'Université de Strasbourg, directeur de la revue *Turcica*.
Karl Horst SCHMIDT, Professeur à l'Université de Bonn, docteur *honoris causa* de l'Université de Tbilisi.

REVUE DES ÉTUDES
GÉORGIENNES
ET
CAUCASIENNES

N° 5 — 1989

*ouvrage publié avec le concours du CNRS,
de l'Académie Française et de l'INALCO*

ASSOCIATION DE LA REVUE DES ÉTUDES GÉORGIENNES ET CAUCASIENNES
PARIS

PUBLICATION DU CENTRE DE RECHERCHES
CAUCASE ET MONDE INDO-EUROPÉEN, URA 390, I.N.A.L.C.O./C.N.R.S.

REVUE DES ÉTUDES
GÉORGIENNES
ET
CAUCASIENNES

N° 2 - 1981

Toute reproduction, intégrale ou partielle, est interdite, sauf accord de l'Association.

© Association de la Revue des Études Géorgiennes et Caucasiennes et
Éditions Peeters, Louvain-Belgique
ISSN 0373-1537
D. 1990/0602/81

NOTE A L'INTENTION DES AUTEURS

Présentation des manuscrits

L'original, dactylographié en triple interligne sur papier extra-strong (format 21 × 29,7), ne doit pas dépasser 30 pages ni comporter d'ajouts manuscrits. La page compte 1800 signes (30 lignes de 60 signes) avec une marge de 3 cm à droite et à gauche. Les appels de note figureront dans le texte en numérotation continue. Chaque article sera suivi de la bibliographie *exhaustive* des sources et des travaux cités dans les notes. Les auteurs auront soin d'indiquer clairement les abréviations qu'ils utilisent ou les répertoires bibliographiques auxquels ils se réfèrent. *Notes et bibliographie* seront également dactylographiés *en triple interligne*, sur feuilles séparées. Les titres des ouvrages et des articles géorgiens, russes et arméniens seront suivis entre crochets de leur *traduction* dans la langue de rédaction de l'article. Chaque article sera accompagné d'un *résumé* de 10 lignes maximum dans la langue dans laquelle il est écrit et de la traduction en anglais de ce résumé. Pour les articles en anglais, cette traduction sera en français.

Systèmes de translittération adoptés

Les systèmes de translittération adoptés pour le géorgien et pour le russe sont les suivants:

Géorgien

ჲ	ა	ბ	გ	დ	ე	ვ	ზ	თ	ი	კ	ლ	მ	ნ	ო	
ჲ	g	g'													
ა	b	g	d	e	v	z	ē	t	i	k'	l	m	n	j	o
უ	ყ	ძ	ც	ძ	ჭ	ღ	ყ	ჩ	ც	ც	ც	ც	ც	ც	
უ	q	ch													
ვ	g	g'													
პ'	ž	r	s	t'	w	u	p	k	γ	q'	š	č	c	z	c'
ც	ძ	ჭ	ღ	ყ	ჩ	ც	ც	ც	ც	ც	ც	ც	ც	ც	
g	g'	q	ch												
ვ	b	g	ch	z	g	g'									
č	x	q	ž	h	ō										

F 14913

Russe

а б в г д е ж з и й к л м н о п р с т у ф х ц ч ш щ
 а б в г д е ж з и й к л м н о р р т s t u f х с џ џ џ
 ъ ы ь э ю я
 ' у ' è ju ja

Les auteurs voudront bien s'y conformer pour faciliter la normalisation des articles.

Pour l'arménien, le système de translittération à utiliser est celui de la *Revue des Etudes Arméniennes*:

Ա	Բ	Գ	Դ	Ե	Զ	Է	Ը	Թ	Ժ	Ի	Լ	Խ	Մ	Ն	Շ	Չ	Պ	Ջ	Ս
ա	բ	գ	դ	ե	զ	է	ը	թ	ժ	ի	լ	խ	մ	ն	շ	չ	ղ	ճ	ս
ա	б	г	д	е	з	ē	ə	t'	ž	i	l	x	c	k	h	j	č	m	
Թ	Ն	Շ	Ո	Չ	Պ	Ջ	Ա	Ա	Վ	Տ	Ր	Յ	Ի	Փ	Ք	Օ	Ֆ	ՈՒ	
թ	ն	շ	ո	չ	պ	Ջ	ա	ա	վ	տ	ր	յ	ի	փ	ք	օ	ֆ	ու	
у	п	š	о	č	р	ј	і	s	v	t	г	c'	w	p'	k'	ō	f	u	

Majuscules

Le géorgien ignorant les majuscules, nous n'en faisons apparaître pour les mots géorgiens, dans le corps des articles et dans les notes, que là où elles nous semblent indispensables pour un lecteur occidental: dans les noms propres (anthroponymes et noms géographiques), et nulle part ailleurs. Dans les bibliographies, il n'y a que des minuscules en géorgien.

Abréviations

Pour éviter disparates ou répétitions d'un article à l'autre, il est recommandé d'utiliser les abréviations suivantes:

— matériaux:

B.K.: *Bedi Kartlisa*, revue de kartvélogie, Paris, 1957-1984.

m.s.e.: *masalebi sakartvelos etnografiisatvis* [Matériaux pour l'ethnographie de la Géorgie], I-XVII, tbilisi, 1938-1972.

S.M.K.: *Sbornik Materialov dlja Opisanija Mestnostej i Plemen Kavkaza* [Recueil de Matériaux pour la Description des Lieux et Peuples du Caucase], I-XLIV, Tiflis, 1881-1915.

S.S.K.: *Sbornik Svedenij o Kavkaze* [Recueil de Documents sur le Caucase], I-IX, Tiflis, 1871-1885.

S.S.K.G.: *Sbornik Svedenij o Kavkazskix Gorcax* [Recueil d'Informations sur les Montagnards Caucasiens], I-IX, Tiflis, 1868-1881.

— périodiques:

i.-k'.e.: *iberiul-k'avk'asiuri enatmecniereba* [Linguistique ibéro-caucasienne], tbilisi.

i.-k'.e.c': *iberiul-k'avak'asiuri enatmecnierebis c'elic'deuli* [Annuaire de la linguistique ibéro-caucasienne], tbilisi.

— institutions:

s.x.s.m.: sakartvelos xelovnebis saxelmc'ipo muzeumi [Musée d'État des Beaux-Arts de Géorgie].

t.s.u.: tbilisis saxelmc'ipo universit'et'i [Université d'État de Tbilisi].

t.u.g.: tbilisis universit'et'is gamomcemloba [Éditions de l'Université de Tbilisi].

s.m.a.: sakartvelos mecnierebata ak'ademia [Académie des Sciences de Géorgie].

a.i.: ay mosavletmcodneobis inst'it'ut'i [Institut d'Orientalisme].

e.i.: enatmecnierebis inst'it'ut'i [Institut de Linguistique].

i.i.: ist'oriis, arkeologiisa da etnografiis inst'it'ut'i [Institut d'Histoire, d'Archéologie et d'Ethnographie].

k.l.i.i.: kartuli lit'erat'uris ist'oriis inst'it'ut'i [Institut d'Histoire de la Littérature géorgienne].

k.x.i.i.: kartuli xelovnebis ist'oriis inst'it'ut'i [Institut d'Histoire de l'Art géorgien].

p'.i.: p'edagogiuri inst'it'uti [Institut pédagogique].

x.i.: xelnacerta inst'it'ut'i [Institut des Manuscrits].

Tirés-à-part

Chaque auteur reçoit 30 tirés-à-part de son article.

I. LITTÉRATURE

Littérature du XIX^e siècle

XEVIS BERI GOČA

D'ALEKSANDRE Q'AZBEGI DANS UNE ADAPTATION DE GEORGES DUMÉZIL: GOČA, LE CHEF DE VALLÉE

En classant les "papiers caucasiens" que Georges Dumézil lui a laissés, Georges Charachidzé a trouvé, non sans une certaine surprise, une chemise rouge défraîchie, au titre, de la main même de son vieux maître, encore très lisible: "Traductions d'Aleksandre Q'azbegi". La page de garde précise: "Trois récits montagnards d'Aleksandre Q'azbegi, analyses et extraits traduits par Georges Dumézil: I. *elguža* [Elguža], II. *mamis mk'vleli* [La Parricide] [dont la traduction est dédiée à son épouse, Madeleine Dumézil], III. *xevis beri goča* [Goča, le chef de vallée]"*.

Le double dactylographié d'une lettre du 13 février 1931 adressée au Directeur de l'Ecole Nationale des Langues Orientales Vivantes montre que Dumézil avait à cette date cherché à faire éditer ce manuscrit, qu'il venait d'achever. Il enseignait encore l'histoire des religions à Istanbul, mais "les six années les plus heureuses de [sa] vie", ainsi qu'il se plaisait souvent à le répéter, devaient bientôt prendre fin: à son retour à Paris, il espérait se voir confier des cours de géorgien. Malheureusement, la chaire ne vit pas le jour et le projet de livre en resta là. Par la suite, il mena de pair son "chantier" indo-européen et ses recherches, philologiques et linguistiques, sur l'arménien, l'ossète, le tchéchéne-ingouche, l'avar, le tcherkesse, l'abkhaz et l'oubykh, le laze aussi, pour la famille caucasique du Sud, mais ne toucha plus qu'accidentellement au géorgien, consacrant, par exemple, une notice à "Chotha Rousthavéli" dans un ouvrage collectif (*Les écrivains célèbres*, Paris, Mazenod, 1952, pp. 146-148). Ironie de l'histoire, ou plutôt signe de sa générosité, Dumézil a largement contribué en 1965, avec Armand Minard, à la création, pour Georges Charachidzé, de cet enseignement qu'on lui avait refusé, à lui, trente-quatre ans plus tôt.

La lettre avertit l'éditeur éventuel:

"... j'ai résumé des parties et [en ai] traduit littéralement d'autres: ces romans (rédigés à la diable et parus en feuillets dans un quotidien et dans une revue) sont extrêmement inégaux. Il y a des pages très belles et de longs passages insipides. C'est

* Le texte que j'ai suivi est celui de l'édition de 1904, procurée par M.D. K'ariš'ašvili (*al. q'azbegis txzulebani*, Tiflis, 1904, xxxv-1204 pages gr. in-8"). Elle est gâtée par un nombre considérable de fautes d'impression dont fort peu, par bonheur, sont embarrassantes. On y trouvera *xevis beri goča* aux pages 841-908 [G.D.].

pourquoi j'ai adopté la solution mixte: analyse, avec traduction exacte de ce qui en vaut la peine".

La longue introduction, intitulée "Aleksandre Q'azbegi et son œuvre", qui précède les trois "traductions" est un peu moins abrupte:

"Toutes [ces œuvres] ont paru en feuilleton, la plupart dans un quotidien, les autres dans une revue. Ce caractère de feuilleton reste sensible, fâcheusement sensible, à travers les meilleures pages et indispose souvent le lecteur. La méthode de travail de Q'azbegi était d'un journaliste peu consciencieux plutôt que d'un homme de lettres. De nombreux témoins nous le peignent arrivant tard à l'imprimerie, rédigeant à la diable sa "copie" du jour et livrant un à un les feuillets à la composition sans les relire. Le style se ressent souvent de cette hâte sans contrôle: périodes embarrassées, surabondance d'adjectifs vains, mots répétés, analyses confuses de sentiments que le déplacement de quelques membres de phrase eût éclairés. La trame même des récits n'est pas exempte de péchés graves: souvent des personnages nouveaux surgissent sans préparation, souvent aussi des personnages auxquels nous avons eu le temps de nous attacher disparaissent à jamais de l'horizon de l'auteur... Ces négligences sont très fréquentes.

On pourrait dresser une longue liste des "défauts" de notre auteur — abus des confidentiels (comme au théâtre!), des rencontres providentielles; style souvent précieux, vocabulaire "psycho-physiologique" d'une grande pauvreté et d'un emploi constant ("son sang bouillonna", frissons, soupirs, etc.)... Tout cela, le lecteur européen ne peut manquer d'y être sensible. Mais il ne doit pas se laisser rebuter. Si les Géorgiens exagèrent en appelant Q'azbegi leur "Homère", il me semble incontestable que l'"épopée de la montagne" que constitue la meilleure partie de son œuvre est un monument important et original de la littérature universelle. Peintures à la fois schématiques et nuancées des grandes passions humaines; mise en scène d'une des "demi-civilisations" les plus attachantes du vieux monde et cela dans le décor le plus grandiose; sentiment constant d'un accord entre la nature et l'homme; patriotisme exalté, excessif dans certaines de ses haines (les Russes, les Osses), mais toujours justifié et ennoblé par un goût très vif de l'humain, tout cela donne à ses récits un souffle poétique et un intérêt philosophique qui ne satisfont pas toujours le cœur et l'esprit, mais qui, du moins, les mobilisent".

Qu'on ne s'y trompe pas: Q'azbegi était l'écrivain géorgien préféré de Dumézil et si ce dernier s'est montré un peu sévère avec lui (ce qu'il dit de sa façon de "travailler" pourrait d'ailleurs s'appliquer mot pour mot à plus d'un écrivain français du XIX^e siècle), c'est précisément en raison de cette prédilection. Le grand lecteur de Dumas qu'il fut voyait en Q'azbegi une sorte de Dumas caucasien. Il ne voulait pas donner de ses courts romans une traduction, mais une adaptation très libre, les réécrivant, en quelque sorte, tels qu'ils auraient dû, à ses yeux, avoir été écrits.

Un peu moins d'un an avant sa mort, durant les vacances de Noël 1985, Dumézil avait prié Georges Charachidzé venu lui rendre visite rue Notre-Dame-des-Champs de lui procurer une édition géorgienne des œuvres majeures de Q'azbegi: son exemplaire personnel avait depuis longtemps disparu, enfoui quelque part dans son immense bibliothèque. Georges Charachidzé lui a bien entendu apporté le recueil demandé, mais ce n'est que bien plus tard, en ouvrant la chemise rouge, qu'il a compris ce que cachait ce souhait auquel il n'avait, sur le moment, pas prêté une attention particulière.

I

Il pouvait être neuf heures du soir quand le cortège formé de deux traîneaux et de cavaliers en armes approcha du village de Q'anobi. Les cavaliers étaient tous de jeunes garçons, plus gracieux les uns que les autres. Ils avançaient allègrement, parmi les chants et les coups de fusils. Evidemment ils n'avaient point d'intention belliqueuse, car leur marche était insouciant et ils ne se seraient pas avancés si peu nombreux contre un village d'accès difficile.

Quand ils furent près des maisons, un groupe de jeunes cavaliers partit à leur rencontre, avec des cris joyeux et des coups de feu. C'était des deux côtés une galopade vertigineuse. Les cavaliers faisaient tourner leurs fusils comme l'éclair; ils se laissaient glisser sur leur monture pour toucher la terre avec leur main, puis, d'un trait, se remettaient en selle; ils se précipitaient les uns vers les autres en ployant leurs corps de la façon la plus ravissante.

Au moment où les deux cortèges se rencontrèrent, on eût pu croire que les chevaux allaient heurter leurs têtes. Mais ils s'arrêtèrent brusquement, comme des statues, et l'on entendit résonner dans l'air les saluts joyeux :

— Paix à votre route!

— Marchez en paix!

Puis ce furent les questions d'usage, toutes les formules d'accueil, et les deux cortèges confondus se dirigèrent vers une maison isolée dont les fenêtres laissaient passer l'éclat lumineux des torches de résine et le bruit des *panduri* et des battements de mains.

Une dernière fusillade éclata devant la porte. La jeunesse assemblée dans la maison répondit par une longue clameur, et les cavaliers sautèrent à terre.

De petits garçons prirent la bride des chevaux et les promenèrent çà et là, car la sueur montait de leurs flancs en vapeur tourbillonnante et il fallait les sécher par une marche paisible afin que le vent froid ne les saisisse pas.

Les nouveaux venus se massèrent devant la porte, entourant deux garçons: l'un, en pelisse de feutre, tout jeune encore et de belle allure; l'autre, jeune aussi, plus richement vêtu, chamarré d'or et d'argent. Tous se taisaient. On eût entendu voler une mouche. Mais bientôt, de l'intérieur, retentirent les notes aiguës du chant de la Croix. Les hôtes y firent écho, et tout l'air se remplit de cet hymne magnifique, puissant, viril entre tous, qui enchante les cœurs par son harmonie, mais fait frissonner la chair et les os et bouillonner le sang dans un désir de gloire. On ne l'entend que dans la montagne: seule une nature aussi majestueuse pouvait enfanter une telle musique. Encore est-il réservé à trois occasions: pendant la guerre; puis quand on expose les images saintes et les drapeaux; enfin, pour les noces. Or, ce soir-là, il y avait une noce.

L'homme à la pelisse de feutre, Gugua Pičit'auri, était le fiancé. Le garçon aux riches vêtements qui l'accompagnait, Onise — fils de Goča, le vieil et illustre chef de vallée — était le "preneur de main"* et le témoin de Gugua.

* * *

II

Les hôtes pénétrèrent dans la maison où se pressait une foule dense. Les hommes âgés les accueillirent, "bénirent la route" du fiancé, le firent tourner autour du foyer, et il s'assit là, avec son "preneur de main" et le maître de maison. Tous les autres reprirent aussitôt leur joyeux train, et les coupes circulèrent avec les toasts d'usage.

Il n'y avait dans cette pièce que des hommes. Quant aux filles, on entendait leur voix au fond de la maison, du côté de la laiterie. Elles battaient des mains et jouaient du *panduri*** , appelant les jeunes gens qui regardaient avec enthousiasme les jolis visages de ces danseuses. Elles venaient une à une sautiller, joyeuses séductrices, autour de quelque beau garçon, elles le défiaient du regard — et lui, excité, enflammé, il s'élançait vers sa partenaire, qui tantôt s'éloignait avec la tranquillité d'un ruisseau qui coule, tantôt bondissait avec l'emportement furieux des torrents de la montagne... Elle fuit, telle un chamois timide, la fille aux yeux noirs. Son visage exprime l'effroi, car un homme la menace, comme l'aigle qui tend les serres vers sa victime. La frêle créature faiblit, il l'atteint, il va la serrer sur son cœur, tremblante, apeurée... Mais soudain, contre toute attente, la jeune fille tourne, se glisse hors de ses mains, bondit du côté opposé, et danse sur place avec une agilité tranquille. Déconfit, le danseur la regarde, il voit le sourire magique, les yeux espiègles de sa victime qui le provoquent, qui l'invitent, qui lui promettent: "Attrape-moi, et tu éprouveras la douceur de la vie! ...".

Onise et Gugua, qui, en ce jour, devaient garder toute leur dignité, restaient assis à contre-cœur, invinciblement attirés par cette joyeuse jeunesse. Ils tournaient les yeux, sans parler, vers les bruits de la danse. Gugua brûlait du désir d'apercevoir sa *Zizja* tant désirée. Onise était prêt à saisir de son regard d'aigle la première fille venue, pourvu qu'elle eût dans les yeux de la lumière, un charme sur les lèvres, l'éclat de la jeunesse aux joues, et dans le cœur la force qui fait bouillonner le sang.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, quand la foule se fendit pour

* *xelis momk'ide* "preneur de main": cette expression s'éclairera tout à l'heure par le cérémonial de "remise de la fiancée"; *mežvare* est plus important que le "témoin" de nos mariages: il garde sur le ménage un droit de protection (quant à la femme) et de contrôle (quant au mari) [G.D.].

** Instrument à 3 cordes de la famille du luth, dont on pince les cordes avec les doigts [G.C.].

donner passage à une vieille femme. Tous se levèrent et saluèrent. Elle se dirigea droit vers le "preneur de main" et le serra sur son sein en disant:

— Ah, mon tout, je te confie ma petite! ... Il faut que tu la soignes, que tu la protèges, que tu rendes le mal à qui lui voudra du mal...

— Dieu m'est témoin, Xazua, que je ne ménagerai pas ma tête, autant qu'il dépendra de moi! répondit le jeune homme.

Et, d'un ton qui ne plaisantait pas, il ajouta:

— Quiconque lui fera de la peine, c'est avec moi qu'il aura querelle et, grâce à Dieu, je ne conseille à personne de se moquer de moi!

— Gugua est un enfant, reprit la vieille; il y a du bon et du mauvais dans le village, et que ne peut pas la langue des hommes! ... Conseille cet enfant, qu'il ne se fie pas à la langue des autres! ... Il y a encore des méchants par le monde ... S'il écoute leur langue, c'en est fait de la petite...

— Allons, Xazua, pourquoi dis-tu cela? interrompit Onise. Gugua est un enfant, certes, mais il n'est ni fou ni ivrogne! Ses camarades l'aiment comme leur œil droit, tous sont prêts à se sacrifier pour lui parce qu'ils savent que Gugua est prêt à le faire pour eux ... Gugua est un brave et, par Dieu, il ne souffrira pas non plus qu'on déshonore son ménage!

— Du sucre à tes lèvres, du sucre à tes lèvres, mon tout! répondit la vieille. Ne la mets pas au tombeau, Onise! J'ai vieilli sous le ciel, j'ai l'âge de notre père Adam, et il ne me reste que cette fille. Elle est mon soleil, et ma lune, et mon âme...

— C'est bon, Xazua, ne fais pas de peine à ton hôte! cria un vieillard.

Puis il ajouta:

— Emmène-le donc et confie-lui la fiancée.

— Oui, oui, que tes peines viennent sur moi! ... Passe, Onise! ...

Et la vieille emmena Onise, sous le regard jaloux du pauvre Gugua, qui devait rester avec les hommes et attendre encore plusieurs heures avant de voir Zîjia.

* * *

III

Dans l'obscurité de la laiterie mal éclairée par une seule torche, au milieu des cuves et des pots, la fiancée était assise entre quelques compagnes choisies qui tâchaient de la distraire.

Zîjia avait seize ans. Elle était donc dans son plein épanouissement. Elle avait cet âge où le sang bouillonne, écume dans les veines, où l'âme vole vers un bonheur inconnu et joue en frémissant avec les fleurs, l'âge où la vie s'étale comme un Eden et promet les plus doux nectars. Zîjia était gracieuse de

corps et jolie. Ses lèvres fines avaient la délicate beauté des bourgeons, — prêtes à éclore pour le baiser. Sur la soierie rose-ardent de son visage, se jouait un éclat chaleureux qui jamais ne se tournait en grossière rougeur. Les rayons de ses yeux bleu de ciel s'élançaient droit dans les cœurs parmi la garde des longs cils noirs et sous la ligne, mince et tendue, des sourcils veloutés. Deux tresses d'épais cheveux noirs enlaçaient comme un lierre son cou de cristal. Bref, Zizja était une de ces beautés qui méritent de rencontrer un peintre, et quiconque la voyait ne pouvait s'empêcher de bénir la mère qui l'avait enfantée.

Beaucoup s'étaient enflammés pour elle. Plusieurs fois on avait tâché de l'enlever, mais, apparemment, son destin était d'appartenir à Gugua, car c'est à lui qu'elle échut. Et depuis que Gugua avait des droits sur elle, depuis qu'elle s'était promise à lui, nul ne s'y serait plus risqué, car Gugua ne plaisantait pas en ces sortes d'affaires et il eût vite fait d'éteindre le soleil aux yeux des insolents.

Bien que Zizja se mariât selon son cœur, bien que son fiancé lui plût, bien qu'elle se fût plus d'une fois éveillée en soupirant vers cette union et que plus d'un rêve lui eût montré le visage viril de Gugua, pourtant, en ce jour où elle devait dire adieu à sa maison, à ses amies, à ses habitudes, où, jeune fille, elle allait devenir femme, son cou frissonnait, plein de regrets. Elle connaissait bien son passé, il était bien à elle: choyée, aimée de tous jusqu'à ce jour, que lui réservait l'avenir? Elle ressentait, sans se l'expliquer, une émotion instinctive qui avait pâli son teint. Mais cette pâleur embellissait encore son visage angélique. Ses compagnes la consolaient, la plaisantaient, quand soudain une voix annonça:

— Le "preneur de main", voici le "preneur de main"!

Toutes les jeunes filles se levèrent. Zizja sentit une piqûre dans son cœur. Une sorte de sensation désagréable courut à travers son corps, et, en se levant, d'un geste hâtif elle baissa son voile.

Xazua entra, avec un vieillard et Onise. Les jeunes filles qui entouraient Zizja commencèrent un chant d'adieu, aux paroles émouvantes: adieu de la fiancée à son passé, à ses compagnes; adieu des compagnes à la fiancée, parmi les larmes et les baisers.

Quand le chant eut cessé, le vieillard alluma un cierge, fit lentement un signe de croix, s'approcha de la fiancée, lui prit la main, invoqua les Anges protecteurs du Xevi et se tourna vers Onise:

— Onise! Nous vous confions cette jeune fille pure et sans honte. A partir de ce jour, tu es, pour elle, plus que son frère...

Et il donna à Onise la main tremblante, brûlante, de la jeune fille. Quand il la toucha, elle frémit. Lui aussi frissonna, sans qu'il pût s'expliquer ce trouble.



— Et maintenant, à toi et à ta vaillance de la soigner et de la protéger! Dans votre village, elle n'aura pas d'autre appui que toi, il faut que tu sois comme son frère...

— Dieu m'est témoin que je donnerai ma tête pour elle!

Et le vieillard souleva la voile, juste comme Onise prononçait:

— Elle est ma sœur, je suis son frère...

Mais sa parole s'arrêta brusquement, il se mit à trembler et vacilla comme un homme ivre. Puis il se ressaisit.

— Qu'est-ce qui t'arrive? demanda le vieillard avec inquiétude.

— Rien, rien, j'ai eu chaud, c'est un peu de vertige ... répondit Onise sans difficulté.

— Tu as bu beaucoup? Apportez-lui de l'eau!

— Non, que tes peines viennent sur moi! Je ne veux pas d'eau...

Onise n'avait pas lâché la main de Zizja, bien qu'il sentît que cette main le brûlait comme un fer rouge, animait son sang et dispersait sa raison. Il essuya son front qui ruisselait de sueur. Il regarda droit la jeune fille et prononça bien haut, d'une voix ferme:

— Que Dieu en haut, que la Terre en bas soient mes garants! J'aime Zizja comme une sœur, je serai son frère, plus que son frère...

La main de la jeune fille tressaillit encore; elle regarda, baissa la tête. Le serment d'Onise se termina par un calme, mais puissant, soupir, et il ne pouvait arrêter la palpitation de son cœur ...

* * *

IV

Mécontent de lui, effrayé d'avoir cédé, sans défense possible, à l'émoi inattendu de sa chair, Onise rentre dans la salle des hommes... On hâte un peu le rituel, car, par ces nuits d'hiver, il ne faut pas se mettre en route trop tard. Des avalanches peuvent avoir coupé les chemins, et le jeune couple risquerait d'attendre le jour à la belle étoile. On soupe joyeusement. Le chef de famille, assis au bout de la table sur un escabeau, invoque Dieu et ses anges, et porte les toasts. On apporte le coffre qui contient le trousseau.

Enfin, Onise va quérir la fiancée et l'amène par la main devant Gugua. La main de Zizja s'attarde dans celle d'Onise, mais Gugua, tout à son bonheur, la saisit si vigoureusement qu'elle retient à peine un cri de douleur. Aussitôt, on s'organise pour le départ. Gugua conduit Zizja jusqu'à son traîneau, mais là il doit encore se séparer d'elle, car, jusqu'à la bénédiction religieuse, elle restera confiée au "preneur de main". C'est donc Onise qui voyagera avec elle, dans le premier traîneau. Gugua et les garçons d'honneur caracolèrent. Le second traîneau emportera le trousseau...

* * *

V

La nuit était froide et brumeuse, bien qu'assez lumineuse à cause de la neige. Par moments, le vent d'aval hurlait, et une pluie de flocons, fins mais durs, fouettait les visages. Un petit garçon, emmitouffé dans une peau, dans une pelisse de feutre et dans un grand bonnet de drap, poussait ferme les chevaux, car la route, emplie de neige, était difficile et l'étape longue.

Les cavaliers du cortège, animés par l'exercice et le bon train qu'ils venaient de mener, marchaient bien en avant du traîneau, passaient le temps et se réchauffaient en lançant leurs chevaux les uns contre les autres, en s'arrachant et en se jetant leurs coiffures, en faisant des acrobaties sous le ventre de leurs bêtes au galop.

Dans le traîneau, Onise avait rejeté son *q'abalaxi**, son bonnet, et tendait au vent glacial son front et son visage brûlants. L'air pur, ou simplement l'écoulement du temps, lui avait rendu la faculté de raisonner, et il commençait à analyser sa situation. Il sentait à la fois la douceur du sentiment qui s'était éveillé en lui et la cruauté du devoir qu'on lui imposait. Il avait espéré que le vent et la neige, qui redoublaient de violence, lui donneraient le calme, que son sang, rafraîchi dans sa tête, s'apaiserait, et que son cœur insurgé se laisserait dompter. Mais hélas, son attente était déçue; il constatait avec désespoir que l'image de Zizia s'était imprimée, ineffaçable, dans son cœur et qu'elle le berçait délicatement, gentiment, prudemment, comme la mère berce son enfant, comme le tendre zéphyr berce le cocon précieux du ver à soie que la Nature lui a donné le soin de mûrir...

Il s'était juré à lui-même de ne pas regarder la jeune fille, de ne pas lui parler, car il savait à quel péril ces imprudences l'exposeraient. Et non seulement il avait peur de la regarder ou de lui parler, mais il n'osait bouger, ni respirer librement, de peur qu'une circonstance inopinée ne rompît l'attitude d'où dépendait son sang-froid.

Zizia était assise, muette, la tête penchée. Dieu sait quels mouvements agitaient son âme, quelles images torturantes se présentaient à ses yeux, quelles pensées l'assaillaient en vagues successives! Qui eût examiné son cœur en ces instants l'eût trouvé pareil à un abîme où toutes choses sont indistinctes, et, découragé, eût renoncé à son enquête.

Zizia était donc assise, dans son mince vêtement brodé; le châle qu'elle avait mis par-dessus ne pouvait la protéger contre le vent. De minute en minute plus glacée, pénétrée de froid jusqu'aux os, malgré sa souffrance elle ne disait mot.

Le "preneur de main", tout occupé de ses propres difficultés, ne s'aperce-

* Sorte de capuche de montagnard qui protège la tête et les épaules [G.C.].

vait de rien. Il avait une matière suffisante à ses réflexions: toute une famille venait de confier Žizja, devant le clan, à sa conscience et à sa sollicitude; il devait défendre son honneur, la défendre à l'occasion contre son mari, — or, suivant l'expression des montagnards, "le loup lui-même garde ce qu'on lui a confié"; et on lui imposait ce difficile devoir au moment précis où la passion le pénétrait jusqu'aux assises de l'âme, le rongait, lui brûlait les os et les moelles!

Le vent, la neige et le froid eurent raison de Žizja, elle grelotta. Et ce mouvement fut pour Onise comme la morsure d'un serpent. Il tourna la tête, vit la jeune fille dans son mince vêtement, et son cœur se brisa. Žizja, son dieu, son idole, en était à ce point de souffrance, et il ne songeait même pas à s'informer d'elle! Mais, d'avoir tourné la tête vers elle, de l'avoir vue, de s'être imperceptiblement approché, cela fut suffisant: comme la poudre détonne, tout son corps s'embrasa.

— Malheur à moi, femme! Tu es toute glacée et je n'y pense pas! dit-il d'une voix frémissante.

— Cela ne fait rien, que tes peines viennent sur moi! répondit-elle d'une voix douce, mais mouillée de larmes...

— Malheureuse, cela ne fait rien? Si tu tombes malade, que deviendrai-je?

En disant ces mots, Onise tendit sur elle le pan de sa pelisse pour la couvrir. Žizja ôta son châle tout humide et le jeta dans le traîneau. Il ferma bien la pelisse, et, passant la main autour de la taille frêle, il la serra contre lui. Le contact de la jeune fille redoubla son émoi. Il faisait effort, mais, vaincu, il donna libre cours au feu délicieux que son sang portait à travers toutes les veines de son corps. Žizja se taisait obstinément, douloureusement, comme si elle eût mesuré le péril que lui faisait courir l'état d'âme de son compagnon, et comme si elle s'y fût soumise. Elle ne résistait pas. Dans l'égarément, dans l'oubli de soi-même et de son devoir, il resserrait son étreinte, il la pressait sur son cœur, et chaque mouvement lui enlevait un peu plus de sa raison.

Il n'avait qu'une pensée, qui le hantait délicieusement: il était heureux, d'un bonheur auquel rien au monde ne se peut comparer. Qu'importait le peuple, l'opinion? Avait-il le loisir d'y songer? Onise penchait son visage doucement, doucement, et son souffle brûlant caressait le visage de Žizja. Il s'approchait d'elle sans cesse, et lui murmurait des mots d'une indicible douceur, cette douceur que seuls mettent dans leurs amours les cœurs purs, insoucieux d'éblouir par de longs discours.

— Tu as froid, tu as encore froid, mon tout!...

Mais dans ces quelques mots résonnait un accent tel que Žizja sentait l'amour tout puissant qui le dévorait... Sans résistance, elle se collait à sa poitrine, et son pauvre cœur battait follement. Elle s'était dominée jusqu'à

cette minute, elle avait eu la force de cacher ce qu'elle ressentait. Mais maintenant, sous cette tête qui se penchait, sous ce visage qui cherchait le sien, sous la brûlure de ce souffle, elle perdit la maîtrise de son être. Sa respiration devint impatiente, et elle tourna vers lui des yeux pleins de reconnaissance.

Unis dans le même sentiment, dans le même désir, une force invisible les poussait l'un vers l'autre. Inconscientes, enivrées de volupté, leurs lèvres se rencontrèrent...

* * *

VI

Un des cavaliers de l'escorte a froid et s'approche du traîneau pour y chercher une bouteille d'arak... Il voit Onise frileusement blotti dans sa pelisse, la tête baissée... Cette attitude peu virile lui déplait: les montagnards n'aiment pas que l'homme se montre faible, ni sensible au froid, devant les femmes. Il l'interpelle un peu rudement. Onise, déjà en proie au remords, mesurant déjà l'impossibilité certaine du bonheur entrevu, Onise sursaute:

— Je ne sais pas... J'ai un malaise...

Et le cavalier, oubliant son arak, rejoint l'escorte qui, loin en avant, galope et chante avec entrain:

En dansant passe et repasse

Comme l'archet sur le violon...

Ne porte pas la main sur la femme du voisin:

Elle aussi est de ta famille.

Un peu avant d'arriver au village du fiancé, les garçons d'honneur attendent les traîneaux. Mais celui qui a surpris le malaise d'Onise prévient ses compagnons, et les chants, les plaisanteries cessent. Ce n'est qu'aux lisières du village, quand apparaissent à travers le brouillard les lumières des maisons, que le cortège, pour ne point manquer aux traditions, reprend sa tumultueuse allure...

* * *

VII

Devant l'église, un magnifique vieillard est debout, blanc comme la neige. Il regarde avec un plaisir visible le cortège qui arrive. Il y a, dans son visage plein de bonté, des traits qui, dès l'abord, imposent le respect, et ses yeux intelligents sont à la fois bienveillants et impérieux... C'est Goča, le vieux chef de vallée... Il voulait être le premier à bénir la noce et à lui souhaiter le bonheur avec sa tendresse patriarcale. Onise aperçut son père, devant qui le peuple baissait la tête, dont toutes les paroles étaient irrévocablement obéies, — et il pâlit...

Goča, dès le premier regard, voit le trouble de son fils. Tandis que les cavaliers mettent pied à terre, il l'interroge, et ses yeux lui scrutent le cœur. "Si tu es mal à l'aise, dit-il, rentre à la maison. Un autre sera preneur de main..." Onise saisit l'occasion: il n'assistera pas à cette cérémonie cruelle. Vainement la famille de Zîgia insiste, il fuit...

Tout en se signant, Goča regardait la jeune fille qui, sous son voile baissé, frissonnait par instants et respirait lourdement. Quelques personnes, qui entouraient Goča, s'alarmèrent:

— La malheureuse, comme elle a pris froid!

Mais Goča, sans répondre, se passa la main sur le front, et le pli de ses sourcils s'accrut...

Le mariage eut lieu selon le rituel d'usage. Un autre garçon remplaça Onise comme "preneur de main". Le prêtre s'adressa d'abord au mari:

— Vous désirez vraiment prendre cette jeune fille pour épouse sous le signe de la croix?

Gugua sourit, rougit et, d'un signe de tête, acquiesça. Puis le prêtre adressa la même question à la jeune fille, immobile, dans son émotion, comme une morte... Elle ne répondit pas, mais pencha la tête. Des femmes qui étaient près d'elle — toujours prêtes à répondre pour autrui — se mirent à jacasser:

— Bien sûr, qu'elle veut!... Pas besoin de le demander!... Si elle ne voulait pas, est-ce qu'elle serait venue ici?...

Elles se coupaient l'une à l'autre la parole, mais Zîgia gardait le silence.

— Alors, c'est en toute liberté que vous vous présentez au mariage? insista le prêtre.

— Mais oui, mon tout, elle est parfaitement libre! Qui donc la force?... répondirent encore les femmes.

Le prêtre se contenta de cette évidence, et le septième sacrement se consumma.

* * *

VIII

Tout se passa comme à l'ordinaire. L'assistance était fort animée et trouvait mille matières à papotages, les femmes surtout. Une fois mis en train, on ne perd pas l'occasion de rire, — n'y eût-il rien de risible. Seule la fiancée restait silencieuse comme une pierre, près de Goča dont le visage rayonnait de majesté et qui priait le Très Haut dans toute la pureté, dans tout l'enthousiasme de sa foi. Goča était vraiment le père de son peuple: comment n'eût-il pas prié en une occasion aussi solennelle? Il croyait fermement que, élu par le peuple, il était par là même l'élu de Dieu, car, grandi dans les traditions, il portait inscrit au plus profond de sa chair l'adage de la montagne: "Voix du

peuple, voix de Dieu". Il était convaincu que le Très Haut écoutait sa prière fervente, et cette conviction donnait à son visage une expression victorieuse, dominatrice...

Parfois, ses sourcils se fronçaient, son front se ridait, mais ce n'était qu'un nuage furtif, l'ombre d'une minute: ses yeux fixés au ciel retrouvaient leur éclat triomphant.

De toute évidence, son cœur, instruit par mille expériences, pressentait un malheur. Un regard sur son fils avait suffi pour le convaincre qu'il ne s'agissait pas d'une indisposition. Il y avait autre chose. Mais il ne pouvait discerner d'où soufflait le vent qui avait terrassé le jeune homme...

Après le mariage, on conduisit le "Roi" et la "Reine" à leur maison, on les fit approcher du foyer, puis on les sépara pour laisser à la nouvelle mariée un peu de répit au milieu des femmes, et, sous la présidence de Goča, toute la noce se mit à table. On fit asseoir naturellement le marié, couronné en tête, à la place centrale. Les jeunes gens de son âge l'entourèrent et s'employèrent à distraire son bonheur par leurs plaisanteries...

On s'amusa, on but, on chanta, on multiplia les toasts. Un vieillard prit le *panduri* et, touchant les cordes mélancoliques, psalmodia l'épopée d'un héros. Le joyeux vacarme avait fait place au silence. Tous les cœurs battaient à ce poème en style populaire où le service, le dévouement au pays, la vaillance et l'honneur trouvaient la plus précieuse des récompenses, où le devoir s'enseignait en lumineuses figures.

Puis on reprit les toasts, puis le *gogona**, et l'on continua jusqu'à l'aube.

* * *

IX

Cependant, enfermé dans sa chambre, Onise était dans une agitation extrême, tantôt prostré, tantôt gesticulant... Vers l'aube, dans une résolution soudaine, il se dirigea vers la porte, en balbutiant: "C'est impossible, ça ne sera pas!",

mais une voix l'arrêta:

— Où vas-tu?

Sur le seuil parut Goča, tenant à la main une torche.

— Goča! fit Onise en reculant d'un pas.

Le vieillard regarda longuement son fils, entra et s'assit.

— Tiens, mets-la au mur, dit-il en tendant la torche à son fils qui la fixa sur l'étagère de pierre, au-dessus de la cheminée.

* Sorte de chant [G.D.].

— Où allais-tu? reprit le vieux chef, d'une voix impérieuse, mais calme.

— Nulle part ... dit le jeune homme, embarrassé.

— Ce n'est pas une réponse!

Le vieillard, qui n'aimait pas qu'on se défiât de lui, fronça les sourcils.

— Je voulais aller à la noce.

— A la noce? Il n'y a plus là-bas que des gens ivres...

— Il a plu sur les montagnes et le gibier a dû descendre. Je me disais: "Je vais aller chercher un camarade et nous partirons tous deux pour la chasse".

Onise avait improvisé cette réponse parce que son père le regardait fixement et qu'il ne voulait pas lui découvrir son cœur.

— Tu plaisantes, mon enfant?

— Pourquoi plaisanterais-je? fit Onise avec un regard impatient, car les yeux de son père le tenaient et ne le lâchaient pas.

— Chasser par cette neige toute fraîche? Tu veux qu'une avalanche t'ensevelisse?

Onise n'avait pas réfléchi qu'il est, en effet, dangereux de chasser dans la neige friable, et le vieux montagnard, en homme expérimenté, n'aimait pas l'imprudance, le péril couru sans nécessité.

— Pourquoi? fit Onise qui voulait réparer son erreur. Le vent a soufflé, il n'y a plus de neige sur les cimes...

Le vieillard le regarda un instant en silence, et dit:

— Tais-toi, mon enfant! Tu as autre chose dans le cœur.

— Que veux-tu que j'aie?

— Je n'en sais rien, et je ne te demande rien ... répliqua le vieillard d'un ton ferme. Je ne te dirai qu'une chose: "Tu sais de quel lignage tu es né?"

— Oui, je le sais.

— Eh bien, ne l'oublie pas! dit Goča en levant un doigt.

Et, du ton de celui qui enseigne, il ajouta:

— Prends garde, ne fais pas rire de nous!

Le jeune homme courba la tête comme un coupable, et ses joues rougirent.

— Maintenant va, dit le vieillard en se levant. Va où tu veux, pourvu que tu n'oublies pas mes paroles. Songe quel est ton lignage, et que l'homme est créé pour la souffrance!

Goča reprit la torche et sortit sous l'auvent avec son fils. Là, il s'arrêta, regarda Onise comme pour lui dire quelque chose, mais s'éloigna sans un mot et entra dans la maison d'habitation.

Onise resta immobile un instant. Evidemment, son père avait pénétré son secret, il lui avait rappelé le devoir, la solidarité familiale... Mais cette leçon était-elle nécessaire? Sa longue méditation avait déjà mené Onise à cette

conclusion; il avait résolu d'arracher de son cœur l'amour défendu, et c'était dans cette disposition qu'il s'était levé pour rejoindre la noce...

Il suivit son idée, et ranima le plaisir de tous par sa gaieté.

*
* *

X

Յիջիա avait conquis d'emblée la faveur, pourtant difficile, des femmes de sa nouvelle famille. Tout le monde était plein de prévenances, à commencer par son mari, qui l'adorait et ne rentrait jamais sans lui apporter une belle pomme ou un morceau de *čurčxela**... Mais elle restait obstinément triste. Jamais on ne voyait son sourire. On s'inquiéta d'abord, puis on finit par décider que telle devait être, au fond, sa nature.

Pendant ce temps, Onise avait disparu du village. Il était allé en Pšaveti, chez ses oncles maternels, pour la chasse et le pâturage. Il espérait que l'éloignement lui faciliterait l'oubli. Mais "le ciel, les nuages, les étoiles, la lune, les plus grands spectacles de la nature ne lui paraissaient grandioses et savoureux que parce qu'il évoquait, à leur faveur, l'image de Յիջիա, que parce qu'il se délectait, jusqu'au ravissement, à leur comparer sa bien-aimée..."

*
* *

XI

L'hiver s'achève, dans un éveil timide, puis tumultueux, de la nature. Le cœur d'Onise, loin de s'apaiser, trouve dans les spectacles printaniers une source nouvelle de douleur.

Il souffrait, il voulait retourner dans son pays, entendre le frais chuchotement de ses sources: l'eau des autres vallées n'avait ni la même saveur, ni la même voix que le Terek bondissant de roche en roche avec l'exaspération du tigre. Onise soupirait même après certains coins de sa montagne que, d'ordinaire, il ne visitait pas volontiers... Mais il n'osait se mettre en route parce qu'il craignait que son énergie ne le trahît et qu'une circonstance imprévue ne lui fit oublier les paroles de son père: "Tu sais de quelle famille tu es né...". Il espérait que l'éloignement éteindrait le feu de son cœur. Dans le même dessein, il faisait la cour aux belles filles de Tušeti, mais à la moindre caresse, au moindre regard un peu langoureux, il voyait surgir devant lui, tentateur, le délicieux, l'affolant sourire de Յիջիա. Son sang, tout son être s'exaltait. Ce sourire le raillait, lui répétait: "C'est en vain que tu te tortures, tu ne peux pas m'échapper...". Et c'en était assez pour que l'angélique vision lui parût démoniaque.

* Moût de raisin avec des morceaux de noix pilée [G.D.].

Ainsi, les jours d'Onise coulaient, sans espoir. La belle flamme de sa jeunesse se consumait dans une bataille sans fin. Mais quelle que fût l'amertume de cette existence, toutes les crises de sa pensée se terminaient toujours par la même résolution: il devait cesser d'aimer, il devait oublier...

* * *

XII

Onise n'était pas le seul garçon de la Vallée qui fût chez les Tuš: c'était une habitude, entre les deux pays, de faire en commun le pâturage.

Or, un jour que les bergers, indigènes et étrangers, étaient réunis au pied d'une des montagnes de l'Arxot'a, un homme parut sur le sommet, descendit à vive allure, et se dirigea vers eux. Ils regardaient sa manœuvre avec curiosité: ils n'attendaient pas de visite, mais tout visiteur était le bienvenu car il pouvait apporter à chacun des nouvelles de chez lui. Enfin, l'on reconnut que c'était un homme du Xevi. Le cœur d'Onise battit, pressentant un malheur. Il courut à sa rencontre, le pressa de questions, mais l'autre s'obstinait à lui dire que chez lui, que dans le village, tout allait bien...

La nouvelle était d'autre sorte: Nugzar, le prince de la province géorgienne de Mtiuleti, grisé par sa puissance et fort de ses relations de famille, avait sommé le peuple autonome du Xevi de se ranger sous ses lois. Il approchait d'ailleurs, à la tête d'une armée de paysans mtiul, et les Osses voisins, depuis longtemps ennemis malheureux des montagnards du Xevi, se déclaraient pour lui...

Aussitôt, tous les garçons de la Vallée quittent le pâturage, prennent congé des Tuš, et se hâtent de rentrer au pays menacé.

* * *

XIII

C'était la première aube. Un brouillard dense couvrait la vallée du Terek, enveloppant tous les villages de sa masse cotonneuse. Par endroits, les grandes cimes, trouant le brouillard, semblaient suspendues dans les airs. Au-dessus d'elles, le ciel bleu pâle commençait à rougeoier. Les étoiles, sentant l'approche du jour, frissonnaient dans un dernier scintillement. Le blanc Vieillard du Caucase* regardait orgueilleusement la cime de la Trinité, surmontée de la basilique du même nom, antique et grandiose vestige du passé, parmi les fleurs d'une verte prairie. La nappe de brouillard qui s'étalait en dessous semblait couper de la terre ce témoin de notre histoire...

Tout est silencieux. La brise se tait. A peine entend-on parfois rouler une pierre sous le pied des mouflons peureux. Mais bientôt le sifflement d'un coq

* Le Kazbek (en géorgien, *q'inviri* "le mont glacé") [G.D.].

de bruyère annonce l'aube. Les cimes rougissent, la neige étincelle, et rapidement tout s'anime: la perdrix qui appelle ses compagnes à jouir de la lumière, les moufflons et les chamois qui dégourdissent leurs jambes, les merles noirs de la Forêt des Ours...

Soudain, une cloche retentit, emplissant la vallée d'ondes sonores, tandis que la brise, enfin éveillée, dissipe le brouillard qui se retire lentement de montagne en montagne. Le fond de la vallée se découvre, avec le fauve Terek qui serpente en écumant. La vie des hommes a repris elle aussi, — une vie d'ailleurs fiévreuse: chaque village a sorti son drapeau, qui palpite dans le vent.

La cloche de la Sainte-Trinité continue à sonner. Et tandis que les villages entonnent le chant de *Gerget'i**, les porte-drapeau se mettent en marche vers le sanctuaire, suivis de leur peuple: c'est autour de l'église de la Trinité qu'ont lieu les assemblées du clan et que se prennent les décisions irrévocables.

Dans l'enceinte de l'église, Goča, le chef de vallée, et ses seconds attendent le peuple. Suivant la règle, ils se sont purifiés pendant deux semaines, ils ont jeûné et prié, pour être dignes de toucher la "tête du drapeau"*** du clan: car la tête du drapeau n'est pas une chose quelconque: toute parole prononcée devant ce symbole de l'unité du clan doit s'exécuter coûte que coûte, au prix des plus chers sacrifices du cœur...

L'affaire pour laquelle le peuple s'assemble en ce jour est grave: libres, l'esclavage les menace; une nation parente leur déclare la guerre, l'insatiable *eristav Nuzgar* exige leur soumission!

* * *

XIV

Le peuple est réuni devant son chef, au pied de cette antique église élevée, au prix de mille efforts, par des héros dont les noms, encore en partie lisibles, sont gravés sur la pierre... Et le chef bénit solennellement le peuple.

Goča agita le drapeau tandis que la cloche tintait. Il se signa, puis, lentement, posément, il commença les bénédictions. Il bénit d'abord l'ensemble du peuple; puis il bénit nommément ceux qui s'étaient distingués par leur travail, augmentant le bien-être commun; il bénit ceux qui, les premiers de tous, avaient poursuivi l'ennemi; ceux qui tenaient leurs armes prêtes. Il termina en priant Dieu de ne pas retirer sa main de sur la Vallée, mais de la protéger éternellement contre tout péril. Après chaque bénédiction un murmure courait la foule:

— Amen!

Et les mille échos des montagnes reprenaient l'action de grâces.

* Localité où se trouve le sanctuaire [G.C.].

** Il faut comprendre, ici et ailleurs, la pointe de la hampe, avec ou sans enseigne: croix, globe, fer de lance [G.C.].

Quand Goča eut achevé, il communiqua l'exigence de Nugzar. Le peuple, jusqu'alors calme et silencieux, fut pris d'une soudaine fureur.

— Silence! ordonna plusieurs fois Goča... Dieu est grand et généreux! Il protégera ses créatures, il ne nous abandonnera pas!... Que nous veut Nugzar? Pourquoi cette irruption dans nos foyers?... Certes, nous connaissons le Roi des Géorgiens, et si quelque montagnard hésitait à immoler son fils au service du Roi, qu'il meure! Malheur aux couches de la femme géorgienne qui préférerait son enfant au salut de l'Etat!... Oui, nous devons servir nos parents des autres provinces: qu'est-ce qu'un frère qui n'aide pas ses frères dans le péril?... Mais voici qu'aujourd'hui Nugzar, enhardi par sa puissance, tourne vers nous son œil insatiable, et dresse l'un contre l'autre deux clans voisins! Il veut régner sur les hommes du Xevi et sur les hommes de Mtiuleti, immolés les uns par les autres... Qu'en dis-tu, peuple? La lutte contre Nugzar n'est pas facile. Les Mtiul, oubliant qu'ils sont nos frères, marchent contre nous. Obéïrons-nous?

Le peuple, qui s'était calmé, s'agita de nouveau et gronda.

— Non, non, non! cria-t-il d'une voix.

Soudain un jeune homme s'avança, demanda le silence d'un geste et commença:

— Goča, pourquoi nous poses-tu cette question? Le peuple du Xevi sait être bon frère et, grâce à Dieu, nous nous sacrifierons tous pour aider les voisins loyaux. Honte et malheur à qui trahit ses voisins! Mais mort au montagnard qui accepterait l'esclavage! Nugzar, dans sa folie, croit qu'il nous fera plier sans peine, les Mtiul oubliant notre courage, et le pain et le sel qu'ils ont reçu chez nous; ils nous attaquent... L'homme n'a qu'une naissance, il n'a qu'une mort... Mourons, peuple, plutôt que de nous soumettre!

— Mourons, mourons! répondirent mille voix.

Mais un vieillard s'approcha de l'orateur et, s'appuyant sur son bâton, lui dit:

— Onise, grâce à Dieu, tu es fils d'un noble père, et toi-même tu es un brave. Il est bon que le brave préfère la mort à la honte, qu'il aime mieux s'ensevelir vivant dans la terre que d'accepter une flétrissure. Tout ce que tu as dit est bien dit, il faut qu'il en soit ainsi! Mais les Mtiul sont nos frères, Nugzar les a trompés. Essayons encore une fois de nous entendre avec eux. Quant aux Osses, c'est autre chose: pourquoi nous entendre avec eux?...

Le peuple se partagea en deux groupes. Les uns réclamaient la lutte, contre tous les adversaires sans distinction. Les autres ne voulaient pas qu'on se battît sans avoir tenté une réconciliation fraternelle. On discuta longtemps, passionnément, sans arriver à une décision. La cloche de l'église fit faire silence.



F 14913

— Peuple, dit Goča, pas de retard! L'ennemi est à la porte! Que les chefs de clan s'assemblent... Il faut être prêts à recevoir l'ennemi comme l'ami... Les chefs de clan!

A cet appel, les délégués des groupes s'avancèrent, entrèrent dans l'enceinte de la Trinité pour délibérer du destin du Xevi sous la conduite du chef de vallée, Goča.

* * *

XV

La délibération ne fut pas longue: on désigna les titulaires de toutes les charges guerrières, et aussi les parlementaires qui devaient aller chez les Mtiul. Goča, commandant suprême, ordonna que les préparatifs fussent achevés dans les trois jours et que tous les hommes valides s'assemblent dans la prairie de Sioni, où il comptait arrêter la marche de l'ennemi.

Tandis que Goča et les porte-drapeau restent à prier, le peuple rentre dans les villages... Onise descend avec des amis qui, tout heureux de le retrouver, lui demandent avidement des nouvelles du pays des Pšav et des Tuš. Mais soudain on lui montre, sur le flanc de la montagne, les femmes des villages qui sont allées "à la cueillette"*: comme un troupeau largement dispersé, elles couvrent les prés où elles cueillent les baies et les herbes utiles.

Voilà le malheureux Onise en émoi: les longues semaines d'absence ont été vaines. Sous prétexte d'un caillou entré dans sa botte souple, il se débarrasse à grand-peine de ses compagnons, et, caché derrière une roche, il attend. Le cortège des femmes se déplace lentement, approche... Le généreux hasard fait que Žizja, quittant ses compagnes, vienne s'asseoir, soupirer et pleurer près de la cachette d'Onise; il n'y tient plus:

— Pourquoi pleures-tu, femme?

Elle se retourne et le regarde, pétrifiée...

— Dis-le moi, femme, dis-le moi... supplie Onise à genoux devant elle. Pourquoi me crains-tu? Ne suis-je pas ton "preneur de main"?...

Et les deux jeunes gens, comme naguère dans le traîneau qui conduisait Žizja au village, cèdent à l'élan de leur cœur, au vertige de la chair. Ils murmurent leurs noms dix fois, comme des caresses; leurs corps se frôlent, s'enlacent; leurs lèvres se retrouvent...

Mais les voix du cortège des cueilleuses deviennent proches, et leur son rappelle à Žizja la triste réalité: son "preneur de main" est pour elle un frère, doit être un frère. Elle se raidit, son visage se crispe, pâlit sous la souffrance. Elle repousse Onise de la main, se lève et rejoint en courant ses compagnes. Le jeune homme reste immobile, surpris et désespéré de cette fuite. Il regarde la femme qu'il adore, "dont les lèvres, pour la première fois depuis la triste noce, ont retrouvé la rougeur de la vie, dont les yeux ont brillé du feu du plaisir et qui maintenant marche délicatement, le col tendu, telle une gazelle...".

* *xiloba* [G.D.].

Enfin il se lève, et son trouble est couvert par une immense certitude de bonheur: Zjia l'aime: à lui l'univers!...

* * *

XVI

Le peuple du Xevi est assemblé, en armes, au pied de la roche et du fort de Sioni, célèbre dans l'histoire. Tous les hommes sont là. Quant aux femmes, elles ont pris la place des bergers et apportent à l'armée le lait, le fromage, le beurre...

Les creusets ont donné une suffisante provision de plomb. Les roches qui dominent le village de Sioni ont fourni en abondance du salpêtre, et l'on avait du soufre d'avance: on fabrique donc de la poudre pour les fusils. En même temps, on fortifie la forêt de Samt'vero, qui couvre le village, et l'on aménage tout ce qu'il faut pour faire payer cher la défaite, si le destin favorise l'ennemi...

Par une nuit sombre, les avant-postes entendent sur la route quelques hommes qui approchent, en causant tranquillement. Alerte... Mais ce sont les parlementaires envoyés aux Mtiul qui rentrent de leur mission. Onise, qui se trouve parmi les sentinelles, les accompagne jusqu'au village où Goça attend. Malgré son désir de savoir, il se garde d'interroger les parlementaires, dépositaires d'un secret national.

Goça reçoit les visiteurs dans la pauvre chambre où il loge, et les fait asseoir sur son lit de planches. Onise attend des ordres... Son père le renvoie aux avant-postes: qu'il veuille bien! Que nul n'échappe aux yeux des sentinelles!

Onise répond fièrement:

— Malheur à moi! Ne sommes-nous pas des hommes? Adieu...

— Que la main de Dieu t'assiste! disent les parlementaires.

Le père n'ajoute rien, mais la réponse de son fils a animé son visage, et il le regarde avec des yeux pleins d'amour...

* * *

XVII

Au camp des paysans mtiul..., Nugzar, qui avait compté sur des renforts de lointaines provinces, a été déçu: Kartliens, montagnards de Xando, de Gudamaq'ari, tous ont refusé d'attaquer leurs frères. En revanche, il est sûr des Osses et compte fermement sur une troupe de Lek', un peuple du Daghestan, qui lui ont donné leur parole. Mais il reste encore un point incertain: les Mtiul persisteront-ils à marcher contre les montagnards du Xevi?...

Un beau matin, Nugzar paraît dans leur camp en cotte de mailles, un casque étincelant d'or sur la tête. Son visage exprime l'énergie brutale, le despotisme impatient, le courage, la cruauté. En un bref discours, il commu-

nique à ses sujets le refus des provinces géorgiennes et annonce qu'il en tirera vengeance en son temps...

Un silence glacial l'accueille. Surpris, irrité, le prince se contient et ironise:

— Peuple, qu'est-ce que cela veut dire? Trahison? Peur?... Lâches, femmes! Qui donc osera me dire: "non!"

— Moi, que tes peines viennent sur moi! Je ne t'accompagnerai pas! dit un vieillard.

Nugzar éclate:

— Toi?... Tu as rudement raison, ta place n'est pas dans les batailles...

Le montagnard écoute patiemment de longues insultes, puis:

— Chef, dit-il, Nugzar, tu représentes pour nous le Roi, ton nom nous est sacré comme celui du Roi, — et ton nom te protège!... Mais personne, ici, ne te suivra, personne ne t'appuiera... Nous n'avons pas de grief contre les gens du Xevi. N'est-ce pas, peuple?

— C'est vrai, c'est vrai, par saint Georges! répond le peuple, tout d'une voix...

Nugzar les avait trompés. Il leur avait fait croire que les gens du Xevi s'unissaient aux ennemis du Roi. Les parlementaires de Goča ont révélé l'imposture. Vainement Nugzar se débat, les raille de croire si facilement les messages de l'ennemi, vainement il pique leur amour-propre...

Tandis que l'armée se disperse, replie ses bagages et disparaît derrière la première croupe des montagnes, Nugzar reste là, entouré d'une petite escorte, menaçant, impuissant.

* * *

XVIII

Les Osses sont réunis dans leur village frontière d'Okroq'ana, attendant Nugzar et ses montagnards mtiul... Au loin, sur la route, paraît un petit groupe de cavaliers au galop. Quelques Osses vont à sa rencontre: c'est Nugzar... "Où est son armée? se disent-ils; sans doute vient-il en avant donner des ordres?"

Saluts brefs; un officier rend compte: tous les Osses ont répondu à l'appel et attendent leur chef. Cette nouvelle réconforte d'abord Nugzar, puis, bientôt, son souci le reprend: comment annoncer à ces hommes qu'aucune province géorgienne n'a accepté de participer à la campagne? Mais une autre nouvelle le tire de difficulté: les Lek' du Daghestan ont tenu parole, lui dit-on, et leur troupe approche... Cela suffit, Nugzar est maintenant sûr des Osses; il relève la tête et, fièrement, caracole vers ces auxiliaires étrangers qui, désormais, constituent toute son armée.

* * *

XIX

Les Osses sont bavards et, de plus, pour la laine d'un mouton ils vendraient n'importe quel secret. Aussi les gens du Xevi sont-ils jour par jour informés

des mouvements et des desseins de l'ennemi. De courageux émissaires apportent sans cesse des nouvelles précises.

Un soir, Goča assemble l'armée et, dans un dernier discours, l'exhorte à la vaillance. "Amen!..." répondent les montagnards, qui, aussitôt, rejoignent leurs postes.

* * *

XX

Le dernier soir... Les guerriers de la Vallée ont appris que Nugzar les attaquera dans la nuit. La cloche de Sioni sonne la relève des sentinelles...

Tandis que tous se préparaient, quelqu'un ouvrit la porte de la chambre de Goča et s'arrêta sur le seuil. Le vieillard était agenouillé, tête nue, devant un petit crucifix et priaït ardemment. Il levait les yeux vers le ciel. La ferveur de son cœur précipitait la course de son sang. Sa chevelure, toujours si soignée, était en désordre. Sous le souffle tendu de sa gorge, ses narines pleines de sang gonflaient leur peau ridée par l'âge. Il ne parlait pas, mais l'expression de son visage disait clairement que tout son être était en proie à la flamme d'un sentiment puissant.

L'homme qui avait ouvert la porte n'osait troubler ce silence sacré; il était lui-même subjugué par ce spectacle. Il regarda, puis baissa la tête et fléchit le genou. Il entendit un nom, que le vieillard mêlait à une prière; bientôt, ce fut une formule nette: "Mon Dieu, fais que mon fils Onise reste sans tache!". L'inconnu tressaillit et, à son mouvement, le vieillard sursauta; il regarda; lentement, sans force, il se leva et se dirigea vers son fils; il lui posa la main sur la tête et, d'une voix tremblante, il répéta:

— Mon Dieu, garde mon fils sans tache!... Ôte-lui plutôt la vie avant qu'il ne se souille, avant qu'il ne soit indigne de son bonnet*!

Des larmes brûlantes coulèrent sur les joues émaciées du vieillard. Vite, il les essuya et regarda de tous côtés, craignant d'avoir été surpris dans sa faiblesse. Onise ne put se contenir. Devant l'attendrissement de son père, il pleura, et son regard brillait comme le soleil au travers de la pluie. Il mesurait l'immense amour de ce père, il imaginait quels sentiments devaient le torturer devant le péril tout proche, à l'heure où les épées, étincelantes au clair de lune, allaient, dans un sifflement, refroidir le sourire sur les visages, glacer les sources bouillonnantes des cœurs...

— Mon père, pourquoi pleures-tu?

— Qui sait ce qui peut t'arriver ... murmura le vieillard.

* Le bonnet est, pour les montagnards, l'insigne de la virilité. Inversement, un des mots ordinaires pour "femme" est *mandilosani* "celle qui porte le fichu" [G.D.].

Onise le réconforta :

— Que veux-tu qu'il m'arrive?... Dieu est bon... Nous chasserons l'ennemi et nous reviendrons sains et saufs.

— Dieu ordonne! prononça Goça, les mains tremblantes. Va, Onise. Il est temps... Dieu te protégera peut-être... Si tu meurs, c'est que telle est sa volonté... L'homme naît une fois, il meurt une fois... Mais meurs en brave! Meurs de telle sorte que le Xevi t'ensevelisse sans scrupules... N'oublie pas qu'on en veut à la terre où sont nés tes pères, où ils sont morts, où reposent leurs ossements. Ils ont souffert mille peines pour garder ce coin de terre, imprégnée jusqu'à ses assises des torrents de leur sang... A vous maintenant... Vous savez votre devoir!

Le vieillard, debout, regardait son fils. Il voulut ajouter quelques mots, mais sa voix était brisée. Il put à peine dire, en le congédiant de la main :

— Va, cela suffit...

Onise se précipita au dehors et courut à son poste. Le vieillard le suivit des yeux tant qu'il put le voir... Il soupira, passa sa main sur son front contracté par le souci et prononça :

— Allons, il faut que je voie l'armée...

* * *

XXI

Onise se dirigea tout droit vers un sentier du mont Narovani: c'était par là, suivant les dernières informations, que Nugzar comptait passer, et Onise avait reçu l'ordre de guetter afin d'annoncer l'approche de l'ennemi. Mais, en route, il entendit des pas, des voix. Il se mit à l'affût derrière une roche et attendit.

Un homme et une femme approchaient. Le ton de leur conversation annonçait une querelle. Bientôt, il entendit distinctement.

— Femme, disait l'homme, par Dieu, je suis à bout de patience... Je me consume, je me meurs, et tu restes inflexible...

— Que veux-tu que je fasse? Je ne t'aime pas ... répondit-elle.

Il la suppliait, la menaçait, se désespérait; toujours la même cruelle réponse l'arrêtait: "Je ne t'aime pas...".

— Alors c'est fini? Tu ne me reviendras jamais? Tu ne m'aimeras pas?

— Non!

L'homme mit la main sur son poignard, mais il se contint.

— Alors tu crois que je te laisserai à lui, que je te céderai? Par Dieu, je te tuerai, et je le tuerai, et je me tuerai après vous! Tu ne feras pas le bonheur d'un autre!

— Tue-moi donc... Pourquoi menaces-tu les autres, qu'est-ce qu'ils t'ont fait?

Elle offrait sa poitrine, et son regard était plein de haine.

L'homme bondit:

— Alors tu veux mourir? Bon, je te tuerai, mais je t'apporterai d'abord la tête d'Onise...

Il sauta hors de la route et se précipita, sous bois, vers le poste d'Onise. La femme poussa un cri, voulut d'abord le poursuivre:

— Gugua, Gugua, gémissait-elle, ... ne me torture pas! ... Que fais-tu?... Hélas! Hélas!...

Et elle courut vers le bord de la roche abrupte. Mais elle n'eut pas le temps de se jeter dans le vide: un homme l'avait saisie, il la serrait sur son cœur. Elle regarda, et s'évanouit dans les bras qui la tenaient. Elle murmurait un nom:

— Onise! ...

* * *

XXII

La nuit était avancée. Dans un ciel net, la lune brillait et couvrait le paysage de ses rayons. Onise et Žizja étaient encore assis à l'endroit où l'amour les avait terrassés. Ils s'abandonnaient, à demi-inconscients, à la voluptueuse douceur de leur enivrement. Le clair de lune jouait gracieusement sur le visage ébloui de Žizja qu'Onise ne cessait de regarder avec extase que pour le couvrir de baisers insensés. Il l'enlaçait, frissonnant à ses moindres mouvements comme une feuille tremble au vent, et son cœur palpitait d'un bonheur lourd de gémissements... Ils ne savaient où ils étaient, qui ils étaient. Ils aspiraient seulement à se fondre en un seul être...

Au milieu de leur égarement, ils entendirent soudain une fusillade. Ils se dressèrent. Onise se rappela le devoir. L'affreuse vérité lui entra dans le cœur. En une seconde, il revit Goča en prière, il entendit ses paroles, et des larmes de rage lui vinrent aux yeux; puis il eut la vision de ses camarades massacrés, de ses camarades qui se reposaient sur lui et qui s'étaient endormis... La fusillade venait d'en bas. On voyait des éclairs, des langues de feu qui s'allongeaient, meurtrières de héros... Onise regarda Žizja, le cœur brûlant. Une pensée lui courait dans la tête: "Elle m'a séduit, elle m'a perdu... Je ne suis plus un homme...".

Il se précipita pour mourir avec ses camarades et racheter une minute d'égarement. Mais il était trop tard. L'ennemi tenait déjà leur retranchement, et son drapeau flottait sur l'amoncellement des cadavres.

* * *

XXIII

Onise courait comme un fou, au hasard... L'ennemi s'était donc emparé des premières défenses! Presque tous les occupants avaient été massacrés! Le malheureux sentait que c'était par sa faute que tous ces braves avaient succombé sans même pouvoir combattre. Les remords le torturaient...

Sans bonnet, échevelé, le vêtement en désordre, les yeux hagards, il courait. Mille sentiments passaient en lui, rapides comme l'éclair, bouleversant son visage. Il courait vers l'ennemi, il n'avait plus qu'un désir: mourir, et mourir de la même main qui avait tué ses frères, de l'épée qui s'était teinte de leur sang.

Il allait déboucher dans la lande où les Osses, foulant aux pieds les nobles cadavres des défenseurs, chantaient leur chant de triomphe et s'apprétaient à regagner leurs positions, lorsqu'il rencontra soudain un groupe de montagnards: c'étaient les survivants de la garnison massacrée.

— Qui es-tu?

Et ils lui mirent sur la poitrine la bouche de leurs fusils.

— C'est moi! cria-t-il d'une voix où se mêlaient la colère et les larmes. Fusillez-moi, tuez-moi, je vous en supplie!...

— Ah, malheur! C'est Onise...

Et les fusils s'abaissèrent.

— Grâce à Dieu, tu es donc vivant! reprit un autre montagnard.

Onise les regarda avec désespoir. Mais aussitôt ses yeux étincelèrent: il pensait que l'autre connaissait sa conduite et le raillait. Il sentit tout son corps en feu.

— Tuez-moi, je l'ai mérité, tuez-moi! ... suppliait-il. Mais tuez-moi, je vous dis! Je vous en supplie!... Vous ne voyez donc pas que je pleure comme une femme?...

Les montagnards le regardaient, interdits, sans comprendre.

— Vous n'aurez donc pas pitié?... Vous voulez que je continue à souffrir? Non, par Dieu, cela ne sera pas! Onise mourra, il ne laissera pas rire son ennemi!... Etes-vous contents?... Ah, ah, ah...

Et il se précipita vers les positions ennemies...

D'abord stupéfaits, les montagnards se ressaisirent; ils poursuivirent Onise et l'empoignèrent.

— Où vas-tu, que fais-tu, malheureux! Tu es fou?

Il se débattait.

— Que me voulez-vous? Pourquoi me tenez-vous? Je veux mourir où sont morts mes amis... Eh bien, soit, je me tuerai moi-même!

Et il mit sur sa bouche le canon de son pistolet, mais quelqu'un le lui arracha des mains. Les montagnards pensèrent que la mort de ses compagnons lui avait ôté la raison: ils le désarmèrent, l'attachèrent et l'emmenèrent avec eux.

— Cruels, que faites-vous? disait-il avec désespoir et colère. Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir? Pourquoi ajoutez-vous à ma honte?

Il parla longtemps, bien que peu à peu il s'affaiblit et se calmât. Mais ils ne l'écoutaient pas, car leur situation était critique, et ils se hâtaient vers les positions où Goča était retranché avec le reste de son armée.

* * *

XXIV

Les montagnards de Goča sont dans une sombre rage: ils ne comprennent pas comment l'ennemi a pu les surprendre et massacrer leur avant-garde presque sans combat. Leur seule consolation est qu'on a pu s'emparer de trois hommes qui, évidemment, ont guidé sur les sentiers les Osses et les Lek'. Deux de ces prisonniers sont d'ailleurs des Osses, qui depuis quelque temps, sous prétexte d'asile, étaient venus espionner au Xevi. Quant au troisième, hélas, c'est un montagnard, un vrai traître, dont la honte rejaillit sur toute la nation...

Justement, le petit groupe des survivants, conduisant Onise lié de cordes, rencontre le cortège des prisonniers.

— Ils t'ont donc pris aussi, Onise? fit une voix.

Onise sursaute et regarde:

— Gugua!... Qu'y a-t-il? Pourquoi es-tu attaché?

— On m'accuse d'avoir trahi ... répond Gugua d'une voix sourde.

Onise connaissait Gugua: il le savait incapable d'une infamie. Et puis il avait surpris son ultime discussion avec Žizja, et il avait vu qu'à ce moment-là Gugua avait d'autres soucis en tête. Fallait-il admettre que la jalousie l'eût transformé au point de le faire traître?...

— Pourquoi ne dis-tu rien? reprit Gugua.

— Que veux-tu que je dise?

— Alors vraiment, tu n'as rien à dire?... Soit, moi aussi je me tairai! Tu peux remercier le ciel: je n'échapperai pas à mon destin! Sans quoi, par Dieu, tu n'aurais plus longtemps à voir le soleil... L'avenir est à toi, à toi les fleurs et le soleil... Sans doute est-ce la volonté du Seigneur... Je ne regrette pas la vie, mais je souffre de ce que tout le monde croie que j'ai trahi. Et Gugua s'éloigne, ployant la tête sous un invisible fardeau...

* * *

XXV

Goča, comme les autres, plus que les autres, scrute l'angoissant mystère:

comment l'ennemi a-t-il pu passer sans être vu? Onise pourtant était là, en sentinelle, — Onise en qui il mettait toute sa confiance...

Les survivants de la bataille lui rendent compte: on a arrêté les deux Osses Bečira et Tapsiruq'o, qu'on a vus marchant un peu en avant de l'ennemi; on a arrêté aussi — et le vieillard n'en croit pas ses oreilles — Gugua. Gugua arrêté! Gugua traître! Un enfant qu'il avait formé!

— Pour quel péché, Seigneur, as-tu suscité un traître parmi nous?

Mais Goča pense à son fils. Longtemps, il retient son nom sur ses lèvres. Enfin, il demande:

— Et Onise?... Pourquoi me ménagez-vous?

— Onise, le malheureux! Il est devenu presque fou... Si nous ne l'avions pas empêché, par Dieu, il se faisait massacrer.

Ces paroles sont un apaisement pour Goča... Aussitôt, il donne ses ordres: qu'on enferme les prisonniers et qu'on prépare la contre-offensive, la revanche nécessaire!

* * *

XXVI

Onise, en quelques heures de repos, a calmé ses nerfs. Les traits tendus, le visage soucieux, il marche vers l'ennemi avec ses camarades. Il veut racheter sa faute.

On lui a confié un poste d'honneur: avec une partie de l'avant-garde, il devra surprendre les sentinelles ennemies, les tuer ou les capturer, et cela sans donner l'alarme aux troupes de Nugzar.

Onise conduisait sa petite troupe et prenait toutes les précautions que comportait sa mission. Ils avançaient en file, Onise le premier, l'oreille attentive. Chacun s'appliquait à marcher dans les traces mêmes du guide, car, sur les terrains pierreux, il fallait craindre que le mouvement d'un caillou ne rompît le silence de la nuit et n'attirât l'attention de l'ennemi. Avant de poser le pied, ils tâtaient le sol à travers leurs bottes souples. Soudain, Onise s'arrêta et se coucha. Les autres, sans mot dire, l'imitèrent et tirèrent leurs poignards.

Quelques minutes plus tard, cinq hommes parurent, venant en sens inverse, non moins prudents, non moins silencieux. Onise attendit que le dernier fût à sa hauteur. Alors, il se leva d'un bond avec tous ses camarades, et en une seconde la patrouille ennemie râla sur le sol, se débattant contre la mort. Tout cela avait été si rapide que les Osses n'avaient même pas pu crier.

Les montagnards continuèrent leur route et, à la première aube, arrivèrent près du camp ennemi. Ils s'embusquèrent, attendant leurs camarades. Le camp était dans un calme parfait: tous dormaient sans crainte, rassurés par les patrouilles qui les couvraient et par leur victoire récente. Nugzar imaginait les montagnards pris de panique et s'attendait à voir paraître leurs parlemen-

taires dans les trois jours. Comment pouvait-il supposer qu'une poignée de paysans oseraient lutter contre lui, — d'autant plus qu'il avait reçu un renfort nombreux de Lek' bien armés... ?

Les montagnards enveloppèrent le camp de trois côtés sans être inquiétés. Un coup de fusil éclata, et ce fut l'assaut général. L'armée de Nugzar bondit sur pied. Mais les soldats couraient au hasard, en plein désarroi. Les assaillants ne leur donnaient pas le temps de se reconnaître et les massacraient sans merci. Le seul point ferme de ce désordre mouvant était Nugzar, monté sur son cheval blanc et fouettant l'air de tous côtés avec son épée. Quelques Lek' d'élite l'entouraient et se battaient dignement : leur cœur était autrement vaillant que celui des Osses, qui préféraient la fuite au combat.

A travers la mêlée confuse, Onise circulait comme un homme ivre, et quiconque le rencontrait fermait les yeux à jamais. Il cherchait sans cesse le point le plus chaud de la lutte, s'y précipitait, et, comme si un charme l'eût protégé, le péril mortel qu'il bravait le laissait sans blessure. Sa folle bravoure transportait les autres d'enthousiasme.

Soudain, de la colline, parut Goça, sa blanche chevelure au vent. Le drapeau qu'il tenait palpitait, plein de promesses, et l'on voyait miroiter la croix d'or qui le surmontait. Le cheval de Goça marchait noblement, fièrement, comme s'il avait conscience de porter le chef élu, le chef sans blâme... Le vieillard poussa son cheval vers le lieu où Nugzar résistait encore avec une poignée d'hommes.

— En avant!... Suivez-moi, quiconque a du cœur! cria-t-il.

Et, comme une masse, l'armée s'élança contre Nugzar.

Ce fut un tourbillon de poussière qui voilait la lumière du jour. Les cris firent place à un vaste silence, où l'on n'entendait que des grincements de dents, de rares gémissements et le cliquetis des armes. Parfois, le drapeau de Goça surgissait au-dessus de la bataille, inviolé, et sa vue retrempait les courages... Brusquement, la foule des combattants sembla tourner, s'ouvrit, et l'on entendit de nouveau leur clameur.

Quand le vent dispersa la poussière, on vit un amoncellement de chauds cadavres. Goça, accablé de tristesse, livide, levait les yeux au ciel. Au loin déjà, sur la route, miraculeusement échappés à la mort, fuyait Nugzar avec quelques cavaliers...

* * *

XXVII

Goça, vainqueur, a ramené ses troupes dans la Vallée. Avant de se disperser, il reste aux montagnards un devoir douloureux : juger les traîtres.

Goča et les chefs du peuple, au pied des drapeaux des villages, font amener et délier les deux Osses prisonniers. Le plus vieux des chefs se lève et résume en quelques mots le crime: six ans plus tôt, ils étaient venus en suppliants, disant qu'ils avaient tué un homme et ne pouvaient demeurer dans leur pays. Le clan leur avait donné maison, terres, fraternité. Et ils ont servi de guides à l'ennemi! Les coupables ne peuvent nier leur crime trop flagrant. Ils se jettent à genoux, et demandent grâce. Mais, après une brève délibération, Goča proclame la sentence:

— Qu'ils soient lapidés!

Un des Osses s'avance vers Goča:

— Goča, je te supplie!... Sauve-moi la vie et je serai ton esclave!

— Qu'ils soient lapidés! répète Goča.

Alors, le traître, tirant un poignard qu'il avait pu garder sous son vêtement, se précipite vers Goča.

— Soit, qu'ils me tuent! Mais je ne te laisserai pas vivant!

Le peuple intervient à temps pour sauver son chef. Goča n'a pas bougé. Seulement, il y a du dégoût dans ses yeux quand il regarde les cadavres des Osses.

* * *

XXVIII

— Amenez Gugua! dit Goča d'un ton calme.

On amène le malheureux montagnard, les mains déliées. Il vacille, mais se raidit. Devant le peuple qui le couvre de malédictions, il pâlit et ses yeux, vides de pensée, restent obstinément fixés dans la même direction.

Un des chefs expose l'accusation: au moment de l'assaut, on a vu Gugua marchant devant l'ennemi, évidemment pour lui montrer le chemin.

— Justifie-toi, si tu le peux, dit Goča.

Gugua respira fortement, promena son regard sur l'assistance et l'arrêta sur Onise qui était là, debout, comme pétrifié. Ses yeux étincelèrent et ses joues rougirent. Il trébucha, mais se ressaisit. Il tourna de nouveau vers les juges son visage contracté. Enfin, il arracha son chapeau, comme s'il lui brûlait le front, et le jeta sur le sol.

— Parle, si tu as quelque chose à dire! répéta Goča, — et c'est à peine si, sur une syllabe, sa voix le trahit.

— Que puis-je te dire? répondit amèrement Gugua. Le Seigneur sait que je ne suis pas coupable. Mais on m'a vu marcher devant l'ennemi. Qui me croira?... Pourquoi me tourmentez-vous, pourquoi me faites-vous parler?... Tuez-moi et soyez en repos!

— Mon enfant, mourir n'est pas chose difficile! fit Goča après un silence, et on sentait dans sa voix la chaleur de son affection. Mais mon cœur se refuse à croire qu'un fils de ce pays, nourri aux mammelles du Xevi, ait trahi.

vendu ses frères au risque d'ébranler la terre et de faire crouler le ciel! Si tu es coupable, le brouillard ne se lèvera plus de sur notre vie!

Cette sollicitude toucha Gugua. Il voulut au moins convaincre le vieillard de son innocence.

— Goča, par la grâce de Dieu, par la grâce des Archanges de nos cimes, par mon enfance et ma jeunesse, par ton nom, je jure que je ne suis pas coupable. Mais je n'ai pas le moyen de me justifier. Il faut qu'on me condamne et que je meure.

— Comment se fait-il qu'on t'ait vu avec l'armée ennemie?

— Comment? Tu veux que je dise tout?... Non, Goča, laisse-moi, ne me fais pas parler... Ne vois-tu pas que je ne peux pas parler?... Toi qui as toujours été bon, pourquoi aujourd'hui veux-tu mon tourment?

— Mon cœur n'est pas plus en repos que le tien, Dieu le sait, Gugua! Chaque parole, chaque question m'est un coup de lance. Mais le clan, les intérêts du clan pèsent plus que toi, plus que moi. Dis toute la vérité! ...

— Soit! ...

Et le montagnard se tourna brusquement du côté où Onise se tenait, les traits défaits, écrasé, livide... Puis il redressa la tête et dit aux juges:

— Ecoutez-moi! Je ne crains pas la mort. Et même si vous m'acquitez, par Dieu, je n'en mourrai pas moins: qu'ai-je à faire d'une vie souillée? Mais écoutez, je vous dis toute la vérité... Je redescendais de la montagne, et, quand je fus au fond de la vallée, à l'improviste, je rencontrai l'ennemi. Je voulus me précipiter, prévenir nos postes. Mais l'ennemi était sur mes talons, et je n'eus pas le temps... Les Osses ne tiraient pas pour ne pas donner l'alerte, et le chien de mon maudit fusil était dérangé... Quand les nôtres me virent, ils virent en même temps l'ennemi, et ils conclurent que j'avais trahi... Si je mens, que la terre se fende et m'engloutisse!

— Qu'est-ce que tu étais allé faire sur la montagne? demanda l'un des juges.

— J'avais mes raisons.

— Tu étais seul?

Gugua ne répondit pas. On répéta:

— Tu étais seul?

Le montagnard se raidissait. Il ne voulait pas livrer au scandale le nom de la femme qu'il aimait plus que tout au monde.

— Qu'importe, si j'étais seul ou non? dit-il enfin. A quoi bon enquêter, chercher si je vous ai vendus? Je vous répète que non, que je ne vous ai pas trahis, que jamais de ma vie je n'ai eu fût-ce l'idée de vous nuire: Dieu est mon garant! Ne m'interrogez plus, à quoi servirait ma réponse? N'empoisonnez pas les dernières minutes de ma vie! ...

Il se tut et resta immobile, les mains jointes. Il ne répondait plus. Et ce silence était une lourde pierre sur la poitrine d'Onise. Le peuple, non moins silencieux, attendait la décision des vieillards qui entouraient Goča et délibéraient longuement. Soudain le groupe des juges s'élargit, et tous les cœurs battirent d'une impatience sans bornes. Chacun reprit sa place, et Goča prononça :

— Dieu, pardonne-nous si nous nous trompons! Nous déclarons ce que tu nous as inspiré. La paix du Xevi veut que Gugua soit sacrifié, rejeté par son clan et par sa famille. Seule sa femme aura permission de le suivre. A partir de ce jour, personne ne pourra lui offrir du feu s'il le voit sans feu, de l'eau s'il le voit sans eau, du pain s'il le voit affamé. Il faut que toute porte lui reste obstinément close, que les bouches demeurent muettes à ses questions, les oreilles sourdes à ses prières. Anges protecteurs du Xevi, poursuivez de votre colère celui qui a brisé, celui qui a mis sur le dos le pain du clan!

— Arrête!

Quelqu'un avait saisi le bras de Goča et lui coupait la parole. Tout le monde regardait avec stupéfaction l'audacieux qui ne craignait pas de toucher le chef de vallée, surtout au moment où sa main tenait le très saint drapeau. Mais Onise criait d'une voix vibrante, les yeux injectés de sang :

— Arrête, chef de vallée! Gugua est innocent!

Il y eut dans le peuple un flottement tumultueux, des cris... Goča agita le drapeau et, couvrant de sa voix forte le son des clochettes, d'un ton de commandement, il cria :

— Taisez-vous!

Tous se turent.

— Qu'as-tu à dire?

— Je dis que Gugua est innocent, ne le condamnez pas injustement! Il y a, entre Gugua et moi, une raison privée qui nous fait ennemis mortels. Si on l'a vu descendre par le sentier de la montagne, c'est qu'il me cherchait pour me tuer. Mais en route il a rencontré l'ennemi, et l'on a cru qu'il avait trahi...

— Qui t'a dit cela? cria Gugua, les yeux brûlants d'un soupçon.

— Je l'ai entendu de mes oreilles. Pendant que tu parlais, j'étais caché près de la route... A quoi bon me taire? Le coupable, le responsable, c'est moi... J'ai perdu la raison, l'ennemi m'a échappé. Gugua est innocent!

Onise parlait d'une voix frémissante, précipitée. Ses paroles foudroyaient le peuple. Le vieillard frissonnait de tout son corps, et longtemps il ne put reprendre ses esprits. Enfin, il soupira douloureusement, passa la main sur son front et dit :

— Voilà comment tu as entendu mon conseil! Sois maudit, haï de tous! Tu as jeté tes père et mère hors du tombeau! Quel châtimement sera suffisant?

Et, se tournant vers les juges:

Le sang de ses frères crie vengeance devant Dieu! Décide, peuple!

Les chefs, après un instant d'émotion, s'approchèrent de Goča et dirent d'une voix calme:

— Goča, ton fils n'a pas vendu la Vallée. Il a cédé à l'emportement de la jeunesse, il s'est oublié...

— Raison de plus pour le châtier durement! L'homme n'a des moustaches que pour l'honneur! Désormais, Onise est mort! Son châtiment sera d'être brûlé dans le feu!

— Goča!

On essaya de le calmer, mais ses yeux étincelaient.

— Il faut qu'il meure, qu'il meure sans pitié... Et si vous hésitez, regardez-moi!

Le vieillard tira son poignard, se précipita sur son fils et cria:

— Qui trahit ses frères n'est pas digne de vivre!

Un éclair, et Onise râla sur le sol, le cœur ouvert. La scène avait été si rapide que l'on n'avait pu prévenir ce malheur. Le peuple était dans l'horreur, et l'on n'osait s'approcher du vieillard dont le visage grimaçait nerveusement.

— Goča!

Quelqu'un touchait le vieillard qui, machinalement, regarda: c'était Gugua.

— Goča! fit-il d'une voix forte. Je t'avais dit que je n'étais pas coupable, mais qu'après une telle accusation je ne pourrais plus vivre! Le brave ne lèche pas ce qu'il a une fois craché... Adieu, Goča! Adieu, peuple!

Un coup de pistolet dans la bouche, et sa cervelle jaillit...

Le vieillard gémissait sourdement, regardant de tous côtés avec frayeur. Enfin, il poussa un cri et jeta bien loin son poignard ensanglanté. Il resta un instant encore silencieux, dans un vertige. Puis il se pencha, enlaça le corps d'Onise, et d'une voix douce l'appela:

— Mon fils! Mon fils!

Il pleura longtemps. Puis il se dressa, avec des regards de bête traquée:

— Arrière, arrière!

Il tendait les mains dans le vide.

— Du sang, un poignard! ... Mon fils, mon fils! Où est mon fils?

Il grondait comme une panthère.

* * *

Les années passèrent, ramenant le calme. La vie reprit son cours habituel. Seulement, tout le monde évitait de traverser la forêt de Samt'vero: c'est là qu'habitait Goča, pauvre fou qui harcelait les passants de questions sur son

fil. Il les invitait chez lui, leur disant qu'il attendait son fils, parti dans un grand voyage. Puis il les menaçait, exigeant des nouvelles. Et cela finissait dans des clameurs effroyables.

Enfin, un hiver, il fut enseveli dans un trou de neige.

Quant à Zjgia, après la nuit fatale, nul ne la revit.

II. LINGUISTIQUE ET PHILOGIE

1. Texte

UNE LÉGENDE ARMÉNIENNE EN OUBYKH (avec version abkhaze)

Tevfik Esenç m'a dicté ce récit en juillet 1966 à Istanbul. Je l'ai peu après adapté en abkhaze avec Zülküf Haas. Depuis lors, j'en ai relu et vérifié la version oubykh à plusieurs reprises, notamment en 1977, mettant à profit un séjour de Tevfik à Paris. Lui-même tenait cette belle histoire de son habituel informateur arménien, le cordonnier Mkrtič (prononcer Mgrdič, nous sommes en arménien occidental), vieil ami qu'il rencontrait à Tepebaşı, près de son lieu de travail. Il s'agit évidemment d'une légende d'origine de ce haut lieu de l'histoire arménienne que fut l'île d'Alt'amar, la plus grande du lac de Van, avec sa célèbre église du X^e siècle. J'ignore tout, bien sûr, des sources du conteur Mkrtič: folklore encore vivant dans le petit peuple arménien d'Istanbul ou réminiscence d'une lecture de la presse arménienne de Turquie (les sources savantes sont en l'occurrence exclues)? Les arménologues jugeront. En revanche, la première phrase du récit, dont Tevfik est le seul responsable, et la glose qu'il en donne à la fin (cf. note 43¹) appellent un commentaire: on le trouvera à la suite de la traduction française. Pour les systèmes de transcription et les indications de sources, on se reportera à la *R.E.G.C.* n° 4, 1988, pp. 1-2. Une seule nouveauté: la grammaire de la langue oubykh que j'y annonçais est maintenant parue, dans le volume II de *The Indigenous Languages of the Caucasus*, 1989, pp. 358-459. Pour ne pas multiplier les sigles, je lui conserve celui que je lui avais assigné alors, *G.L.O.*

Ah Tamára_ anâs'ala zâdâgâ-nâyns'ala ayâ-mašaz'(ə)

1 *fâxâ âdâgâla â-yarmalâla azac'ânayl.* 2 *âdâgâ-s'ablan gâi'ân za-nâyns'-zaq'âcaq'a¹ â-yarmal-s'ablâya ak'aq'â.* 3 *maq'aq'an za-ğasâ-g'arâya za-pxâdâk'-anâs'ala dâzabyanat'ân zak'âtqlawn gâpsâs'¹ zaxânqâšân zâla-zâlâ ė'an(â) azabyaq'ân.* 4 *za-mš'â a-nâyns'ân a-pxâdâk'' yâ-l'ân ya-pxâ q'a-šayân q'adâk'a xânqak'aq'an.* 5 *a-pxâdâk'' yâ-l'ân yanâ dânaq'at'ân "zak'â sâ-pxân sâqâšyayaw" q'an ya-pxân dâqâšyāt'ân wanân-gâ a-nâyns' ė'an dabyanâ yânq'aq'a.* 6 *yânâ yâ-l'ân dac'at'ân "za-s'ablân gâi'ân ayk'aq'â za-xâma-tâtan sâ-pxâ yâst'famât, ya-tâtan sâ-pxâ mamâbyafawt žamâ-zaq'ala sk'aw" q'an 7 dyank'as'ân¹ adât'ân aŷ'â-gâ papâsân dyâ-lat'q'ayt'-yafâ za-s'â gâp'q'ân gâtâ za-ğasâ yâ-kâlasan papâsân xâšân wâ-zaq'ala ak'aq'â.* 8 *"wâ-nayns' yâ-bzân aš'ar'agâ¹ yâ-zaq'ala ayk'afamât" q'an wâ-zaq'ala at'âsq'â.* 9 *layâ lagâi'q'â wâ-nayns' wa-pxâdâk'ân*

xázyagō yá-laq'an gētomsa wa-s°á gəp'q'ayáx qásəya dak'aq'á c'aq'á.
10 *ya-gá_ánk'as°ən wa-s°á-qafan c'ágəz°a qásəñqankān za-qásə-g°araya*
ak°ān za-báy-g°aran báy-wəq°anə xásq'á. 11 *səsáwnə á-bəyna yánəx-*
dasša°á yá-qam(ə)lan psáx°gə wa-bzə gəp'q'ān gəsə qásə-dak'a 12 *"ya,*
sə-Tamárənas°a, mák'a wəzhyayawəy?" q'agə wa-bzə-qafan c'álganayt'.
13 *səsə-šasən yə-qam(ə)la-q'ak°anə aq°ənə° wa-pxádək°ən yáq°nayt'.*
14 *"yəná sə°á aslaq'áq'á nayns° žan zγ'an" q'an za-s°wá a-s°á-qafaya*
až°at°an wá-qam(ə)la-q'ak°a maq°ənə-dak°a za-was°tá áynsən alasəna
15 *alax-qafáwnə anáyns°ən yə-was°ta dabyat°ən "sa šəsəgə šgáq° yə-*
was°ta-laq sk°aw" q'an 16 *yáv-bəy záq'ala yát°az°anan ya-gá t'ac°ān a-*
bzən wawən azasámsa wá-was°ta-laq dak°at°ən 17 *wa-pxádək°ən c'ān*
byānayt' wá-zaq'ala aq°álg'ān dabyat°ən abzən wat°ən a-t'q'á-gə ayá-
gə zafānq°al°an a-s°ə zalayántx°ə-šəxá° wá-zaq'ala alaxaq'an. 18 *ayfá-*
gəyənə dagə wa-náyns° a-bzən ya-gú wančawən azaságəmsa laxáx-qafaya
yáv-bəyna-laq áyšq'á. 19 *daq°á-msa ž°ayšx-t'q°at°ə-mš°a ak°āba áyšgə*
fásq'á. 20 *laqá apxádək° yá-t°ən "yə-sə-pxá səsáwnə ayat°əsa ak°ān yə-*
zaq'ala xəma-tət-gə ayk°afawmət-gəla zak°á səyapladaw" q'an 21 *za-s°wá*
ya-pxádək° ak°á dasīt°ən ayá-gə awánžanə yá-laq'an gəwq'á. 22 *a-pxá-*
dək° a-s°á-qafan dāyqat°ən aq°álg'ān wá-zaq'ala za-was°tá cáyaq'á.
23 *lawáwnə yá-t°ən-gə wanān áynšən plānayt'.* **24** *yadāc°a mc'āsa a-*
š°ān za-tət azaságə wātən ayk°ān ya-pxá-laq dāyqat°ən abzən wat°ən a-
t'q'á-gə azag°əč'əq°anagə c'ān azabyanagə dalaž°ānan° dabyat°ən za-gə
məq'āsa dəbrəzan áyšq'á. 25 *a-pxádək°-ala anáyns°-ala aš°ə dāsīt°ən*
dagə azac°əgət°āynan a-pxádək° yá-c°yaya a-náyns°-gə a-bzən wawən
yáv-bəyna-laq áyšq'á. 26 *a-papāsən "másk'aq'asəgə° yə-náyns° sə-pxá yá-*
laq'an gət° q'āma-gəla wanān yə-sə-pxá ayádaq°a° məhyayawtən áysšaw"
q'an 27 *lāq'ax-ž°apsəž° ya-pxú za-c°yá-g°aran ašanq°ān ayá a-s°á-qafaya*
ak°ān za-wárk°-g°aran yac°at°āsən awásala a-s°á-gəp'q'əya ak°ān a-wár-
k°ən məyac°asən za-was°tá cáyan at°ásq'á. 28 *a-náyns°əyt°ən dagə wá-*
was°ta dabyat°ən "wá-zaq'ala sk°an" q'an a-š°ān wawən azasámsa ak°agə
anřawəq'á-gəla 29 *sán-gáfən ak°aq'ásəgə á-was°tan yəməla dasīt°ən za-*
məž°ás dāyanat°aq°a c'úq'á-gəla dəbrəzaybagə yadanə dāxəsaq'āyt°-yafu
dayməž°awt qānc'an 30 *"ah Tamárənas°a! yadā-š°a wə-laq'an səgət° q°a ála-*
q'ala wə-was°tan səbřawadyaq°a, ah Taməra, Taməra!" q'agəmsa a-bzən
lālən ak°aq'á. 31 *ə-papāsən-gə waná lawáwnə dalálg'á dabyat°ən ya-gə-*
šáfən áyšq'á. 32 *a-pxán-gə za-gə nəmdəq'āsa dəčawəyq'á. 33* *alxák'ax-ž°ap-*
səž° a-pxádək° dagə ak°ān a-š°á-qafaya was°tá cáyaq'á. 34 *a-s°ə-š°āxá*
fálaplaq'á-gəla wa-náyns° dayməž°īt°ən yá-t°ən za-g°arú dāyqat°aq°a c'ān
a-pxádək°-gə yadanə ya-gə máč°šən° á-c°yaya dāyžīt°ən yá-t°əyt°ən "wə-
laq'áq'ayt° 2 awř'əyq'ama zγ'an" dānq'at°ən 35 *"ya, sə-t°! sə°á wa-náyns°*

yadaná é'an azbyánayt', aḡ'án-gə səḡ'á é'an səbyánayt', yadác'a mc'ása
waná-laq wəpxá k'aq'anó awbyáw" daq'at'ən "awḡ'áwən-da wək'á" ən-
q'áq'a 36 t'q'a-ms'a-laq'ala ḡá-t'ən ḡa-gá nəmdəbhyása a-s'á-qafaya ayk'án
a-s'án ḡa-gá wanəwəwən ḡa-gá Jalayq'a. 37 ḡá-t'ən ḡa-pxá dayməzəbzə-
t'ən "ḡəná mək'ánayt'-dak" a s'á-qafaya səpláéaw" q'an dak'at'ən
a-pxádək" lamáti a-s'á-qafaya azáplát'ən lawáwna a-bzən za-dyá-
g'ara wátən byaq'á. 38 zak'átalawn za-wərk" zánəḡ'awən¹ wá-zaq'ala
dak'at'ən wa-náyns'ən-gác'-gəḡən ḡa-pxá-gə bzən lálq'an dabyat'ən áyn-
s'q'an yadanó ḡa-gə xáḡ'áḡayq'a-gəla sa yáfa ayk'awəy²? a-t'q'á-gə a-
bzən lálq'ayl³. 39 ḡa-pxú ḡa-dyá a-bzən wánəwí'ən, a-s'á-qafaya za-
qanás'a xánəš' ḡənšən wá-zaq'ala ayé"ánəḡ ḡánšw'ən. 40 s'á-zawala-laq'ala
á-qa ḡa-šan za-ḡ'ənə-g'ara gəḡən yadác'a mc'ása aḡəzášən ḡáw-ḡəḡ'əna
ayá-ša a-bzə-dak'a áḡ'q'anə a-s'án wáplagə alagət'ayq'a éécana abyayq'á.
41 Taməḡənəs'ala ádəḡa-nayns'-ala ayá-dwalagə dəḡ'a s'q'a. 42 dagəḡ'ála-
gə Wán-göl maḡ'ənan "Ahtamara" Kəlsə ḡa-p'c'anó za-kəlsə-š'-g'ara
lat, walána ašazəḡ'a aḡa-p'c'a ádün(n)ay ḡ'ərdəḡ-šəxá amwədyawt ḡəḡəš.
43 səḡ'á asəḡ'q'a asc'án ḡənán-ḡáx'aš, éal dac'anəḡ q'á-ba, səḡ'á-gə
azḡəšəfəšawt¹.

2 ¹ Forme adjectivale dérivée du verbe *q'acó* "convenir à, s'ajuster à": *a.s.ḡ.q'acən* "(cela) me convient" (cf. Dumézil, *D.A.* III, p. 237); avec le réciproque *-za-* (*-za-* + particule directive ou attributive *-q-*: *-zq-*): *a.t'q'á.gə zala-zqlá a.zə.q'acən* "tous deux se conviennent" ("s'entendent bien"); employé au passé avec effacement de l'actant "sujet": "adjectif" au sens de "accompli (dont les éléments sont ajustés entre eux)". C'est le mot employé pour dire "beau" en parlant d'un homme, exactement (structure, dérivation et sens) comme le turc *yakuykl*, de *yakış-mak* "s'ajuster, convenir, seoir". Pour la beauté masculine, on utilise aussi *p'c'ə.q'á*, cf. *D.A.* III, p. 59, IV, 2 et note p. 60. L'adjectif *ənš'a* ne convient qu'aux femmes.

3 ¹ *ḡə pšəš'* composé abstrait "chaleur (*pšə-* "chaud" + *-š'* suffixe d'abstrait) du cœur (*ḡə*)", avec (*a.*) *za.xə.nə.š'ən* "eux ayant fait, faisant l'un pour l'autre": c'est le "coup de foudre" oubykh.

7 ¹ (*ə*) *nk'á(š)*, *á.nk'a(š)* "foyer, famille", à l'instrumental *š.nk'aš.əwn s(ə).k'a.q'á* "je suis parti avec ma famille", turc *ailece* (ou *hanece*) *gittim*; ici, au cas participial, et le relatif *d-* combiné avec le suffixe locatif *-ḡa-*: *d.ḡə.nk'aš.ən* "dont la famille étant". C'est la présence du relatif qui apporte l'idée de "totalité": "ce qu'il (avait) en fait de famille". Pour ces emplois du "relatif" *d-*, cf. *G.L.O.* 2.1.7.9, p. 382 et 2.2.12.2, p. 407.

8 ¹ Verbe de classe F, sujet au cas zéro, complément de lieu au cas oblique, régi par le préverbe *šə-* "derrière", racine *-ḡ'a-* "monter", d'où "franchir" (en laissant — ou se retrouvant? — derrière), avec gérondif *-gə* de concomitance limitée (*G.L.O.* 2.2.11.2, p. 405); comme souvent, l'impossibilité exprimée dans le prédicat libre par le potentiel *-fa-* combiné avec la négation *-m-* porte sur la forme verbale dépendante.

11 ¹ Syntagme verbal intéressant car le prédicat ne reçoit aucun suffixe de temps ni de gérondif et c'est la racine nue *ḡa.nə.š-* "lui les faisant paître" (sur cette dernière, voir *R.E.G.C.* 4, 1987, pp. 5-6, n° 19, note 1) qui se combine avec l'auxiliaire *-š-* "être, devenir", lui-même muni du préfixe *d(ḡ)a-* et du gérondif *-ša* pour former le syntagme *-da.šə.ša* "alors qu'il était occupé à" traité en location post-positionnelle; habituellement, il régit lui-même une forme prédicative dépendante au gérondif. Correspond au suffixe turc *-iken*.



13¹ Mot à mot: "étant le son de cette flûte/lui se faisant entendre/à la jeune fille/se faisait entendre": *yə* "cette", *-qamala* "flûte", *-q'ak'a* "voix", *-nə* "étant" (participe), *a-q'ə-n* "lui était entendu" (turc *duyulan*), *wa-pxadək'ə-n* "à cette jeune fille" (cas oblique, datif), *yə-q'ə-nayt* "son-pour (à elle) était entendu".

17¹ Expression rare et difficile, mais qui est bien oubykh et que T.E. semble préférer aux autres variantes plus communément admises. Le point de départ en est le verbe *tx** - "qui", *contra* H.V. 1854, s'emploie lui-même sans préverbe: *a.s.tx'ə.n*, classe C, "je l'écarte, le repousse", appliqué à une masse malléable mais résistante (la neige, la terre, la boue, etc.). Par exemple: *á.z'aqə tx'ə.msa a.y.k'a.q'ə* "il est venu en écartant sans cesse (-*msa*) la neige". En classe G, selon les préverbes employés le sens se spécifie, parfois très étroitement: *bač'a-* "(de) dessous" (sans contact): *bač'ə.s.tx'ə.n* "je l'arrache de dessous"; *ya-* "(de) dessous" (avec contact): *yá.s.tx'ə.n* "je l'arrache de dessous", concret ou figuré, par ex.: *á.s.q'a.q'a.n yá.s.tx'ə.y.q'a* "j'ai retiré ce que j'ai dit, je me suis dédit". D'où l'expression, avec *-za.ya-* (réciproque/réfléchi combiné avec "sous"): *a-s'ə.ləjfa zayá.n.tx'ə.n* "le bord (-*ləjfa*) de l'aube (*s'ə-*) se déchire, s'ouvre", c'est-à-dire "l'aube point". Mais T.E. recourt aussi, dans mes propres textes et dans les matériaux pour le dictionnaire, à un syntagme différent: le réfléchi/réciproque *-za-* combiné avec le préverbe complexe *-lə.ya-* "sous le bas de", d'où: *a-s'ə.zə.ləyá.n.tx'ə.gə sə.wələdəda.q'a* "je me suis éveillé à la pointe de l'aube" ("alors que l'aube se sépare (de la nuit)", à un moment, dit T.E., plus proche de la nuit que du jour). L'image est intéressante car on y trouve l'idée que l'aurore se dégage avec effort du dessous de la masse malléable de la nuit, ce qui évoque des représentations mythologiques très précises, indo-européennes notamment (et peut-être géorgiennes).

24¹ Au lieu de cette forme avec relatif subordonnant *da-* (turc *oturduklarını*), on peut avoir une variante sans *da-*: *a.ləz'ə.na.n* (avec le *-n* du participe) *da.byat'ə.n* "quand il les vit qui restaient là" (turc *oturlarken*).

26¹ Variante avec l'adverbe interrogatif *māk'a* (ici relatif): *s.k'a.q'ə.səgə*. — ² Du verbe *-j(ə)* "naître", classe A: *ə-məz a.j'ə.n/ə.j'ə.n/j'ə.n* "l'enfant naît"; *wə.j'ə.dəq'a dəj'a dəxaxəw a.w.bəy.q'a.mə* "de ta vie (depuis que tu es né) tu n'as (rien) vu d'aussi étonnant". Mais en emploi purement adverbial T.E. exige la variante avec le vocalisme radical *-a-*: *a.j'ə.dəq'a*, avec négation verbale "jamais", au passé ou au futur (forme déjà signalée par G. DUMÉZIL, *Études oubykhs*, Paris, 1959, p. 29, note 28). L'expression a dû se lexicaliser, car ce vocalisme *-a-* ne s'emploie ni avec une lère ni avec une 2ème personne; d'où, sans doute, la neutralisation du repérage temporel et de la valeur sémantique, l'idée de "naissance" n'étant plus pertinente.

34¹ "Son cœur ayant diminué", de *mač* "peu, étroit", avec l'auxiliaire *-s-* "devenir". Le plus souvent au sens de "s'évanouir, se pâmer" lorsqu'il est employé avec *gə* "cœur": *sə-gə (a.)māč* *sə.ə.n* "je m'évanouis" ("mon cœur se rétrécit, diminue"), et non, *contra* H.V. 1053 **sə-gə sə.māč* *sə.ə.n*, qui est impossible; il faudrait alors la forme causative (avec indice intérieur vocalisé *-sə-* marquant le causatif) *sə-gə māč* *sə.ə.n* "je me fais m'évanouir". En règle générale, cette expression a une valeur plutôt psychologique: "je me sens mal, je suis très affecté"; au sens plus concret de "perdre connaissance", mieux vaut le verbe de classe A *a.māšə.n* "il perd connaissance", plur. *a.māš.ə.n*. Rajouter ces formes à H.V. 1062 et supprimer le présent avec auxiliaire **a.māšə.ə.n*; il faut, dans cet emploi adjectival, *a.māšə.s.q'a.n.ə* au passé, qui signifie "étant (*-n.ə*) évanoui", et non *"*s'étant évanoui*". On dit, par exemple: *a.māšə.s.q'a.n z.j'əw.q'a* "je l'ai trouvé évanoui"; cf. DUMÉZIL 1959, p. 38, 4.10: *a.māšə.s.q'a.n.ə za-psə-gəzə-g'ara byə.q'ə* "il vit un grand poissone évanoui". — ² "Ayant été sur (*-s-*; mot à mot: "avec", de *-j(ə)* "être avec") la trace (*-ləq'a-*) de qui (*-dš-*) tu (*-w-*) avais été (*-q'ayr*), celui que tu avais suivi".

38¹ Causatif réfléchi, mot à mot: "lui (*-nə-*, sujet de causatif) se (*-za-*) l'a (*-ə* ou zéro, comme ici) ayant fait trouver (*-j'əwə-*): "se l'étant procuré"; le causatif réfléchi produit l'idée de "trouver après avoir cherché". — ² On peut dire, plus "définitif", avec indice *-əy-*: *sə.jəfa a.y.k'əy.wə.y?* L'accentuation de ce groupe varie: deux accents, comme ici, ou un seul, comme dans la variante du texte. — ³ Pour dire "se noyer", l'oubykh emploie obligatoirement le transitif de classe C "étouffer" avec le sujet à l'ergatif "l'eau", comme ici à deux reprises et *supra* au n° 30. Il y bien un verbe intransitif, de classe A, *sə.ləš.n* "j'étouffe, je suffoque", nég. *sə.m.ləš.n* (et non **sə.lə.m(ə)*).

l.n, impossible, qui serait de classe E ou F); mais ce verbe ne convient pas à l'étouffement dans l'eau. Il faut dire: *a.bzò.n sò.lalò.n* "l'eau m'étouffe, je me noie". L'accent a ici valeur distinctive, permettant d'opposer les syntagmes de classe A, *sò.lalò.n* "j'étouffe", et de classe C, *sò.lalò.n* "il m'étouffe" ("me" à la forme canonique, syllabique, et "il" avec la marque zéro, cf. *a.z.lalò.n* "je (-z-) le (a-)..."). Avec l'effacement des non-personnes initiale et intérieure, l'oubykh oppose *wa-tòt lalò.n* "cet homme étouffe" et *wa-tòt lólò.n* ("il) étouffe cet homme" uniquement au moyen de l'accent.

43¹ A ce récit Tevfik a tenu à ajouter un commentaire bien intéressant sur lequel nous revenons plus loin. En voici le texte, qui n'avait pas à être traduit en abkhaze. Je lui donne le n° 44: *ádògà ar-à-s'ablan dagòt'òynat'an wólàna ašòq'q'a xòš'a pšànòg'a ádògà-m'at'a ádògà-s'òš'a Təflòs Bak's maq'ònan gòz'á armálanà ašànayaq'a dagò-q'alağò ašòyana ašòq'q'a-gòla sò'á sòblawn azbyaq'ama*. "Lorsque les Tcherkesses ont quitté leur pays, les vêtements, la tunique, la ceinture tcherkesses, l'équipement tcherkesse qu'ils portaient, les Arméniens qui se trouvaient à ce qu'on nomme Tiflis et Bakou les adoptèrent ("s'en revêtirent"), et j'ai entendu (dire) qu'ils les portent encore maintenant, mais je ne l'ai pas vu de mes yeux" (La "tunique", *pšànòg'a*, est la tcherkesska; l'"équipement", *s'òš'a* (emprunt au tcherkesse *s'òš'e*), désigne l'ensemble des vêtements, des armes et du harnachement (monture comprise) du guerrier caucasien; distinct de *s'òš'a*, composé de *s'e* tcherkesse "peau" et de *àš'a* oubykh "chemise": "linge de peau").

Histoire de la belle (Ah) Tamara et du jeune homme circassien

1 Jadis les Circassiens et les Arméniens se connaissaient bien. 2 Quittant ("Sorti de") la Circassie, un jeune homme accompli vint en Arménie. 3 Dans un village où il alla, quand ils se virent, lui et une belle jeune fille, sur le champ leurs cœurs s'enflammèrent l'un pour l'autre et ils s'éprirent. 4 Un jour, le jeune homme envoya des messagers au père de la jeune fille pour demander ("vouloir") sa fille en mariage. 5 Le père de la jeune fille, quand ils lui dirent cela: "Je dois interroger ma fille ("Une fois je lui demanderai absolument")", dit-il. Quand il ("son père") eut interrogé sa fille, celle-ci lui dit qu'elle aimait le jeune homme. 6 Quand son père apprit cela, il (se) dit: "Je ne donnerai jamais ("Je ne pourrai donner") ma fille à un étranger qui a quitté son pays pour venir ici, je vais aller ailleurs, là où cet homme ne pourra trouver ("voir") ma fille". 7 Il partit ("se leva") avec toute sa famille et, comme lui-même avait été prêtre, il devint prêtre de l'église d'un village situé au milieu d'une mer et se rendit à cet endroit. 8 "Ce jeune homme ne pourra franchir cette eau et venir ici ("franchissant cette eau ne pourra venir")", (se) dit-il, et il s'installa en cet endroit. 9 Resté là-bas, le jeune homme, étant sans cesse à sa recherche et à s'enquérir d'elle, apprit qu'elle était ("est") allée dans un village au milieu de cette mer. 10 S'étant déguisé ("Ayant fait changer son soi"), il alla dans un des villages qui se trouvaient au bord de cette mer et s'engagea chez ("s'arrêta pour") un homme riche comme berger de moutons. 11 La nuit, tout en paissant les moutons, il jouait de la flûte et disait, en direction du village qui se trouvait au milieu de la mer: 12 "O ma belle Tamara, où donc te reverrai-je?", et il ne quittait pas ce rivage ("restait sans cesse au bord de ce bord d'eau"). 13 Chaque nuit, la jeune fille entendait le

son que faisait entendre la flûte. **14** “Je crois que c’est le jeune homme qui était à ma recherche”, (se) dit-elle, et, une nuit, étant descendue au bord de la mer, elle alluma (“fit”) une lumière et (se tint là) assise. **15** Quand le jeune homme, de l’autre bord, vit la lumière: “Quoi qu’il advienne, j’irai auprès de cette lumière”, dit-il. **16** Ayant installé ses moutons en un endroit, il se dévêtit, entra dans l’eau et arriva à la nage près de la lumière. **17** Quand il vit que se tenait là cette jeune fille qu’il aimait, il sortit de l’eau et tous deux s’étreignirent. Ils restèrent là jusqu’à ce que l’aube pointât. **18** Très tôt, le jeune homme de nouveau se jeta à l’eau et revint à la nage auprès de ses moutons sur l’autre bord. **19** Pendant quinze ou vingt jours, il continua à aller et venir (“il fut occupé à s’il va revenant”) de la sorte. **20** De ce côté-ci (“ici”), le père de la jeune fille (se) dit: “Ma fille sort la nuit et s’en va, aucun étranger ne pourra(it) venir ici, mais je vais l’épier une fois”. **21** Une nuit, quand sa fille (s’en) fut allée, lui aussi la suivit en cachette. **22** Quand elle eut atteint le bord de la mer, la jeune fille s’arrêta et alluma une lumière. **23** De loin, son père regardait ce qu’elle faisait. **24** Peu de temps après, un homme vint en nageant dans la mer, et, quand il fut arrivé près de la jeune fille, il sortit de l’eau. Quand (le père) vit qu’ils restaient là tous deux à deviser et à s’aimer, il s’en retourna sans rien dire et rentra. **25** La jeune fille et le jeune homme, quand ce fut l’aube, se séparèrent à nouveau, la jeune fille revint à la maison et le jeune homme, entré dans l’eau, revint auprès de ses moutons. **26** Le prêtre (se) dit: “Où que je sois allé, ce jeune homme n’a pas perdu la trace (“n’est pas sorti de la trace”) de ma fille, mais je vais faire qu’il ne revoie plus ma fille de sa vie”. **27** Le lendemain soir, il enferma sa fille dans une chambre et lui-même, étant allé au bord de la mer, monta dans une barque, gagna le (“alla au”) milieu de la mer et, allumant une lumière dans la barque où il était, s’assit. **28** Le jeune homme, quand il vit à nouveau cette lumière, (se) dit: “Je vais là-bas” et, entrant dans la mer, se mit à s’éloigner à la nage (“nageant sans cesse alla”). **29** Mais aussi loin qu’il allât, il n’atteignait pas la lumière. Il comprit qu’il était victime d’un mauvais tour (“qu’ils lui font arriver une chose tordue”); convaincu que même s’il retournait il ne parviendrait pas à revenir parce qu’il était très fatigué. **30** “Ah ma belle Tamara, après tant d’années passées à ta recherche (“beaucoup d’années sur ta piste je suis resté”), j’ai péri pour ta lumière, ah Tamara, Tamara”, dit-il, et il disparut, noyé (“l’eau l’étouffant il alla”). **31** Quand le prêtre eut vu de loin qu’il s’était noyé, il se réjouit et rentra. **32** Sans rien dire à sa fille, il la relâcha. **33** Le soir suivant, la jeune fille alla de nouveau allumer une lumière au bord de la mer. **34** Elle attendit jusqu’à l’aube, mais, le jeune homme n’étant pas revenu, elle comprit que son père lui avait fait quelque chose. Et quand, le cœur serré, elle fut rentrée à la maison, son père dit: “Je

crois que tu n'as pas retrouvé celui à la recherche de qui tu étais". 35 — "Eh, mon père, j'aimais beaucoup ce jeune homme, lui aussi m'aimait, avant peu tu verras ta fille allée auprès de lui!", dit-elle. — "Si tu le trouves, vas-y!", lui dit-il. 36 Deux jours après, sans se faire voir de son père, elle alla au bord de la mer, s'y jeta et se noya. 37 Son père, comme sa fille n'était pas rentrée du tout: "Je vais aller regarder au bord de la mer, du côté où elle allait", dit-il, et, quand il y fut allé, (comme) la jeune fille n'était ("n'est") pas là, il scruta le bord de la mer et vit un cadavre au loin dans l'eau. 38 Il trouva aussitôt une barque, et, quand il fut parvenu à cet endroit et qu'il vit sa fille noyée exactement comme le jeune homme, il regretta beaucoup ce qu'il a(vait) fait, mais à quoi bon ("quel avantage en reviendra-t-il")? Tous deux s'étaient noyés. 39 Il retira de l'eau le cadavre de sa fille, fit creuser une belle tombe au bord de la mer et l'y fit ensevelir. 40 Quelques années plus tard, à la tête de la tombe poussa un arbre qui grandit en peu de temps, et que l'on voyait ("les gens virent"), l'extrémité de ses branches inclinée vers l'eau, scruter sans fin la mer ("restant là regardant dans la mer continûment"). 41 Telle fut la mort ("la façon de mourir") de la belle Tamara et du jeune homme circassien. 42 Aujourd'hui encore, à l'endroit nommé "lac de Van" il y a une vieille église appelée "église d'Ah-Tamara": elle leur a survécu pour que jusqu'à la fin du monde leur nom ne périclisse pas. 43 Voilà tout ce que ("est autant que ceci ce que") j'ai entendu, tout ce que je sais; si quelqu'un qui en sait davantage ("sachant mieux") le raconte, j'en serai heureux moi aussi.

Commentaire

Ce texte appelle deux sortes de commentaires. Du point de vue arménien, d'abord: je laisse aux spécialistes le soin de démêler les rapports avec la tradition historique orale et les filiations, les transformations folkloriques et notamment la réinterprétation romanesque du nom arménien de l'île et de son église. Je précise seulement un détail de langue: la forme oubykh *ah_Tamàra* montre que Tevfik s'en rapporte entièrement à sa "source" arménienne, sans intervention d'un filtre ou d'un intermédiaire turc car le *-h* de *ah* serait *-k* ou *-k'* (l'île étant nommée en turc *Aktamar*). D'autre part, la prononciation arménienne normale du /h/ d'*Alt'amar* est /x/, la sonore s'assourdissant devant le /t'/ (et cela vaut, ici, pour les deux variétés dialectales, la mutation consonantique arménienne ne concernant pas les occlusives aspirées ni, naturellement, les spirantes). Comme on a en oubykh /h/ et non /x/ (qui pourtant existe), il faut en conclure que la prononciation /h/ est bien le fait de la source arménienne, responsable dès lors du jeu de mots *Alt'amar*/

ah *Tamâra*. Un mot encore: le cordonnier Mkrtič est (était?) un bon connaisseur du folklore arménien et on lui doit, par l'intermédiaire de Tevfik et le canal de la langue oubykh, la très belle légende sur la cause de l'ancienne inimitié entre Grecs et Arméniens (cf. *D.A.* III, pp. 59-65).

Mais ce qui nous intéresse ici, c'est la transformation caucasienne que Tevfik a fait subir à sa source arménienne, procédant à une véritable *interpretatio circassica* de la légende. C'est lui, en effet, qui a situé l'action dans le Caucase d'avant l'exil de 1864 et fait du héros un Tcherkesse. Il faut prendre au sérieux la première phrase du texte, qui n'est pas simple rhétorique mais transmet un véritable savoir: "Jadis les Tcherkesses et les Arméniens se connaissaient bien". Selon Tevfik et ses sources, Arméniens et Tcherkesses vivaient donc en bonne intelligence dans le Nord-Ouest du Caucase avant la "catastrophe nationale", c'est-à-dire dans la première moitié du XIX^e siècle. Le commentaire que je rapporte plus haut (note 43¹ et phrase 44) fournit des précisions: les Arméniens avaient adopté le costume et l'équipement tcherkesses complets et l'ont conservé depuis lors. J'ai aussi entendu dire, ajoute T.E., que les Arméniens avaient fait leurs la langue, les coutumes et les danses de leurs voisins. On raconte encore dans les villages circassiens d'Anatolie l'histoire suivante: au cours de la première guerre mondiale, ou peut-être d'un autre conflit russo-turc, celui de 1877 par exemple, un soldat tcherkesse de l'armée ottomane tomba aux mains des Russes. Alors que le convoi de prisonniers faisait route vers le nord, il parvint à s'échapper quelque part en Russie. Comme il errait dans la forêt, il passa tout près d'un village en fête où l'on jouait de la musique. Soudain, il reconnut les rythmes si caractéristiques des danses tcherkesses; il s'approcha prudemment, en se faufilant à travers les arbres jusqu'aux premières habitations; ayant entendu converser en tcherkesse et ayant vu des danseurs évoluer en tcherkesska, il se fit connaître et on le reçut comme il convient au Caucase. A sa grande surprise, il ne tarda pas à apprendre qu'il se trouvait non pas chez des Tcherkesses, mais chez des Arméniens chrétiens. Nous sommes "tcherkessisés", lui dirent-ils, depuis des centaines d'années et de notre passé nous n'avons conservé que notre foi. Le village se trouvant non loin de la Mer Noire, ils n'eurent aucune peine à le faire évader en bateau, et il regagna la Turquie et Manyas. Je résume ici un texte que j'ai noté en oubykh, sous la dictée de Tevfik, et que je publierai ultérieurement, dès que je l'aurai relu et corrigé une dernière fois. Malheureusement, Tevfik ne sait plus de qui il tient ces traditions: de son grand-père né au Caucase, bien sûr, mais aussi d'autres bouches oubykhs et tcherkesses, aujourd'hui muettes à jamais.

Elle ont de nombreux parallèles, au Caucase même, parmi les Arméniens tcherkessisés qui font remonter leur exil au XVI^e ou au XVII^e siècles, voire

bien avant. Ils seraient partis commercer sur la côte sud de la Mer Noire, entre Sinope et Trébizonde, ou en Crimée, pour venir ensuite se fixer en Circassie, à Krasnodar et à Armavir notamment, mais aussi à Kizliar et à Mozdok, donc beaucoup plus à l'est. Voici ce que racontait l'un de ces Arméniens: "A la fin du XVI^e siècle, nos ancêtres vinrent de Crimée et se fixèrent dans l'actuel district du Kouban. Ils s'étaient assuré la protection des puissants parmi les montagnards caucasiens et s'installèrent là pour y commercer, mais, le temps passant, ne conservant plus que la religion de leurs aïeux, ils adoptèrent en toutes choses les coutumes, la langue et les manières de vivre des habitants de souche, ne différant d'eux en rien, sinon par quelques dissemblances ayant trait à leurs esclaves"¹. Un récit inédit, rapporté par Arakeljan, fait remonter cette migration au XI^e siècle, sous le règne de l'Empereur byzantin Basile II: les ancêtres des actuels Tcherkesso-Hay (c'est-à-dire "Tcherkesso-Arméniens", Hay étant le nom que les Arméniens se donnent à eux-mêmes) vivant dans les régions du Kouban et du Térék seraient issus des détachements militaires arméniens que Byzance avait dépêchés aux Balkans accompagnés de leurs familles, avec mission de s'y fixer et d'y monter bonne garde contre les invasions barbares, celles des Bulgares notamment. Mécontents de la politique de l'Empereur, ils poursuivirent leur route au-delà du Danube, poussant jusqu'en Crimée, puis jusqu'au Kouban. Bien reçus par les seigneurs tcherkesses, ils s'incorporèrent à leurs bandes et finirent par fonder plusieurs villages. Ils devaient par la suite y accueillir de nouvelles vagues d'émigrants venus d'abord de Crimée, puis du sud de la Mer Noire (Arakeljan, pp. 31-32). D'autres traditions datent l'exil de la chute du Royaume arménien de Cilicie; en tout cas, la plupart mentionnent Sinope, Trébizonde et la Crimée comme étapes obligatoires de cette marche vers la Circassie². C'est certainement l'itinéraire qu'ont réellement suivi les émigrants, se fixant successivement au sud de la Mer Noire, puis en Crimée, quel que soit leur point de départ, Arménie ou Cilicie. La Cilicie paraît bien loin pour avoir donné lieu à une telle expédition. Pourtant, les actuels Tcherkesso-Hay ont conservé des légendes qui n'excluent pas cette origine. Karl Bouda a publié plusieurs textes en tcherkesse recueillis auprès des Arméniens d'Armavir. L'un d'eux, véritable chant épique (en vers), entièrement écrit en

¹ Manuscrit du Matenadaran, *Archives du Catholicat*, 185.78, cité in G.S. ARAKELJAN, Nekotorye voprosy istorii pereselenija Armjan na severo-zapadnyj Kavkaz i stanovlenija Čerkeso-gaev [Quelques questions de l'émigration des Arméniens au Caucase du Nord-Ouest et de l'installation des Tcherkesso-Arméniens], *Kavkaz i Vizantija* [Le Caucase et Byzance] 3, Erevan, 1982, pp. 30-32.

² F.A. ŠČERBINA, *Istorija Armavira i čerkeso-gaev* [Histoire d'Armavir et des Tcherkesso-Arméniens], Ekaterinodar, 1916, pp. 2-3.

tcherkesse³, a un titre arménien *Leon takavor* (= *t'agavor* "le roi"). Il faut peut-être, comme le suggère Arakeljan (pp. 35-36), voir là le lointain souvenir d'un des rois Léon de Cilicie. Ce qui donne corps à cette hypothèse, c'est qu'il existe des documents historiques attestant l'ancienneté et la permanence des liens commerciaux entre la Cilicie et la côte nord-est de la Mer Noire, au XIII-XIV^e siècle notamment, mais beaucoup plus tard également⁴. On peut aussi penser que ce sont des marchands ciliciens habitués des comptoirs tcherkesso-hay de Taman ou d'Anapa qui ont colporté ces légendes et les ont introduites en Circassie.

Quoi qu'il en soit de l'origine cilicienne, l'ancienneté et la durée de la présence arménienne au Caucase du Nord ne font aucun doute: les Arméniens tcherkessisés sont toujours là, au nombre de plusieurs dizaines de milliers, autour de Krasnodar, d'Armavir et de Mozdok⁵. Certaines de ces communautés se sont fixées entre le bassin du Kouban et celui du Terek, probablement au XVIII^e siècle, mais surtout au début du XIX^e⁶: ils ont été des milliers à s'installer non loin des Cosaques du Terek, ceux que Tolstoï a immortalisés dans le roman, écrit entre 1852 et 1862, qu'il a publié en 1863⁷. A la fin du XVIII^e siècle encore, à la suite d'un oukaze de Paul I^{er}, plusieurs milliers d'Arméniens du Karabagh se sont établis à Kizliar et à Mozdok, à la limite du territoire kabarde⁸. Mais beaucoup d'Arméniens vivant dans ces villes, notamment à Armavir, sont issus des anciennes communautés tcherkessisées de la montagne du Nord-Ouest, comme l'attestent les noms des quartiers qu'ils occupaient au milieu et à la fin du XIX^e siècle. Par exemple, à Armavir: *Gjaur-xabl'*, évidemment du tcherkesse occidental *habl* "agglomération" et de *ǰawar* "infidèle" (tous dialectes tcherkesses, du turc *gāvur*, lui-même de l'arabe *kāfir*). Ces Arméniens étaient arrivés à Armavir en 1838-1839, y constituant une communauté tcherkesso-hay liée au prince kemirgoy (*č'emg°ay*) Džambulat Bolotokov. Auparavant, en 1836, ils avaient élu domicile sur la Laba, à l'extrême est du pays tcherkesse, entre Nogays et

³ KARL BOUDA, *Tscherkessische Volkslieder aus Armavir*, *Z.D.M.G.*, vol. 93, fasc. 2-3, Berlin/Leipzig, 1938, p. 354.

⁴ G. MIKAELIAN, *Istorija Kilikijskogo Armjanskogo gosudarstva* [Histoire de l'Etat arménien de Cilicie], Erevan, 1952, p. 201.

⁵ *Narody Kavkaza* [Les peuples du Caucase] I, Moskva, 1960, p. 24.

⁶ N.G. VOLKOVA, O rasselenii armjan na Severnom Kavkaze do XX v. [Sur l'établissement des Arméniens au Nord-Caucase jusqu'au XX^e siècle], *Istoriko-filologičeskij žurnal* 3 (34), Erevan, 1966, pp. 257-258.

⁷ P.V. BUTKOV, *Materjalj dlja novoj istorii Kavkaza s 1722 po 1803* [Matériaux pour l'histoire récente du Caucase de 1722 à 1803] I, Saint-Petersbourg, 1869, pp. 78 et 155-159.

⁸ Archives russes inédites citées in N.G. VOLKOVA, *Etničeskij sostav naselenija Severnogo Kavkaza v XVIII-načale XX v.* [Composition de la population du Nord-Caucase au XVIII^e et au début du XX^e siècles], Moskva, 1974, pp. 199-200.

Kemirgoys. Leur domaine d'origine se situait plus à l'ouest, sur la rive droite de la Belaja, entre les Kemirgoys et les Xatukays; d'où les noms de leurs quartiers à Armavir: outre *Gjaur-xabl'* déjà cité, *Xatukay*, *Xaku-xabl'* et *Egeru-xabl'* (du nom de tribus tcherkesses de l'ouest bien connues)⁹. Ils partageaient donc entièrement le sort des nations tcherkesses auxquelles ils s'étaient jadis intégrés. Avec elles ils reculaient, s'exilant à nouveau, devant l'avance des armées russes.

C'est pourquoi ces Arméniens, apparemment citadins ou proches d'une ville, comme ceux de Krasnodar et d'Armavir, n'ont cessé de faire l'étonnement des visiteurs, tel ce prêtre grégorien qui constatait en 1840: "Ils ne se distinguent en rien des Tcherkesses, même langue, mêmes coutumes, mœurs, alimentation, ustensiles de cuisine, vêtements. Ils ne savent pas l'arménien et n'ont pas de grandes notions de leur foi". Un administrateur russe en tournée à Armavir vingt ans plus tard, en 1859, notait que les Arméniens de cette ville avaient conservé toutes les particularités des sociétés montagnardes dont ils provenaient, tout en se sachant et se déclarant Arméniens et chrétiens¹⁰.

La plupart avaient gardé leurs noms arméniens: Kivork Sarkisov, Iovanes Ajvazov, etc. (je garde l'orthographe russe des archives). D'autres avaient des noms tcherkesses: Psemaf Bagarsukov, Pčase, etc., ou des noms mixtes: Avagam Agop Čantemir, Karobet Taldystyr¹¹. Les prénoms tcherkesses ne sont pas rares chez les hommes: Psoub, Psegub, Sosrič (du grand héros narte Sosryko!), Šumaf. Mais ils sont en beaucoup plus forte proportion chez les femmes: Qatyke, Xakerež, Gozimaf, etc.¹². On peut en conclure que les mariages étaient fréquents entre Tcherkesses et Arméniens, ce qui ne manque pas d'intérêt si l'on se remémore l'*interpretatio circassica* pratiquée par Tefik à partir de la matière arménienne. Une assimilation si complète ne s'explique en effet que par la multiplication au cours des siècles des mariages intercommunautaires. Les archives russes de 1844 à 1874 font aussi état du processus inverse dans les villes de l'ouest, Krasnodar et Armavir: l'"arménisation" des Tcherkesses, c'est-à-dire leur conversion au christianisme et leur "inscription" comme sujets de Sa Majesté le Tsar (*Archives d'Armavir*, ARAKELJAN, pp. 42-43). C'est évidemment un phénomène récent, postérieur à l'occupation de la rive gauche du Kouban par les Russes et à la défaite des Caucasiens (dans les années quarante à soixante-dix du XIX^e siècle), à une époque où les Tcherkesso-Hay étaient devenus sujets russes en raison de leur foi chrétienne (alors que les Tcherkesses, musulmans, restaient des rebelles): les Arméniens tcher-

⁹ ŠČERBINA 1916, pp. 6-7; VOLKOVA 1966, p. 200.

¹⁰ VOLKOVA 1966, pp. 200-201.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Archives de Krasnodar*, citées in ARAKELJAN 1982, pp. 34-35.

kessisés “adoptaient” des Tcherkesses vaincus pour leur éviter la captivité, ou même le supplice¹³.

Il est difficile d'établir avec certitude la date de l'installation des premières communautés arméniennes en Circassie. Plusieurs documents mentionnent leur présence au cœur du pays tcherkesse dès le XI-XII^e siècle. Ils ne sont cependant pas toujours clairs: ainsi cette inscription arménienne sur une pierre dans les vestiges d'une église consacrée à Saint Georges: “L'église a été édifiée par ... (indéchiffrable) ... l'an 620” (de l'ère arménienne, c'est-à-dire 1171 de notre ère). Faut-il en conclure qu'une colonie arménienne était déjà fixée à cette époque sur la rive droite de la Laba, au sud du fleuve Kouban, en pays Č'emg'oay? Ou bien s'agit-il seulement de l'identité de l'architecte¹⁴? La première hypothèse pourrait être confirmée par un remarquable document daté du siècle précédent, de 1062 exactement. Une “charte” (*gramota*) du prince de Galicie Feodor Dimitrevič invite les “Arméniens *kosox*” à venir combattre sous sa bannière contre le roi de Pologne en échange d'exemptions fiscales et de divers avantages (ces Arméniens devaient être des tributaires du prince). Le texte slave dit bien *kosox*, où l'on reconnaît le vieux-russe *kasogy*, qui désigne les Tcherkesses dans les *Annales de Kiev: I jasy pobēdi i kasogy* “et il vainquit les Osses et les Tcherkesses” (en l'an 965); un demi-siècle plus tard, Mstislav défait en combat singulier le prince des Tcherkesses non loin de Tmutarakan, à l'embouchure du Kouban: *I vynze nož, i zarēza Rededju. I šed v zemlju ego, vzja vse imēne ego, i ženu ego i dēti ego, i dan' v zložī na kasogy* “et il se rendit dans son pays, prit tout son bien, et sa femme et ses enfants, et mit un tribut sur les Tcherkesses (*kasogy*)” (en l'an 1022); on sait que cet épisode est repris dans le *Slovo o polku Igoreve, le Dit de la troupe du prince Igor*, qui raconte notamment: *iže zareza Rededju pred p'lky kasož'skymi* “(Mstislav) qui égorgea Reded devant les troupes tcherkesses (*kasoz'skymi*)”. En 1066 encore, le prince Rostislav prélève un tribut régulier sur les *kasog*, près de Tmutarakan¹⁵. L'original russe de la *gramota* de 1062 est accompagné d'une version arménienne, beaucoup plus précise, qui remplace *kosoxskie armijane* par *našoxačskie armijane*, c'est-à-dire “les Arméniens *našoxač*”¹⁶. Il est évident qu'il s'agit là des Tcherkesses *Natx'oaj*, que la

¹³ Basile VERESCHAGINE (*sic*, en russe *Vereščagin*), Voyage dans les provinces du Caucase, 1864-1865, *Le Tour du Monde* (sans date, n° XVII), p. 183.

¹⁴ On trouvera toute la bibliographie du dossier dans L.I. LAVROV, *Doislamskie verovanija Adygecev i Kabardincev* [Croyances préislamiques des Adyghès et des Kabardes], *Issledovanija i materialy po pervobytnyx religioznyx verovanij* [Recherches et matériaux sur les croyances religieuses primitives], Moskva, 1959, pp. 230-231, note 255.

¹⁵ *Povest' vremennyx let*, éd. D.S. LIXAČEV, I, Moskva, Leningrad, 1950, pp. 47, 99 et 111. Pour le *Dit de la troupe d'Igor*, II, p. 139.

¹⁶ Cf. ARAKELJAN 1982, pp. 32-33.

plupart des sources, à la suite des Russes, nomment Natuxays. Ils occupaient jusqu'en 1850 la côte de la Mer Noire, de Tamań à Mixailovskij. La charte de 1062 fournit des indications précieuses à plus d'un titre. En premier lieu, elle nous apprend que les Arméniens étaient déjà au XI^e siècle en pays tcherkesse et déjà suffisamment tcherkessisés pour être appelés du nom du peuple qui les avait accueillis; qu'ils y étaient venus en assez grand nombre pour constituer une force militaire mobilisable en temps de guerre. Du point de vue tcherkesse, le même document atteste que le territoire des Natuxays devait s'étendre alors assez loin au nord-ouest pour que leurs hôtes arméniens puissent être convoqués par le prince de Galicie (résidant à Lvov, où se trouve le document)¹⁷. Enfin, et c'est pour notre légende le plus important, on a la certitude que des communautés arméniennes s'étaient installées il y a très longtemps dans la partie de la Circassie dont relevait le petit monde oubykh¹⁸. En effet, Natuxays, Šapsugs et Oubykhs constituaient un ensemble géographique à part, entre la Mer Noire et la Grande Chaîne, formant le secteur dit "nord-occidental" du Grand Caucase, séparé de la crête centrale, et donc des autres nations tcherkesses, par de profondes fractures géologiques¹⁹. De tels faits, précisant localisation et datation, renforcent le témoignage de Tefvik et de ses sources oubykhs. La collation de toutes ces données — géographiques, historiques, folkloriques —, laisse à penser qu'il a existé chez les Oubykhs des traditions orales indépendantes sur les Arméniens tcherkessisés, remontant directement à un passé ancien, sans intermédiaire

¹⁷ Je n'ai pas eu entre les mains l'article de X. P'ORGSEJAN, non plus que le livre de M. BŽŠKEAN où sont reproduits les textes. Je ne dispose que des traductions russes et des mentions d'ARAKELJAN 1982. Pour être absolument sûr des dates avancées, il faudrait se reporter aux sources épigraphiques. Je suis étonné, du point de vue de l'histoire des Slaves, de voir un "prince de Galicie" mobiliser des troupes au loin dès le XI^e siècle. Cela paraît peu vraisemblable à une époque où la "principauté" de Galicie se formait à peine. Si le document arménien est authentique, et s'il a été correctement déchiffré et traduit, il ne peut concerner que la "terre" (*zemlja*) de Galič, seigneurie relevant de la Russie de Kiev. Du X^e siècle jusqu'au milieu du XI^e, les "princes" de Galič reconnaissaient la suzeraineté du "souverain" de Kiev, ce qui ne les empêchait nullement de mener leur propre politique, se rapprochant tantôt des Tatars Kiptchagues, tantôt de Byzance. La "charte" de 1066 appartiendrait donc aux toutes dernières années de la "principauté" (qui allait bientôt s'intégrer à la Volhynie, au XII^e siècle). De toute façon, le problème ne concerne que la datation, il ne met pas en cause le fait même de la présence arménienne chez les Natuxay à une époque très ancienne. Mais tout cela est à vérifier et à préciser.

¹⁸ Le complexe Natuxays, Šapsugs, Oubykhs a toujours été conçu comme un ensemble socio-culturel homogène se détachant des autres groupes circassiens. Cela a été noté par tous les observateurs et formulé par les intéressés eux-mêmes. Ces questions sont longuement traitées dans notre livre encore inédit, *Les Princes de la Mer Noire, violence et pouvoir au Caucase*, à paraître en 1991 aux éditions du Seuil, collection "Librairie du XX^e siècle".

¹⁹ *Encyclopaedia Universalis*, 1990, article "Caucase", p. 130.

circassien ou autre²⁰. Il faut conduire l'enquête dans plusieurs directions, réunir et publier tous les récits circassiens et arméniens sur ces communautés tcherkesso-hay, tous les documents d'archives, russes et arméniens notamment, mais autres aussi, quelle qu'en soit l'origine²¹.

Dès l'été 1990 mes investigations se seront poursuivies dans les villages circassiens d'Anatolie. Les récits de Tevfik et les matériaux nouveaux, s'il s'en trouve, seront intégralement publiés dans les prochaines livraisons de la R.E.G.C.

Version Abkhaze

1 az°áí° ápsəway armanáyk°ay aybadárwan. 2 ápsəwa-kátant°əy dálc°ən ě°k°ənanáyk°s°ák° armanáyk°a rkátax° dcayt°. 3 dax°cáz akáta rq°ən ph°əzba-pəšzak°əy yaráy yanáybabáštax° šárda ynámgak°a áž°əy áž°əy bzəya aybabán yg°apxáybaš°¹ yálagayt°. 4 məšk°ə áć°k°ən aph°əzba láb(ə)y-q°ánt°əy yəph°əzba dədyártaxxaraz as°aráčh°əy°əc°a yəšítayt°. 5 aph°əzba lab aráy yənyárh°a "znək° səphá slázc°əp" yh°an yəphá dənlázc°ə wáygə áć°k°ən bzəya dšálboz lh°ayt°. 6 aráy lab yanáyləyk°ə "kátak" yrəl-c°(ə)nə yāz i°əm(ə)wy°ək° səphá dsəzyátom, aráy awy°ə səphá daxəy-zámbo dačá žará scap° yh°an 7 tūc°ála dgəlan yárgə dəxrapá-zəz-azə mšənk° ag°əq°ən yəq°az kátak° rkəlšəsa papázəs dazəq°alan dcayt°. 8 "wəy áć°k°əngə aráy azš dərsnə ará dzārəm" yh°an wā dt°ayt°. 9 aráx° yənxáz áć°k°ən wəy aph°əzba dlázc°əwa dləštalan dšəyapš-waz wəy amšən ag°əq°ən yəq°az akátaxə dəšcáz ayləyk°əyt°. 10 yəmat°ak°a rəpsat°ənə¹ wəy amšən axək° aq°ən yt°az akátak°a rq°ənt°əy kátak° aq°ən dcan ámazara zmaz wy°ək°² ywasák°a xč°us dərzəq°alayt°. 11 awəxa awasák°a nyərhl°waz yk°awál arh°ó wəy amšən ag°əq°ən yt°az akátax° šəq°az¹: 12 "ax Tamára-pəšžá¹, wəštá bará sará babázbarəy"² h°a wəy amšən axək° aq°ən dnayəywan. 13 yəssə-wəxa aráy ak°awál abžə wəy aph°əzba ylahawan. 14 "aráy sará yšəštə áć°k°ən yk°awál abžú-k°əš°a¹ yəszəwayt°" lh°an waxák° amšən axək° aq°ən dəlbán, wəy ak°awál abžə axwázax° lášarak° ark°nə dəšt°áz 15 agəraxáni°əy áć°k°əngə

²⁰ Pour l'origine du récit fait par le cordonnier Mkrtič, il ne fait aucun doute qu'il s'agit d'une légende encore très populaire chez les Arméniens de Turquie. Ma collègue Claire Mouradian, chargée de recherche au C.N.R.S., l'a entendue dans son enfance, racontée par sa mère, et elle se souvient très bien de la complainte: "Ah, Tamara!".

²¹ Je pense, par exemple, aux récits des combattants des armées allemandes de 1941-1945 qui ont occupé une partie de la Circassie. Il ne s'agit pas seulement d'Allemands, mais de tous ceux, "Européens" ou autres, qui y servaient; ainsi, le Belge Degrelle, dont les mémoires, au demeurant assez ignobles, contiennent d'intéressantes informations sur les Arméniens de la région de Touapse.

arəy álašara anəyba "yəq'alāk'gə q'alāt', arəy álašara ánda scap'" yh'an
16 *ywasak'á žarə yərt'anə yčəyloxnə ažə dtálan džasə wəy álašara*
ánda dancá **17** *wəy bžəya yəyboz aph'əzba wā dəšgəlaz anəyba ažə*
dtəc'an ay'əžgəgə áž'əy áž'əy yəyk'san ašámтанза wā y(ə)nxáy't'. 18
afakáh'a¹ wəy ác'k'əngə amšən yəčtəyžən² džasə arəyrax' ywasak'á rānda
dāyt'. 19 *ásala z'əx'əms-mšəy'az'a dcanə dāwan' 20 wāxgə aph'əzba lab*
"arəy səphá wx'əmla dd'əlc'nə dcot', ará t'(ə)məwy'ək'gə dzəwam axa
znək'gə sləštənəq'ap'" yh'an **21** *waxək' aph'əzba dəšcəz məzalá dləštə-*
layt'. 22 *aph'əzba amšən axək' aq'ən daná wā dən gəlan lašarak'*
alərk'əyt'. 23 *xarənt'əy ləbgə wəy yəq'alc'oz ybon. 24 šārda yyəməsk'"a¹*
amšən aq'ənt'əy wy'ək' žasə dān aph'əzba lānda danāžə ažə dtəc'an
ay'əžgəgə yəyc'əz'o yəyx'márwa y(ə)št'az (y)anəyba² ak'gə yəmh'ák'a
dxənh'ən dāyt'. 25 *aph'əzba y ác'k'ənəy ašámтаза áž'əy áž'əy aydəc'an¹*
aph'əzba ləy'naxə ác'k'əngə ažə dtálan ywasak'a rānda dcayt'. 26
apapəzgə "səxcalák'gə arəy ác'k'ən səph'əzba dləcrəmc'əyt'¹ axá wəy arəy
səph'əzba yəpsə axənzəto² dəyžəmbonə aypš yq'asc'ap'" yh'an **27** *ádəry'a-*
wəxa yəphá wádak' dəy'nak'nə yarə amšən axək' aq'ən dcan k'əyək'k'
dák't'an¹ álašcarəq'ən amšən aq'ən dcan ak'əyək' əy'nəc'q'a lašarak'
ark'nə dt'əyt'. 28 *ác'k'əngə wəy álašara anəyba "wū scot'" h'a amšən*
dtálan džasənə acará dālagayt' axá **29** *yagá dcəzərgə álašara danza-*
xəmžə¹ c'gárək' šəyžərx'əcəz² ydərt' axá dxənh'ərgə c'gə daxəpsəz-azə
dəšžəməwəz ydərən **30** *"ax Tamára-pəžə, arəy aq'ra šək'sá sbəštə-*
naq'əyt', ašónazə bəlašara sšaštəz səžəyt', ax Tamára, Tamára!" yh'an
ažəq'ən dx'əčən dəpsəyt'. 31 *apapəzgə xarənt'əy wəy dəšx'əčəz anəyba*
dq'əryən dāyt'. 32 *yəph'əzba gə ak' lámh'ak'a dáwyəžəyt'. 33* *ádəry'a-*
wəxa aph'əzba daytəcəxən amšən axək' aq'ən álašara alərk'əyt'. 34
sánžə dc'apšəyt'¹ axá wəy ác'k'ən danəmə lab ak' šəq'əyc'az
(y)ldəran dg'əmc'əyt'², c'gə lxə lg'ə dax'ənə³ ay'nə danā lab "bzə-
štəz dəbzəmbəyt' sg'ax'ot'" anəyh'a **35** *"ax, sab, sarə wəy ác'k'ən c'gə*
bžəya dəsbón, yərgə sara c'gə bžəya səybón, šārda ynámgak'a wəy
yānda wəphá dəšcəz wəp'" anəlh'a "dəbzəbar bea" yh'əyt'. 36 *y'əms*
rəštəx' lab ləyəyəmərbək'a amšən ləčtəžnə ləəlx'əčəyt'. 37 *lab yəphá*
danəməžə "arəy az'ət' dax'əz-ax' amšən axək' aq'ən səpšəp'" yh'an
dancá aph'əzba gə dəq'aməzt', amšən axək' aq'ən dšənapšəpšwəz xa-
rənt'əy ažəq'ən psək' dšəq'az ybəyt'. 38 *afakáh'a k'əyək'k' pšənə wā*
dancá wəy ác'k'ən yəypš yəphágə ažəq'ən dəšx'əčəz¹ anəyba yəq'əyc'az
c'gə dax'əžəyt' axá psəx'a əmaməzt', ay'əžgəgə ažə yəx'əčəxən. 39 *yəphá*
ləpsə ažə ytəlxnə amšən axək' aq'ən nəšəntəra-pəšžək' drəq'ac'an wā
dx'əč'ədyərc'əyt'¹. 40 *ak'əy'ba šək'sá rəštəx' anəšəntəra axəq'ən c'lak'*
gəlan šārda ynámgak'a ydəwəxən əməx'k'a rxə amšənax' šəq'az ylxən

yəzkənağə amšən yšax'əpšwaz yläysə'yšwaz awāk'a yərbōn. **41** *Tamāra-pəšzay əpsəwa-č'k'ə'nəy rpəsrā as yq'aləy't.* **42** *wəz'əgə Wan aqōl zžərh'o-aq'an Ax-Tamāra əxəznə kələsəz'k' q'op', wərt rə'ənt'əy yə-n-xəy't, əpsabāra əxənzəq'o rəxəzək'a məzra-zə.* **43** *sarə yšahəz yəzədrwa abray əq'rop', yahə yəbžəyanə yəzədrwa¹ yh'ar sargə sazə'əpaxot'.*

3 ¹ *a.g'a.pxa.rā* "plaire" repose sur la même image que l'oubykh *gə.pšə(š)*: "cœur" (*g'(ə)* traité en préverbe à la forme allative -*g'a-*) et "chaud" (*pxa*) = "chaud au cœur"?; ainsi, *yə.z.g'a.pxd.wəy't* "cela me plaît". Avec le réciproque -*yəba-*, "se plaire l'un à l'autre". Zülküf assure que le verbe à la forme réciproque comporte obligatoirement la morphème -*šə-*: infinitif *a.g'a.pxyəba.šə.ra*.

10 ¹ "Ayant fait changer ses vêtements", causatif *a.rə.psa.t' rā* "(faire) changer", à l'absolutif en -*nə* entraînant l'effacement du sujet (qui serait ici -*y(ə)-*); le *y(ə)-* initial n'est pas exprimé quand le référent précède immédiatement le verbe). On pourrait aussi employer le verbe *ə.psa.x.ra* "changer", transitif de classe C. Mais le syntagme serait moins précis: "ayant changé de vêtements", alors qu'il s'agit ici d'une sorte de déguisement. — ² Les Caucasiens du Nord ont peine à exprimer l'idée de "riche", qui n'est pas dans leur patrimoine culturel. Les Oubykhs disent simplement *bəy*, "riche" en vieux turc; les Abkhazes usent d'une périphrase: *əmazara zmaz wə'ək'* "homme qui a du bien", mot à mot: "un (-*k'*) homme (*wə'yə*) à qui (-*z-*) était en possession (-*ma-* au passé dépendant -*z-*) de l'avoir (*ə-mazara*, nom verbal du verbe "avoir"). D'autres Abkhazes distinguent *ə.maza.ra*, infinitif du verbe d'état, et *a-māzə.ra*, nom abstrait "l'avoir, le bien". Les Tcherkesses empruntent le mot turc *kolay* "facile, aisé" sous la forme *q'əlay* (*q'əlay* en kabardé). La consonne initiale, *q-* et non *k-*, indique un emprunt déjà ancien, de même que le mot oubykh *bəy* (qui se trouve en vieux turc et dans les dialectes tatars, mais non en turc moderne).

11 ¹ Z.H. tient à ajouter ici *šə.q'ə.z (šə-* "comme", -*q'ə-* "être" et -*z* passé dépendant) "comme il se trouvait", qui équivaut au turc *varken*.

12 ¹ On dit aussi *pəzə*, parfois *pəzə* enclitique. — ² C'est une sorte de "conditionnel interrogatif potentiel" (comme disent, pour leur propre langue, certaines grammaires turques): "où (le *aba-* en deuxième position) te (*b-* initial, référent féminin) verrais-je (-*z-* "je", -*ba-* "voir", -*r-* conditionnel, -*y* interrogatif) désormais (*wəštə*, qui n'est pas dans l'original oubykh)?". L'oubykh emploie plus simplement le futur certain interrogatif (en turc, *görebilirim*).

14 ¹ Là où l'oubykh dit simplement: "Je crois que c'est le jeune homme qui était à ma recherche", l'abkhaze précise: "elle (se) disant: 'il me parvient comme le son de la flûte du jeune homme qui est à ma recherche'"; mot à mot: *ə.č'k'ə'n* "le (article *a-*) jeune homme", *y-k'awəl* "sa flûte"; *a.bž'ək'šə'a (a-bž'ə)* "sa (neutre: de la flûte) voix", suivi de *a.k'šə'a* "ressemblant à", *yə.s.z.ə.wəy't* "elle vient vers moi" (*yə-* "elle (neutre: la voix)", -*s-z-* "mon pour (vers moi)", -*ə-* "venir", -*wəy't* (présent de procès)). Distinguer *a.k'šə'a* "comme", ressemblance incertaine, et *a.yf* "comme", ressemblance certaine.

18 ¹ "Vite", au lieu de "Très tôt" en oubykh. — ² "s'étant jeté (dans un espace délimité)", *a.tə.š.ra* "jeter (-*š-*) dans un espace délimité (-*ta-*)", transitif de classe G, d'où réfléchi avec indice possessif *yə-* et -*(ə)-* "self": *yə.č.tə.y.šə.n* "lui (-*y-* sujet masculin intérieur) ayant (-*n-*) jeté (-*š-*) son (*yə-*) self (-*č-*) dans (-*ta-*)".

19 ¹ "étant allié (*d.ca.n*) il venait (*d.ə.wa.n*)"; var. plus proche de l'oubykh: *d.cə.wa*, prononcé *d.co* "lui allant" *d.ə.wa* "lui venant" *d.a.č'ə.n* "il était occupé à" (de *a.č'ə*) *rā*, turc *uğraşmak*).

24 ¹ Var. possibles: *yə.y.mə.s.k'a*, ou *mə.y.s.k'a*, moins bon, dit Z.H.; ou encore, avec un autre verbe: *šārda y.nə.m.gək'a*, même sens; mot à mot: "sans prendre beaucoup (de temps)". —

² Diffère légèrement de l'original oubykh: "quand il vit (*anə.y.ba*) qu'ils restaient là (*yə.š.t'ə.z*) tous deux (*a.y'š.šə.gə*) à se parler (*y.ay.č'ə.z'a.wa* "eux réciproquement parlant") et à se divertir (*y.ay.x'mar.wa* "eux réciproquement plaisantant", de *əy.x'mar.ra* "jouer, danser ensemble, échanger des plaisanteries", turc *oynaşmak* et *sakalaşmak*)".

25 ¹ "s'étant séparés", de *əy.də.c'ra* "se détacher l'un de l'autre", pour deux êtres ou deux objets

serrés, au contact l'un de l'autre: verbe $-č-$ "sortir de" et préverbe composé $ay-$ réciproque et $-d(a)-$ "à côté, tout contre"; par exemple: $y.ay.dš.wp$ "ils sont l'un contre (un meuble, le mur, etc.)", le préverbe étant ici traité en verbe d'état.

26 ¹ Ce verbe désigne la séparation en général, contrairement à celui de la phrase précédente, et ne comporte pas le réciproque $ay-$: $a.c.r.č.r.a$ "se séparer de, laisser, renoncer à", avec le morphème comitatif $-c-$ combiné avec le préfixe possessif, ici $-l-$ possesseur féminin ("la compagnie d'elle"). L'abkhaze dit: "il ne l'a pas laissée (en paix)" là où l'oubykh dit: "il n'est pas sorti de sa trace". — ² "tant qu'il vivra", ture $yasadıgı müddetce$; mot à mot: "son âme ($yə-psə$) tant que, jusqu'à ce que ($-nɜa-$) étant dans (préverbe $-la-$ "dans" traité en verbe d'état, avec le suffixe $-w$ du participe présent statique, le tout réalisé $-to$) son-vers ($-a-x-$ particule "vers" avec possessif neutre du "contenant corporel")"; "tant qu'il a(ura) son âme en lui".

27 ¹ "s'étant assis sur (une barque)", infinitif $á.k'.t'.a.ra$. Le préverbe $-k'-$ "sur" reste démuné d'indice référentiel lorsque le sujet s'assied sur une fenêtre, un lit, un arbre, une branche... Mais s'il s'assied sur un cheval, dans une barque, une charrette, une voiture, il faut un déterminant au préverbe, qui reçoit alors le préfixe possessif neutre $-a-$ renvoyant au support non humain, comme c'est le cas ici. D'après Z.H., le critère est le suivant: on emploie le préverbe indéterminé pour un support dépourvu de "fond", mais le préverbe déterminé si le support est conçu comme contenant (y compris la selle d'un cheval, le siège d'une voiture, le fond d'une charrette — mais non la chaise ou le chemin, etc.). Cf. D.A. V, § 22.

29 ¹ "comme il ne pouvait l'atteindre (la lumière)"; mot à mot: "lui ($d-$) quand ($-an-$, ici au sens de "comme") pouvoir ($-z-$ potentiel) à cela ($-a-x-$ "son-vers", c'est-à-dire "à la lumière") négation ($-m-$) atteindre ($-ɜa-$)". — ² "qu'on avait imaginé pour lui une mauvaise chose": $ša-$ "que", $y-zə-$ "son-pour, à son intention", $-r-$ "ils", $-x'əc'$ "penser", $-z$ (plus-que-parfait dépendant).

34 ¹ "elle veilla"; le verbe $d.č'apšā.ra$ a un sens très spécialisé: 1) "veiller, passer la nuit auprès d'un malade (pour le divertir)"; 2) "veillée funéraire". Deux constructions: classe A, comme ici; classe C: $d.la.č'apšā.yt$ "elle le/la veilla". Le mot et la coutume existent chez tous les Caucasiens du Nord-Ouest. Abaza: $a.č'apšā.ra$ "veillée de divertissement au chevet d'un malade (le plus souvent d'un blessé ou d'une victime d'accident, avec un membre cassé, etc.). Signifie aussi "monter la garde". En oubykh, $č'apšā$ est à la fois la "veillée des malades" et le "chant chanté à cette occasion". Brève description dans les "Souvenirs du Docteur Musa Kāzīm", texte oubykh dans G. DUMÉZIL et A. NAMITOK, Le système des sons de l'oubykh, B.S.L. t. 1, 1954, pp. 182-184, texte révisé in D.A. I, p. 70, III-1. Le "docteur" soigne un blessé par balle à Haci Osman köyü, au début de ce siècle: "Je lui donnai tous mes soins. Pendant la nuit entière, des villageois voisins on venait faire le $č'apšā$, amenant et tuant du bétail. Garçons et filles, de H.O.K. comme des autres villages, ses camarades, venaient et, jusqu'au matin, faisaient une grande fête pour l'aider à guérir. Le malade était heureux". On trouvera le texte oubykh d'un $č'apšā$ chez H.V., p. 57, IX, 2-12, avec la notation musicale. Le terme lui-même, identique en abkhaze-abaza et en oubykh, renvoie certainement au tcherkesse occidental $č'apšē$, kabarde $s'epšē$, cf. G. DUMÉZIL, Récits oubykhs VI, J.A. 1963, p. 5 (oubykh), p. 10, n° 94 (tcherkesse et kabarde). Pour une description plus détaillée et plus ancienne, cf. N.F. DUBROVIN, *Istorija vojny i vladyčestva Russkix na Kavkaze I*, Saint-Petersbourg, 1871, pp. 94-123. — ² "elle fut très irritée", de $a.g'ámč'ara$ "se mettre en colère". — ³ La version abkhaze est plus circonscrite que l'original (ici du moins): "terriblement" ($c'g'a$ "malement") navrée de regret ($l-xə$ $l-g'ə$ "son esprit son cœur" $d-a-x-x'nš$ "elle son-vers regrettant"). On pourrait dire aussi, avec $a.g'xā.gara$ "regretter", transitif de classe G ($dš.g'xā.l.ga.wayr$ "elle le/la regrette"), à l'absolutif en $-n$ entraînant l'effacement du sujet de transitif $-l-$: $dš.g'xā.ga.n$ ("elle) le regrettant" (on supprime alors $l-xə$ $l-g'ə$).

38 ¹ "qu'elle s'était noyée (étouffée) dans l'eau", participe passé ($-z$) avec subordonnant infixé ($-š-$ "que") de $dš.x'əš.yt$ "il/elle se noya"; ce verbe $š.x'əš.ra$ "s'étouffer, se noyer" (classe A) peut s'employer aussi comme transitif (classe C); ainsi, à la fin de la phrase: "l'eau ($a-ɜa$) les ($y-$) elle ($-a-$ neutre: l'eau) avait noyés ($-x'əš-$ avec le plus-que-parfait lointain $-xā-n$)". Ici, le syntagme correspond à celui de l'oubykh, qui préfère le transitif. Dans d'autres parlers abkhazes (Hendek), la racine a la forme $-x'əč-$.

39 ¹ "ayant fait faire une belle tombe, il (-yā-) la (dā-) leur (-d-, par dissimilation de -r- "à eux", c'est-à-dire "ses gens (wā), ceux à qui il fait faire") fit (-r- causatif) mettre (-c'-a-, forme allative de la racine) au dessous (-x'āc'a-)". L'infinitif est *a.x'āc'a.ra*; en turc, *altuna sokmak*.

43 ¹ Noter la distinction accentuelle entre *yā.z.dār.wa* "ce que (yā-) je (-z-) sais (-dār-, et participe présent -wa)" et *yā.z.dār.wa* "(celui) qui (-z-) le (yā-) sait".

Institut National
des Langues et Civilisations Orientales
2 rue de Lille
75007-PARIS

Georges CHARACHIDZÉ

2. Études

SCYTHICA *

5. Ossète *us* "femme"

Le mot ossète *us* (digor *uosæ*) "femme" est habituellement rattaché à la racine **vad* (IE **wedh₁*) "mener"; cette étymologie se heurte à des difficultés phonétiques. Il est donc préférable de poser une base **astw* représentée, outre l'ossète, en tchéchéne, peut-être en abkhaz, probablement en hourrite.

5.1. Les formes ossètes

Oss. *us*, pl. *ustytæ* (dig. *uosæ*, pl. *uostitæ/uostæltæ*) signifie "femme", aussi bien comme humain de sexe féminin (rus. *ženščina*, géorg. *kali*) que comme élément féminin du couple (rus. *žena*, géorg. *colī*). Dans les deux cas, il s'oppose à *læg* "homme" (rus. *mužčina*) et "mari" (rus. *muž*); comme en fr., le terme marqué [+masculin] sert aussi de terme non marqué: "être humain" (rus. *čelovek*), à côté de *adæimag*, singulatif de *adæm* "gens" (rus. *ljudi*).

En dig., au sg. comme au pl., *uosæ* est intégré aux noms de parenté: *fidæ*, pl. *fidæltæ*, etc. On ne peut donc poser un thème en *-*ā* ancien à partir de la seule forme *uosæ*.

Le thème du pl. *u(o)st-* diffère de celui du sg. *u(o)s-*; une telle chute de *-t-* est sans exemple dans la morphologie nominale de l'oss. et ne peut s'expliquer que par une réinterprétation morphologique (§ 5.6).

La polysémie de *us* a un parallèle en abx., où *ph*as* "épouse/femme"

* Scythica 1-3: *R.E.G.C.* 3, 1987, pp. 215-225; Scythica 4: *abi*: "upo" (Hésychius) devrait paraître dans une revue ossète.

Les langues citées dans cet article sont les suivantes: ab. = abaza, abx. = abkhaz, av. = avestique, čeč. = tchéchéne, fr. = français, géorg. = géorgien, gr. = grec, hitt. = hittite, hourr. = hourrite, I.E. = indo-européen, I.I. = indo-iranien, lat. = latin, O.C. = ossète commun, oss. = ossète, (dig. = digor; ir. = iron), oub. = oubykh, pol. = polonais, rus. = russe, skt = sanskrit, sogd. = sogdien, sv. = svane, tch. = tcherkesse, véd. = védique.

s'oppose à *xac'a* "mari/homme". Il faut également signaler que l'abx. *læg* dans *a-læg.az* "vieillard" (*az* "vieux") et l'ab. *læg* "esclave"¹.

5.2. Etymologie

Pour *læg*, on hésite entre un emprunt caucasien ("substrat caucasique"; ABAEV II, p. 20) et divers prototypes iraniens (bilan critique: *GrW.*, pp. 184-185)². Pour *us*, au contraire, seule une origine iranienne est envisagée mais les spécialistes hésitent entre deux bases, **vad-* (I.I. **wadh*, I.E. **wedh*) "conduire, emmener" et **yauš-* "jeune fille/femme" (§ 5.7).

La première a pour elle la phraséologie de l'I.E.: le mari "emmène" la jeune mariée (lat. *uxorem ducere*)³; av. *vaδū*, skt *vadhū* "fiancée, jeune mariée" donne un exemple de dérivé nominal.

Il reste à trouver un dérivé de **wad* qui puisse donner oss. *u(o)st-*: **wasti* (*GrW.*, p. 233) se heurte à des difficultés phonétiques (**va-* > *u(o)-*; **st-* > *-s*) et morphologiques (valeur de **-ti*).

On a voulu retrouver l'ancêtre de *u(o)st-* dans un anthroponyme "scythique" de la cité grecque de Tanais (cf. ZGUSTA 1955, p. 199): *Osmarakos*, analysé comme le "tueur (oss. *mar.yn* "tuer") de femmes"; le premier terme serait **os* "femme". Outre l'incertitude inhérente aux anthroponymes, ni la forme ni la signification ne sont satisfaisantes, d'où le scepticisme de L. ZGUSTA. En particulier, il faut expliquer l'absence de *-t*.

5.3. Suffixe **-ti*

Le suffixe **-ti* se retrouverait dans les féminins *idædz* (dig. =) "veuve", de **vidva.ti* (ABAEV I, p. 539; *GrW.*, p. 234) et *čyndz* (dig. *kindzæ*) "fiancée, bru", de **kanti* (ABAEV I, p. 607).

Pour *idædz*, la forme dig. exclut **ti*, sauf à y voir un emprunt à l'ir. En effet O.C. **-ti-* et **-ty-* donnent dig. *-i-*:

¹ Le nom d'un peuple voisin peut désigner les esclaves, indépendamment de leur origine réelle (*GrW.*, p. 182); le fr. *esclave* est l'ancien nom des Slaves.

Abx. *læg* "stupide" peut être dérivé de *læg* "esclave" (ABAEV 1949, p. 315); dans le nom du "vieillard" *læg-* pourrait signifier "faible" (*D.A.* V, p. 63, n. 1.2), à rapprocher de fr. "un pauvre vieux".

Pour les formes čeč., § 5.8.

² A partir de **viryaka* on attend effectivement dig. **ilæg* (*GrW.*, p. 184) mais cette forme pouvait s'analyser en *i* (article défini) + *læg*; de même pour ir. **y læg*; la création de *læg*, par fausse coupe, expliquerait aussi l'anomalie accentuelle de l'ir. (ABAEV II, p. 21).

³ BENVENISTE 1969, I, p. 240; MOUSSY 1980, pp. 341-345.

L'oss. dit *us* (*ær*)*xæssyn*, avec *xæssyn* "emmener" (ABAEV IV, p. 188), le čeč. *zuda y.älō(-älō)* "amener").

Pour une autre formule, *us* (*ra*)*kuryñ* "se marier" (*kuryñ* "demander") = géorg. *colis txova*, cf. ABAEV 1973, p. 29.

— **kuti* “chien”: ir. *kuydz*, dig. *kui* (ABAEV I, p. 605; *GrW.*, p. 170).

— **vinsati* “vingt”: ir. *ssædz*, dig. *insæi* (*GrW.*, p. 214).

Dig. *dz* est le traitement de **č*, avec sonorisation intervocalique:

— **sauč-* “brûler”: ir. *sudzyn*, dig. *sodzun* (*GrW.*, p. 217).

Il faut donc poser **vidvači*, comme le faisait E. BENVENISTE (*E.L.O.*, p. 32); **-či* est bien représenté en ossète; aux exemples cités par E. BENVENISTE, s'ajoute peut-être:

— **taru.ači* (skt *taru* “arbre”?): O.C. **taurdz*, ir. *tuldz*, dig. *toldzæ* “chêne”⁴.

Les emprunts hongrois distinguent **ty* (*kutya* “chien”) et **c* (*özvegy* “veuf”, *tölgy* “chêne”).

Ce suffixe résiduel **-ači* est sans contenu sémantique en synchronie ossète. S'il est apparenté à skt *-añc-/ac-* “en direction de, -ward” (*ud.añc-* “upward”; *pra.añc-* “for-ward”), il y a eu démotivation sémantique en simple suffixe d'adjectif⁵. Il faut rappeler que *idædz* fonctionne aussi comme adj.: *i. læg* “veuf”; *i. us* “veuve”.

Pour *čyndz*, le vocalisme radical s'explique mal à partir de **kanti*; dig. *dz* est le traitement de **ti* et **či* après nasale; un autre prototype, **kany.ači*, laisse attendre une diphtongue radicale après métathèse de **y* (O.C. **ai*; dig. *e*, ir. *i*). Une métathèse vocalique est possible, donnant **kinači*, mais elle reste pure hypothèse.

Comme les féminins en **-ti* sont mal attestés en I.I. (cf. n. 10), **vasti* ne reçoit guère de soutien ni à l'intérieur de l'ossète ni en iranien.

A défaut d'un nom en **-ti*, on pourrait penser à un verbal en **-ta*, puisque oss. *-t* représente **-ti* et **-ta*⁶. Il resterait le problème de l'initiale.

⁴ Comme skt *taru* est isolé en I.I., V.I. ABAEV (III, p. 316) préfère partir de **teu* “être fort”. Avec raison, il juge peu probable l'infection (“épenhèse”) de **a* en **au*, au lieu de **u* ailleurs (n. 8); il s'agit en fait d'une métathèse, soit **tarva-* > **taura-*, d'où ir. *u/dig. o*.

Pour GAMKRELIDZE/IVANOV (II, p. 617), oss. *tuldz* n'a pas d'étymologie claire; la disparition ou la déformation du nom hérité pourraient s'expliquer par un tabou.

⁵ WACKERNAGEL/DEBRUNNER II, 2, pp. 152-155; on a l'amorce d'une démotivation dans des dérivés comme *ghyta.añc* (R.V.) “(cuillère) à beurre fondu”, *nīla.añc* (A.V.) “bleuâtre” (cf. fr. “tirant sur le bleu”); av. *zairiči* (nom propre) en face de *zari-* “jaune” (skt *hari*).

Le sogd. manichéen a les féminins *stryč* “femme” (cf. n. 10), *knč-* “jeune fille” mais sogd. *č* peut provenir de **č*, **ik* ou **ti* (GERSHEVITCH 1954, p. 152); pour l'usuel *-čh*, fém. de *k*, on pose **ikā* à cause du masc.; pour *stryč* ou *knč*, on peut hésiter: **kā*, **či* ou même **ti*; le sogd. ne peut donc éclairer l'oss.

Dans les langues du Pamir, on a des exemples de suffixes “récents” **-ti* ou **-či* (EDELMAAN 1980, pp. 296-297):

— shughni *mést* “lune”, de **mās.ti*.

— *xitērs* “étoile”, de **stara.či*; *vērj* “jument”, de **bāra.či* (*vōrj* “cheval”), de **bāra.ka*, EDELMAAN 1980, p. 291).

En particulier, **-či* sert à former le parfait féminin:

— *rushani yā sic* “elle est allée” (**čyuta.či*, masc. *suc*); *tu.t xevj/xevj* “tu (masc./fém.) as dormi”.

⁶ On a, en oss., confusion formelle entre abstrait et p.p.p.: *bast* “lié” et “lien”; *card* “vie” est identique au thème de prétérit *card.taen* “j'ai vécu”.

5.4. Phonétique

a) **va-*

Normalement **va-* > *uæ-* et **vā-* > **ua-*:

- **vaz* “peser”: ir. *uæz* “poids”, *uæzzau* “lourd” (*GrW.*, p. 229).
 - **vatsa* (skt =) “veau”: dig. *uæss* (*E.L.O.*, p. 41).
 - **varu.ka* “large”: ir. *uæræx* (*GrW.*, p. 231); degré zéro **uru*: dig. *urux*
 - **vāta* “vent”: ir. *uad*, dig. *uadæ* (*GrW.*, p. 228).
 - **vār-* “pleuvoir” (I.I. **vār* “cau”): ir. *uaryn*, dig. *uarun* (*GrW.*, p. 229).
- En ir., un groupe *-æuæ-* se réduit à *-o-*:
- **nava.ka* “nouveau”: dig. *næuæg*, ir. *nog* (*GrW.*, p. 201); la même réduction se rencontre pour *uæ-*: *uæng/ong* “membre”. Pour ir. *uæmyn/omyn*, le flottement initial peut être ancien: **vām-* (*E.L.O.*, p. 32; *ABAEV IV*, p. 85).
- Aucun de ces traitements ne permet d’expliquer **wasti* > *u(o)st-*.

b) **ava-*

Les voyelles faibles *y* (ir.) et *æ* (ir. et dig.) tendent à s’amuir à l’initiale devant consonne; le traitement de **ava-* se confond avec celui de **va-*⁷:

- **avadā* “ainsi” (cf. av. *avaθa*): ir. *uæd* (dig. =).
 - **avari*: ir. *uæl-* (dig. =) “au-dessus” (*E.L.O.*, p. 32; *GrW.*, p. 230; **upari* selon *ABAEV IV*, p. 72).
- On a un traitement différent pour le préverbe résiduel **ava* (*E.L.O.*, p. 95):
- **ava-rām* “calmer”: ir. *u.romyn*, dig. *uo.ramun* (BIELMEIER 1981, p. 29; *ABAEV IV*, p. 18).
 - **ava-zarya*: ir. *uzælyn* “soigner, choyer” (*ABAEV IV*, p. 23).

Il a existé un préverbe **au* en I.E.: lat. *au-ferre*, *au-fugere*, etc. Même en partant de **ava*, la chute régulière de **-a* en finale (**aiva* > ir. *iū*, dig. *ieu* “un”) pourrait expliquer ir. *u-*, dig. *uo-*; jusqu’à l’univerbation un préverbe a le traitement d’un lexème autonome.

5.5. c) ir. *u-/dig. uo-*

Si **(a)va-* ne peut justifier *u(o)-*, il faut inverser la question et rechercher le(s) prototype(s) de ir. *u-*, dig. *uo-*. A dig. *uo-* (articulation diptonguée de *o* initial) correspond ir. *uy-* et *u-*.

La première correspondance se rencontre dans le thème de *uyi* “is, ille”:

⁷ **a-wastā* “non emmenée = non épousée” peut difficilement donner un nom de la femme/épouse. Le cas de lat. *sponsa* “promise” > fr. *épouse* est différent, l’engagement impliquant la réalisation; on attendrait parallèlement un verbal **vadyā* “à épouser”. Au contraire, **a-wastā* focalise la non-réalisation.



— dig. *uomi* “là” (ir. *uym*), de **avahmi*; *uordæmæ* (ir. *uyrdæm*) “eo, illuc”, etc.

où une réfection interne est probable: ir. *a-* “hic”/am “hic” (adv.) = *uy/x*, avec *x* = *uym*; dans ces conditions, dig. *o* peut être le traitement de **ā* devant nasale (**avāmi* > *uomi*), généralisé aux autres formes.

L'équivalence dig. *uo-* = ir. *u-* est mieux représentée; outre les verbes préverbaux par **ava* (§ 5.4), on a:

- ir. *urs*, dig. *uors* “blanc”, O.C. **aurš-* (cf. ethnique *Aorsoi*: Strabon 11,5,8), I.I. **aruša* “couleur de feu” (skt *aruṣa* “rouge”) (*GrW.*, p. 233; *ABAEV* IV, p. 19).
- ir. *ud*, dig. *uod* “âme”, = * “souffle” (cf. **wat-* “souffler”) (*GrW.*, p. 231; *ABAEV* IV, p. 6).
- ir. *udyn*, dig. *uodun* “s’efforcer de”, dérivé de *ud*, I.I. **yauđ* ou **av?* (*ABAEV* IV, p. 11).
- ir. *ulæn*, dig. *olæn*, **walana* (mot “européen”: *ABAEV* IV, p. 15).
- ir. *usong*, dig. *osongæ* “hutte, tente”, **auš* “brûler”? (*ABAEV* IV, p. 21).
- ir. *uzyn*, dig. *ozun* “bercer”, **yauz* “mettre en mouvement” (*ABAEV* IV, p. 24).

U(o)rs est un exemple de diphtongue secondaire née d’une métathèse de **w⁸*. Pour les autres mots, le prototype I.I. est incertain: *u(o)d* peut représenter **au-* (I.E. **HeuH*, gr. *airā* “brise”), variante apophonique de **vā-* (I.E. **HweH*; ir. *uad*: § 5.4) “souffler (vent)”.

Pour *usong*, qu’il s’agisse de **auš* “brûler” ou de **auš* “gîter” (I.E. **Hew.s*; hitt. *hweš* “vivre”; gr. *iaúō*, aor. *á(w)esa* “passer la nuit”), on a une diphtongue héritée **au-*; il reste deux exemples possibles de **yau-*, avec chute de **y-* (cf. § 5.7).

On ne trouve dans ces mots aucune confirmation sérieuse d’un traitement **was-* > *u(o)s-*.

5.6. *-st-

Un groupe *-*st-* se maintient en oss., qu’il provienne de **s* + **t*:

- **asta.ka* “os”: ir. (*æ*)*stæg*, dig. *æstæg* (*GrW.*, p. 215).

ou de dentale + **t*:

- **basta* “lié” (I.I. **ba(n)dh-* “lier”): ir. *bast* (dig. =) (*ABAEV* I, p. 243).

Fait exception le présent du verbe *uyn* “être”:

- ir. *is*, dig. *ies* “il est”, de **asti* (*E.L.O.*, p. 75; *ISAEV* 1987, p. 622).

Le présent de *uyn* est hétérogène, associant formes héritées (dig. *æncæ* “ils

* A distinguer de l’infection de *a* par **u* (*E.L.O.*, p. 9): *fys* (dig. *fus*) “mouton”, de **pasu*; cf. n. 4.

sont”, de *hanti), thèmes pronominaux (ir. *u* “il est”: *E.L.O.*, p. 74) et éléments d'origine inconnue (*dæn* “je suis”).

Pour S3, on a plusieurs formes en concurrence: dig. *æi* vient de *hati, sg. refait sur P3 *hanti (*E.L.O.*, p. 76); ir. *i* pourrait être une réduction de *is* (*E.L.O.*, p. 75). L'initiale de dig. *ies*, ir. *is* suggère une diphtongue *ai héritée ou secondaire (métathèse de *y); le *i* de *asti ne peut justifier à lui seul la diphtongue *ai⁹.

Il est possible que dig. *ies*, ir. *is* soient issus d'un emploi en fonction verbale de dig. *ies*, ir. *is* “bien, propriété” (*aiša, cf. av. *aesā* “possession”, *E.L.O.*, p. 10) comme le suggère ABAEV I (p. 550); c'est d'autant plus probable que *is* fonctionne plutôt comme verbe d'existence/possession et *u* comme copule.

En tout état de cause, la fréquence de *i(e)s* suffirait à justifier une usure phonétique anormale; c'est ce qu'on allègue pour la chute de *-s* dans ir. *i*.

5.7. Indo-iranien ou caucasique?

Pour reconstituer la préhistoire de *u(o)st-* “femme”, il faut partir de O.C. *aust-, issu de *aust- (diphtongue héritée) ou *astw- (diphtongue secondaire). Aucun de ces thèmes ne permet d'expliquer phonétiquement le nominatif *u(o)s(æ)*, sans dentale.

Une explication morphologique est possible: le pl. ancien (I.I. *ai) était O.C. *austi “femmes”; quand se développe le pl. “scythique” en *-tā (ir., dig. -tæ), la langue hésite entre deux attitudes:

- ajouter *-tā au pl. *austi, comme pour les autres substantifs; on obtient l'ancêtre de *uostitæ/ustytæ*.
- analyser *austi en *aus-* + *t-* (pl.) et créer un sg. *aus, d'où est issu ir. *us* et, avec alignement sur les noms de parenté, dig. *uosæ*.

1) *aust- et véd. *yoṣit*

Depuis V. MILLER, on rapproche oss. *us* de véd. *yoṣā, yoṣit* “jeune fille” (*GrW.*, p. 234; ABAEV IV, p. 20, sans mention de *wasti).

La sémantique n'est pas entièrement satisfaisante car *us* désigne la “femme mariée” et *yoṣā* plutôt la “femme non mariée”, celle qu'on courtise (“épouse”?: *A.V.* 12,3,29); pour la phonétique, il faut supposer la chute de *y-; il est vrai que le traitement de *y- n'est pas clair:

- *yakr- “foie”: ir. *igær* (dig. =) (ABAEV I, p. 539).
- *yava “céréale”: ir. *iæu* “millet” (dig. =) (ABAEV I, p. 564).

⁹ Diphtongue héritée: *ix* (dig. *iex*) “glace”, de *aixa, av. *aexa* (*E.L.O.*, p. 10; ABAEV I, p. 560).

L'infection par *r est mal attestée; le seul exemple que cite PAXALINA (1977, p. 91): *mid-* (dig. *med-*, ABAEV II, p. 113) “dans” de *madya “milieu” relève plutôt de la métathèse de *y, comme *fiṣtag* (dig. *festæg*, ABAEV I, p. 476) “piéton” = O.C. *paistag, de *pastyaka.



— *yāva: ir. *au*, dig. *iau(æ)* “force, énergie” (*E.L.O.*, p. 49; ABAEV I, p. 85).

— *yauđ et *yauz: cf. § 5.5.

Si *y- se conserve, au moins partiellement, devant *-ava, on est moins bien informé pour *yau- antéconsonantique: *yauđ “mettre en mouvement” n’est qu’une racine possible pour *udyn*, sans grande pertinence sémantique.

Il reste *uzyn “bercer, troubler”, où *yauz est vraisemblable (av. *yaoz-* “troubler, agiter (flots)”); le prétérit ir. *uyz-*, dig. *uzt-* confirme qu’il s’agit d’une racine alternante *-au/-u-.

On ne peut donc exclure *yaušā “jeune fille” > dig. *uosæ-* “femme”, avec chute de *y initial; il resterait à expliquer oss. *-t-* car véd. *yošit* peut difficilement fournir un modèle¹⁰.

Cette étymologie ne s’impose pas au point de renoncer à explorer l’autre voie, celle d’un prototype *astw-.

5.8. 2) *astw-

a) abx. *a-phʰəs*

Si l’abx. *a ləg-* “homme” (§ 5.1), on peut s’attendre à rencontrer l’équivalent de *us*; abx. *phʰəs* “femme” (ab. *phʰəs*, pl. *ahʰssa*)¹¹ n’est pas sans analogie phonétique avec *u(o)s*.

Comme le montre le pl., *phʰəs* est un composé à premier terme *p-*; de même, abx. *pha* “fille” (ab. =) s’analyse en *p-* “fils” (abx., ab. *pa*) + *ha*; si le second terme n’est pas attesté à l’état libre, il devait signifier “femme” et servir à créer un féminin par composition¹².

¹⁰ L. RENOÜ (*E.V.P.*, 8, p. 79): “*yošit*, hapax, possiblement influencé par *harit* du vers précédent”; *yošit* est attesté après le *R.V.* (*A.V.* 6,101,1; *Ś.B.* III 2 1 40; etc.) mais un emprunt au *R.V.* reste possible.

I.E. *-t a de multiples fonctions, difficiles à ramener à une matrice dérivationnelle unique: noms d’action, de personnes, neutres, adjectifs (BRUGMANN, *Grundriss* II,1 (1906), p. 422 sqq.; WACKERNAGEL/DEBRUNNER, II,2, p. 321; REICHLER-BEGUELIN 1986, pp. 129-179).

Un autre nom de la “femme”, véd. *strī*, av. *strī* est représenté par oss. *syl* (dig. *silæ*, ABAEV III, p. 193) “femelle, femme”.

Lat. *uxor* est probablement un composé à second terme **sor* “femme”; le premier pourrait être **ugh*, de **wegh* “mener en char” (cf. MOUSSY 1980, avec analyse critique des diverses étymologies); pour rapprocher oss. *u(o)s-*, il faudrait que *uxor* ne soit pas un composé de **sor* et que **ouks-* ait signifié “femme” (cf. BENVENISTE 1969, I, p. 248); il resterait à expliquer oss. *-t-*.

¹¹ En ab. (ašxar), *yʰa-hssa* “deux femmes” (STARREVELD 1983, p. 78, n° 8); *a-hʰssa.kʰa* “les femmes” (1985, p. 83, n° 6).

¹² Comparer, à l’ordre des mots près, géorg. *kali-švili* “fille (= femme-enfant)”; sv. *dina-gezal* “fille (= femme-enfant)”. De tels composés sont inutiles dans les langues à indice de classe, comme avar *w.as* “fils” (cl. I), *y.as* “fille” (cl. II); čėč. *v.o* “fils”, *y.o* “fille”, etc.

Pour les animaux (classe III, sans distinction de sexe), la composition est la seule solution: čėč. *stĕn-* (§ 5.8); avar *ebela.b ci* “ourse”, *ebela.b bac* “louve” (*ebel* “mère”).

Composition aussi en oss.: *syl biraey* “louve”, *nael xuy* “verrat”, etc.

L'oub. a *pá* "fille (rus. doč)", *pá.s* "femme, épouse", *pá.dak* "jeune fille"¹³. La symétrie de l'abx. entre "fils" et "fille" n'existe pas en oub., qui a *q'a* "fils".

En tch., on a *pxə* "fille (doč)" et *qq'e* (šapsug) "fils"; la situation est celle de l'oub. et *pxə* reste inanalysable. ŠAGIROV (1982, p. 63), reprenant une idée de MARR, voit dans *p-* un nom de l'enfant (= abx. *pa* "fils"), perdu comme lexème autonome en oub. et en tch.; une telle explication est préférable à celle qui fait de *p-* un indice de classe figé (sur ces indices: CHRISTOL 1985, p. 64).

À l'intérieur de l'abx., *-ha* et *-h'əs* sont irréductibles à un étymon commun; c'est *pha* qui, selon toute vraisemblance¹⁴, répond à oub. *pá*, tch. *pxə*. Le pl. montre que *p-* est récent dans *ph'əs*, qu'il s'agisse de **p-* "enfant" ou d'une normalisation dans le microsystème lexical composé de *pha* "fille" (D.A. V, p. 45, n° 1), *ph'əs* "femme" (D.A. V, p. 79, n° 32 "épouse"; p. 127, n° 144: "femme") et *ph'əzba* (D.A. V, p. 79, n° 16), ab. *ph'əspa* "jeune fille"¹⁵.

Tout dépend de la fonction de *-s* dans *ph'əs*: s'il est partie intégrante du mot, le rapprochement avec oss. *u(o)st-* est plausible; s'il est séparable, la comparaison perd sa pertinence.

Ayah'sá "sœur" semble plaider pour la seconde solution s'il s'analyse en *ayaš'a* (*ayš'a*: D.A. V, p. 102, n° 90; ab. *aš'a*) "frère" + *h'* "femme"; on aurait ainsi une attestation de *h'* "femme", sans *-s*. La forme *phəs.sa* "en état de femme" (D.A. V, p. 63, n° 48) comme le pl. *h'əssa* (cf. n. 11) semblent indiquer que *-s* se maintient devant sifflante.

On remarquera toutefois que le composé est de structure bizarre si on part de *ay(a)š'a* analysé comme "de même (*ay* réciproque) sang (*š'a*)". En outre, il existe des variantes sans *h'* pour "sœur": *axš'a* "sœur" (D.A. V, p. 99, n° 20; p. 124, n° 53), à rapprocher de l'ab. *axš'a* (STARREVELD 1985, p. 84, n° 43). La situation est donc confuse et rien n'interdit de voir dans abx. *ayah'sá* une

¹³ L'oub. fournirait un parallèle typologique pour expliquer gr. *parthénos* "jeune fille" par la racine **then* "tuer" (*jphon*, I.E. **gh'en*).

¹⁴ Oub. *x'* = abx. *h* dans oub. *xə*, abx. *ah* "prince". Tch. *x'* = abx. *h* dans tch. occ. *šx'am* (kab. *šx'əh*), abx. *šham* (mais ab. *šh'am*) "poison, venin".

Oub. *šx'əx* "magie" est emprunté au tch. (DUMÉZIL 1974, p. 44); qu'il s'agisse d'un mot hérité ou d'un emprunt, on ne peut en séparer oub. *šx'a* "herbe".

¹⁵ Assimilation régressive en abx., progressive en ab. Le suffixe *-ba* est soit la racine *ba* "voir"; "qui a l'aspect d'une femme (sans l'être pleinement)", soit *b(a)* "âgé, vieux" dans *ayha.ba* (D.A. V, p. 122, n° 13) "plus vieux"/*ayc'.bə* (D.A. V, p. 123, n° 39) "moins âgé, cadet".

Pour "gars", à côté de *rəəs*, il existe une forme en *-ba*: *a-rəəzba.c'a-y* *a-ph'əzba.c'a-y* "les (a ... c'a) gars et (-y ... -y) les filles". Il peut s'agir d'une dérivation parallèle (*-s* + *ba-*) comme d'une Reimwortbildung, avec harmonisation secondaire des finales.

Le lien morphologique entre *pa* "fils" et *rəəs* "gars" n'est pas clair. S'il s'agit d'un suffixe *-s*, il faut supposer le même pour *ph'əs*.

réfection, motivée par *ph^oəs*, de *axš'a* dont l'ancienneté est garantie par l'accord de l'abaza (*tapanta* et *ašxar*) et de l'abkhaz d'Anatolie¹⁶.

5.9. b) čeč. *stē*

Sur l'autre frontière du monde ossète, à l'est, le čeč. a un nom de la "femme" phonétiquement proche de *u(o)st-*: *stē* (gén. sg. *stēčun*; pl. *stēs*) "épouse, femelle".

A côté de *stēču-*, où *-ču* est identique au suffixe des adjectifs, on a un autre thème *stēn*, dans le nom des femelles de divers animaux:

— *stēn ca* "ourse" (*ca* "ours").

— *stēn borz* "louve" (*borz* "loup").

Le bac (*e'ova-tušur*) a un nom, certainement apparenté: *pst'u* "épouse (géorg. *colī*)", pl. *pst'ey/pst'ī*; *pst'un.lī* "(homme) marié" (rus. *ženatylj*). Le thème oblique est *pst'un.čə*, avec le même suffixe qu'en čeč. et DEŠERIEV (1953, p. 76) cite un nominatif *pst'uin* (*pst'uinō* "femme mariée, épouse", dans le dictionnaire de КАДАГИЗЕ).

Fait problème l'initiale *p-* qui, curieusement, se retrouve dans l'homonyme *pst'u* "taureau (géorg. *xarī*)", = čeč. *stu* (gén. sg. *steran*; pl. *sterčiy*); dans ce dernier mot, *p-* pourrait être l'allophone de *b*, indice de la classe à laquelle appartient le taureau en bac. Une telle explication ne vaudrait pour *pst'u* "femme" que si le mot avait d'abord désigné la femelle des animaux¹⁷.

Il existe, en čeč., un autre nom, de plus grande extension, *zuda* (gén. sg. *zudčun*; pl. *zudarij*) "femme (rus. *žena* et *ženščina*)", cf. n. 3. On ne peut en séparer *zud* (gén. sg. *zūdan*; pl. *zaddarčiy*) "chienne", en composition *zud-borz* "louve"¹⁸.

Le *u* de bac *pst'u* se retrouve peut-être dans čeč. *stu* (gén. sg. *stūnan*; pl. *stūnas*) "princesse"; ce qui impliquerait le dédoublement lexical d'un paradigme alternant et la spécialisation sémantique d'un des doublets, "femme" > "princesse", comme pour l'anglais *queen* "reine", en face de got. *qīno* "femme".

¹⁶ Dans l'abx. décrit par G. HEWITT (1979, p. 274), l'élément *ay-* disparaît après préfixe possessif: *s-aš'a* "mon frère"; il peut se maintenir ailleurs: *s-ayš'a* (D.A. V, p. 102, n° 115); *ay-* est absent en ab.: *aš'a* "frère", *axš'a* "sœur".

Le dictionnaire de ŠAKRYL/KONDŽARIJA (I, pp. 283-284) donne *yaš'a* "frère", *yah's'a* "sœur"; avec article: *a-yaš'a*, *a-yah's'a*.

¹⁷ Le pol. *kobieta* "femme" en face de rus. *kobyła* "jument", prouve que la frontière entre humains et animaux n'est pas infranchissable pour le lexique. Čeč. *stēn* "femelle" en apporte la preuve à l'intérieur des langues C.N.-C..

¹⁸ DEŠERIEV 1953 rapproche bac *pst'u* soit de čeč. *zuda* (p. 312) soit de *stu* (p. 46) et considère que proto-C.N.-C. **p* s'est amui en čeč. et en ingouche (p. 46).

La glottalisation de *t* en bac est liée à la présence de *s*; à l'initiale, le bac a seulement *st'*.

On posera donc, pour le proto-C.N.C., un thème alternant **stē/stu-*. La flexion actuelle sur thème *steču-* peut-être celle d'un ancien adjectif: "féminin".

On peut ajouter que le čėč. a *lay* (gén. sg. *lēn*; pl. *leš*) "esclave", considéré comme un emprunt à l'ossète (ABAEV II, p. 20, qui donne d'autres exemples pour oss. *g* = čėč. *y*).

5.10. c) hourr. *ašte* "femme"

Il est possible de remonter plus haut; en hourr., "femme" se dit *ašte/i*, avec un adj. dérivé *aštuḥḥi* "féminin", qui s'oppose à *turuḥḥi* "masculin"¹⁹. Ce n'est peut-être pas un hasard si le nom et l'adjectif ont des thèmes identiques à ceux qu'on suppose pour le proto-C.N.-C., à condition d'admettre qu'un **a-* s'est amui. D'autre part, l'adjectif hourr. correspond à l'un des prototypes de l'oss. (**astw-*: § 5.5), avec présence de **a-*.

Le problème posé par un tel rapprochement dépasse les limites d'un simple article; on ne peut exclure *a priori* tout lien génétique entre hourr. et langues caucasiennes; il est plus difficile de préciser ces liens, malgré des tentatives comme celles de D'JAKONOV 1978 et de DIKONOFF/STAROSTIN 1986 pour les langues C.N.-E.. Dans cette dernière étude (p. 39), hourr. *ašti* est rapproché de čėč. *stē*, en considérant *a-* comme "prothétique". Dans l'article de 1978, le rapprochement était donné comme incertain et l'auteur ajoutait un collectif ingouche *isti* "femmes".

Il est trop tôt pour faire le partage entre emprunt et héritage; les probabilités varient avec les champs sémantiques concernés; un emprunt est plus plausible pour "pomme" (CHRISTOL 1986, p. 4) que pour "femme", mais la présence de *u(o)st-* en oss. implique un emprunt, quel qu'en soit le sens; le problème est le même pour "homme".

Se poserait également la question des rapports entre hourr. et langues C.N.-O.²⁰ si on fait intervenir abx. *ph^oəs*.

Il faudra attendre que la connaissance du vocabulaire hourr. progresse pour qu'une réponse claire puisse être donnée à ces questions; on se contentera ici de proposer une hypothèse historique: un nom de la femme, connu en hourr. (*ašte/i*, adj. *aštuḥḥi*), se retrouve dans plusieurs langues du Caucase, čėč. *stē/stu*, bac *pst'u*, oss. *u(o)st-*, peut-être abx. *-h^oəs*.

¹⁹ La base *tur* pourrait se retrouver dans I.E. **tauro* "taureau". Faut-il ajouter čėč. *to* (pl. *tōrciy*) et oub. *l'a* "béliet"?

²⁰ Sans affirmer l'existence d'une parenté génétique, on signalera:

— indices personnels C.N.-O.: *s-* (S1) et *w-* (S2): hourr. *šu-* "ego", *we-* "tu".

— abx. *ma* "être à" (possession): hourr. *man* "exister".

— oub. *fa-* (prév.) "au bout de", *fala* "visage", tch. *pe* "nez": hourr. *paḥi* "tête".

L'absence d'homogénéité dans les langues concernées est plutôt favorable à un emprunt.

Université de Rouen
Faculté des Lettres
BP 108
76134-MONT-SAINT-AIGNAN

Alain CHRISTOL

BIBLIOGRAPHIE

- ABAEV I,II...: ABAEV, V.I., *Istoriko-ëtimologičeskij slovar' osetinskogo jazyka* [Dictionnaire historique et étymologique de la langue ossète], Moskva/Leningrad, I, 1958; II, 1973; III, 1979; IV, 1989.
- 1949: —, *Osetinskij jazyk i fol'klor* [Langue et folklore des Ossètes], Moskva/Leningrad, 1949.
- 1973: —, Nekotorye osetino-gruzinskie semantičeskije paralleli [Quelques parallèles sémantiques ossète-géorgiens], *Iberijsko-Kavkazskoe Jazykoznanie* XVIII, 1973, pp. 27-34.
- BENVENISTE, E.L.O.: BENVENISTE, E., *Études sur la langue ossète*, Paris, Klincksieck, 1959.
- 1969: —, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, I-II, Paris, Éditions de Minuit, 1969.
- BIELMEIER, GrW.: BIELMEIER, R., *Historische Untersuchung zum Erb- und Lehnwortschatzanteil im ossetischen Grundwortschatz*, Frankfurt/Berne/Las Vegas, P. Lang, 1977.
- 1981: Präverbien im Ossetischen, *Monumentum Georg Morgenstierne* I, Leyde, E.J. Brill, 1981, pp. 27-46.
- CHRISTOL 1985: CHRISTOL A., Notes abkhaz 2: jour, soleil et lune, *R.E.G.C.* 1, 1985, pp. 47-70, Paris.
- 1986: —, Notes abkhaz 3: pomme et étoile, *R.E.G.C.* 2, 1986, pp. 1-20, Paris.
- D.A. V: DUMÉZIL, G., *Documents Anatoliens sur les langues et les traditions du Caucase*, V. *Études Abkhaz*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1967.
- DEŠERIEV 1953: DEŠERIEV, Ju., *Bachijiskij Jazyk* [La langue bac], Moskva, Izd. Akad. Nauk, 1953.
- D'JAKONOV 1978: D'JAKONOV I.M., Xurrito-urartskij i vostočno-kavkazkie jazyki [Hourrito-urartéen et langues C.N.-E.], *Drevnij Vostok* 3, 1978, pp. 25-38, Erevan.
- DIAKONOFF/STAROSTIN: DIAKONOFF, I.M./STAROSTIN, S.A., *Hurro-Urartien as an Eastern Caucasian Language*, München, R. Kitzinger, 1986.
- DUMÉZIL 1974: DUMÉZIL, G., Notes d'étymologie et de vocabulaire sur le caucasique du Nord-Ouest, 11. Emprunts de l'oubykh au tcherkesse, *B.K. XXXII*, 1974, pp. 37-47, Paris.
- EDELMAN 1980: EDELMAN, D.I., History of the consonant systems of the North-Pamir languages, *Indo-Iranian Journal*, 22,4, 1980, pp. 287-310, Dordrecht/Boston.

- E.L.O.*: cf. BENVENISTE.
- GAMKRELIDZE/IVANOV: GAMKRELIDZE, T.V./IVANOV V.V., *Indoevropski jazyk i indoevropejcy* [La langue indo-européenne et les Indo-Européens], Tbilisi, 1984.
- GERSHEVITCH 1954: GERSHEVITCH, I., *A grammar of Manichean Sogdian*, Oxford, B. Blackwell, 1954.
- GrW.*: cf. BIELMEIER.
- HEWITT 1979: HEWITT, G., *Abkhaz*, Amsterdam, North Holland Publ. C°, 1979.
- ISAEV 1987: ISAEV, M.I., *Osetinskij* [L'ossète], *Osnovy Iranskogo Jazykoznanija: Novoiranskije jazyki* II, ed. V.S. RASTORGUEVA, Moskva, Nauka, 1987, pp. 537-643.
- KADAGIZE: KADAGIZE D./KADAGIZE N., *c'ova-tušur-kartul-rusuli leksik'oni* [Dictionnaire bac-géorgien-russe], Tbilisi, mecniereba, 1984.
- KUMAXOV 1981: KUMAXOV M.A., *Sravnitel'no-istoričeskaja fonetika adygskix (čerkesskix) jazykov* [Phonétique comparée et historique des langues adyghès (tcherkesses)], Moskva, Nauka, 1981.
- LAROCHE 1977: LAROCHE, E., *Glossaire de la langue hourrite*, = *R.H.A.* XXXIV, 1976 + *R.H.A.* XXXV, 1977, Klincksieck, Paris.
- MOUSSY 1980: MOUSSY, C., Une étymologie de lat. *uxor*, *B.S.L.* LXXV, 1980, pp. 325-346, Paris.
- PAXALINA 1977: PAXALINA, T.N., O roli *i*-umlauta v istorii razvitija vokalizma iranskix jazykov [Le rôle de l'infection par *i* dans le développement du vocalisme des langues iraniennes], *V.Jaz.* 1977, 4, pp. 89-96, Moskva.
- 1983: —, *Issledovanie po sravnitel'no-istoričeskoj fonetike pamirskix jazykov* [Recherches sur la phonétique historique et comparative des langues du Pamir], Moskva, Nauka, 1983.
- REICHLER-BEGUELIN 1986: REICHLER-BEGUELIN, M.-J., *Les noms latins du type mēns*, Bruxelles, Latomus, 1986.
- RENOU, E.V.P.: RENOU, L., *Études Védiques et Pâninéennes I-XVII*, Paris, Editions de Boccard, 1955-1969.
- ŠAGIROV 1982: ŠAGIROV, A.K., *Materialnye i strukturnye obščnosti leksiki abxazoadygskix jazykov* [Traits communs matériels et structurels du lexique des langues abkhaz-adyghè], Moskva, Nauka, 1982.
- ŠAKRYL/KONDŽARIJA: ŠAKRYL, K.S./KONDŽARIJA, V.S., *Apswa bəzə's a az'ar* [Dictionnaire de la langue abkhaz], I (A-O), Suxumi, Alašara, 1986.
- STARREVELD 1983: STARREVELD, A., Ashkhar texts I., *Studia Caucasica* 5, 1983, pp. 76-97.
- 1985: —, Ashkhar texts II., *Studia Caucasica* 6, 1985, pp. 82-100.
- WACKERNAGEL/DEBRUNNER: WACKERNAGEL, J./DEBRUNNER, A., *Altindische Grammatik*, II.2. *Die Nominalsuffixe*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1954.
- ZGUSTA 1955: ZGUSTA, L., *Die Personennamen griechischer Städte der nördlichen Schwarzmeerküste*, Prague, 1955.

ALTGEORGISCHE KASUSRELATIONEN

Die altgeorgische Sprache kennt feste Regeln für die Kasussetzung der nominalen Satzglieder, die sich nach Verbart und Konjugationsgruppe voneinander unterscheiden. Dabei besteht eine klare Trennung zwischen Aktiv und Passiv.

Steht ein transitives aktives Verb in einer Form der Präsensgruppe, dann hat das Subjekt die Form des Nominativs, während das direkte Objekt und das indirekte Objekt beide im Dativ verteten sind:

k'aci mšiersa miscems p'urs "Der Mann gibt dem Hungrigen Brot".

Wird dasselbe Verb in eine Form der Aoristgruppe gesetzt, erhält das Subjekt die Endung des Ergativs und das direkte Objekt die des Nominativs, während das indirekte Objekt im Dativ bleibt:

k'acman mšiersa misca p'uri "Der Mann gab dem Hungrigen Brot".

Wenn dieses Verb in einer Form der Perfektgruppe erscheint, tritt das Subjekt in den Dativ, und das direkte Objekt nimmt die Form des Nominativs an. Das indirekte Objekt wird in eine Konstruktion mit der Postposition *-tws* "für" oder mit dem Suffix *-da* (vor allem bei Pronomina: *čemda* "für mich", *šenda* "für dich", *čuenda* "für uns", *tkuenda* "für euch", *aravisda* "für niemanden", *q'oveltada* "für alle", etc.) umgewandelt:

k'acs mšierisatws miucemies p'uri "Der Mann hat dem Hungrigen Brot gegeben".

Nur in ganz seltenen Fällen bleibt das indirekte Objekt bei transitiven aktiven Verbformen der Perfektgruppe in der Form des Dativs erhalten, z.B.: *k'acsa q'ovlad sit'quaj ara mimigebies, arca mixilavs aka* "Ich habe weder mit einem Menschen auch nur ein Wort gewechselt, noch jemanden hier gesehen".

Bei intransitiven Aktiva in der Präsensgruppe steht das Subjekt im Nominativ und ein eventuelles indirektes Objekt im Dativ:

dedak'aci uqmobs mas "Die Frau ruft nach ihm".

Steht dieses Verb in einer Form der Aoristgruppe, dann wird das Subjekt in den Ergativ gesetzt, das indirekte Objekt bleibt in der Form des Dativs:

dedak'acman uqmo mas "Die Frau rief nach ihm".

Tritt das intransitive aktive Verb in eine Form der Perfektgruppe, so erhält das Subjekt die Kasusendung des Dativs, während das indirekte Objekt in eine Konstruktion mit der Postposition *-tws* oder mit *-da* transformiert wird:

dedak'acsa uqmobies misda "Die Frau hat nach ihm gerufen".

Passivische Verbformen (aber auch eine Anzahl unregelmäßig gebildeter intransitiver Aktiva) besitzen in den Formen der Präsensgruppe ein Subjekt, das im Nominativ steht. Falls diese Verben ein indirektes Objekt besitzen, so erscheint es im Dativ:

qelebi mas ganut'pebis "Die Hände werden ihm warm".

Tritt dasselbe Verb in eine Form der Aoristgruppe, bleiben die Kasusrelationen die gleichen wie bei einer Form der Präsensgruppe:

qelebi mas ganut'pa "Die Hände wurden ihm warm".

Auch wenn das Verb in die Perfektgruppe überführt wird, ändert sich nichts an den Kasus des Subjekts und des indirekten Objekts:

qelebi mas ganst'pobies "Die Hände sind ihm warm geworden".

Die oben beschriebenen Kasusverhältnisse sind nicht ohne Widerspruch. Der größte Teil der intransitiven aktiven Verben verhält sich syntaktisch wie transitive aktive Verben, der Unterschied zwischen ihnen besteht nur im Besitz bzw. Fehlen eines direkten Objekts. Doch eine geringe Zahl intransitiver aktiver Verben (*dgomaj* "stehen", *ždomaj* "sitzen", etc.) zeigt die Kasusrelationen, wie sie den passiven Verbformen eigen sind. Dieser Widerspruch ließe sich vielleicht dadurch erklären, daß man die meisten intransitiven Aktiva als ursprüngliche transitive Aktiva deutet, die das direkte Objekt verloren haben, aber immer noch die gleichen Kasusrelationen besitzen wie die wirklichen transitiven Verben.

Dieser Überlegung kommt die Tatsache entgegen, daß bei manchen Formen altgeorgischer intransitiver aktiver Verben das Suffix *-n* belegt ist, das in den transitiven Formen ein direktes Objekt im *n*-Plural bezeichnet. Daher könnte man Formen wie *ganiyimna* "er lächelte" und *ganicimna* "er lachte" (*berman man ganiyimna* "der Mönch lächelte") so deuten, daß in ihnen ein verlorengegangenes direktes Objekt bezeichnet wird, daß sie folglich ursprünglich transitiv gewesen wären.

Dieser Annahme widerspricht aber, daß es Fälle gibt, in denen eine intransitive aktive Aoristform das Subjekt nicht erwartungsgemäß in den Ergativ stellt, sondern in den Nominativ: *katami q'iva* "Der Hahn krächte"¹.

Der Regel zufolge tritt der Ergativ im Altgeorgischen nur bei aktiven Aoristformen auf. Aber bisweilen erscheint er auch bei passiven Verbformen als Kasus des Subjekts: *mγdelman modrk'es kue sak'urt.xevelisa c'inaše* "Der Priester soll sich vor dem Altar tief verneigen"; *ražans žinē'vel-lomman gamoqdis...* "Wenn der Ameisenlöwe herauskommt..."; *mašin soplionman man uc'q'alod šek'ulman c'aružua calas da mistanata* "Da führte der unbarmherzig gefesselte Bauer Zala und die Seinen zum Kloster"².

Auch bei aktivischen Verbformen in der Präsensgruppe ist in seltenen Fällen der Ergativ (bzw. der ihm adäquate Obliquus des *n*-Plurals) zu beobachten: *xolo mat mašin guemita da kvisa dak'rebita gansdevnides mas* "Doch sie verfolgten ihn mit Schlägen und Steinwürfen"³.

Eine annehmbare Erklärung für diese Erscheinungen, die auch in den west- und ostgeorgischen Dialekten der modernen Sprache nachgewiesen werden konnten⁴, steht bislang noch aus. Sie wird aber ähnliche grammatische Erscheinungen in den anderen Kartwelsprachen berücksichtigen müssen.

Friedrich-Schiller-Universität
Sektion Sprachwissenschaft
Universitätshochhaus
8 Obergeschoß
D-6900 JENA

Heinz FÄHRICH

¹ Die Deutung dieser Verbform als Präsens (cf. KAVTARAŽE, I., *zmis žirīadi k'at'egoriebis isti'oriisatvis žvel kartulī*, Tbilisi, 1954, p. 26) ist abzulehnen.

² SARŽVELAŽE, Z., *kartuli salit'erat'uro enis isti'oriis šesavali*, Tbilisi, 1984, p. 570. Cf. auch IMNAIŠVILI, I., *saxelta bruneba da brunvata punkciebi žvel kartulī*, Tbilisi, 1957, p. 684; ŠANIŽE, A., *ioane okrop'iris žamisc'irvis žveli redakcia (k'rit'ik'uli mimoxilva)*, in: *t.s.u. žveli kartuli enis k'atedris šromebi*, Bd. 19, Tbilisi, 1976, p. 195.

³ *mamata cxorebani*, Textausgabe, wiss. Untersuchung und Lexikon von V. IMNAIŠVILI, Tbilisi, 1975, p. 438.

⁴ SARŽVELAŽE 1984, pp. 568-570; cf. auch SARŽVELAŽE, Z., *kartuli salit'erat'uro enis isti'oriis sak'itxebi*, Tbilisi, 1975, pp. 243-245.

DIE FUNKTIONEN DER GEORGISCHEN PRÄVERBEN

Die georgische Sprache, die zur Familie der in Kaukasien beheimateten Kartwelsprachen zählt und auf eine bis in das IV. Jh. u. Z. reichende literarischen Tradition zurückblicken kann, besitzt einen ausgeprägt agglutinierenden Bau. Das wird in der Struktur des Verbs besonders deutlich, wo ganze Ketten von Präfixen und Suffixen an die Wurzel angefügt und sekundär auch Infixe in die Wurzel aufgenommen werden können. Eine georgische Verbform kann aus folgenden Bestandteilen aufgebaut sein:

1. Präverb I
2. Präverb II
3. Präverb III
4. Zeichen der Subjektperson
5. Zeichen der Objektperson
6. Charaktervokal
7. Partizipialpräfix
8. Wurzel oder Stamm
9. Wurzelerweiterung
10. Suffix des Verbalsubstantivs
11. Passivzeichen *-d*
12. Präsensstammformans
13. Kausativzeichen *-ev*
14. Kausativzeichen *-in*
15. Kausativpräsensstammformans *-eb*
16. Partizipialsuffix
17. Passivsuffix *-eb, -ev, -ob*
18. Präsensstammerweiterung
19. *n*-Einschub
20. Reihenzeichen
21. Personenzeichen
22. *i*-Einschub
23. Hilfsverb
24. Zahlzeichen
25. Zeichen der indirekten Rede

Von den drei Arten der Präverben sind die Präverben vom Typ I die

jüngsten und bleiben in unserem Beitrag unbeachtet. Uns interessieren hier nur die Präverben der Gruppen II (*mi-*, *a-*, *ay-*, *ga-*, *gan-*, *gada-*, *garda-*, *da-*, *uk'u-*, *še-*, *šta-*, *ča-*, *c'a-*, *c'ar-*) und III (*mo-*), die einzeln oder im Verbund miteinander auftreten können. In der Verbform *ze-c'a-mo-i-č'r-a* "er sprang auf" liegen beispielsweise folgende Morpheme vor: Präverb I – Präverb II – Präverb III – Charaktervokal – Wurzel – Personenzeichen.

Die georgischen Präverben beinhalten primär eine Richtungsangabe und sekundär die Angabe des perfektiven Aspekts und der Bedeutungsveränderung. Darüber hinaus haben sich aber noch verschiedene Sonderfunktionen herausgebildet¹. Wir lassen die perfektivierende Funktion der Präverben und die Funktion der Bedeutungsveränderung hier außer acht und beschränken uns auf die Darstellung der Grundrichtungsangabe und der Sonderfunktionen.

Die Grundbedeutung des Präverbs *mi-* ist die Richtungsangabe "hin": *ramdenžerme mi-vid-a c'ignebs k'aradastan* "Einigemal ging er zum Bücherschrank".

Gleichzeitig bezeichnet *mi-* auch die mit einer Tätigkeit einhergehende, sie begleitende Bewegung: *čemi megobari midis da mi-a-bol-eb-s* "Mein Freund läuft dahin und raucht dabei".

Zudem kann *mi-* die Allmählichkeit einer Handlung, die Nuance des Annähernden und des Oberflächlichen bezeichnen: *megruli sak'maod mi-mi-vic'q'eb-od-a* "Das Mingrelische hatte ich allmählich merklich vergessen".

Die Grundbedeutung des Präverbs *mo-* ist die Richtungsangabe "her": *mo-di-od-i tu ara sk'olidan, mašinve c'ignebs mivučdebodi* "Kaum kam ich aus der Schule, setzte ich mich sofort an die Bücher".

mo- dient auch zur Bezeichnung der Bewegung, die mit einer Tätigkeit einhergeht: *am dros mankana mo-gugun-d-a* "In diesem Augenblick kam ein Auto herangebrummt".

Mit *mo-* kann eine Handlung ausgedrückt werden, die auf einer großen Fläche bzw. ringförmig vollzogen wird: *am mogzaurobas is or c'els mounda, mo-i-ar-a mravali kevč'ana, mat šoris sabč'ota k'avširi vladivost'ok'idan batumamde* "Für diese Reise benötigte er zwei Jahre, er bereiste viele Länder, darunter die Sowjetunion von Wladiwostok bis Batumi".

Das Präverb *mo-* dient auch zur Kennzeichnung, daß eine Handlung auf

¹ Cf. ŠANIŽE, A., *kartuli enis gramatik'is sapužvebi* I: morfologia, tbilisi, 1973, p. 238 sq.; ŽORBENAŽE, B., *kartuli zmnis pormobrivi da punkciuri analizis p'incip'ebi*, tbilisi, 1980; MARCHEV, Y., *Die Morpheme der georgischen Sprache*, Zürich, 1986; ŽORBENAŽE, B./K'OBAXIŽE, M./BERTIŽE, M., *kartuli enis mormepet'ebis da modaluri element'ebis leksik'oni*, tbilisi, 1988.

einer Fläche oder Oberfläche stattfindet: *t'q'avi zmas sakuded mo-a-zom-a* "Sie maß dem Bruder das Fell als Mütze an".

mo- kann die Bedeutung "von etwas weg/ab" wiedergeben: *mglebma cxens erti pexi mo-a-č'am-es* "Die Wölfe haben dem Pferd ein Bein abgefressen".

Die Bedeutung "ein wenig, etwas, ein bißchen" kann ebenfalls durch *mo-* verdeutlicht werden: *nodaris važi mo-i-sust'-eb-s* "Nodars Junge ist etwas schwächlich".

Schließlich kann *mo-* die Bedeutung "sich stellen; so tun, als ob" wiedergeben: *tavi mo-i-mk'vdarun-a* "Er stellte sich tot".

Das Präverb *mi-mo-* bezeichnet die Richtung "hin und her, umher": *zaylma napexurebi tovlze q'avilebivit mi-mo-a-bn-i-a* "Der Hund verstreute seine Fußspuren wie Blumen auf dem Schnee".

Als Grundbedeutung von *a-* läßt sich die Richtungsangabe "hinauf" vermerken: *zogi binidan uk've a-di-s boli* "Aus manchen Wohnungen steigt schon Rauch auf".

Als Sekundärbedeutung ist "auf-/voll-" anzusehen: *erti saatis ganmavlobaši čantebi a-v-a-vs-e-t k'ak'bebit* "Im Verlauf einer Stunde füllten wir die Tassen mit Rebhühnern".

Das Präverb *a-* gibt aber auch den Beginn einer Handlung an: *titkos prtebi šegvesxao, kvevitk'en davešvit, a-čxrial-d-a simindi da a-bagun-d-a čvens zurgebze t'omrebi* "Als wären uns Flügel gewachsen, liefen wir hinab, der Mais raschelte auf, und die Säcke auf unseren Rücken begannen zu rumpeln".

Außerdem deutet *a-* auf das Entfernen, Abreißen von einem Gegenstand (einer Oberfläche) hin: *sayebavi bevrgan a-vard-a* "Die Farbe blätterte an vielen Stellen ab".

Die Grundbedeutung des Präverbs *a-mo-* ist die Richtungsangabe "herauf": *dyes vededrebit čven lašars da ak a-mo-v-a-bržan-e-t misi droša* "Heute flehen wir zu Laschari und haben seine Fahne hier heraufgebracht".

Aus dieser Grundbedeutung leitet sich die Bedeutung "heraus, hervor" ab: *šigneuloba rom a-mo-č'am-a, axla tavi igema* "Als er die Innereien herausgefressen hatte, probierte er den Kopf".

Auch die Bedeutung "auf-/voll-/aus-" ist daraus herleitbar: *misi arsebobis q'vela k'unč'uli ninoze pikrma a-mo-a-vs-o* "Alle Winkel seines Daseins füllte der Gedanke an Nino aus".

Schon merklich verschieden ist die Bedeutung "darunter": *mere žoxi a-mo-s-d-o p'at'ara kvas da amoat'rialo* "Dann legte sie einen Stock unter einen kleinen Stein und drehte ihn herum".

Das Präverb *ay-*, das die ursprüngliche Form des Präverbs *a-* verkörpert

und nur in wenigen Verben erhalten geblieben ist, beinhaltet die Richtung "hinauf, auf": *uecrad gumbats ori šavi c'ert'ili daačnda, mere c'aišala da caze ay-i-beč'd-a* "Plötzlich tauchten an der Kuppel zwei schwarze Punkte auf, dann verschwanden sie und prägten sich auf dem Himmel ab".

Das aus Präverb I und Präverb II zusammengesetzte *ay-mo-* gibt die Richtung "herauf, empor" wieder: *axali balaxi ay-mo-cen-d-a* "Frisches Gras sproß empor".

Die Sekundärbedeutung "heraus" steht der Grundbedeutung noch recht nahe: *gavažlierot k'ont'rol'i da xelmžyvaneloba, rata droze ayvk'vetot uarq'opiti movlenebi, ay-mo-v-pxvr-a-t misi mavne šedegebi* "Verstärken wir die Kontrolle und Führungstätigkeit, um rechtzeitig den negativen Erscheinungen Einhalt zu gebieten und ihre üblen Folgen auszumerzen!"

Als Grundbedeutung von *ga-* läßt sich "hinaus, weg, davon" angeben: *nodarma iremi šeatvaliera, rak'i garegnulađ araperi uč'irda, t'q'eši ga-den-a* "Nodar betrachtete den Hirsch, und da ihm äußerlich nichts fehlte, jagte er ihn in den Wald".

Ganz allgemein dient *ga-* auch der Verdeutlichung der Ausbreitung einer Handlung im Raum: *bič'ma xelevi ga-šal-a* "Der Junge breitete die Arme aus".

Als weitere Sekundärbedeutung des Präverbs *ga-* läßt sich "durch-, entzwei" fixieren: *dedakalakis zeca p'irvelad ga-bzar-a gazapxulis č'eka-kuxilma* "Zum erstenmal sprengte ein Frühlingsgewitter den Himmel der Hauptstadt".

Schließlich drückt *ga-* auch die Intensität der Handlung aus: *midis da ga-h-q'vir-i-s: k'evi, k'evi, aba, k'evi!* "Sie geht dahin und ruft: "Kaugummi, Kaugummi...!"

Das Präverb *ga-mo-* bringt die Richtung "heraus, hervor" zum Ausdruck: *rezom mžyols puli ga-mo-gliž-a da otars žibeši čaut'ena* "Reso riß dem Fahrer das Geld aus der Hand und stopfte es Otar in die Tasche".

ga-mo- gibt auch das Herausführen/Herauskommen aus einem Zustand, eine Zustandsveränderung, an: *čit'ebi šuadžis sixis šemdeg titkos erbašad ga-mo-cocxl-d-nen* "Die Vögel schienen nach der Mittagshitze mit einemmal wieder aufgelebt zu sein".

Auch die Richtungsangabe "hindurch, durch" kann durch *ga-mo-* bezeichnet werden: *šult'a zvarak's q'els ga-mo-s-č'r-i-s da daγmartši daagorebs* "Der Schulta schneidet dem Opfertier die Kehle durch und rollt es den Abhang hinab".

Dieses Präverb dient auch zum Ausdruck des Endens einer Handlung bzw. zur Bezeichnung einer vergangenen Handlung: *sakonelma k'argad ga-mo-i-zamtr-a* "Die Rinder haben gut überwintert".

ga-mo- wird verwendet, um darzustellen, daß etwas "zuviel, übertrieben, maßlos" geschieht: *gela ert dyes magrad ga-mo-tvr-a* "Gela betrank sich eines Tages mächtig".

Bisweilen gibt *ga-mo-* die Bedeutungsnuance "ein wenig, ein bißchen, etwas" wieder: *davit giorgazem uk'ana k'ari ga-mo-a-γ-o* "Davit Giorgadse öffnete ein wenig die Hintertür".

Zudem zeigt *ga-mo-* den Beginn einer Handlung an, an der zwei Partner beteiligt sind: *deda sk'amze čanomždar kalebs ga-mo-e-lap'arak'-a* "Die Mutter begann mit den auf den Stühlen sitzenden Frauen zu reden".

Mit dem Präverb *gan-*, das die ursprüngliche Form des Präverbs *ga-* darstellt, wird die Bedeutung "weg, fort, davon, ent-" ausgedrückt: *gan-vl-o ramdenime tvem* "Es vergingen einige Monate".

Mit diesem Präverb kann auch eine Absonderung und Vereinzelung wiedergegeben werden: *kedani da moc'italo prinveli žer ertad moprialebñnen kvevit, mere gan-calk'ev-d-nen* "Die Ringeltaube und der rötliche Vogel flatterten erst zusammen herab, dann trennten sie sich".

In besonderen Fällen, die mit der Semantik des Stammes eng verknüpft sind, bezeichnet es die Wiederholung der Handlung mit: *im dγidan gan-axl-d-a mati urtiertoba* "Von jenem Tag an begann ihre Beziehung von neuem".

Die Grundbedeutung des Präverbs *gada-* ist die Richtung "hinüber, hindurch": *im γames širakšī didna avdarma gada-i-ar-a* "In jener Nacht zog ein schweres Unwetter über Schiraki hinweg".

Semantisch noch sehr nahe liegt die Bedeutung "vorüber, vorbei": *ucnauri, odnav šesamčnevi γimili čausaxlda tvalis up'eebši, xvelamac gada-u-ar-a* "Ein seltsames, kaum wahrnehmbares Lächeln nistete sich in seinen Augenhöhlen ein, auch der Husten ging ihm vorüber".

gada- tritt auch in der Bedeutung "hinunter, hinab, weg" auf: *man lašebze gada-i-din-a c'q'ali* "Er ließ sich das Wasser über die Lippen rinnen".

An *gada-* ist der Ausdruck "völlig, ganz, vollkommen" gebunden: *gada-i-bug-a sasoebit movlil-nap'at ronebi baγča-baγebi* "Die hoffnungsvoll gepflegten und behüteten Gärten und Vorgärten brannten völlig nieder".

Das gleiche Präverb bezeichnet auch eine Handlung, die "übertrieben, zuviel, über die Maßen" geschieht: *mic'iskveša zeglebis ricxvma, c'inasc'ari monacemebit, atass gada-a-č'arb-a* "Die Zahl der unterirdischen Denkmäler überstieg nach vorläufigen Angaben die Tausend".

Die Bedeutung des Teilens und Trennens "zer-, durch-" wird gleichfalls durch *gada-* vermittelt: *gza gada-č'r-a da parto, gamč'virvale k'arebi šeaγo* "Er überquerte den Weg und öffnete die breite, durchsichtige Tür".

gada- bezeichnet auch die Überführung/Übertragung von einem Zustand in

einen anderen: *me mešinia, čemi sitamame tavxedobaši ar gada-i-zard-o-s* "Ich habe Angst, meine Kühnheit könnte in Frechheit ausarten (hinüberwachsen)".

gada- dient auch zur Wiedergabe der Bedeutung des Aufreihens, Aneinanderreihens und des Nacheinander: *supris t'ilo sigržeze gaxia da naxevebi ertmanets gada-a-b-a, rom dagrželebuliq'o* "Er zerriß ein Tisch Tuch der Länge nach und band die zerrissenen Teile aneinander, damit sie länger wurden".

Dieses Präverb wird verwendet, wenn eine Handlung nochmals, von neuem, abläuft: *mteli c'igni or tveši sapužvlianad gada-v-a-mušav-e-t* "Das ganze Buch überarbeiteten wir in zwei Monaten von Grund auf".

Mit *gada-* läßt sich auch eine flüchtige, oberflächlich ausgeführte Tätigkeit wiedergeben: *mere ikve, aivanze moc'q'obil p'irsabanze xelevi gada-i-ban-a* "Dann wusch er sich an dem gleich da auf dem Balkon eingerichteten Waschbecken die Hände oberflächlich ab".

Und schließlich kann *gada-* die Handlung an der Oberfläche eines Dings bezeichnen: *xork'liani zedap'irie gada-glis-a* "Er überstrich auch die rauhe Oberfläche".

Das Präverb *gad-mo-* vermittelt die Grundbedeutung "herüber, durch": *mosulma pexebi daabak'una, kudi moixada, dapertxa, zjurbls gad-mo-a-biž-a da šečerd-a* "Der Ankömmling stampfte mit den Füßen auf, nahm die Mütze ab, klopfte sie aus, trat über die Schwelle und blieb stehen".

Das gleiche Präverb zeigt die Übertragung von einem Ort (einer Erscheinung) zu einem anderen an: *prangi mc'erlis es motxroba gad-mo-targm-a kartulad* "Diese Erzählung des französischen Schriftstellers übersetzte er ins Georgische".

Durch *gad-mo-* läßt sich auch die Richtung von oben nach unten ("herab") darstellen: *loq'aze k'urcxali gad-mo-u-gor-d-a* "Eine dicke Träne rollte ihr über die Wange herab".

Das Präverb *garda-*, das die ursprüngliche Form des Präverbs *gada-* verkörpert, hat sich in bestimmten Verben erhalten und drückt die Bedeutung "hinüber, hindurch" aus: *amis šemdeg male garda-i-cval-a* "Danach starb er bald".

Das Präverb *da-* gibt die Bedeutung "hinab, hinunter, nieder" wieder: *amgvari sakcielit šečunebulma bandis metaurma p'ireveli motxovna xutas girvanka st'erlingamde šeamcira, xolo bolos ormocdaatamde da-vid-a* "Durch dieses Verhalten verwirrt, verringerte der Bandenführer die erste Forderung auf fünfhundert Pfund Sterling, und schließlich ging er auf fünfzig herunter".

Mit dem Präverb *da-* wird auch die Bedeutung "umher" zum Ausdruck



gebracht: *bedia mteli game da-borial-eb-d-a ē'aobehsa da ek'alnarši* "Bedia irrte die ganze Nacht in Sumpf und Dornestrüpp umher".

da- gibt auch an, daß etwas gewohnheitsmäßig geschieht, daß man etwas zu tun pflegt: *gori namžaši da-u-dī-od-a* "Die Schweine liefen ihm gewöhnlich in die Stoppelfelder".

Ein plötzlicher Handlungsbeginn kann durch *da-* signalisiert werden: *per-dobma topivt da-i-ē'ek-a* "Der Abhang krachte auf wie ein Gewehr".

da- dient auch dazu, die Intensität der Handlung hervorzuheben: *kveq'ana ertmanets da-č'am-d-a* "Die Welt würde sich gegenseitig völlig auffressen".

Durch das Präverb *da-* kann die Pluralität nominaler Satzglieder angegeben werden, und zwar der Plural des Subjekts bei Passiva und intransitiven Aktiva, bei transitiven Aktiva dagegen der Plural des direkten Objekts: *t'q'up'ebi da-i-zard-nen* "Die Zwillinge wuchsen heran"; *durgalma picrebi da-tal-a* "Der Tischler hobelte die Bretter".

Mit dem Präverb *uk'u-* wird die Bedeutung "zurück" ausgedrückt: *man šavi pikrebi mašvine uk'u-a-gd-o* "Er wies die düsteren Gedanken sofort zurück".

Die Grundbedeutung des Präverbs *še-* ist die Richtung "hinein": *tviton colšvilianad axal saxlši še-barg-d-a* "Er selbst zog mit Frau und Kindern in ein neues Haus ein".

še- drückt auch eine Bewegung aus, die eine andere Handlung begleitet: *še-a-nat-a* "Er ging hinein und leuchtete dabei".

Mit *še-* wird auch die Bedeutung "hinauf" bezeichnet: *"moica cot'a", tkva davitma da mankana aačkara, aymartze še-a-gd-o* "Warte ein wenig", sagte Dawit und beschleunigte den Wagen und jagte ihn die Steigung hinauf".

še- gibt zudem die Bedeutung "zusammen" wieder: *akamde mankanis ganuq'opeli nac'ili viq'avī, axla maia še-a-dn-a sač'es* "Bisher war ich ein untrennbarer Teil des Wagens, jetzt verschmolz Maia mit dem Lenkrad".

Das Präverb *še-* gibt auch die Bedeutung "ein bißchen, ein wenig" wieder: *male q'vela še-v-tver-i-t* "Bald bekamen wir alle einen leichten Rausch".

Der Beginn, das Einsetzen einer Handlung kann durch *še-* angezeigt werden: *uecrad apetkda mteli samq'aro, čamoingra ca, šaik'umša haeri, iagos ežgera da še-a-barbac-a* "Plötzlich explodierte die ganze Welt, der Himmel stürzte herab, die Luft ballte sich zusammen, fiel Iago an und ließ ihn straucheln".

Mit *še-* läßt sich auch die Zufälligkeit einer Handlung ausdrücken: *uecrad, čem bedze, c'neli babuas xelši še-a-t'q'd-a* "Plötzlich brach zu meinem Glück die Rute in Großvaters Hand".

še- bringt auch die Wechselseitigkeit einer Handlung zum Ausdruck: *maine še-v-e-dav-e* "Trotzdem stritt ich mit ihm".

Das kombinierte Präverb *še-mo-* bezeichnet die Grundbedeutung "herein": *otaxši mayalma, satvalebianma k'acma še-mo-a-biž-a* "In das Zimmer trat ein großer Mann mit einer Brille herein".

še-mo- kann eine handlungsbegleitende Bewegung zum Ausdruck bringen: *še-mo-a-nat-a* "Er kam herein und leuchtete dabei".

Eng verbunden mit der Grundbedeutung "herein" ist die Bedeutung "her, herüber": *mtavroham guli da tvali xevsuretisk'enac še-mo-a-brun-a* "Die Regierung hat Herz und Auge Chewsurien zugewandt".

Mit *še-mo-* kann die Bedeutung "herauf" ausgedrückt werden: *mere cexli daanto da zed c'q'lit savse kvabi še-mo-dg-a* "Dann zündete er ein Feuer an und stellte einen Kessel voll Wasser darauf".

Auch die Bedeutung "ringsum, ringsherum" ist durch *še-mo-* wiedergebbar: *am sayamos mteli mšenebloba še-mo-i-ar-es bavšvebma da arčili versad naxes* "An diesem Abend liefen die Kinder um den ganzen Bauplatz herum und konnten Artschil nirgends finden".

Die Wechselseitigkeit einer Handlung kommt durch *še-mo-* zum Ausdruck: *še-mo-v-e-k'amat-e-t* "Wir diskutierten miteinander".

Schließlich kann *še-mo-* die Zufälligkeit einer Handlung, ihr Ablaufen ohne eigenes Dazutun, bezeichnen: *is rom še-mo-k'vd-om-od-a, martla moik'lavda tavs* "Wäre ihm das gestorben, hätte er sich wirklich das Leben genommen".

Das Präverb *šta-* (entstanden aus der Kombination *še+da*) drückt die Richtung "hinab und hinein" aus: *uceb q'velaperi šta-ntk-a* "Plötzlich verschlang er alles".

Das Präverb *ča-* (durch Metathese aus *šta-* entstanden) bezeichnet die Grundbedeutung "hinein und hinab": *tarodan botli gadmojyo, č'ikas ča-h-ber-a da čamoasxa* "Vom Regal holte er eine Flasche herunter, blies in das Glas hinein und goß ein".

Dieser Bedeutung steht die Bedeutung "nieder, hinab" sehr nahe: *simžimi-sagan ča-i-znik-a t'ot'i* "Von dem Gewicht bog sich der Ast nieder".

ča- begegnet auch in der Bedeutung "vorüber, vorbei, entlang": *da, rom ča-m-i-vl-i-s, šig cxvirši ševaboleb* "Und wenn er an mir vorbeigeht, werde ich ihm den Rauch mitten ins Gesicht blasen".

Mit *ča-* wird auch das Erreichen, Ankommen, Eintreffen bezeichnet: *meore dyes ča-vid-a mčetaši* "Am nächsten Tag traf er in Mcheta ein".

In manchen Verben beinhaltet *ča-* die Bedeutungsnuance "durch-, bis zu Ende": *aučkareblad ča-i-k'itx-a bolomde* "Ohne Hast las er bis zu Ende".



Der Inhalt "ein wenig, ein bißchen" wird ebenfalls durch *ča-* vermittelt: *levans pikrianad ča-e-pim-a* "Lewan mußte ein wenig versonnen lächeln".

Die Intensität einer Handlung wird gleichfalls mit *ča-* ausgedrückt: *saxe ča-u-muk-d-a* "Sein Gesicht verfinsterte sich".

Mit dem Präverb *ča-mo-* wird die Grundbedeutung "herab (und herein)" wiedergegeben: *k'edlidan topi lursmnianad ča-mo-u-glež-i-a* "Er riß das Gewehr samt Nagel von der Wand herunter".

Wie *ča-* kann auch *ča-mo-* die Bedeutung "vorbei, entlang" beinhalten: *čkara ča-mo-u-rb-od-a mis saxls* "Schnell rannte er an seinem Haus vorbei".

Ebenso bezeichnet *ča-mo-* das Erreichen, Eintreffen, Ankommen: *net'a romel liandagze ča-mo-dg-eb-a mat'arebeli?* "Wenn ich nur wüßte, auf welchem Gleis der Zug ankommt!"

Auch zur Kennzeichnung einer regelmäßig (im Wechsel) stattfindenden Handlung findet *ča-mo-* Verwendung: *k'arik'ar ča-mo-a-t'ar-eb-d-a cxeli p'uris surnels* "Von Tür zu Tür trug es den Duft des heißen Brotes".

Die Grundbedeutung des Präverbs *c'a-* ist "weg, fort": *sasc'rapod unda ep'ova is dak'arguli sit'q'va, šecdomit rom c'a-a-č'r-a met'ad zvirpas čanac'ers* "Ganz rasch mußte er jenes verlorene Wort finden, das er fälschlich von der überaus wertvollen Aufzeichnung weggeschnitten hatte".

Das Präverb *c'a-* gibt auch die Bedeutung "zu Boden, nieder, um-" wieder: *kars c'a-u-ke-ev-i-a xe* "Der Sturm hat einem Baum umgerissen".

In der Bedeutung "ver-" (im negativen Sinn) wird oftmals *c'a-* gebraucht: *gušindeli tamaši c'a-a-g-es* "Das gestrige Spiel verloren sie".

c'a- kann zum Ausdruck der Hinzufügung oder Längung dienen: *mzetunaxavma malamo c'ausva tvalsaceras da lomis c'ak'vnet'ili ori titi isev c'a-e-zard-a* "Das wunderschöne Mädchen bestrich den Großäugigen mit Salbe, und es wuchsen ihm wieder die zwei vom Löwen abgebissenen Finger".

Zudem kann *c'a-* zur Charakterisierung einer Handlung am äußersten Ende dienen: *c'a-a-c'vril-a čxiri da k'unzze dado* "Er spitzte das Stäbchen am Ende an und legte es auf den Klotz".

Ähnlich wie das Präverb *še-* kann *c'a-* die Bedeutung "ein bißchen, ein wenig" vermitteln: *cot'a c'a-v-i-xems-e-t* "Wir stillten ein wenig unseren Hunger".

Mit *c'a-* läßt sich ausdrücken, daß eine Handlung eine bestimmte Stelle betrifft: *raçac čaibubuna, txeli sabani tavze c'a-i-par-a da k'edlisk'en gada-brunda* "Er murmelte etwas in sich hinein, zog die dünne Decke über den Kopf und drehte sich zur Wand".

Bisweilen drückt *c'a-* aus, daß eine Tätigkeit "eine Zeitlang, eine Weile"

geschieht: *gogonam c'a-i-t'ir-a da gačunda* "Das Mädchen weinte eine Weile und verstummte".

c'a- ist in der Lage, die Zufälligkeit und Unerwartetheit einer Handlung zu verdeutlichen: *k'argaxnis zebnis šemdeg c'a-a-dg-nen ucnaur surats* "Nach langem Suchen stießen sie auf ein seltsames Bild".

Das kombinierte Präverb *c'a-mo-* hat die Grundbedeutung "weg (her), herzu": *diymis velze rom gaγc'ia, irmis žogi c'a-mo-u-vard-a* "Als er die Ebene von Dighomi erreichte, stürmte ein Rudel Hirsche auf ihn zu".

Die Bedeutung "herab, aus, heraus" kann ebenfalls durch dieses Präverb ausgedrückt werden: *tvalebidan cremlebi c'a-mo-s-cviv-d-a* "Tränen stürzten ihm aus den Augen".

c'a-mo- vermittelt auch die Bedeutung "auf, empor": *q'uršam šveli c'a-mo-a-gd-o* "Qurscha scheuchte ein Reh auf".

Manchmal schwingt eine Bedeutungsnuance mit, die sich im Deutschen am besten durch das Präverb "mit" wiedergeben läßt: *c'a-mo-x-val tušetši?* "Kommst du mit nach Tuschetien?"

Auch *c'a-mo-* kann den Inhalt von "ein wenig, etwas" vermitteln: *agrilda da cot'a c'a-mo-c'vim-a* "Es kühlte ab und regnete ein bißchen".

Schließlich bringt *c'a-mo-* das plötzliche, unvermutete Beginnen oder Aufhören einer Handlung zum Ausdruck: *k'erzi upro male c'a-mo-dy-d-eb-a* "Die Speise wird schneller zu kochen beginnen".

Das Präverb *c'ar-*, das die ursprüngliche Form von *c'a-* wiedergibt und im Neugeorgischen selten auftritt, beinhaltet die Grundbedeutung "weg, fort": *man c'ar-a-vl-in-a amirani barši* "Er schickte Amirani ins Tal".

Mit dem gleichen Präverb läßt sich die Bedeutung "vor" wiedergeben: *tibilisši čamosvliš šemdeg man daic'q'o tanamšromloba k'avk'asiis sopliš meur-neobis sazogađoebaši, sadac c'ar-a-dg-in-a šinauri cxovelebis suratebi* "Nach seiner Ankunft in Tbilisi begann er mit der Landwirtschaftsgesellschaft Kaukasiens zusammen zuarbeiten, wo er Bilder von Haustieren vorlegte".

Das kombinierte Präverb *c'ar-mo-* drückt die Bedeutung "hervor, heraus" aus: *mtvaris šuki varlamis čaluržebulsa da mk'vdrul saxes upro čamukebulad da itikos upro sašišadac k'i c'ar-mo-a-čen-d-a* "Das Mondlicht ließ Warlams blaugewordenes und totes Gesicht noch dunkler und sogar noch schrecklicher hervortreten".

Wie *c'ar-* gibt auch *c'ar-mo-* die Bedeutung "vor" wieder: *visac omi sak'utari tvalit ar unaxavs, im sašinelebas cxadliv verasodes c'ar-mo-i-dg-en-s* "Wer den Krieg nicht mit eigenen Augen gesehen hat, kann sich die Schrecknis niemals klar vorstellen".

Aus den Beispielen geht einerseits hervor, daß sich von den ursprünglichen Grundbedeutungen sekundär zahlreiche andere Bedeutungen abgespalten haben, daß eine regelrechte Zerfasserung der Grundbedeutung zu beobachten ist. Bei all diesen Bedeutungsschattierungen ist die Herkunft von dem ursprünglichen Inhalt noch mehr oder weniger gut zu erkennen.

Andererseits ist ersichtlich, daß es einige sekundäre Bedeutungen der Präverben gibt, die keinen ursprünglichen Zusammenhang mehr mit der Grundbedeutung aufweisen. In diesen Fällen hat die Bedeutungsentwicklung eine radikale Wendung genommen, so daß mit dem Präverb völlig andere Funktionen bezeichnet werden. Diese Entwicklungen lassen sich nur dann richtig verstehen, wenn die Präverben nicht nur in ihrer Funktion als Richtungsanzeiger, sonder auch in ihrer bedeutungsverändernden und perfektivierenden Funktion betrachtet und die Wechselwirkungen dieser Funktionen beobachtet werden. Letztlich übt das Gesamtgefüge der Sprache mit seinen inneren Widersprüchen und Entwicklungstendenzen den bestimmenden Einfluß auf den Wandel in der Semantik der Präverben aus.

Friedrich-Schiller-Universität
Sektion Sprachwissenschaft
Universitätshochhaus
8 Obergeschoß
D-6900-JENA

Heinz FÄHRICH

THE MORPHOLOGY OF THE PRE-ROOT ELEMENTS IN THE LAZ VERB FORM, AND THE MEANING OF *ko-*

The author rejects the "aspectual", determinative interpretation of a preverb *ko-* (DUMÉZIL 1967) as well as the "affirmative" interpretation of the particle *ko-* (ՇՈՒՅԱՅԱ 1936). Her solution is an "introductory" particle *ko-*: speaker wants to present a new situation to the hearer, a situation that represents a clear-cut break with the situation the hearer is supposed to have in mind. The form without *ko-* is on the other hand descriptive, sth. is added to the situation that is already present in the hearer's mind.

1. This paper is an attempt to describe the form of the pre-root elements in the Laz verb form, and the form and meaning of *ko-*. The dialect described in this paper is the Hopa dialect. Hopa is a town at the Black Sea coast in the most Eastern part of Turkish Lazistan, quite near the Soviet border¹.

The examples given are examples of the speech of my informants, and examples quoted from the edited Hopa texts are to be seen as examples of that same speech unless otherwise stated.

2. Introduction.

In a Laz verb form the root can be preceded by three types of element: a version vowel (VV) can immediately precede the root, this can be preceded by a person element (PE), which in turn can be preceded by one to three preverbs (PV).

All of these elements can be absent or — if one prefers to see it that way — appear in a *ø* shape.

The preverbs belong to four classes. If we distinguish these as *ko-*, PV1, PV2, and PV3 respectively, a Laz finite verb form up to the root looks like this:

$(ko-) \left(\begin{array}{c} PV1- \\ PV2-(PV3-) \end{array} \right) (PE-) (VV-) \text{Root} \dots$

For the distinction of these elements I shall use superscript numerals: ¹ for

¹ I worked for years with my informants, Aydın Acar from Kuledibi (Hopu) and his wife Nerriman from Kemal Paşa (Hopu), whom I thank for their patience. I also thank Professor C.L. Ebeling for his valuable contribution to the ultimate form of this paper.

the preverb(s), ² for the person element, ³ for the version vowel, ⁴ for the root. Thus we have *ko¹-g¹-o²-i³-šaš⁴-i* "I got confused". *Ko-*, PE and the VV are absent in all non-finite forms.

In this section I give the different elements in a basic shape (as morphemes). The shapes they assume in verb forms are alternants of these morphemes.

The version vowels (VV) are *-i-*, *-a-*, *-o-*, *-u-*. They serve to indicate the rôle of the oblique actants.

The person elements (PE) are *v-*, *m-*, *g-*, and *o-*. *v-* indicates: first person subject and — if there is an object — the object is a third person; *m-* indicates: first person object and the subject is a second or a third person; *g-* indicates: second person object and the subject is a first or a third person; *o-* indicates: the subject is a second or a third person and — if there is an object — the object is a third person. With *v-* and *o-* there may be two objects, in which case both are third persons. Other personal markers are suffixes. They are not treated here.

The classes of preverbs (PV1, PV2, PV3 and *ko-*) are:

PV1 are independent preverbs in the sense that they are either the only preverb in a verb form or they are preceded by *ko-*, but they are never followed by another preverb. To this class belong: *do-*, *o-*, *še-*, *ama-*, *gama-*, *dolo-*, *oxo-*, *menda-*, *ok'o-²*.

PV2 are much like PV1 but can also be followed by another preverb. Here belong *ge-/gje-*, *go-*, *mo-*, *me-*, *je-/e-*.

PV3 are dependent preverbs. These occur only after a preverb of class PV2. They are: *-ša-*, *-la-*, *-ža-*, *-k'a-*, *-c'a-*. Thus we have *ge-ša-*, *go-ša-*, *mo-ša-*, *me-ša-*, *e-ša-*; *ge-la-*, *go-la-*, *mo-la-*, *me-la-*, *e-la-*, etc. Of these *e-ža-* is obsolete, but that it once occurred can be seen in *ežarčapule* "sheet" (to *-rč-* "to spread").

Ko- may occur before all preverbs in class PV1, PV2, or PV2+PV3 and also as the only preverb in a verb form.

² *Ama-*, *gama-* and *menda-* are no doubt historically speaking combinations of preverbs — that is the reason why Dumézil analyses *a-ma-* and *ga-ma-* as two preverbs — but as none of the elements *a-*, *ma-*, *men-*, *da-* occur separately or in other combinations I take them to be one undivided preverb. As for *ga-*, it appears separately only in one fossilized verb, see p. 94. *Dolo-* might be considered a combination of preverbs *do-+la-* but the second vowel shows a higher degree of coalescence than e.g. *go-+la-*. Moreover, *do-* does not combine with any of the other preverbs PV3.

From this classification alone it appears that *ko-* has a unique position among the Laz preverbs, if it is a preverb at all.

3. List of alternants.

PE. In the speech of my informants the alternants of *v-* are: *v-*, *p-*, *p'*, *b-*, *o-*, *e-*, *o-*, *A-*, and *m-*.

v- appears at the beginning of a verb form before a vowel: *vulu* "I am going" (compare *ulu* "you are going"), *vimxor* "I am eating" (compare *imxor* "you are eating").

p- appears before an unvoiced obstruent and *-r-*: *pkosup* "I am cleaning it" (compare *kosup* "you are cleaning it"). Not before *-p-*, see *o-*.

p' appears before *-q'* or glottalized-ejective consonant: *p'q'varup* "I castrate him" (compare *q'varup* "you castrate him"), *p'c'aldup* "I am weeding" (compare *c'aldup* "you are weeding"). Not before *-p'*, see *o-*. *v-* + *-q'vi-* gives *p'i-*: *p'ilup* "I beat him" (compare *q'vilup* "you beat him"), *p'i-i* "I made it" (compare *q'vi* "you made it").

b- appears before voiced obstruent, *-l-* and *-nV*: *bdgir³* "I am standing" (compare *dgir* "you are standing"). Not before *-b-* or *-m-*, see *o-*.

o- is found before *-p-*, *-p'*, *-b-* and *-m-*: *divi do-pay-up⁴* "I or you shall clear away the demon", *putx-u* "I am flying or you are flying".

e-, *o-* and *A-* appear after a preverb before a vowel: *j¹-e²-i³-mer* "I take it upwards" (cf. *j¹-i³-mer* "you take it upwards"). Such an *e²-*, *o²-* or *A²-* derives from the last vowel of the original preverb as will be seen in the second column of my list of preverb alternants below. I write *A-* and not *a-*: *A²-* means that the vowel is realised as either /a/ or /o/ depending on the vowel in the following syllable. If that vowel is *-u-* or *-o-*, then the realisation will be /o/. With another vowel the realisation is /a/. An exception here is

³ *R* is labile and can be omitted at the end of a word and in intervocalic position. The edited texts, especially ЦИКОВАЯ 1929, write *-r-* (or *-v-*) in intervocalic position. This is no more than a glide. Cf. § 7.

⁴ An alternative solution would be *d¹-o²-payup* "I shall clear it away" next to *do¹-payup* "you clear it away", compare *d¹-o²-učan-i* "I got a suntan" on p. 84. Such a notation reduces the environment of alternant *o-* and frees the way for alternants *o-*, *e-*, and *A-* to positions after preverb before *-p-*, *-p'*, *-b-* and *-m-*. If this solution were true to the facts, *ešā-putxu* would mean only "you fly upwards out of it" while "I fly upwards out of it" would be **eš-o-putxu*, but this is not the case. Therefore my original notation is the right one.

mendaulu "I go far away"; with this verbal root $-A^2-$ is always realised as /a/, notwithstanding the dark timbre of $-ul-$.

Special attention is needed in the case of $k^1-o^2-ore^4$ "I am", ko^1-re^4 "you are". We see here in Hopa a special verbal root for S1 forms (compare the same situation in me^1-p^2-ti "I went away" vs me^1-xti "you went away"). Besides *koóre* one hears also *kovóre* (i.e. $ko^1-v^2-ore^4$) and, with accentuation as if it were two words, *kóvóre*. Without *ko-* the forms are v^1-ore^4 , re^4 , $re-n$ "I am, you are, he is". Compare also $k^1-o^2-u^3-k^1atep$ "I add it to it".

In cases like $gj^1-o^2-o^3-bur-i$ "I mended it", $j^1-o^2-u^3-mé'k'vi$ "I burst it to him" $-o^2-$ has other origins, see note 8 on p. 85.

In some cases it is not feasible to separate the preverb and the person element in the notation and I write one form for two places: $me^1\cdot^2-i^3-mer$ "I take it away", $ge^1\cdot^2-a^3-bir$ "I serenade to her", $o^1\cdot^2-i^3-mxor$ "I eat all of it". The reason is that in *m-e-i-mer* we would have an alternant *m-* that is homonymous with an alternant of the preverb *mo-* as seen in $m^1-o^2-i^3-mer$ "I bring it hither", and the difference in meaning "away" vs "hither" would be located in the PE. To avoid this I write m^1- only as an alternant of *mo-* (cf. the list of preverb alternants below) while *me-* before a vowel cannot but imply S1 and is written $me^1\cdot^2-$ (cf. the list of preverb alternants). Compare n^1-i^3-mer "you take it away" and mu^1-mer "you bring it hither".

In the same way we have $ge^1\cdot^2-a^3-bir$ "I serenade to her" (compare gj^1-a^3-bir "you serenade to her") avoiding an alternant *g-* that would be homonymous with an alternant of the preverb *go-*. *Ge-* before a vowel implies S1 as can be seen in the list of preverb alternants.

As for *o-i-mxor* "I eat all of it", here we miss the characteristic colouring of the vowel that we see in u^1-i^3-mxor "you eat all of it" and that is why we know that *o-* in *o-i-mxor* implies S1. We know at the same time that this *o-* is not S1 alone, for that is $v-i-mxor$ "I am eating". There can be no doubt that *o-* is $o^1\cdot^2$.

m- appears before $-nC$, and the resulting cluster is simplified into *m-C*: *m-ciup* "I sieve" (compare *nciup* "you sieve"), *m-c'iup* "1) I croak, 2) I pull" (compare *nc'iup* (ՇԻՌՈՅԱՎԱ 1929, 19, 1) "you croak, pull"), *go-m-c'k'ip* "I open it" (*go-nc'k'ip* "you open it").

In the speech of my informants there is only one form for \emptyset . \emptyset appears in: *kosup* "you are cleaning it" (compare *p-kosup* "I am cleaning it"), *dgir* "you are standing" (compare *b-dgir* "I am standing"), *mškiron-s* "he is hungry", lit. "there is hunger to him" (compare *k-mškiron-s* "you are hungry").

In the speech of my informants there are two alternants for *m-*: *m-* and *n-*. *m-* appears in all environments but it is optionally assimilated to a following



-nC: *m-q'vilup* "you beat me" (cf. *k'-q'vilup* "I beat you", *q'vilup* "you beat him"), *m-č'opup* "you catch me" (cf. *p'-č'opup* "I catch him", *k'-č'opup* "I catch you", *č'opup* "you catch him"), *m-i-č'opup* "you catch it for me" (cf. *g-i-č'opup* "I catch it for you", *i-č'opup* "you catch it for yourself"), *m-šun-s* "I remember it" lit. "it is recollection to me" (cf. *k-šun-s* "you remember it"), *ge-m-č'k'ip* or *ge-n-č'k'ip* "you curse me, loathe me" (cf. *ge-nč'k'ip* "you loathe him" and *ge-nč'k'ei renan* "they are on bad terms"), *m-škiron-s* "I am hungry" (cf. *k-mškiron-s* "you are hungry"). This leaves us with the following homonyms with a verbal root beginning in -nC: *gemč'k'ip* "1) I loathe him, 2) you loathe me" (2 homonymous alternants -m²-, to -v and -m respectively), and *genč'k'ip* "1) you loathe him, 2) you loathe me", with -o²- and -n²- respectively⁵.

In the speech of my informants there are the following alternants for *g-*: *g-*, *k'*, *k-*.

g- appears before a vowel, voiced obstruent and -l and -n: *g-i-č'opup* "I catch it for you" (cf. *m-i-č'opup* "you catch it for me", *i-č'opup* "you catch it for yourself"), *g-baxup* "I beat you" (cf. *m-baxup* "you beat me", *baxup* "I or you beat him"), *g-gorup* "I seek you" (cf. *m-gorup* "you seek me", *gorup* "you seek him", *b-gorup* "I seek him").

k' appears before a -q' or a glottalized-ejective consonant: *k'-q'vilup* "I beat you" (cf. *m-q'vilup* "you beat me", *p'-ilup* "I beat him"), *k'-t'ayanup* "I fry you" (compare *m-t'ayanup* "you fry me"), *me¹-k'-k'arbup* "I shall destroy you" (cf. *me-p'-k'arbup* "I shall destroy him", *me-k'arbup* "you shall destroy him"), *k'-č'opup-s* "he catches you" (cf. *m-č'opup-s* "he catches me", *č'opup-s* "he catches him").

k- appears before any other consonant: *k-tatup* "I make you dirty" (cf. *m-tatup* "you make me dirty", *p-tatup* "I make him dirty", *tatup* "you make him dirty"), *k-cadup* "I test you" (cf. *m-cadup* "you test me", *p-cadup* "I test him", *cadup* "you test him").

PV. In class PV2 I mentioned (in § 2) the preverbs *ge-/gje-* and *je-/e-*.

⁵ A root beginning in -nC frequently reflects a former preverb ending in *n-*. *Gonc'k'ip* "I open it, you open me" with *gonc'k'ip* "you open it, you open me" seems a good example for all other preverbs that occur with -c'k', e.g. *me-p'²-c'k'ip* "I loosen it from it", *me-c'k'ip* "you loosen it from it", but (part of) such forms can very well be recent innovations. The problem whether such forms are synchronically and historically to be considered as belonging to one verbal root or to two verbal roots (sometimes three different verbal roots if forms of a root beginning in -mC exist, too) is one of the trickiest in Laz, and the dialects have quite different solutions in this respect, too. I shall not try to solve this problem here.

In the case of *ge-/gje-* we are dealing with dialect differences. My informants have *ge-* and do not use *gje-*, but there is a subdialect in the Hopa area that has *ka-gje-xtu* "he came down" for their *ka-ge-xtu*. It is interesting to see that this dialect boundary does not affect *ge-* preceding PV3: both dialects have *ge-la-*, *ge-ša-*, etc. There is no difference either if the preverb precedes a VV as can be seen in the list below. It affects, however, the notation in forms with S1 preceding a vowel where we have e.g. *ge^{1,2}-a³-bir* "I serenade to her" in the speech of my informants, but *gj¹-e²-a³-bir* in the other dialect: *gj-* is not homonymous with any alternant of the preverb *go-* (see under PE above, and compare the list below). *Ge-* and *gje-* are not alternants within one dialect but different variants in two dialects.

It is another matter in the case of *je-/e-*. With this preverb there is no common alternant in the position preceding PV3 (we find *e-* and *i-*) and in other positions (we find *je-* and *j-*). The common meaning "upwards" rightly advises us to choose identification.

There is, however, another possible view: that we have synchronically different morphemes, one of them *je-* in class PV1 (never followed by another preverb), the other *e-* in a special class PV2': dependent preverbs occurring only before a preverb in class PV3. I think this view is possibly a future development but is synchronically to be rejected.

The dialect that has *gje-* (see above) has created an analogous situation *gje-* vs. *ge(-la)-*: there are no common alternants left in the positions preceding PV3 and otherwise.

We can now proceed to my list of preverb alternants.

The **first column** gives the basic form which remains unaltered before the root or consonantal PE. For exceptions see footnote 7 to *mo-*. *Ko-* and *ka-* exist as basic forms, *ka-* occurs before preverb only (see below). The basic form *oxo-* is attested only in *oxot'k'vacinei* "silly" (compare *Ajdinik k¹-ox¹-u³-t'k'vacinu* "1) A. skedaddled, 2) A. has become silly"). The basic form *eža-* is attested in nouns only: *ežarčapule* "sheet".

The **second column** gives the combination of preverb(s)+person element first person subject+any vowel. This vowel is in most cases the VV, e.g. in *d¹-o²-u³-c'vi* "I said it to him", but exceptionally as in *d¹-o²-učan⁴-i* "I got a suntan" the first vowel of the root (compare *do¹-učan-i* "you got a suntan" and *d¹-u³-c'v-i* "you said it to him"). With frequent *-ulu* "to go" we have *me^{1,2}-ulu* "I go away", *n¹-ulu* "you go away", *am¹-a²-ulu* "I go inside", *am¹-ulu* "you go inside". It is obvious that the preverbs behave as if before VV-*u-*, but the accentuation pattern (see chapter 5) points to *-u* in *-ulu-* as part of the root.

The other columns give the alternants before VV-*a-*, *-i-*, *-u-* and *-o-*.

For archaic forms that occur in the texts and in the speech of my informants see below.

Meda- instead of *menda-* occurs in the texts, e.g. *komedac* 'k'edu "he cared for him" (ČIKOBAVA 1929, 51,5), *medac* 'k'omilu "to care for someone" (ČIKOBAVA 1929, 36,35), but my informants do not use *meda-*. For *gežo-* and the like see p. 87.

preceding v. root or consonantal PE ⁶	preceding vocalic PE (S1)
<i>ko-, ka-</i>	<i>k</i> ¹ - <i>o</i> ² -V-
<i>do-</i>	<i>d</i> ¹ - <i>o</i> ² -V-
<i>ge-/gje-</i>	<i>g</i> ^{j1} - <i>o</i> ² - <i>o</i> -/ - <i>u-</i> , <i>ge</i> ^{1.2} - <i>i</i> -/ - <i>a</i> -/ - <i>e</i> - ⁸
	<i>g</i> ^{j1} - <i>e</i> ² -V- ⁹
<i>go-</i>	<i>g</i> ² - <i>o</i> ² -V-
<i>je-</i>	<i>j</i> ¹ - <i>o</i> ² - <i>o</i> -/ - <i>u-</i> , <i>j</i> ¹ - <i>e</i> ² - <i>i</i> -/ - <i>a</i> -/ - <i>e</i> - ¹⁰
<i>o-</i>	<i>o</i> ^{1.2} -V-
<i>mo</i> ⁻⁷	<i>m</i> ¹ - <i>o</i> ² -V-
<i>me-</i>	<i>me</i> ^{2.2} -V-
<i>še-</i>	<i>š</i> ¹ - <i>e</i> ² -V-
<i>ama-</i>	<i>am</i> ¹ - <i>A</i> ² -V-
<i>gama-</i>	<i>gam</i> ¹ - <i>A</i> ² -V-
<i>menda-, meda-</i>	<i>mend</i> ¹ - <i>A</i> ² -V-
<i>dolo-</i>	<i>dol</i> ¹ - <i>o</i> ² -V-
(<i>oxo-</i>)	<i>ox</i> ¹ - <i>o</i> ² -V-
<i>ok</i> ¹ - <i>o-</i>	<i>ok</i> ¹ - <i>o</i> ² -V-
<i>go-ša-</i>	<i>go</i> ¹ - <i>š</i> ¹ - <i>A</i> ² -V-
<i>mo-ša-</i>	<i>mo</i> ¹ - <i>š</i> ¹ - <i>A</i> ² -V-

⁶ Before *-i²-* in an exceptional form with change of place for *-m²-* and *-i¹-*: *ko*¹-*ge*¹-*i²-m²-dvi* (ASATIANI 1974, 101,40) "put it on the fire for me". My informants deny the possibility of such a form in their speech.

⁷ With a limited number of verbal roots we have *mu*¹- instead of *mu*¹-*i³-*: *mu-q'on-i* "you led it hither", *mu-q'onop* "you lead it hither"; *mu-ji* "you brought it hither", *mu-mer* "you bring it hither"; *mu-zdi* "you pulled it hither", *mu-zdip* "you pull it hither". Of these forms only *muzdip/muzdi* has a partner *mu-i-zdip/mu-i-zdi*, same meaning. Mind that S1 forms have *m*¹-*o*¹-*i³-q'onop* "I lead it hither", *m*¹-*o*²-*i³-mer* "I bring it hither", etc. and are regular.

⁸ *gj-o-o-/u-* is formed by insertion of a PE vowel in the second person subject form, in *gj-o-o-* the PE vowel copies the other (version) vowel, *gj-o-u-* is an analogy to *gj-o-o-*. We find also another realisation *ge*^{2.2}-*o*-/|-*u-* (one hears *gōo-*, *gōu-* with vowel colouring of *-e-*, but no *j*), and this is the only possible way of realising *ge- + ulu-* "I go downwards".

⁹ We have no information on the realisation of this *-e²-* in the dialect with *gje-*.

¹⁰ For the development of *j-o-o-/u-* see note 8. One may also hear realisations *jōo-*, *jōu-* and then prefer to write *j*¹-*e*²-*o*-/|-*u-*. This is the usual realisation of "I go upwards" *je- + ulu-*.

<i>ge-ša-</i>		$ge^1-\tilde{s}^1-A^2-V-$	
<i>me-ša-</i>		$me^1-\tilde{s}^1-A^2-V-$	
<i>e-ša</i>		$e^1-\tilde{s}^1-A^2-V-$	
<i>go-ža-</i>		$go^1-\tilde{z}^1-A^2-V-$	
<i>mo-ža-</i>		$mo^1-\tilde{z}^1-A^2-V-$	
<i>ge-ža-, ge-žo-</i>		$ge^1-\tilde{z}^1-A^2-V-$	
<i>me-ža-</i>		$me^1-\tilde{z}^1-A^2-V-$	
<i>(e-ža-)</i>			
<i>go-la-</i>		$go^1-l^1-A^2-V-$	
<i>mo-la-</i>		$mo^1-l^1-A^2-V-$	
<i>ge-la-, ge-lo-</i>		$ge^1-l^1-A^2-V-$	
<i>me-la-</i>		$me^1-l^1-A^2-V-$	
<i>e-la-, e-lo-</i>		$e^1-l^1-A^2-V-$	
<i>mo-k'a-</i>		$mo^1-k'^1-A^2-V-$	
<i>me-k'a-</i>		$me^1-k'^1-A^2-V-$	
<i>e-k'a-</i>			
<i>go-c'a-, go-c'o-</i>		$go^1-c'^1-A^2-V-$	
<i>e-c'a-, e-c'o-</i>		$e^1-c'^1-A^2-V-$	
prec. VV-a-	prec. VV-i-	prec. VV-u-	prec. VV-o-
<i>k-a</i> ¹¹	<i>k-i-, ko-i</i> ¹²	<i>k-u-</i>	<i>k-o-</i>
<i>dv-a-</i>	<i>d-i-</i>	<i>d-u-</i>	<i>d-o-</i>
<i>gj-a-</i>	<i>g-i-</i>	<i>gj-u-</i>	<i>gj-o-</i>
<i>gv-a-</i>	<i>gu-i-</i>	<i>g-u-</i>	<i>g-o-</i>
<i>j-a-</i>	<i>j-i-</i>	<i>j-u-</i>	<i>j-o-</i>
<i>o-a-</i>	<i>u-i-</i>	<i>o-u-</i>	<i>o-o-</i>
<i>m-a-</i>	<i>mu-i-</i>	<i>m-u-</i>	<i>m-o-</i>
<i>n-a-</i>	<i>n-i-</i>	<i>n-u-</i>	<i>n-o-</i>
	<i>š-i-</i>	<i>š-u-</i>	<i>š-o-</i>
<i>am-a-</i>	<i>am-i-</i>	<i>am-u-</i>	<i>am-o-</i>
<i>gam-a-</i>	<i>gam-i-</i>	<i>gam-u-</i>	<i>gam-o-</i>
<i>mendv-a-</i>	<i>mind-i-, mend-i-</i>	<i>mind-u-, mend-u-</i>	<i>mend-o-</i>
<i>dolv-a-</i>	<i>dil-i-</i>	<i>dul-u-</i>	<i>dol-o-</i>
<i>oxv-a-</i>	<i>ox-i-</i>	<i>ox-u-</i>	<i>ox-o-</i>
<i>ok'v-a-</i>	<i>uk'u-i</i> ¹³	<i>uk'u-</i>	<i>ok'-o-</i>

¹¹ Only in *k-a-čkinen* "he knows".

¹² *K-i* is scarce and fossilized. *K-i*³ occurs only in *kilčinos* "he recognizes it", *kiziren* "it is found" (now also *ko-ižiren*). *K-i*³ occurs as a fossilized combination *ko+je+i*³ in *ktyes* (ČIKOBAVA 1929, 22.13) "they took it up (to the ceiling)", *čaša kig'onu* "he took it up to the sky", and *kiselu* "he got up" (now also *kojiselu* and *kajiselu*). Cf. § 8 under PE.

¹³ But fossilized *ok'i-badat* "may we grow old together".

<i>gošv-a-</i>	<i>guš-i-</i>	<i>guš-u-</i>	<i>goš-o-</i>
<i>mošv-a-</i>	<i>muš-i-</i>	<i>muš-u-</i>	<i>moš-o-</i>
<i>gešv-a-</i>	<i>giš-i-</i>	<i>giš-u-</i>	<i>geš-o-</i>
<i>mešv-a-</i>	<i>miš-i-</i>	<i>miš-u-</i>	<i>meš-o-</i>
<i>ešv-a-</i>	<i>iš-i-</i>	<i>iš-u-</i>	<i>eš-o-</i>
<i>gožv-a-</i>	<i>guž-i-</i>	<i>guž-u-</i>	<i>gož-o-</i>
<i>možv-a-</i>	<i>muž-i-</i>	<i>muž-u-</i>	<i>mož-o-</i>
<i>gežv-a-</i>	<i>giž-i-</i>	<i>giž-u-</i>	<i>gež-o-</i>
<i>mežv-a-</i>	<i>miž-i-</i>	<i>miž-u-</i>	<i>mež-o-</i>
<i>golv-a-</i>	<i>gul-i-</i>	<i>gul-u-</i>	<i>gol-o-</i>
<i>molv-a-</i>	<i>mul-i-</i>	<i>mul-u-</i>	<i>mol-o-</i>
<i>gelv-a-</i>	<i>gil-i-</i>	<i>gil-u-</i>	<i>gel-o-</i>
<i>melv-a-</i>	<i>mil-i-</i>	<i>mil-u-</i>	<i>mel-o-</i>
<i>elv-a-</i>	<i>il-i-, el-i-</i>	<i>il-u-, el-u-</i>	<i>el-o-</i>
<i>mok'v-a-</i>	<i>muk'-i-</i>	<i>muk'-u-</i>	<i>mok'-o-</i>
<i>mek'v-a-</i>	<i>mik'-i-</i>	<i>mik'-u-</i>	<i>mek'-o-</i>
<i>goc'v-a-</i>	<i>guc'-i-</i>	<i>guc'-u-</i>	<i>goc'-o-</i>
<i>ec'v-a-</i>	<i>ic'-i-</i>	<i>ic'-u-</i>	<i>ec'-o-</i>

In the first column of my list there are sometimes two forms, the second of these is always rare. Here are some examples of such forms. The more current preverb alternants cannot be used in these forms unless otherwise stated.

Rare *gežo-* is normal in *kogežobdgipt* (ASATIANI 1974, 174, 140 and 141) "we throw it down over it". My female informant accepts also *kogežabdgipit*.

Rare *gelo-* is normal in *ge¹-lo¹-onč⁴-er* "you pull (the boat) into the sea", *ge-lo-m²-onč²-i* "you pulled me into the sea".

Rare *elo-* is normal in *k¹-e¹-lo¹-onč⁴-er* "you pull (the boat) ashore", *k¹-e¹-lo¹-m²-onč⁴-i* "pull me ashore", *k¹-e¹-lo¹-m²-o³-nč⁴-ap-es* (ČIKOVAVA 1929, 158, 7) "they made me pull it ashore".

Rare *goc'o-* is normal in *goc'o-xti* "be off with you". Rare *ec'o-* is normal in *ti ec'oždu* (ČIKOVAVA 1929, 48, 28) "she lifted her head", but *ec'azdu* is now also acceptable.

Discontinuous alternant of *ge*.

This alternant occurs with one verb only: *ge-* "to get accustomed to sth.", the homonymy of which with *ge-* the preverb is certainly the reason for its existence. "I get accustomed to it" is *ge^{1,2}-a³-ge*, "you get accustomed to it" is either regular *gj¹-a³-ge*, or (preferred by my informants) *gagje*, to be

analysed as $g^1-a^3-g^4-j^1-e$ with a discontinuous alternant of $ge-$: $g-...-j-$, of which part is inserted in the verbal root $ge-$.

The same double forms in the past: $ge^{1,2}-a^3-gi$ "I got accustomed to it", gj^1-a^3-gi or $g^1-a^3-g^4-j^1-i$ "you got accustomed to it". Note that we have definitely $ge-+a^3-$, even when $g-a^3-$ appears, for it is $g-a^3-...-j-$. These forms with the discontinuous alternant of $ge-$ do not occur in the texts.

4. Excepting $ko-$, all preverbs in the list in § 3 occur preceded by an alternant of $ko-$. Note that the possibility of the alternant $ka-$ next to $ko-$ is restricted both in the speech of my informants and in the texts. I shall list the combinations with forms from the first column. As this is not possible with $oxo-$, I shall take the form $ox-$ of the other columns instead. I list the combinations in the order of the above list:

Ko- with PV1: $ko-do-$, $k-o-$, $ko-še-$, $k-ama-$, $ka-gama-$, $ko-dolo-$, $ko-menda-$ (rare), $k-ox-$, $k-ak'o-$ or $k-ok'o-$.

Ko- with PV2: $ko-ge-/ko-gje-$ or $ka-ge-/ka-gje-$, $ko-go-$ or $ka-go$, $ko-je-$ or $ka-je-$ or $k-je$, $ko-mo-$ or $ka-mo-$, $ko-me-$ or $ka-me-$.

Ko- with PV2+PV3: $ko-go-ša-$ or $ka-go-ša-$, $ko-mo-ša-$ or $ka-mo-ša-$, $ko-ge-ša-$ or $ka-ge-ša-$, $ko-me-ša-$ or $ka-me-ša-$, $k-e-ša$ or $ka-e-ša-$, $ko-go-ža-$, $ko-mo-ža-$ or $ka-mo-ža-$, $ko-ge-ža-$, $ko-me-ža-$, $ko-go-la-$ or $ka-go-la-$, $ko-mo-la-$ or $ka-mo-la-$, $ko-ge-la-$ or $ka-ge-la-$, $ko-me-la-$ or $ka-me-la-$, $k-e-la-$, $ko-mo-k'a-$, $ko-me-k'a-$, $k-e-k'a-$, $ko-go-c'a-$ or $ka-go-c'a-$, $k-e-c'a-$.

The forms in the other columns of the list also occur with the same alternant of $ko-$ as the basic form. One exception is the combination $ko-+me-+VV-a-$ which in addition to the regular form $ko-n-a-$ occurs with one verbal root only alongside $konadu$ also as $kva-$: $dačxii kvadu-i?$ "Has his fire been lit?" (fig. by hot weather, by hunger, by seeing beautiful women), $giinis kvadven$ "the donkey gets into difficulties". This is synchronically perhaps to be analysed as $k^1-v^1-a^3-$. But he spontaneously said to his wife: $dačxii kogadu-i?$ "Has your fire been lit?". This shows that he interprets $kva-$ as kv^1-a^3- with an otherwise impossible alternant of $ko-$!

All the above-mentioned combinations occur in the position immediately preceding a verbal root. In the position preceding a VV my informants show a tendency to the following rule for $ko-+me-+V^3$: $ka-$ is used in active verb forms, other forms have $ko-$. Therefore $ka-n-o-č'k'iu$ "he slaughtered it", $ka-n-u-č'k'iu$ "he slaughtered it for him", but $ko-n-a-č'k'iu$ "it was slaughtered by him" (no * $konoč'k'iu$, $konuč'k'iu$ or $kanač'k'iu$); however $ka-n-a-šku$ "he left



it" in the texts is accepted by my informants as a second possibility beside *konašku*.

A majority of Laz verbal roots occur only in active forms and do not keep to the above rule: *ko-n-o-rči* "spread it out" (no **kanorči*) and the like. It will be clear that the last word on the distribution of *ka-* and *ko-* has yet to be said.

5. The accent in verb forms.

The accent in Hopa is not very prominent. But when it is clearly discernible it lies:

1) on the vocalic alternant of the PE ($-e^2-$, $-o^2-$, $-A^2-$, $me^{1,2}$, $ge^{1,2}$, $o^{1,2}$.) or, if such an alternant is missing,

2) on the last vowel before the root, *i.e.*

a) on the last vowel of the last preverb: *amá-p-t-i* "I went inside", *dó-p-tkv-i* "I have said it", *go-lá-čx-i* "you washed it away", *me-lá-p-k'úp* "I wrap it up", *me-zá-b-i* "I or you poured it into it", or

b) on the VV: *gu-i-kt-u* "he turned round", *d-i-k'itx-i* "you studied it", *v-ú-ktap* "I turn it to him", *i-gzal* "you are walking", *gǰ-à-bir* "you serenade to her", or, if there is no preverb or VV,

3) on a vowel of the root, usually the first one: *kimin-up* "you knead it", *šik'in* "you hiccup", *mc'k'irmód-up* "you twine it", or, if the root does not contain a vowel,

4) on the vowel after the root: *šv-í* "drink it".

It follows from 1) and 2) that we have the following pairs: *me-š-á²-a³-t¹-i* "I dived into it", *me-šv-á³-t¹-i* "you dived into it"; *gǰ¹-ó²-o³-bur-i* "I mended it", *gǰ¹-ó³-bur-i* "you mended it"; *g²-ó²-i³-kt-i* "I turned round", *gu¹-i³-kt-i* "you turned round"; *ok¹-ó²-a³-k'íd-it* "we fought together", *ok¹v¹-á³-k'íd-it* "you (plur.) fought together".

The accentuation in *mend¹-á²-ulu* "I go far away", *mind-ulu* "you go far away", *am-á²-ulu* "I go inside", *ám-ulu* "you go inside" shows that the first *-u-* in *-ulu-* is not a VV but part of the root.

The verbal root *mer-/ǰ-* "to bring, take" avoids an accent on the VV. We have *gam-á²-i-mer* "I take it out of it", *gám-i-mer* "you take it out of it"; *gam-á²-i-ǰi* "I took it out of it", *gám-i-ǰi* "you took it out of it"; *go-c'á-g²-i-mer* "I take it over from you", *gú-c'u³-ǰ-u* "he took it over from him", *var gó-c'v-a³-ǰ-u* "he could not take it over".

Ko- carries no accent if there is an element between *ko-* and the root: *ko-gé-xt-i* "you came down", *ko-doló-xt-i* "you went down into it", *ko-me-š-á-á-a³-t¹-i* "I dived into it". All this implies that the alternant *ka-* cannot carry the accent as it occurs only before a preverb: *ka-gamá-xt-i* "you went outside", and the alternant *k-* cannot be accented either. There may be, however, a secondary accent on *ko-* or *ka-* if there is at least one syllable between *ko-* or *ka-* and the vowel with the main accent as in *ko-me-š-á-a-t¹-i*, *ko-doló-xt-i*, *ka-gamá-xt-i*, *ka-i-š-i-qon-u* "he led him away from it", but not in *ko-gé-xt-i* "you came down".

There is a prominent accent on *ko-* that can hardly be regarded as secondary in: *kó-m-i-qóun* "I have it (animate)", *kó-g-i-qóun* "you have it", *kó-m-i-γún* "I have it (inanimate)", *kó-g-i-γún* "you have it", *kó-m-i-č-kin* "I know it", *kó-g-i-čkin* "you know it".

It is remarkable that all this deviates considerably from the situation in the Arhavi dialect as described by DUMÉZIL 1967: *ko-* in Hopa does not always carry the accent.

6. Archaic preverb forms in the modern language.

The Laz language abounds in reflexes of longer and sometimes quite deviating forms of some preverbs. I mention here *donoč'k'inde* "tired" that contains historically speaking *don¹-o³-*, which escaped development into *d-o-*, there being no **doč'k'inde*. Compare *dv-a-č'k'ind-u* "he became tired", *do-m-a-č'k'ind-u* "I became tired". Another example is *meleni Sarp'i* "Sarp (a village) to that side of the Soviet border" and *moleni Sarp'i* "Sarp to this side of the border". Here we have historically speaking *len-* as an alternant of *la-*. I shall restrict myself here to archaic preverb forms in the verb form.

To go-. We find *gona-C* for modern *go-C*: *mžoa kogona-xtu* "the sun went away", *vaxti ko-gona-xtu* "time passed". *Ko-go-xt-u* means "he went away" in a literal sense only. The accent lies on the last vowel before the root in all cases. **Gon-i³** for modern *gu-i³* occurs in *mč'ima gon-i-mer-s*, *gon-i-γ-u* "the rain stops, stopped". The accent lies on *gon-*, as is customary with this verbal root. **guimers*, *guiγu* is impossible. **Gon-C** reinterpreted as *go-nC*. There are numerous verbal roots beginning in *-nC*, compare *go-nc'k'ip* "you open it". Such a *n* is in many cases a reflex of a former preverb ending in *n-* such as *gon-*.

ASATIANI 1953 mentions an instance that can be interpreted as *gun-u³*: Q'IPŠIŽE 1939 (11,17): *ek k'abyas kimoloba var gunulun*, in a text called Hopa dialect. Russian translation of ASATIANI: *mužestvo ne vyručit*. My informants agree to this: "in that war there courage does not help". But they say the

form is incorrect and should be *gu¹-l¹-ulun*. We cannot exclude an error, of course, but if we can take Q'IPŠIŹE seriously we have proof here that the dialect of my informants has reinterpreted *gun-u* as *gu-n-u* in which *-n-* is seen as an odd alternant of *-la-* and is dismissed for *gu-l-u* in this case, thus preserving the same number of syllables as in the original form.

To *go-c'o-*. In *go¹-c'ona¹-xt-i* "be off with you", beside *go¹-c'o¹-xt-i* same meaning, we have *goc'ona-* for modern *goc'o-*.

To *e-la-*. We find *e-lin-i³*, which has escaped modernization into *i-l-i-*, *e-l-i-* in a case mentioned by ASATIANI 1953 in a WL text ČIKOBAVA 1936 (54,11): *sayi mxužišek'ele eliniktit* "turn to the right shoulder, turn to the right". My Hopa informants use here *sayi mxužišak'ele eliniktit* or *eliktit*. Compare also *mžoa eliktu* "1) the sun disappeared, 2) the sun reached it (e.g. the mountain-slope)". The S1 form is normal *e-l-á²-i³-kti* only. The accent lies on VV *-i-* in all cases, but is normal *eláikti*.

To *ok'o-*. *Kak'onaγu* "he swooned" originally contained the verbal root *-γu(r)-* "to die", but was reinterpreted *k-ak'o-naγu-u* with the verbal root *-naγu(r)-* "to swoon" as shown by *k-ak'o-b²-naγu-u* and *ok'o-b²-naγu-u* "I swoon". This verbal root *-naγu(r)-* is already found in MARR 1910. The Sarp dialect still has *ok'ona-b-γu-u*, though: see ASATIANI 1974 (137,8).

Kak'onaq'vilu "he has beaten him into a jelly" occurs ČIKOBAVA 1929 (30,18 and 71,14). It now has a modern partner *k-ak'o-q'vilu* or *k-ok'o-q'vilu*. The first person subject form is her *k-ak'o-p²-il-i* or *k-ok'o-p²-il-i* "I have beaten him into a jelly" next to *k-ak'o-b²-nap'il-i* same meaning. In this last-mentioned form we have on the one hand a new verbal root "to beat into a jelly" incorporating part of the former preverb as in *-naγu(r)-* above, on the other hand there is in the new pair *k-ak'o-b²-nap'il-i* "I beat him into a jelly", *k-ak'o-naqvil-i* "you beat him into a jelly" a different root for the S1 form from the form with other subject persons. As such cases exist of old (*ama-p-ti* "I went inside", *ama-xti* "you went inside") this need not bother us. The accent lies on *ná-* in all cases.

We have seen some reinterpretations of an older form *k-ak'ona-C*. This fossilized old form is retained in *gui k-ak'ona-m²-i³-lap-s* "my courage fails me, I am very scared" and *gui k-ak'ona-g-i-lap-s* "your courage fails you", with the accent on *ná-*. The same forms occur also with *lup* instead of *lap*, same meaning. To this we have ČIKOBAVA 1929 (48,30): *gui k-ak'un-ulu* "his courage failed him".

In ČIKOBAVA 1929 (96,19) *k'alaši uk'unīγu* "the North-Eastern wind abated" we have fossilized *uk'un-i³*. The present form is *uk'unimers*. No first person subject form available. **Uk'unimers* is impossible. The accent lies on *-k'un-*.

Uk'un-i-kten "he returns" occurs TANDILAVA 1972 (p. 10); K'ART'OZIA 1972 (215,3) writes *k-ak'un-i-kt'er* "you return". My informants prefer *k-ok'un-i-ktep* "you return"; whereas "I return" is *k-ak'on¹-á²-i-ktep* with *k-ak'on-A²-V* (or perhaps should we write *k-ak'on-a²-V* instead: no realisation with *o* attested).

We may suspect that an old preverb *uk'una* "back" (compare Geo. *uk'ú*) merged with *ok'ona* and played a role in the development of the above forms. The only form that supports such a view is *uk'unaxtu* (ASATIANI 1974 (174,167)) "he withdrew himself" with no apparent reason for the vowel colouring. My informants hesitate, give the right translation but say it should be *ok'onaxtu*. **Ok'oxtu* is impossible.

For *ok'vaak'idit* "we fought together" and the like see below under *ša-*.

To *ša-*. In the speech of my informants we see competing forms *gošvaat'e* "I jump among them" and *mešvaat'e* "I dive into it" alongside the forms as they occur in my list: *gošaat'e*, *mešaat'e*, i.e. *go-š-A²-a³-t'e*, *me-š-A²-a³-t'e*, first person subject forms. I assume the forms *gošvaat'e* and *mešvaat'e* are older, and that they continue a still older **šona-a³*. Such a form is also found in ČIKOBAVA 1929 (94,16): *mešvarat'i* "I dived into it" (Čikobava writes *-r-* just for the glide between both *-a³-s*, cf. note 3).

Synchronically speaking we have *me¹-šv¹-a²-a³-t'e* and *go¹-šv¹-a²-a³-t'e* in which the alternant *šv-* of *ša-* occurs "before any *-a-*", while the system in my list has the alternant *šv-* only before *VV-a-*. In both systems the other persons subject are the same: *go-šv-a³-t'e*, *me-šv-a³-t'e*, continuing **šon-a³*.

My informant ventured a new verbal root *švat²* "to dive": *me¹-p²-švat'ep* "I dive into it", *me¹-švat'ep* "you dive into it", incorporating a former preverb in this verbal root. Needless to say that this is Hopa dialect only.

In the case of *ok'o²-a³* this dilemma no longer exists for my informants, as the conflict led to the forms given in my list. But the texts show the struggle. In ČIKOBAVA 1929 we come across *ok'vaak'idit*, i.e. *ok'v-a²-a³-k'idit* "we fought together". To be exact we have in the 40th tale (pp. 25 sqq) the forms *ok'varak'idat* "let us fight together" (*-r-* is just a glide), and *ok'vaak'idaminonan* "we shall fight together", showing the alternant *ok'v-* "before any *-a-*", whereas the modern system has *ok'v-* only before *-a³-*. The same tale also contains a hypercorrect form *ok'vaak'ideenan* "they fought together", that is perhaps to be analysed as *ok'va-a³-k'ideenan*.

To *me-*. ASATIANI 1953 mentions *meneboškvat* (ČIKOBAVA 1936, 122,5: WL text) as an example of a longer form *mena-* of *me-*. This example is dubious, however, for the WL form is more frequent *mendoboškvat*, Hopa *men-*

dooškvat "let us send him away", therefore an example of the preverb *menda-* "far away". This *menda-* in itself incorporates *men-*, and this is the only proof we have that *men-* ever existed, since the fact that *-n-* is the alternant of *me-* before VV is not proof in itself.

An alternative solution could be that *no-* in nouns (e.g. *nobric'e* "torn strip, rag" to *bric'up* "you break it"; *noc'k'imale* "what has been detached" (esp. plants from the soil), to *mec'k'ip* "you loosen it"; *nočxe c'k'ai* "dirty washing-up water, effluent water", to *k'abepe čxip* "you wash the dishes"; *nokose* "waste, rubbish", to *kosup* "you clean it"; *noqaze* "shaving" to *qazup* "you carve it"; *notkvame* "utterance" to *tkumer* "you say it", *not'exe* "lump", *not'exi* "broken rice, grits" to *t'axup* "you break it") which of course belongs to Geo. *na-* in nouns, was originally an alternant of *me-*. The fact that *menoxae* "a torn strip of linen" occurs to *xaup* "you tear it up, attack it", belonging to Geo. *mina-* in nouns, just proves that *me-* and *no-* are now different morphemes, *n-* being an alternant to *me-* only.

Speaking of *no-*, I must add that it occurs also as *na-* in *natkvani* "proverb" (probably a Geo. loan) and *namcudale* "false" to *mcudi* "a lie", also "false". And this alternant *na-* is also used independently¹⁴: *aja na žiops k'očik...* "the man **who** sees this", *ji-selu-na...* "**when** he had got up".

I must also add that there are numerous nouns that begin with *me-*, an alternant of a noun marker *me-* and not the preverb *me-*. This *me-* belongs with Geo. *ma-* in nouns. Such a form can easily be mistaken for the preverb as in *mendrikoni* "phalanx (of the finger)", compare *-ndrik'*, *-drik'* - the verbal root meaning "to bow, bend".

And I do not wish to leave out the exceptional form *na-p²-xup* "I wash (clothes)" in one dialect where my informants have *b²-naxup* "I wash (clothes)". MARR 1910 mentions the forms *na-p-xum* (WL) and *na-p-xup* (East Laz). These forms with preverb *na-* do not occur in the edited texts and ČIKOBAVA 1938 does not mention them. But I have heard *napxup* in Kuledibi. It was said by a woman who was on a visit there. She spoke Laz fluently, was born and brought up in the region, but was now living in a town far away. The women around did not react to the form, but when I called their attention to it they showed amazement. The visitor firmly stated that she had heard *napxup* all her life and could not use *bnaxup* at all.

My informants use preverb *do-* with *-naxv-* "to wash". Cf. *me-p-xup* "I scatter it".

¹⁴ It is not uncommon for preverbs to occur separately: *goc'o!* "shut up", *komo!* "hither with it", *komo!* "hither with it you all", *ša!* "off", *mele* "over there", *mole* "over here"; *ela!* in WL dialects only, is probably a Greek loan, "come on".

To *je-*. In some forms *e-* has escaped modernising into *je-*. I mention here: *pupuli k¹-e¹-m²-a³-mč'k'ven* "the boil is about to burst to me", compare *k¹-j¹-a³-mč'k'ven* "it is about to burst to him" and *j¹-u³-mč'k'u* "he burst it to him" or *je-mč'k'oni pupuli* "a boil that is about to burst". In the first-mentioned form we have *k-e-* for modern *k-je-*.

In *encup* "you stop", *enci* "you stopped" *je-* is impossible and a new interpretation *enc-⁴* as a verbal root is therefore probable. But my informants do not favour a **vencup* "I stop" either and avoid the *SI* form with this infrequently used verbal root.

To *ga-*. A fossilized preverb *ga-* occurs with solely the verbal root *-xad-* "to make": *deli ga¹-p²-xadup* "I drive him mad", *razi ga-xadu* "he agreed". Compare *gale-* "outside" and note 2 on p. 80.

7. Some edited texts called Hopa dialect compared with the speech of my informants.

In the Hopa texts edited by ČIKOBAVA 1929 and 1936 there occur only minor differences from the dialect of my informants. The main difference lies in the alternants of the PE, but I shall show that this is a more or less cosmetic problem.

PE.

a) *v-*. In Čikobava's notation the Hopa dialect of that period has *v-* almost everywhere: *vimxor* "I eat it", but also *movimer* "I bring it hither", *mevimer* "I take it away", *dovidušun* "I shall think it over", *mendavulur* "I go far away", *vputxur* "I am flying", and that would show that the alternants *-e-*, *-o-*, *-A²-*, *-o-* of the modern dialect are recent innovations. I do not believe this is true as can be seen in § 6. I came to the conclusion that Čikobava avoids *V+V* just because he is influenced by his native Geo., which has an element *v-* here, and by his profound knowledge of WL dialects that have an element *b-*, or *v-*, here. But in Hopa forms Čikobava's *v-* is not an element, it merely denotes a glide between two vowels and can be left out. Cf. also *mešvarat'i* "I dived into it" where Čikobava uses *-r-* as a Hiatusliger instead of his normal *-v-*.

My view is supported by occasional forms lacking *-v-* (*doidušun* "I shall think it over", *gjoogineret'i* (ČIKOBAVA 1929, 33,24) with *gj¹-o²-o³* instead of his normal notation *gevo-* "I made him get accustomed to it") and cases like *jovopšit* (ČIKOBAVA 1929, 99,9) "we filled it to the brim" for *j¹-o²-o³*. I explained *-o²-* as a copy of the version vowel *-o³-* in the second person form, in this case *j-o-pšit* "you plur. filled it to the brim" (see note 8). It cannot,



therefore, be assumed that *jovopšit* (99,9) proves that there was first some vowel colouring *jevo* > *jovo* after which *-v-* was dropped. Such forms should not be regarded as printing errors, nor should they be seen as the first instances of a future development.

Vputxur "I am flying" is another matter. There may very well be different solutions in subdialects for the *-o-* of my informants before *-p-*, *-p²-*, *-b-* and *-m-*, cf. *do-p²-patxi* (ASATIANI 1974, 161,178) "I dusted it by beating or shaking" (this also in WL dialects).

b) *m-*. The alternants of *m-* are the same as in the speech of my informants.

c) *g-*. The alternants of *g-* show no differences, but the notation is not always consistent.

PV. With *je-* we see a considerable number of alternants *-e-* and *-i-* in an environment that now requires *je-* and *j-i-*. Čikobava uses for "he got up" the forms *jiselu*, *iiselu*, *eiselu* and *iselu* where the modern language has only *jiselu*. To Čikobava's form *kiselu* "he got up" (which is fossilized k^1-i^1 , see note 12) my informants have *kiselu*, *kajiselu* and *kojiselu*. Another example of *i-*, now *ji-* only, is ČIKOBAVA 1929, 68,4: *caša iiq'onop't'u* "he took it up to the sky", and 33,7: *iipšeret'u* "he had filled it to the brim". In the texts cases of *kjebzdi*, *kajebzdi* and *kojebzdi* "I took it" appear, but there are older forms having *ke-*, e.g. *kepčkindu* (ČIKOBAVA 1929, 33,80), now *kjepčkindu* or *kojepčkindu* "I appear". In § 6 some cases of *ke-* in the modern language are shown.

To *-ok'o-* we meet *k-ak'o* but no *k-ok'o* (this is probably a recent innovation).

In the texts edited by ASATIANI 1974 differences from the speech of my informants are manifold.

PE.

v-. Asatiani rightly breaks away from the tradition of Čikobava in her notation for V+V, but there are many pitfalls here, especially concerning *-j-* (her native Geo. has no *j*). This is especially clear in her notation for *ge-+o-* (*-o²-* and *-o³-*) where she has *kogeobapan* (75,9) "they pour it over it" (*geo-* for my *gj-o³-*) but in the same text *gjoxvapan* "they scatter it" (*gjo-* for my *gj-o³-*). In first person subject forms she writes *geo-* too, so it would seem that Soviet Sarp distinguishes *geogzap* "I stir (the fire) up" from *geogzap* "you stir (the fire) up" in the accent pattern only (cf. § 5). $g^e-o^2-o^3-gzap$, g^e-o^3-gzap would be more in accordance with the facts in Turkish Hopa. We cannot decide here without Soviet Sarp informants, of course.

PV. Although the Sarp dialect seems very conservative in having *kepti* (*kaepti*) (112,9) "I went upwards" and *kezdi* (104,64) "you took it", *kezdu* (105,123) "he took it", *kemzdit* (104,64) "take me", *ezdipan* (108,5 and 9) "they take it" (where *ՇԻՈՅԱՎԱ* already has *je-*) it presents many innovations that are horrible to Hopa ears.

To begin with the most deviating forms, we see *ki*¹⁻ and *ku*¹⁻ as new alternants of *ko-* in clusters with *VV-i-* and *VV-u-* respectively: *kiičaminu* (110,6) "he scratched himself" (the form *ičaminu* in Hopa does not admit *ko-*), *kudulut'axupan* (75,7) "they break (the eggs)".

Vowel colouring where Hopa dialect does not admit it is abundant: *ux-u*³⁻ (for *ox-u*³⁻) in *kuxuktapan* (75,6) "the mix it into it", *uxuktaps* (160,102) "he mixes it into it". Vowel colouring is especially virulent before PV3 with *VV-o-* and *-a-*, but it even appears in environment without any *VV*; *mi*¹⁻-*žo*¹⁻-*p*²⁻-*xvit* (160,155) "we have thrown it away", *gu*¹⁻-*la*¹⁻-*nc'ilaxei* (161,219) "wring out (person), i.e. a long person" and the like can hardly be called Hopa dialect.

VV. I can not help mentioning an odd alternant *-e-* in *koneγu* (103,34) "he took it to him".

Root. In *kanaškvu* (103,6) "he left it" and comparable forms we see the morpheme boundary is different from Hopa practice (*kanašku*) with roots ending in *v-*. This occurs in all Soviet texts called Hopa dialect. It may show Mingrelian influence, but some WL dialects have such forms too.

8. *Ko-*. The element *ko-* is different from the other preverbs. This is already evident from its distribution as I showed in the preceding sections.

As to the meaning I quote DUMÉZIL 1967 (pp. 9 and 10):

Les préverbes, qui sont toujours, là où ils se présentent, le premier élément de la forme verbale, sont très nombreux: 8 monosyllabiques, simples, et plus de 40 disyllabiques, composés pour la plupart d'un des préverbes simples suivi d'une seconde syllabe ayant la même voyelle, qui n'existe pas isolément.

Pour chaque verbe, il y a un préverbe qui, sans en modifier le sens, le met à l'aspect soit déterminé, soit perfectif:

1) verbes simples: la grande majorité reçoit dans cet emploi le prév. *do-* (dont le sens plein est "vers le bas": ainsi *do-du-me* "je le pose"¹⁵; les verbes qui supposent un objectif à quelque distance ("aller", "envoyer", "emporter"...) prennent *mende-*; un autre petit groupe, dont on ne peut définir le principe d'unité ("manger", "boire", "nourrir", "remplir"..., tous verbes à VC zéro), prend *o-*.

¹⁵ In reality: "tu le poses". And **du-me* does not exist, at least in Hopa [T. Amse].

2) Verbes déjà pourvus d'un préverbe significatif: l'aspect déterminé est donné par la préfixation à ce préverbe du prév. *ko-*, dont c'est presque le seul emploi, et qui attire l'accent (cependant *k.or.e.n* "il existe", à côté de *r.e.n* "il est", copule; *ko.b.zir.i* "je l'ai vu").

L'aoriste se présente le plus souvent à l'aspect perfectif, sauf dans l'interrogation et dans la subordination, grammaticale ou logique, à un autre aoriste.

...Le sens et l'emploi propres des préverbes simples et de plusieurs des composés se laissent définir, mais, même là, les emplois figurés sont nombreux et parfois peu explicables. Beaucoup des préverbes composés n'ont qu'un emploi très limité, encore insuffisamment étudié:

1) Préverbes simples (outre *do-*, *o-*, *ko-*, v. ci-dessus): *mo-* "vers ici", *me-* "vers là (horizontalement)" et "contre qqch. de vertical", et aussi appliquant l'action à un seul objet, à un seul cas; *go-* "autour, dans une masse"; *e-* "vers le haut; sur (en montant, ou vu du bas)"; *ge-* "vers le bas; sur (en descendant, ou vu du haut)".

2) Préverbes composés. Les plus usuels sont (formant souvent des couples): *ama-* "dans (une maison, un lieu fermé)" et *gama-* "hors de (*id.*)", avec mouvement; *molo-* "dans", sans mouvement; *ele-* "sur une pente ascendante" à côté de *gele-* "sur une pente descendante, sur le bord (d'un précipice)"; *ec'e-* "sous (du point de vue du haut)"; *gec'e-* "sous (du point de vue du bas)" (p.ex. être suspendu au plafond, à un arbre); *dolo-* "dans un creux vertical", avec ou sans mouvement; *eše-* "hors d'un creux"; *geše-* "entre"; *goc'o-* "devant, contre"; *golo-* "devant, en passant"; *ek'e-* "au pied de, à côté et en bas de"; *mek'e-* "allant au-delà de, en face de"; *mok'o-* "venant d'en face"; *meye-* "allant en passant par-dessus"; *moyo-* "venant en passant par-dessus"; *mele-* "là-bas, au delà"; *molo-* "de ce côté-ci"; *meše-* "sous (horizontalement), dans (un tunnel, un lieu étroit)"; *mošo-* "venant de dessous, de l'intérieur"; *ok'o-* "réciproquement"; *oxo-* "en liberté, largement" (?); *mende-* "vers là-bas" (un point plus précis ou plus éloigné que *me-*?).

Before Dumézil, ČIKOBAVA 1936 gave examples with preverbs in § 37 (pp. 117-129). He writes on *ko-* on p. 119:

*zmnam šeižleba dairtos dadast'urebiti nac'ilak'i ko- "k'i" ("ke" imerelisa da "kve" rač'ulisa); es nac'ilak'i čveulebrivad daertvis p'reverbian zmnas, magram šeižleba up'reverbosac daertos: kučkit'u icoda (k'i icoda), "keicoda" ... kožiru (33,26) naxa, "kenaxa" ... gjari kočes (45,28) sač'meli ač'ames, "p'uri sces" ... tavistavad exadia, rom es nac'ilak'i ver daertvis uarq'opits pormas: va učkit'u ar icoda (da ara: *va kučkit'u). (The affirmative particle *ko-* is sometimes affixed to the verb (Geo. *k'i*, Imeretian *ke-* and Rač'ulian *kve-*); this particle is usually affixed to the preverbed verb but it also occurs with a verb without a preverb: *kučkit'u* "he knew", *kožiru* (33,26) "he saw it" ... *gjari kočes* (45,28) "they gave it for food" ... It goes without saying that this particle cannot be affixed to the negative form: *va učkit'u* "he did not know" (and not: **va kučkit'u*)).*

It is clear in the first place that Čikobava calls *ko-* a particle and not a preverb. The comparison with Geo. *k'i-* proposed by him is however dubious as *k'i-* can obviously occur with negations and must therefore have a quite

different meaning. And the same applies for *ke-* and *kve-* in modern Geo. dialect texts even if they seem phonologically more plausible; this last-mentioned equation was proposed by V. TOPURIA in *Svanskij jazyk I*, Tbilisi, 1931, p. 65, as can be read in G.A. KLIMOV'S *Ėtimologičeskij slovar' kartvelskix jazykov*, Moskva, 1964¹⁶.

There is no more literature on the subject. As these descriptions are unsatisfactorily elaborate and as they are incompatible with one another besides, I shall subject them to a new examination.

9. Syntactic investigation.

To begin with I marked in ČIKOBAVA 1929 all cases of a preverb or a preverb combination with pencils variously coloured for every preverb. In doing so it was at once conspicuous that *ko-* without a following preverb concerns a limited number of verb forms. And also that some preverbs are very seldom preceded by *ko-* (so *menda-*) while other combinations are very frequent.

To find out more about the reasons for this distribution I submitted several tales from ČIKOBAVA 1929 to my informants in which I stripped the cases with *ko-* from this preverb and, the other way round, provided the cases without *ko-* with this preverb. Their reactions to such forms led me to my conclusions on the meaning of *ko-*.

It proved possible to drop *ko-* nearly everywhere without causing a difference in the translation, while it proved impossible to add *ko-* in the great majority of cases. Nevertheless there are only a few stories in which *ko-* does not appear at all: 138, 139, 177, 178, 179, 191, 199, 201, 220, 221, 222, 223,

¹⁶ I quote TOPURIA 1967 (p. 64): "b. ču samgvare danišnulebitaa cnobili: tandebulad (ix. zemat), c'indebulad (§ 16 C 12) da dam'k'icebit nac'ilak'ad. amis ponetik'ur-gramat'ik'uli šesatq'visi megrul-č'anurši aris ko (č'an. gram., § 60, megr. gram., § 110) da kartulši kve (sv. č = kart. megr. k: ču = ko, kve; šd. lšx. čomin = megr. kimin-u = kmn-a; Emigr. mosoxov. 1692). kve gavrcelbulia umerelsa, rač'ulsa da xevsurulši (Sum. Geogr. 27, 812. qevs. mas. 304). da, žvel žeglitagan, visramianiši: mšvidobit kue dažed (91_{17,18}), ra vixi xark'meltagan kue čamovida (107₃), igi kue daagdo (125-)... ko 'sa da kve's minišnelobit svanurši žaljan xširan ču ixmareba". (Ču is known in three uses: as a preverb (see above), as a preposition (§ 16 C 12) and as a confirmative particle. Its phonetical and grammatical counterpart in Mingrelian and Laz is *ko* (MARR 1910, § 60; I. KIPŠIDZE, *Grammatika mingrel'skogo (iverskogo) jazyka*, St. Petersburg, 1914, § 110) and in Georgian *kve* (Svanetian č = Geo. and Mingr. k-: ču = ko-, kve; cf. Lashkhurian čomin = Mingrelian kimin-u = Georgian kmn-a; N. MARR, K date emigracii Mosoxov iz Armenii v Svaniju, I.A.N., Petrograd, 1916, 1692). *Kve* is widespread in Imerelian, Rachulian and Khevsurian dialects (M. Č'ERETELI, Sumerian and Georgian, *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1913 October and 1914 January; xevsurulši masalebi gabuuris mier šek'rebili, c'elic'deuli I-II, t'p'ilisi 1923-1924), and, with old stems, in the visramiani: mšvidobit kue dažed (91_{17,18}), ra vixi xark'meltagan kue čamovida (107₃), igi kue daagdo (125-). Ču is frequently used in Svanetian with the meaning of *ko, kve*).

224, 225, 229, 233, 234, 235, 236 and 238. Such stories are very short ones with the exception of 191 (called *Xopa*) that is conspicuous by its descriptive character.

We saw that the meaning of *ko-* is called affirmative by Čikobava, determinative by Dumézil. Now let us consider the aorist concatenations and *ko-*. A Laz aorist form essentially admits two interpretations, e.g. *jiselu* "[then] he got up" and "he has/had got up". So there is the possibility of placing the action before or after the Orientation Period — OP being the point in time with respect to which the speaker localizes the event in question temporally. The context will in most cases force the hearer to a choice.

We may get the impression from the texts that *kojiselu*, unlike *jiselu*, means exclusively "[then] he got up". This is a comparatively short event which contains a transition (e.g. from a lying to a standing or sitting position) while the situation expressed by "he has/had got up" is durative. This difference gives the impression that "aspect" is concerned: ČIKOBAVA 1929, 54,2: *ar tarlažik č'umaniši ordo iselu* (= modern Hopa *jiselu*) *do xožepe kagamiqonu* "a farmer had got up early in the morning and [then] led the oxen out into the open".

ČIKOBAVA 1929, 88,2: *ezizi č'umaniši ordo kiselu* (= modern Hopa *kojiselu*), *joğurtepe mteli gjuveržis kodolobu*. "Ezizi [then] got up early in the morning and poured all yoghurt into an earthen pot".

Meanwhile this is all an illusion: nothing prevents us from interpreting *kojiselu* once in a while as "he has/had got up". This is proved in the first place by the occurrence of *ko-* in the plusquamperfect form: ČIKOBAVA 1929, 93,13: *pužiša vidamint'u, amma puži komoxteret'u* "I intended to go to the cow, but it turned out the cow had come already", in the second place by the fact that *ko-* occurs with the aorist in a subordinate clause. For if we suppose that *ko-* with an aorist always points at the initial point we must come to the conclusion that *ko-* with an aorist form followed by a conjunction (*-ši* "when", *-na* "when", *-č'k'ule* "after") is not possible as the conjunction always points at the period after the aorist event: *jiselu-ši* "when he had got up", *jiselu-na* "when he had got up", *jiselu-č'k'ule* "after he had got up". We indeed find normally: *mtugi kožiru. žiru-ši nank'ap'u* "he set eyes on the mouse. When he had seen it (without *ko-*!) he attacked it". My informants also keep to this rule, e.g. ČIKOBAVA 1929, 46,10: *em vaxtis ar sesi šignu* (or *košignu*): *bič'epe! ašo komoxtit, ašo! gza ak ren! aja na šignu* (*košignu* is impossible) *osmanik koguišašu*. "At that moment he heard a voice: 'Boys! Come this way, this way! Here is the road'. When he had heard this Osmani got confused".

We nevertheless find forms with *ko-* in such subordinate clauses in ČIKOBAVA 1929: 17,5: *kogeče(s)-šk'ule* "after they had beaten him"; 32,17: *kiselu-*

ši (=modern Hopa *kojiselu-ši*) “when he had got up”; 42,30: *koč’k’o-muč’-k’ule* “after he had eaten it all”. My informants do not accept these forms except with a smile: it is slovenly style but not altogether impossible. Most important conclusion: it occurs.

Likewise there is (in the third place) nothing to prevent *ko-* from being used in an imperfect form: ČIKOBAVA 1929, 1,9: *xožak talibepe mušik’ala baraber imxort’eeenan, ek’ule q’vilepe ar jeris kok’obɣap’t’erenan* “the Hodzha ate off it together with his pupils, and after that they would gather the bones in one place”; *arkadaši diq’ves, bazikere kok’oburt’es* “they became friends, and they sometimes fought together”.

My informants kept saying in all cases of my experiment that the forms with *ko-* mean exactly the same as the same forms without *ko-*. It is therefore usually possible to drop *ko-*. Conclusion: *ko-* is never compulsory and it adds some meaning.

I now give some examples (all from tale 50 called Zekie) in which it is impossible to add *ko-* according to my informants:

ac’i man-ti ešo domoɣodes-na, nu q’van nana do babak? ažaba amseri tis nu momidgin? antepe isimadep’t’u do guiši bāngalis nusimint’u do čumert’u ežillepe mundes mulvan do modelapan-ja. “If they will have treated me like that, too, what can father and mother then do? Well, what is hanging over my head tonight? This is what he thought and he listened to the beating of his heart and waited, thinking: when will the devils come and drive me mad?”

osmani-ti oɣaɣalušeni dixaziru, do ar k’ele k’ai ac’onu, hama ar k’ele-ti aškurinet’u. “Osmani also prepared himself for speaking, and he liked it on the one hand but was scared on the other hand”.

osmanik otxo c’anas ɣalt’ibas dik’itxeret’u do didi mektebis ok’itxu un’u. “Osmani had learned for four years in ɣalt’iba and now wanted to study at the secondary school”.

ma xusut’ reiziši bere vore, xopaša mevulu. “I am the son of leader Xusut’, I go to Hopa”. (Two lines further it is possible to add *ko-*: *hajde, moro čkinti Xopak’ele komevulut do isa vidat!* “Come on, we are going in the direction of Hopa for some time now, so let us go together”).

dotanu. “it dawned”.

tku: “*ažaba, čkimi dulja muč’o meč’k’odasunon?! mektebis var amamiqones-na, nu p’a?*” “He said: ‘Well, how shall my case end? If they will not have admitted me at school, what can I do?’”



mušeni moxti? "Why have you come?"

guiktu (also: *koguiktu*), *dadi mušis oxvec'u, žur kotumeš dolma doxvenapu do aγas mendiγu*. "He turned round, and begged his aunt to make a dolma of two chickens and took these to the Ağa".

ayak dočinadu muši xezmekjaris do osmani mektebiš mudiriša mindiqonu do mektebli diq'u. "The Ağa instructed his housekeeper to lead Osmani to the director of the school and so he became a pupil".

osmanik dersepe dīdo k'ai igurap'i'u, muellimepes k'ai ževabi mečap'i'u. osmanis k'ai ac'onu. Maniša xolo baba mušis mektubi duč'aru do duc'u mteli muši ambai. "Osmani learned his lessons very well, and he gave good answers to the teachers. Osmani liked it. He at once wrote a letter to his father and told him all his news in full".

mitxanepe moxteret'es do čkini zekie mork'vet'es (nixirelet'es). "Some people had come and had abducted our Zekie (had stolen her for themselves)".

I do not want to leave unmentioned the only case of *ko-* in the text where my informants really cannot use it (they react with utmost abhorrence). This is ČIKOBAVA 1929, 130,37: *ir xolok abdesi keč'opu* (= modern Hopa *kječ'opu*) "everyone performed the ritual ablution". My informants can only use *ječ'opu* in connection with *abdesi*.

As we have to reject the "aspectual", determinative interpretation of *ko-* we must give another solution: *ko-* is **introductive**, the speaker wishes to introduce a new situation to the hearer, a situation that represents a clear-cut break with the situation the hearer is supposed to have in mind. **The form without *ko-* is on the other hand descriptive**, something is added to the situation that is already present in the hearer's mind, or is a natural continuation of it. In most cases the speaker has a choice to see the situation he wants to convey either as "new" or as a specification.

The fact that *ko-* evokes a situation that is new for the hearer makes that it is sparingly used in concatenations. If one verb form contains *ko-* and this narrated event is therefore new to the hearer the rest of the concatenation can again be descriptive, for those narrated events automatically arise from the picture that is now present in the hearer.

Some examples from ČIKOBAVA 1929:

105,2: *aišek iapaği t'araγis kogeču, dotxu do osmanišeni c'inek'i došu* "Ayše then carded the wool, she spun it and knitted socks for Osmani".

8,13: *ar teli kodikaču do t'ibas dolonču, tutaši landes uxitont'u. teliten mudu-met'u tutas; ar čkva teli muizdu-ši mutxanis komayu teli. xožak muizdu, muizdu teli xolo va mustu.* "He took a rope and lowered it into the lake, he shoved it toward the moon's reflection. He closed it round the moon. When he once again raised the rope, the rope got caught at something. The Hodzha pulled and pulled at the rope but it did not come loose".

8,29: *xoža beepes geide idu do ... dolokunepe dok'oobu, k'azjaji kogobu do muklimu, doč'u.* "The Hodzha went after the children... and gathered their clothes, poured paraffin over them and set fire to them, burned them".

30,11: *ek ketok ar žaš tude k'vinči kožiru do emuk'ele unk'ap'u. k'vinči jeputxu do daha ekole kodoxedu.* "Keto saw a bird there under a tree and hurried towards it, the bird flew up and sat unexpectedly down a little further".

30,32: *naibik ia bere kožiru do lezgepe dužoxu. naibik keto keč'opu (= modern Hopa koječ'opu) do muši bere doq'u.* "The boss saw that child and called the Lezghians. The boss bought Keto and made her his own child".

34,26: *čxomik bere k'ap'ulas kogixunu, mzoγas doloxtu, doloxtu, mzoγaši doloxe ar k'ajaluγis komešoxunu.* "The fish made the boy sit on its back, dived deep into the sea, and placed him in a cave on the sea-bottom".

Ko- usually denotes an event that comes as a surprise to the hearer, is unexpected: *arkadaši diq'ves, bazikere kok'oburt'es* "they became friends, sometimes they also fought together"; *imxort'eenan, ek'ule q'vilepe ar jeris kok'obγap'i'erenan* "they ate off it and afterwards they would (indeed) gather the bones in one place" (one would expect them to throw the bones away, but they collected them to revive the sheep). *pužiša vidamint'u, amma puži komoxteret'u* "I intended to go to the cow, but the cow turned out to have come already (to your and my amazement)".

The fact that the introductory form evokes a situation that is new brings about that the interpretation of the aorist form with *ko-* will also be "from the initial terminus" (*kojiselu he* "[then] got up", OP before the narrated event) even if this is not necessarily so. For the same reason *jiselu-ši* "when he had got up" is substantially more usual and normal than *kojiselu-ši*.

The preverb *menda-* seldom occurs preceded by *ko-*. We only find *ՇԻՌՈՅԱՎԱ* 1929, 51,1,5 and 9; *komedac k'edu* "he cared for him". My informants deny the possibility of **komindiq'onu*, *komindiγu* beside *mindiq'onu* "he led him away", *mindiyu* "he took it away". The preverb *menda-* "far away" specifies a locomotion as covering a long distance. And it is awkward to give a specification which is at the same time a new piece of information.

10. *ko-* in a verb form without a further preverb is rare. *Ko-* is possible in all persons (DUMÉZIL 1967 mentions 3rd person examples, and one could get the impression that other persons are impossible). Most conspicuous are the cases with a durative root: *koore*, *kore*, *koren* "I am, you are, he is", *komiɣun* "I have sth. (inanimate)", *komiɣ'oun* "I have sth. (animate)", *kučkin* "he knows", *kobʒiop* "I see/find it", *kogšuns* (ČIKOBAVA 1929, 44,1) "you remember it", *koʒant'u* (ČIKOBAVA 1929, 45,31 and 157,32) "he was resting". But a few non-durative roots also occur with *ko-* alone: *gjarı kočes* (112,27) "they gave it for food", *buʒi kopēi* (122,4 erroneously *gopēi*) "I gave it the breast", *kuk'atepan* (140,34 and *passim* in this tale) "they add it to it".

We saw in the preceding pages that one is easily tempted to simplify the difference between *jiselu* and *kojiselu* to *jiselu* "he has/had got up" and *kojiselu* "he [then] got up", and this gives the impression we are dealing with aspect. But with a durative root, in which there is no initial or ending terminus, such an approach is impossible: *ren* "he is", *koren* "he exists", *oxorʒa miɣ'oun* "I have a wife", *oxorʒa komiɣ'oun* "I have a wife" cannot be viewed as a long remaining situation versus a short situation.

We found that *ko-* introduces a new situation to the hearer, and this is also the case with a durative root in the sense that a situation which in itself is not new at all is presented as something unknown to the hearer which is bound to change his evaluation of an occurrence to which it serves as a background: *oxorʒa komiɣ'oun* "[now you must know] I have a wife", and this is lacking in the descriptive *oxorʒa miɣ'oun* "I have a wife". So there is only a slight difference in the translation of both forms: *gjarı xaziri kuɣut'u* "[now you must know] he had dinner ready" and *gjarı xaziri uɣut'u* "he had dinner ready", *ar k'at'u t'u* "it was a cat" and *ar k'at'u kort'u* "[now you must know] there was a cat".

In this way I have with the introductive solution reduced the "aspectual" and the "non-aspectual" cases with *ko-* to a common denominator, and I reach a conclusion that is different from that of Dumézil and Čikobava.

It is conspicuous that *ko-* never occurs with verb forms with VV-*i-* of verbs that have the same root in present and aorist forms like *igzals* "(the watch) goes", *igzalu* "he started on his way" (no **kigzals*, *kigzalu*) (*kiselu* "he got up", modern Hopa *kojiselu* or *kajiselu*, is a contraction of *k-e-i-sel-u* and does not only contain *ko-* but also the preverb *je-*, old-fashioned *-e-*). Also the imperfect forms with a preverb from the ingressive root *-d-* "to go", e.g. *nit'u* "he went there", *muıt'u* "he came hither", do not admit *ko-*. I have not been able to trace why *ko-* cannot appear in such forms.

11. ČIKOBAVA 1936 (p. 119) says: "*tavistavad exadia, rom es nac'ilak'i ver daertvis uarq'opits pormas: va učkit'u ar icoda (da ara: *va kučkit'u)*". I translate: "it goes without saying that this particle *ko-* cannot be affixed to the negative form: *va učkit'u* "he did not know" (and not: **va kučkit'u*). The same applies for the negation *mo* "may it not": *mo gaškurinet'as* "don't let it frighten you", and not **mo kogaškurinet'as*. On this fact Čikobava probably bases his conclusion that the affirmative particle *ko-* means "yes" (in Laz *ko, ho* is "yes").

There is much that argues for the view that *ko-* is a particle: its role is different from that of the preverbs PV1, 2 and 3 that can all of them appear in the mazdar unlike *ko-*.

The fact that *ko-* is lacking in the negative verb form, however, can easily be explained in the introductory approach of the meaning of *ko-*. If one says "they do not get up", *va jiselan*, this agrees with hearer's expectation that they will get up. It is for this simple reason that it is impossible for a speaker to evoke with a negation a totally new situation: *ko-* is excluded, speaker can only use the descriptive form.

12. I finally mention the only case in which *ko-* could not be dropped, the heading of tale 1 in ČIKOBAVA 1929, *xožak konagnu* "the Hodzha understood". *xožak nagnu...* "the Hodzha understood..." is only possible according to my informants if an object is added. Therefore, if one omits *ko-* in the word *konagnu* in this heading, the point of the anecdote gets lost.

Betuwestraat 24
 Amsterdam-Holland

Tine H. AMSE-DE JONG

BIBLIOGRAPHY

- ASATIANI 1953: ASATIANI, Irine, *Preverby v zanskom (megrel'sko-čanskome) jazyke* [The preverbs in the Zan (Mingrelian-Laz) language], Avtoreferat dissertacii, A.N. Gruzinskoi S.S.R., Institut jazykoznanija, Tbilisi, 1953.
- ASATIANI 1974: ASATIANI, irine, *č'anuri (lazuri) t'ekst'ebi I: xopuri k'ilok'avi* [Laz texts I: Hopa dialect] s.m.a.e.i., masalebi kartvelur enata šescavlisatvis VI, tbilisi, 1974.
- ČIKOBAVA 1929: ČIKOBAVA, arnold, *č'anuri t'ekst'ebi I: xopuri k'ilok'avi* [Laz texts I: Hopa dialect], t'p'ilisi, 1929.

- 1936: —, *č'anuris gramat'ik'uli analizi t'ekst'ebiturt* (Laz grammatical analysis with texts), t'p'ilisi, 1936.
- 1938: —, *č'anur-megrul-kartuli šedarebiti leksik'oni* [Laz-Mingrelian-Georgian comparative dictionary], t'p'ilisi, 1938.
- DUMÉZIL 1967: DUMÉZIL, Georges, *Documents Anatóliens sur les langues et les traditions du Caucase IV, Récits lazés en dialecte d'Arhavi* (*parler de Šenkôy*), Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes, Section des sciences religieuses, volume LXXIV, Paris, 1967.
- K'ARTO'ZIA 1972: K'ART'OZIA, guram, *lazuri t'ekst'ebi* [Laz texts], tbilisi, 1972.
- KLIMOV 1964: KLIMOV, G.A., *Étimologičeskij slovar' kartvel'skix jazykov* [Etymological dictionary of the Kartvelian languages], Moskva, 1964.
- MARR 1910: MARR., N., *Grammatika čanskago (lazskago) jazyka s xrestomatijeju i slovarem* [Grammar of the Laz language with examples and a dictionary], St-Petersburg, 1910.
- Q'IPŠIZE 1939: Q'IPŠIZE, iosip, *č'anuri t'ekst'ebi* [Laz texts], t'p'ilisi, 1939.
- TANDILAVA 1972: TANDILAVA, zurab, *lazuri xalxuri p'oezia* [Laz folk poetry], batumi, 1972.
- TOPURIA 1967: TOPURIA, varlam, *šromebi I* [Works I], tbilisi, 1967.
- ŽGENT'I 1938: ŽGENT'I, sergi, *č'anuri t'ekst'ebi, arkabuli k'ilok'avi* [Laz texts, Arhavi dialect.], t'p'ilisi, 1938.

III. HISTOIRE

L'ICÔNE DE SAINT GEORGES DU MONT SINAÏ AVEC LE PORTRAIT DE DAVIT AḠMAŠENEBELI

Le déchiffrement presque total de l'inscription en géorgien qui se trouve au bas de l'icône du mont Sinaï représentant saint Georges permet d'identifier avec une quasi-certitude le roi figurant à la droite du saint: ce serait l'unique portrait de Davit Aḡmašenebeli, probablement peint de son vivant de surcroît, parvenu intact jusqu'à nous.

De toutes les antiquités géorgiennes du mont Sinaï, l'une des plus importantes est, sans conteste, l'icône de saint Georges où figure le portrait d'un souverain géorgien. Son existence est connue des milieux scientifiques depuis 1856, date à laquelle l'archimandrite Porfir Uspenskij publia les résultats du voyage qu'il avait effectué en 1845 au Sinaï: au monastère Sainte-Catherine, sur un des murs de l'église Saint-Etienne, il avait vu une vieille icône représentant saint Georges et un roi géorgien de la famille des Bagrat'ion¹. Lorsque A. Cagareli s'y rendit, en 1883, elle avait disparu. Il publia néanmoins cinq ans plus tard la description que lui en avait faite P. Uspenskij et une copie, malheureusement de seconde main, du portrait du roi². Et les choses en seraient restées là, si en 1908 V. Benešević, qui avait fait à son tour le voyage du Sinaï, n'avait retrouvé, par hasard, parmi des vieilleries mises au rebut par les Sinaïtes, la fameuse icône. Il tenta en vain d'en obtenir une photographie et se borna donc, dans l'article qu'il lui consacra en 1912, à la décrire, ainsi que les inscriptions en grec et en géorgien qu'elle contenait. Dans le texte géorgien, dont il ne restait qu'un fragment tant il était détérioré, V. Benešević rétablit le nom du roi: le portrait, pensait-il, représentait Davit IV Aḡmašenebeli (1089-1125) et il avait dû être réalisé du vivant du roi, puisque ce dernier y était peint sans auréole³.

Depuis, pour étudier les monuments géorgiens du mont Sinaï (icônes et inscriptions), les chercheurs géorgiens ne disposent pratiquement que des descriptions et des photographies réalisées par les spécialistes étrangers. Ce fut d'abord, en 1958, l'ouvrage de G. et M. Sôtériou, où les icônes géorgien-

¹ USPENSKIJ 1856, p. 167.

² CAGARELI 1888, pp. 136, 139-140.

³ BENEŠEVIČ 1912, pp. 62-64.

nes étaient soigneusement décrites et reproduites en photographie. Sur l'icône de saint Georges qui nous occupe, l'inscription en grec qui indiquait le nom du roi représenté était illisible depuis plus d'un siècle au moins. G. et M. Sôtériou, y reconnaissant la lettre ω (ômega), reconstituèrent pourtant le nom Γεωργιος (Géorgios); ils en conclurent qu'il s'agissait de Giorgi III (1156-1184)⁴. Ensuite, K. Weizmann, qui avait pris part aux expéditions organisées au Sinaï par les universités d'Alexandrie, de Michigan et de Princeton de 1958 à 1965, entreprit d'éditer la collection complète des icônes byzantines du monastère Sainte-Catherine. Le premier volume, qui regroupe les icônes du VI^e au X^e siècles, est paru⁵, mais le second, qui doit traiter de notre icône, n'est pas encore publié à ce jour.

Dans l'ouvrage, sorti en 1972, qu'il écrivit pour le 850^e anniversaire de la bataille de Didgori, *Une victoire miraculeuse*, Š. Mesxia fit reproduire la copie, tirée des archives de P. Uspenskij⁶, du portrait du roi géorgien de l'icône de saint Georges. Tout comme V. Benešević, Š. Mesxia estimait que ce roi était Davit Aγmašenebeli. Il se disait, de plus, frappé par la ressemblance du portrait de l'icône de saint Georges et de ceux de la fresque de Gelati avec le portrait de Davit IV qui ornait la monnaie de cuivre battue à son effigie⁷.

Et puis, ces dernières années, on a constaté un regain d'intérêt pour les icônes du Sinaï, non seulement en Géorgie, mais aussi à l'étranger. En 1984, V. Silogava a souligné l'importance de l'icône de Saint-Georges qu'il convenait, à ses yeux, d'étudier enfin sérieusement: pour le faire, des spécialistes devaient, à son avis, se rendre sur place⁸. A. Mik'aberize qui eut cette possibilité fit à son retour une conférence à l'Université de Tbilisi: pour lui, le portrait pouvait être celui de Giorgi III. En revanche, au V^e Symposium international d'Art géorgien qui se tenait en 1986 à Padoue, dans un exposé intitulé "L'icône du monastère du mont Sinaï avec le portrait d'un roi géorgien", D. Mouriki expliqua que la position de D. et M. Sôtériou a évolué: eux qui ont reconstitué en 1958 le nom Géorgios considèrent maintenant, d'après le costume du roi et quelques détails, que l'icône doit dater du début du XIII^e siècle et représente donc plutôt Laša Giorgi (Giorgi IV)⁹. Pour en avoir le cœur net, M^e Mouriki a envoyé au printemps 1987 à l'Institut des manuscrits de l'Académie des sciences de Géorgie une diaposi-

⁴ SÔTÉRIOU 1958, pp. 131-132.

⁵ WEIZMANN 1976.

⁶ D'après V. Benešević, la copie faite par P. Uspenskij n'est pas de bonne qualité; quant à la seconde copie, faite à partir de la première par A. Cagareli, elle est franchement mauvaise (BENEŠEVIČ 1912, p. 63).

⁷ MESXIA 1972, p. 162 (Description des photographies).

⁸ SILOGAVA 1984, p. 11.

⁹ MAČABELI 1987, p. 108.

tive et une photographie de l'inscription géorgienne afin que le texte en fût définitivement établi, photographie d'une qualité suffisante pour permettre de lire l'inscription.

L'icône est un exemplaire intéressant de la peinture géorgienne sur chevalet ancienne (fig. 1). V. Benešević la disait peinte sur une toile fixée sur une planche de 30 mm d'épaisseur, et déjà très abîmée: "On peut être sûr que le nombre d'icônes retrouvées par la communauté du monastère (de Sainte-Catherine, D.K.) augmentera et qu'on leur rendra leur aspect originel puisqu'il est prévu d'ouvrir un vrai musée iconographique dans une des parties de l'église principale; mais une des plus belles icônes, celle qui représente le roi David le Constructeur, a commencé à se détruire lors de ma visite et il est certain que maintenant il n'en reste pas grand chose"¹⁰. Elle mesure 65 cm sur 60. A gauche, saint Georges, en pied, lève les mains, en signe de supplication, vers le Sauveur, représenté, lui, dans la partie supérieure¹¹. A gauche du saint, près de sa tête, une inscription grecque en majuscules: 'O 'Α[ΓΙΟΣ] ΓΕΩΡΓΙΟΣ (*ho hagios Géorgios*) "saint Georges". A droite, un roi couronné, portant un vêtement royal byzantin, qui tient dans la main droite un *labarum* et dans la gauche un rouleau. Près de l'épaule droite du roi, là où devait être écrit son nom, la peinture est trop endommagée pour qu'on puisse distinguer quoi que ce soit. Du côté gauche, on peut déchiffrer: ΠΙΣΤΟ[Σ] ΒΑΣΙΛ[ΕΥΣ] ΠΑΣ[ΗΣ] ΑΝΑΤΟΛ[ΗΣ] 'Ο ΠΑΓΚΡΑΤΩΝΙΑ-ΝΟΣ (*pistos[us] basil[eu]s pas[ēs] Anatol[ēs] ho Pagkratoumianos*) "roi croyant de toute l'Anatolie Pagkratounianos"¹². Au milieu de l'icône, entre saint Georges et le roi, de leurs épaules à leur taille, une autre inscription grecque. Il ne reste que des fragments de cette inscription du XI-XII^e siècle, en minuscules dorées, qui à l'origine comptait dix lignes, fragments que V. Benešević transcrits, sans traduction ni commentaire¹³. Il est certain, d'après ces fragments, que cette inscription grecque et le texte géorgien qui se trouve plus bas ne traitent pas du tout du même sujet. G. et M. Sôtériou pensent que c'est une prière adressée au Sauveur¹⁴. La 4^e et la 5^e lignes sont particulièrement

¹⁰ BENEŠEVIČ 1925, p. IV.

¹¹ D'après la description de V. Benešević, le Christ donne au roi une couronne (BENEŠEVIČ 1912, p. 64). Vu la détérioration de l'icône, cette scène ne se voit plus sur la photographie publiée par les Sôtériou; leur description ne comprend pas non plus cette scène (SÔTÉRIOU 1956, n. 152; 1958, p. 131).

¹² BENEŠEVIČ 1912, p. 63.

¹³ *Ibid.*, p. 64.

¹⁴ SÔTÉRIOU 1958, p. 131.

intéressantes. N'en ayant pas de reproduction photographique, nous donnons ici le texte copié par V. Benešević:

- ⁴ [--] ἄ[γί]ους [τόπ]ους [--] ha[gi]ous [top]ous
⁵ [--] στ[ηρ][-] δᾶδ' [ἄν]ακτι [--] st[er][-] dād' [an]akti,

que M^e T. K'auxcišvili a eu l'obligeance de nous traduire¹⁵: dans la 4^e ligne, il est question de "lieux saints" (ἅγιοι τόποι *hagioi topoi*), et dans la 5^e d'un "autocrate David" (δᾶδ' = Δα(υ)δ ἄναξ *dād' = Da(ui)d anax*). V. Benešević concluait seulement: "Il est clair que c'est le roi David le Constructeur (1089-1125), qui d'après la *Chronique* géorgienne a fait construire un monastère sur le mont Sinaï, qui est représenté"¹⁶.

En bas de l'icône, il y a une inscription en géorgien (fig. 2 et 3), dont V. Benešević a publié la translittération en *mxedruli*. Voici le texte tel qu'il l'a reconstitué:

- ¹ ✠--მა---ნ--მარტვლო-
² ა-----ბ`მ, ო`ლე---ორ
³ დ---ქარ[თ]ლთ[ა და] ს[ომეხთა და]
⁴ რანთა---ამე-ლს--
⁵ ხმიენ---არე---ა: ~¹⁷.

- ¹ ✠--ma---i--mart`wlo-
² a-----b`j, o`le---or
³ d---kar[t]lt[a da] s[omexta da]
⁴ ranta---ame-ls--
⁵ xmien---are---a: ~¹⁷.

L'inscription comporte cinq lignes; elle a été réalisée au XI-XII^e siècle, en *nusxuri* et en noir. La première lettre de chaque ligne est écrite en *asomtavruli*, ce qui signifie que chaque ligne commence par un mot nouveau. Autant qu'on puisse en juger à la vue d'une photographie, il n'y a aucun signe de séparation, mais les mots sont parfois isolés les uns des autres. Une ligne ondulée signale les abréviations. La partie médiane et la partie droite de l'inscription sont illisibles car la peinture y a totalement disparu; on peut seulement identifier, ici où là, certains mots et quelques lettres. En prenant en

¹⁵ Nous profitons de l'occasion pour la remercier ici.

¹⁶ BENEŠEVIČ 1912, p. 64.

¹⁷ *Ibid.*.

considération les fragment lisibles et le nombre de lettres manquantes, on parvient néanmoins à reconstituer à peu près le contenu du texte.

En tête de l'inscription, on peut voir une croix. La 1^e ligne débute par un ზ *asomtavruli* (ლ *l*); suivent sept lettres partiellement effacées, et donc illisibles; ensuite une adresse à un saint: [ჟ,მ,შ,რ,ს ჰე[---] ([წ,მ,დ,ა'ო მა[---] [c',m,d'a'o maf---]), que nous reconstituons, avec l'aide de V. Beneševič: [ჟ,მ,შ,რ,ს ჰე[შეღყო] ([წ,მ,დ,ა'ო მარტვლო] [c',m,d'a'o mart'wlo]). Puisque sur l'icône c'est saint Georges qui lève les mains en signe de supplication, il est logique de supposer que le nom du saint mentionné dans l'inscription est le sien, ce qui nous invite à lire la ligne de la façon suivante:

- 1 ზ [სღყო ყოფ] ჟ,მ,შ,რ,ს ჰე[შეღყო უ]ნ
 1 ლ[ოცვა ყავ] წმ(ი)დაო მარტვლო გ(იორგ)ი
 1 ზ [ocva q'av] c'm(i)dao mart'wlo g(iorg)i
 1 "Prie, ô saint Georges martyr".

La 2^e ligne commence par un ლ *asomtavruli* (ა *a*). Les lettres qui suivent sont à peine lisibles, ou franchement indéchiffrables. La fin de la ligne est assez étrange: après [-]ოჟ შ[-] ([-]ლენ მ[-] [-]Te m[-], surmontées de deux signes d'abréviation, on trouve ეჟ (ტვ *t'w*). Là où nous lisons ეჟ (ტვ *t'w*), V. Beneševič voyait, lui, აჟ (ორ *or*), pourtant impossibles à confondre avec elles. Le fait que ces lettres soient sous la ligne, et non pas à leur place ordinaire, laisse à penser. On peut supposer que ces deux lettres appartiennent à la première ligne, qui est très abîmée là où Beneševič lisait ჰე[შეღყო] (მარტვლო *mart'wlo*) "martyr"¹⁸. Bien que cette explication nous paraisse hautement probable, on peut en admettre une autre. Si la première de ces lettres est un ე (ბ *x*), et non un ე (ტ *t'*), alors, après suppression de l'abréviation et reconstruction, le fragment შ[-]ეჟ[---] (შ[-]ხვ[---] მ[-]xw[---]) peut se lire: მახვლი მესიისა / მესიის მახვლი (*maxwli mesiisa / mesiis maxwli*) "glaive du Messie". Cette épithète de défenseur du christianisme entre effectivement dans le titre des rois géorgiens sous Davit Aymašenebeli¹⁹. Cette version est donc acceptable si l'inscription date bien de son époque. La photographie n'est pas assez claire pour permettre de trancher la question. Il faudrait pour choisir aller étudier l'icône elle-même. Il est en tout

¹⁸ Peut-être à la suite des travaux opérés pour consolider la peinture de l'icône: "Photographier les icônes était souvent difficile car elles étaient couvertes d'une couche de laque pour être préservées de toute détérioration et quelques-unes étaient très froissées" (BENEŠEVIČ 1925, p. IV).

¹⁹ K'AP'ANAŠE 1969, pp. 70-73; KAPANADZE 1958, pp. 39-47.

cas, en l'état actuel des choses, impossible de rétablir la 2^e ligne; on ne peut y lire que:

- ² 𐌆[---]𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]
² 𐌔[---]𐌕[---] 𐌔[---] 𐌕[---] 𐌔[---] 𐌕[---] 𐌔[---] 𐌕[---]
² *a[---]m [---] b[---] [---] l'e m[---]t'w.*

Les 3^e et 4^e lignes de l'inscription sont les plus importantes car c'est dans ces deux lignes que figure le titre du roi représenté et probablement, selon nous, son nom. Le texte se présente ainsi:

- ³ 𐌆[-----]𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]
⁴ 𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]
³ 𐌆[-----]𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]
⁴ 𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]
³ *d[-----]'a'ka'r'i,t'[-]t'[-]*
⁴ *ran,ta[---]t'a m,p'q'[-]l's'a'*

que V. Benešević lisait:

- ³ 𐌆[----] 𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]
⁴ 𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]
³ *d[----] kar[t]lt[fa da] s[omexta da]*
⁴ *ranta [---]ame[-]ls*
³ D[----] des Géorgiens [des Arméniens et]
⁴ des Ranes [-----]"

Après le 𐌆 (𐌆 *d*) *asomtavruli* de la 3^e ligne, V. Benešević a laissé quatre blancs, puis il a reconstitué: 𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---]𐌔[---]𐌕[---] (*kar[t]lt[fa da] s[omexta da]*) "des Géorgiens et des Arméniens et". Si nous prenons garde qu'après le 𐌆 (𐌆 *d*) il manque sept lettres et non pas quatre, comparée avec les autres lignes, la 3^e telle qu'il l'a reconstituée est anormalement longue. De plus, cette reconstitution du titre du roi nous semble douteuse car l'ordre des possessions énumérées ne correspond pas à celui des sources historiques.

En fait, de la 3^e et de la 4^e lignes il ne reste que d'infimes fragments: "des Géorgiens" à la fin de la 3^e et "des Ranes" au début de la 4^e. Or, le titre des rois géorgiens énumère généralement toutes leurs possessions, dans la mesure où cette énumération exprime le processus historique d'extension et d'unification de la Géorgie. Ainsi, les premiers rois de la Géorgie unifiée portaient le titre de "roi des Abkhazes et des Géorgiens", plus des titres byzantins. Leur titre fut définitivement fixé au temps de Davit Aymašenebeli: sous son règne, en effet, à "roi des Abkhazes et des Géorgiens" fut ajoutée la mention "roi des Ranes/Hères, des Kakhétiens et des Arméniens". Il est

probable que c'est aussi à son époque que fut rajouté "*šarvanša* et *šahanša*"²⁰. Revenons à l'inscription. Au début de la 3^e ligne, entre le ᄀ (დ) *asomtavruli* et *ჟღერძნობის* (ქართველთა *kart[ve]lta*) "des Géorgiens", il manque sept lettres. Il est vraiment naturel d'y restituer *აფხაზთა* (აფხაზთა) *apxaztja* "des Abkhazes", d'autant plus que se voit encore devant ქართველთა (*kart[ve]lta*) la trace du ა (*a*) final de აფხაზთა (*apxaztja*). Comme nous l'avons déjà dit, la première lettre de la 3^e ligne est un ᄀ (დ) *asomtavruli*. Or, dans les monuments épigraphiques, sur les icônes et dans les notices des manuscrits, les noms propres étaient généralement écrits en *asomtavruli* et abrégés. Il n'y aucune raison pour que l'icône qui nous occupe fasse exception à la règle. Il faut par ailleurs savoir que la plupart du temps le nom du roi s'écrivait soit juste avant, soit juste après son titre. La lettre ᄀ (დ), qui est devant le titre, peut donc être la première d'un nom qui a bien des chances d'être Davit et devait être écrit, en abrégé: ᄀᄃ (დღ) *dḡ*). Ce qui donnerait pour la 3^e ligne:

- ³ ᄀᄃ [თ აფღერძნობის] ჟღერძნობის ქართველთა
³ დ[(ავი)თ აფხაზთა] ქართველთა
³ *d[(avi)t apxaztja kart[ve]lta]*
³ "Davit des Abkhazes des Géorgiens".

Quant à la 4^e ligne, elle commence bien par le mot *რანთა* (*ranta*) "des Ranes". Suivent trois ou quatre lettres illisibles; on peut toutefois deviner une partie de *თა* (*ta*) et *მპყ[---]ლსა* (*mḡq[---]lsa*), qui à notre avis constitue un seul mot. D'après le sens, il est aisé de reconstituer les parties illisibles, en tenant évidemment compte du nombre de lettres manquantes et de la formule habituelle du titre royal:

- ⁴ *რანთა* [ჟღერძნობის] მპყ[---]ლსა
⁴ რანთა [კახ]თა მპყ[რ(ო)ბ](ე)ლსა
⁴ *ranta [k'ax]ta mḡq[r(o)b](e)lsa*
⁴ "Des Ranes des Kakhétiens pour le monarque".

Il est, en revanche, impossible de tirer de quoi que ce soit d'intelligible de la 5^e ligne. Elle devait contenir une demande de grâce. D'après les bribes qui en restent, nous proposons de rétablir:

- ⁵ ᄀᄃ [ნა]ნ [საშენებლის] ჟღერძნობის
⁵ დ(მერთ)მ(ა)ნ ს(ეუნდვე)ნ [ცოდვანი]. ამ(ე)ნ.
⁵ *ḡ(mert)m(a)n s(eundve)n [codvani]. am(e)n.*
⁵ "Que Dieu lui pardonne ses péchés. Amen".

²⁰ LORTKIPANIṬE 1979, pp. 254-258; LORTKIPANIḌE 1987, pp. 113-115.

Ce qui donne, pour l'ensemble de l'inscription en géorgien:

- 1 ✚ ზ[-----]რმ,მ,ვრე ს ბე[-----]
- 2 წ[---]მ,ბ[----]ც ა[---]რე თ ბ[-]ელე
- 3 ვ[-----]რეჩრე სრ[---]რთ[---]
- 4 ძანთა[---]რე ბე,ყ,ყ[---]რე,სრ
- 5 რმ,ბ[---]ნ[-----]რე,მ,ნ:

- 1 ✚ ზ[სლოცე ყლო] რმბნეს ბესხელითა უ
- 2 წ[---] მ [----] ც ა [---] რე თ ბ[-]ელე
- 3 ვ[თ დედესთ] რე ჩრესთ[ლო]რთ[რ]
- 4 ძანთა [ჩრდ]თა ბე,ყ,ყ[---]რე,სრ
- 5 რ მ[ნყ]ნ [დსლოცე] რმ,ნ:

- 1 ✚ ლ[ოცვა ყავ] წმ(ი)დაო მ[რტკლო გ(იორგ)ი]
- 2 ა[-] მ [----] ბნ [---]ლე მ[-] ტვ
- 3 დ[ავით]თ ავხაზთა, ქართ[ვე]ლთ[ა],
- 4 რანთა, [კახ]თა, მპყ[რ(ო)ბ](ე)ლსა
- 5 ლ(მერთ)მ(ა)ნ შ(ეუნდვე)ნ [ცოდვანი]. ამ(ე)ნ.

- 1 ✚ [lova q'av] c'm(i)dao ma[r't'wlo g(iorg)i]
- 2 a[-] m [----] b'n [---]le m[-] t'w
- 3 d[avi]t apxaz'ta, kart[ve]l'ta,
- 4 ranta, [k'ax]ta, mp'q[r(o)b](e)lsa
- 5 γ(mert)m(a)n š(eundve)n [codvani]. am(e)n.

- 1 "Prie, ô saint Georges martyr,
- 2
- 3 Pour Davit, des Abkhazes, des Géorgiens,
- 4 Des Ranes, des Kakhétiens monarque
- 5 Que Dieu lui pardonne ses péchés. Amen."

Soit, en traduction:

"Prie, ô saint Georges martyr, ... pour Davit, monarque des Abkhazes, des Géorgiens, des Ranes et des Kakhétiens, que Dieu lui pardonne ses péchés. Amen".

Il apparaît clairement que les données de l'inscription géorgienne diffèrent des conclusions de G. et M. Sôtériou. De plus, à droite de la tête du roi, là où ils ont déchiffré un ω (ômega), ce qui leur a fait dire que le roi était un

Giorgi²¹, suivis en cela par d'autres, les uns pensant que c'était Giorgi III, les autres penchant plutôt pour Giorgi IV, nous avons nettement l'impression, en regardant de près la photographie publiée dans leur ouvrage, qu'il ne s'agit pas d'une lettre grecque, mais d'une lettre géorgienne, un ფ ($\text{ფ } d$) *asomtavruli* contenant soit un მ ($\text{ო } t$), soit un ა ($\text{ა } a$). Ce serait bien une abréviation du nom Davit, écrit dans les inscriptions et les manuscrits დავით , დავით , დავით ($d't$, $d\bar{v}t$, $d\bar{a}v\bar{t}$) en géorgien et $\Delta\tilde{\Lambda}\Delta$, $\Delta\tilde{\Lambda}\Delta$, $\Delta\tilde{\Lambda}$ ($D\tilde{\Lambda}D$, $D\tilde{I}D$, $D\tilde{D}$) en grec²².

Ainsi, la supposition émise en 1912 par V. Benešević, qui était convaincu que le roi représenté sur l'icône de saint Georges était Davit Aṭmašenebeli, semble exacte. Le roi "Davit, monarque des Abkhazes, des Géorgiens, des Ranes et des Kakhétiens", comme il est écrit dans les 3^e et 4^e lignes de l'inscription géorgienne, ne peut être que Davit Aṭmašenebeli. C'est, en effet, sous son règne que "roi des Ranes, des Hères et des Kakhétiens" est ajouté au titre des rois de Géorgie, après l'abolition en 1104 du royaume de Kakhétie. Ce même titre de "roi des Abkhazes et des Géorgiens, des Ranes et des Kakhétiens" est donné à Davit dans l'acte qu'il concéda à Niania Nianiasze²³ ainsi que dans l'Éloge du *Conseil de Ruis-Urbnisi*²⁴ en 1105: "roi monarque des Abkhazes et des Géorgiens, des Ranes et des Kakhétiens", comme sur la croix de Gelati²⁵: "Davit, roi des Abkhazes et des Géorgiens, des Hères et des Kakhétiens, soleil du christianisme" et, enfin, dans le colophon ajouté par le moine Arsena à sa troisième traduction des *Cantiques* d'André de Crète²⁶: "Davit, roi des Abkhazes et des Géorgiens, des Ranes et des Kakhétiens". Un peu plus tard, en 1118, après la conquête de Lori, Davit reçut en plus le titre de roi des Arméniens: il est nommé "roi des Abkhazes, des Géorgiens, des Ranes, des Kakhétiens et des Arméniens" sur la monnaie de cuivre battue à son effigie²⁷ et sur la croix du monastère de Xobi²⁸. Le titre des rois qui lui succédèrent, parmi lesquels figurent Giorgi III et Laša Giorgi (Giorgi IV), est plus long: "roi des Abkhazes, des Géorgiens, des Ranes/Hères, des Kakhétiens et des Arméniens, *šarvanša* et *šahanša*, monarque de l'Orient et du Nord". Le titre de Davit permet donc de dater son portrait: celui-ci a dû être peint entre 1104, date à laquelle il reçut le titre

²¹ SÔTÉRIOU 1958, p. 131.

²² ČANK'ĪEVI 1965, pp. 70-78; 1969, p. 123.

²³ *KARTULI ISTORIULI SABUTEBSI K'ORP'USI*, p. 50.

²⁴ GABIŽAŠVILI 1978, pp. 17-18.

²⁵ TAO'AIŠVILI 1949, pp. 635-642.

²⁶ *KARTUL XELNAC'ERTA AIC'ERILIBA* 1979, p. 46; TAO'AIŠVILI 1933, pp. 38-39.

²⁷ K'AP'ANAĞE 1969, pp. 65-66; 1966, p. 64.

²⁸ SAQ'VARELIĞE 1980, pp. 13-14.

de "roi des Ranes et des Kakhétiens" et 1118, date à laquelle y fut ajouté "roi des Arméniens"; le portrait étant celui d'un roi assez jeune, nous pensons qu'il a été fait vers 1104, alors que Davit avait une trentaine d'années²⁹.

L'envoi au Sinaï de l'icône de saint Georges avec son propre portrait est un des nombreux témoignages de la sollicitude de Davit Aymašenebeli pour les centres géorgiens hors de Géorgie. D'après son historien, Davit "combla de biens les laures, les maisons conventuelles, les monastères non seulement de ses royaumes, mais encore de Grèce, de la Sainte-Montagne, de Bulgarie, de Syrie, de Chypre, de la Montagne Noire, en Palestine; ce fut surtout le tombeau de N.-S. et les moines de Jérusalem qu'il enrichit de ses offrandes. Allant plus loin encore, il construisit un monastère sur le Sinaï, où Moïse et Elie virent le Seigneur; il lui donna des milliers de pièces d'or, des tentures, tous les livres d'église nécessaires, tous les ustensiles servant aux choses saintes, de l'or le plus pur"³⁰. On notera, parmi ces offrandes, la présence de livres religieux. Il est possible que l'un d'eux soit le *Triodon* (Sin. 70) de la collection de manuscrits géorgiens du mont Sinaï. Il est à remarquer, en effet, que, selon le colophon³¹ des *Cantiques* d'André de Crète qui en font partie, c'est "sur l'ordre de Davit, roi des Abkhazes, des Géorgiens, des Ranes et des Kakhétiens" qu'ils ont été traduits par le moine Arsena. D'après le titre de Davit, cette traduction date de la même époque que l'icône de saint Georges. Un autre manuscrit envoyé par Davit au mont Sinaï fait encore partie de la collection de manuscrits géorgiens: c'est un *Lectionnaire des apôtres* du XI^e siècle (Sin. 10) dont la rédaction est due à Giorgi Mtac'mindeli. La phrase en *mxedruli* ajoutée à la fin, "Moi, Davit, le plus remarquable des esclaves du Christ, j'ai envoyé ce livre au mont Sinaï; que ceux qui s'en serviront prient pour moi", semble bien être de Davit lui-même. L'étude paléographique nous fait, en effet, penser qu'elle est de sa main³².

Cette bienveillance particulière de Davit pour le centre géorgien du Sinaï est également soulignée dans l'obituaire, intitulé *Obituaire commémoratif du saint monastère du Sinaï approuvé par Dieu*, qui appartenait au monastère

²⁹ D'après l'historien de Davit, lors de son avènement, en 1089, Davit avait seize ans (*KARTLIS CXOVREBA* I, 1955, p. 324).

³⁰ BROSSET 1849, p. 374.

³¹ *KARTUL XELNAC'ERTA AIC'ERILOBA* 1979, p. 45.

³² *KARTUL XELNAC'ERTA AIC'ERILOBA* 1987: Sin. 10, 265v, p. 32. La phrase y est datée du XIII-XIV^e siècle. D'un point de vue paléographique, nous pensons qu'elle doit être du XII^e et qu'il s'agit d'un autographe de Davit Aymašenebeli; sa ressemblance avec la signature de la Charte octroyée en 1123-1124 par Davit au monastère de Mgvime en fait foi. On peut, en effet, remarquer la façon très particulière dont sont dessinées les deux lettres *ḡ* (*m*) et *ḡ* (*d*), identique dans les deux écrits (*cf.* fig. 4 et 5).

Sainte-Catherine, nommé dans les notices des manuscrits géorgiens monastère Notre-Dame-au-Buisson ou simplement monastère du mont Sinaï³³. Malheureusement, cet obituaire n'a pas été suffisamment étudié. A. Cagareli le datait des XIV-XVI^e siècles³⁴. Le texte complet a été édité par I. Žavaxišvili³⁵. D'après une notice commémorative, la partie principale, en *musxuri*, est due à un certain Elia, ancien Elise, Čidanisze³⁶. Cette partie du texte de l'obituaire, qui commémore principalement des personnages historiques et dans laquelle sont mentionnés les pères Ioseb (fin du XIV^e-début du XV^e siècles) et P'imen Macxvereli (années 10 du XV^e siècle) du monastère de la Croix à Jérusalem³⁷, l'atabeg du Samcxe Ioane (1394-1444) et Abuga II Žaq'eli (1444-1451)³⁸ de la maison des Zedgenisze³⁹, a dû être composée dans le deuxième quart du XV^e siècle. Quant aux différentes notices écrites postérieurement par d'autres, étant donné qu'elles concernent l'atabeg K'vark'vare III (1516-1535) et ses deux fils, Mzeč'abuk'i († en 1535) et l'atabeg K'aixosro II Žaq'eli (1545-1573), elles doivent dater du milieu du XVI^e⁴⁰. Les notices sont généralement classées par ordre chronologique, et parfois séparées les unes des autres par le titre "Pour la commémoration et pour la paix". Les deux premières parties sont destinées à la commémoration des rois⁴¹. Dans la première, après la

³³ Chronique du XVI^e siècle. Un des obituaires, écrit en *mxedruli*, a été composé en l'honneur de Notre-Dame-au-Buisson (ŽAVAXIŠVILI 1947: Sin. 77, 198r, p. 244).

Notre-Dame-au-Buisson est une petite église construite par la reine Hélène sur l'emplacement d'un buisson de mûres. Elle fut ensuite incorporée à la basilique bâtie par l'empereur Justinien (548-565). Au XI-XII^e siècle, les restes de sainte Catherine furent transférés dans le monastère: elle en devint la sainte protectrice et lui donna son nom (GALEY 1983, p. 14). Pourtant il fut encore appelé Sainte-Marie ou Notre-Dame jusqu'au XIV^e siècle. L'évolution de la représentation du Sinaï, sur les cartes du Moyen-Age et dans les écrits des pèlerins, étudiée par M. Kühnel, est à cet égard intéressante: dans les documents les plus anciens, le Sinaï était représenté par une image schématique du mont Sinaï; le monastère Saint-Catherine n'y fut ajouté qu'à partir du XIV^e siècle; au XVI^e, il en était devenu le symbole et au XVII^e-XVIII^e siècle il occupait la place centrale dans les icônes et les illustrations de pèlerinages (KÜHNEL 1981, pp. 201-218).

Cela explique clairement pourquoi le monastère Sainte-Catherine n'est nulle part mentionné dans les colophons, notices et obituaires des manuscrits géorgiens du Sinaï du X^e au XVI^e siècles.

³⁴ CAGARELI 1888, p. 218; BENEŠEVIČ 1925, C.LV.

³⁵ ŽAVAXIŠVILI 1947, pp. 241-251.

³⁶ Elia Čidanisze est mentionné dans les notes d'autres manuscrits (Sin. 6, 223v; Sin. 96, 166v, 301v); il nous est présenté comme l'un des copistes d'une des parties du manuscrit Sin. 76: Sin. 76, 130v (*KARTUL XELNAC'ERTA AIC'ERILoba* 1987., pp. 131, 147 et 169).

³⁷ ŽAVAXIŠVILI 1947, p. 248: Sin. 77, 196r; MET'REVELI 1962, pp. 33-37.

³⁸ ŽAVAXIŠVILI 1947: Sin. 77, 196r, p. 243.

³⁹ *Ibid.*: Sin. 77, 195v; BERČENIŠVILI 1937, p. 5.

⁴⁰ ŽAVAXIŠVILI 1947: Sin. 77, 192r, p. 241. D'après les observations de L. Xevsuriani, l'auteur des obituaires écrits en *mxedruli* des *Annales* les plus récentes doit être un certain Mark'oz, qui devait exercer son activité dans la première moitié du XVI^e siècle (*KARTUL XELNAC'ERTA AIC'ERILoba* 1987, p. 169).

⁴¹ MET'REVELI 1962, pp. 10-11.

commémoration du roi Mirian et de Vaxt'ang Gorgasali, de la main du même copiste, mais en gros caractères *nusxuri*, on peut lire: "Que Dieu ait pitié de l'âme du roi Davit Aymašenebeli"⁴². Les dernières notices étant celles des rois de provinces Melkisedek' et Andronik'e, celle qui concerne Davit a dû être rédigée dans la première moitié du XIV^e siècle, ce que semble indiquer également le fait qu'il y est nommé Aymašenebeli, "le Constructeur", car cette épithète ne lui fut attribuée qu'au XIV-XV^e siècle. La volonté de distinguer des autres, par de gros caractères, le texte commémoratif de Davit procède certainement du désir d'insister sur ses bienfaits pour la colonie géorgienne du Sinaï, peut-être aussi sur la construction, dont parle son historien, d'un certain monastère⁴³.

Malheureusement, nous ne savons pas quel est le monastère construit par Davit sur le Sinaï. Nous ignorons même combien de monastères géorgiens il y avait là-bas et à quel saint était dédiée telle ou telle église. On trouve toutefois des renseignements intéressants à ce sujet dans les notes de P. Uspenskij. A Cagareli, qui fut en contact étroit avec lui, nous donne ses sources: "Son Excellence s'appuie surtout, pour leur description, sur la *Patériké* du Sinaï et sur les *Annales* de ce mont écrites par Ioane Mosxi et par Nil l'Égyptien"⁴⁴. D'après P. Uspenskij toujours, les Géorgiens possédaient quatre églises au mont Sinaï: celle du Prophète Elie, sur le mont Horeb; celle de Notre-Dame, sur l'une des pentes de ce mont; celle de Pierre et Paul, entre le mont Horeb et la montagne Sainte-Catherine, et celle des Quarante martyrs de Sébaste, sur le terrain de Ledji. P. Uspenskij associe le nom de Davit à la construction des églises d'Elie, de Notre-Dame et des Martyrs de Sébaste. Il pense en outre que sous son règne eut lieu une réfection de l'église Pierre et Paul⁴⁵. A. Cagareli qui visita en 1883 quelques

⁴² ჯავახიშვილი 1947: Sin. 77, 193v, p. 242.

⁴³ Parmi les graffiti de pèlerins en géorgien, l'inscription en *asomtavruli* de Wadi Haggag, où est mentionné un roi Davit, attire l'attention: 1+883,ϣ 2871⊕: 1ქ(რისტე), მ(ეიწყალ)მ მ(ე)ც(ე)ც 2ღაჲ(ო)ს (1k(rist'e), s(eic'q'al)ē m(e)p(e) 2dav(1)). "Christ, aie pitié du roi Davit!". Selon Michel van Esbroeck, cette interprétation est un peu douteuse. D'un point de vue paléographique, l'inscription doit être du XIV^e siècle (STONE 1982, pp. 175-176). Il est certain que le roi Davit en question ne peut être Davit Aymašenebeli. Il n'est pas exclu qu'il s'agisse de Davit VIII (1293-1311) ou de Davit IX (1346-1360), d'autant plus que ces deux rois figurent dans les notices commémoratives des obituaires du mont Sinaï (ჯავახიშვილი 1947: Sin. 77, 193v, p. 242). Il est à remarquer que depuis le début du XIV^e siècle les rois géorgiens étaient en contact actif avec les sultans mameluks d'Égypte et la sollicitude de Davit VIII et de Davit IX à l'égard de la colonie géorgienne de Jérusalem est bien connue (MET'REVELI 1962, pp. 43, 97, 105 et 106); SILAGAZE 1968, pp. 92-103; ჯაპარიჯე 1985, pp. 14-15; GOČALEBŠVILI 1988, pp. 33-50).

⁴⁴ CAGARELI 1888, p. 132. P. Uspenskij a dû consulter en outre les archives du monastère Sainte-Catherine. D'après V. Benešević, il a partiellement utilisé les documents de ces archives (BENEŠEVIČ 1925, p. II).

⁴⁵ USPENSKIJ 1856, pp. 188-196.

unes de ces églises partage cet avis. Par ailleurs, P. Uspenskij pense que celles de Jean-le-Théologien et de Georges-le-Protomartyre du monastère Sainte-Catherine ont également appartenu aux Géorgiens⁴⁶. Ces renseignements donnés par les voyageurs du XIX^e siècle sont en partie confirmés par les notices en géorgien et en arabe des manuscrits géorgiens de la collection du mont Sinaï, qui mentionnent comme liés à la colonie géorgienne du Sinaï les lieux suivants: en 913, le monastère du Buisson (Cagareli 55); aux XV-XVI^e siècles, Notre-Dame-au-Buisson (Sin. 70, 72, 76, 77); en 984, le saint Sinaï (Sin. 6); aux XIII-XIV^e siècles, l'église géorgienne (Sin. 17, 77, 96); en 978, la résidence de Moïse (Sin. 15); en 1076, l'église de Moïse (Sin. 19); au X^e siècle, l'église géorgienne Saint-Jean (Cagareli 84); aux XII-XIII^e siècles, l'église Saint-Georges-le Protomartyre du monastère du Sinaï (Sin. 69, 74, notices arabes); aux XII-XIII^e siècles encore les églises Notre-Dame et Saint-Elie, à Horeb sur le Sinaï (Sin. 81, notices arabes)⁴⁷. Ainsi, des six églises énumérées par P. Uspenskij et par A. Cagareli, les notices en géorgien et en arabe des manuscrits de la collection du Sinaï en mentionnent quatre: l'église géorgienne Saint-Jean (au X^e siècle), l'église Saint-Georges-le Protomartyre du monastère du mont Sinaï (aux XII-XIII^e siècles), les églises Notre-Dame et Saint-Elie, à Horeb sur le Sinaï (aux XII-XIII^e siècles toujours). De plus, nous venons de le voir, P. Uspenskij lie ces quatre églises au nom de Davit AŦmašenebeli. Parmi elles, l'église Saint-Georges-le-Protomartyre, nommée par P. Uspenskij et par A. Cagareli et dont l'existence est confirmée par des notices en géorgien et en arabe de manuscrits des XII-XIII^e siècles, nous intéresse tout particulièrement.

Le colophon de l'hymnaire des stichaires des XII-XIII^e siècles nous apprend, en effet, que celui-ci a été recopié "par nous, les Géorgiens du monastère Saint-Georges-le-Protomartyre du mont Sinaï, pour notre église"⁴⁸. Les cellules de ce monastère apparaissent encore dans une notice en arabe du manuscrit Sin. 74: "Moi, évêque Germane, je dis que ces cellules sont connues comme cellules des Géorgiens. Personne n'a le droit, donné par Dieu, de vivre dans ces cellules, à part les moines géorgiens. Quand ils n'y seront plus, que ces cellules soient closes jusqu'à ce que les Géorgiens y reviennent. En ce qui concerne la cellule de Théodore, s'il meurt, qu'on la donne aux Géorgiens"⁴⁹. D'après R. Gvaramia, ce Théodore n'est autre que Teodore Šidanisje, mentionné dans une autre notice commémorative du

⁴⁶ CAGARELI 1888, pp. 19-20.

⁴⁷ CAGARELI 1888: *KARTUL XELNAC'ERTA AŦC'ERILoba* 1979 et 1987; GVARAMIA 1981.

⁴⁸ *KARTUL XELNAC'ERTA AŦC'ERILoba* 1979, p. 253.

⁴⁹ GVARAMIA 1981, p. 81.

même manuscrit⁵⁰. Or, une notice du manuscrit Sin. 69, précédée d'une autre en arabe, parle d'un prêtre Théodore⁵¹. Comme les deux manuscrits Sin. 69 et Sin. 74 appartenaient tous deux à l'église Saint-Georges-le-Protomartyre, il est indéniable qu'il y a bien identité de personne entre ce prêtre Théodore et Teodore Šidanisze.

Faute de renseignements, nous ne savons pas où se trouvaient cette église Saint-Georges et les cellules avoisinantes. A. Cagareli l'identifiait à l'église Saint-Georges-le-Protomartyre du monastère Sainte-Catherine. Une question dès lors vient à l'esprit: l'église Saint-Georges-le-Protomartyre n'a-t-elle pas été construite par Davit Aγmašenebeli? La représentation de saint Georges et de Davit sur l'icône ainsi que les inscriptions géorgienne et grecques nous le font penser. En outre, la mention de "lieux saints" dans l'inscription grecque peut indiquer que l'icône fut réalisée pour le monastère du mont Sinaï. On peut donc supposer que Davit Aγmašenebeli construisit au monastère Sainte-Catherine une église du nom de Saint-Georges. Le fait qu'en 1845 P. Uspenski vit cette icône à l'église Saint-Etienne et non à Saint-Georges-le-Protomartyre fait évidemment problème. Mais, d'après A. Cagareli dont le voyage au Sinaï date de 1888, à cette époque-là, les deux petites églises géorgiennes Saint-Jean-le-Théologien et Saint-Georges-le-Protomartyre n'existaient plus: soixante ans plus tôt, en effet, un Arabe avait tué le moine qui résidait dans la première et on l'avait démolie, tandis que la seconde s'était effondrée cinquante ans avant sa venue et tout ce qu'on avait pu y sauver avait été transporté ailleurs⁵². Il est donc tout à fait possible que lors de l'effondrement de Saint-Georges-le-Protomartyre l'icône de saint Georges ait été déplacée dans l'église Saint-Etienne où P. Uspenskij l'a vue en 1845.

De tout ce qui précède il résulte clairement que le roi représenté sur l'icône de saint Georges est Davit Aγmašenebeli, peint vers 1104 pour l'église Saint-Georges-le-Protomartyre que Davit avait fait édifier dans le monastère Sainte-Catherine du mont Sinaï.

Comparer le portrait de Davit peint sur l'icône de saint Georges avec les portraits jusqu'à présent connus du roi ferait l'objet d'un autre article. Bien qu'il n'ait eu en main qu'une fort mauvaise copie de ce portrait, Š. Mesxia fut le premier à prêter attention à la ressemblance, pourtant frappante, de ce portrait avec celui qui figure sur la monnaie de cuivre battue à l'effigie du roi

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ KARTUL XELNAC'ERTA AFC'ERILIBA 1979, p. 254.

⁵² CAGARELI 1988, pp. 188-196.

et avec celui de la fresque de l'église de Gelati. Il est certain que sa ressemblance avec les portraits connus de Davit est un argument de poids pour aider à l'identification du roi couronné de l'icône de saint Georges. Nous ne prétendons pas traiter ici cette question, nous nous bornerons à noter que le jeune roi couronné de l'icône, ses vêtements de type byzantin ornés d'arabesques et de pierres précieuses, sa couronne basse avec une croix au milieu et deux autres sur les côtés pendant au bout de fils de perles, ressemble effectivement étrangement au portrait de Davit sur la monnaie de cuivre battue entre 1104 et 1118 (fig. 6) ainsi qu'à celui de la fresque de Gelati (fig. 7). Sachant que le portrait de Gelati date de la première moitié du XVI^e siècle (il a dû remplacer le premier portrait de Davit⁵³ dont il ne reste que des fragments au monastère Saint-Jean-Baptiste⁵⁴), sachant aussi qu'il y a de fortes chances pour que le portrait, dont il ne reste là encore que quelques fragments, d'un jeune roi peint dans la galerie des rois à Sioni d'At'eni soit également celui de Davit⁵⁵, on pouvait craindre qu'aucun des portraits contemporains de Davit ne fût parvenu jusqu'à nous. Le portrait retrouvé sur l'icône de saint Georges du mont Sinaï compense un peu la perte de tous les autres.

Institut des Manuscrits
de l'Académie des Sciences
1 rue Zoia Ruxaze
380093-TBILISI

Darežan K'LDIAŠVILI

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAMIŠVILI 1982: ABRAMIŠVILI, guram, at'enis sionis moxat'ulobis kt'it'orta ident'ipik'acia [L'identification des ktitors des peintures de Sioni d'At'eni], *sabč'ota xelovneba* 5, 1982, tbilisi.
- BENEŠEVIČ 1912: BENEŠEVIČ, V.N., Izobraženie gruzinskogo carja Davida Stroitelja na ikone Sinajskogo monastyrja [Le portrait du roi géorgien David le Constructeur sur l'icône du monastère du Sinaï], *Xristianskij vostok* I, 1912, Saint-Pétersbourg.
- 1925: —, *Pamjatniki Sinaja, arxeologičeskie i paleografičeskie* [Monuments archéologiques et paléographiques du Sinaï], Leningrad, 1925.

⁵³ MEPISAŠVILI/VIRSALAŠE 1982, p. 14.

⁵⁴ SKIRT'LAŠE 1983, p. 104.

⁵⁵ ABRAMISVILI 1982, pp. 93-95; VIRSALAŠE 1984, p. 6; 1983, pp. 137-139.

- BERŽENIŠVILI 1937: BERŽENIŠVILI, n., *peodaluri urtiertobidan XV s-ši: masaleb sakartvelos da k'avk'asiis ist'oriatvis* [Des relations féodales au XV^e siècle: matériaux pour l'histoire de la Géorgie et du Caucase] I, Tbilisi, 1937.
- BROSSET 1849: BROSSET, M., *Histoire de la Géorgie*, 1^e partie, Saint-Petersbourg, 1849.
- CAGARELI 1888: CAGARELI, A., *Pamjatniki gruzinskoj stariny v Svjatoj zemle i na Sinaj* [Les monuments de l'antiquité géorgienne en Terre Sainte et au Sinaï], *Pravoslavnyj palestinskij sbornik* IV, 1888, Saint-Petersbourg.
- Č'ANK'IEVI 1965: Č'ANK'IEVI, c., *dakaragmebis c'esebi zvel kartul xelnac'erebši (V-X ss.)* [Les règles d'abréviation dans les vieux manuscrits géorgiens (V-X^e siècles)], *p'aleograpiuli ziebani* [Études paléographiques] II, Tbilisi, 1965.
- 1969: —, *dakaragmeba V-X ss. kartuli ep'igrapiuli zeglebši* [L'abréviation dans les monuments épigraphiques géorgiens des V-X^e siècles], *p'aleograpiuli ziebani* [Études paléographiques] II, Tbilisi, 1969.
- ŽAPARIZE 1985: ŽAPARIZE, g., *kartvelebi ierusalimši, axlad mik'vleuli arabuli dok'ument'ebis šukze* [Les Géorgiens à Jérusalem à la lumière de documents arabes récemment trouvés], *lit'erat'uruli sakartvelo*, 15.II.1985, Tbilisi.
- ŽAVAXIŠVILI 1947: ŽAVAXIŠVILI, ivane, *sinis mtis kartul xelnac'erta ayc'eriloba* [Description des manuscrits géorgiens du mont Sinaï], Tbilisi, 1947.
- GABIŽAŠVILI 1987: GABIŽAŠVILI, e., *ruis-urbnisis k'rebis zeglisc'era* [Le code du Conseil de Ruis-Urbnisi], Tbilisi, 1987.
- GALEY 1983: GALEY, J., *Sinaï und das Katarinenkloster* (Einführung von Georg H. FORSYTH und Kurt WEIZMANN), Stuttgart, 1983.
- GOČALEIŠVILI 1988: *XIV-XV ss. arabi ist'orik'osebis cnobebi sakartvelos šesaxeb*, arabulidan targmna, šesavali, šenišvnebi da sa-zieblebi daurto dit'o GOČALEIŠVILMA [Les informations des historiens arabes sur la Géorgie, traduction de l'arabe, introduction, notes et index de dit'o GOČALEIŠVILI], Tbilisi, 1988.
- GVARAMIA 1981: GVARAMIA, r., *kartuli sinuri xelnac'erebis arabuli minac'erebi* [Les notices arabes des manuscrits géorgiens du Sinaï], *mravaltavi* IX, 1981, Tbilisi.
- KAPANADZE 1958: KAPANADZE, D., *Mednaja moneta gruzinskogo carja Davida, syna Georgija* [La monnaie de cuivre du roi géorgien David, fils de Georges], *Ėpigrafika vostoka* XII, 1958, Moskva.
- K'AP'ANAŽE 1966: K'AP'ANAŽE, d., *kartuli numizmat'ik'is siaxleni: k'avk'asiis xalxta ist'oriis sak'itxebi* [Nouveautés de la numismatique géorgienne: questions d'histoire des peuples du Caucase], Tbilisi, 1966.
- 1969: —, *kartuli numizmatik'a* [Numismatique géorgienne], Tbilisi, 1969.

- KARTLIS CXOVREBA:** *davit aġmašeneblis ist'orik'osi, kartlis cxovreba I* [L'histoire de Davit Aġmašenebeli, Chronique géorgienne I], tbilisi, 1955.
- KARTULI IST'ORIULI SABUTEBIS K'ORP'USI: KARTULI IST'ORIULI SABUTEBIS K'ORP'USI IX-XIII ss.,** šeadġines da gamosacemad moamzades T. ENUKIŹEM, V. SILOGAVAM da N. ŠOŠIAŠVILMA [Corpus de documents historiques géorgiens des IX-XIII^{es} siècles, rassemblés et préparés pour l'édition par T. ENUKIŹE, V. SILOGAVA et N. ŠOŠIAŠVILI], tbilisi, 1984.
- KARTULI XELNAC'ERTA AĠC'ERILoba 1979: KARTULI XELNAC'ERTA AĠC'ERILoba. SINURI K'OLEK'CIA II:** šeadġines da dasabeč'dad moamzades C. Č'ANK'IEVMA da L. ŹGAMAIAJ [Description des manuscrits géorgiens. La collection du Sināi II, textes rassemblés et préparés pour la publication par C. Č'ANK'IEVI et L. ŹGAMAIAJ], tbilisi, 1979.
- 1987: —, ... III, šeadġines da dasabeč'dad moamzades R. GVARAMIAM, E. MET'REVELMA, C. Č'ANK'IEVMA da L. XEVSURIANMA [III: textes rassemblés et préparés pour la publication par R. GVARAMIA, E. MET'REVELI, C. Č'ANK'IEVI et L. XEVSURIANI], tbilisi, 1987.
- KÜHNEL 1981:** KÜHNEL, G., *Die Ikone des Sināklosters und verwandte Pilgerillustrationen, Oriens Christianus* 65, 1881.
- LORTKIPANIŹE 1979:** LORTKIPANIŹE, mariam, *turk-selŹuk'ebis gandejna. sakartvelos saxelmč'ipo sazŹvrebis gapartoeba. sakartvelos ist'oriis nark'vevebi III* [L'expulsion des Turcs-Seldjoudes. L'extension des frontières du royaume de Géorgie. Essais d'histoire de Géorgie III], tbilisi, 1979.
- LORTKIPANIDZE 1987:** LORTKIPANIDZE, Mariam, *Georgia in the XI-XII Centuries*, Tbilisi, 1987.
- MAČABELI 1987:** MAČABELI, k', *kartuli xelovnebisadmi mizŹvni V saertašoriso simp'oziumi (p'avia-monast'eri t'orba)* [Cinquième symposium international d'art géorgien (Pavie, monastère Torba)], *sabč'ota xelovneba I*, 1987, tbilisi.
- MEPISAŠVILI/VIRSALAŹE 1982:** MEPISAŠVILI, r./VIRSALAŹE, t., *gelati. arkit'ekt'ura, mozaik'a, presk'ebi* [Gelati. Architecture, mosaïque, fresques], tbilisi, 1982.
- MESXIA 1972:** MESXIA, š., *Źlevaj sak'virveli* [Une victoire miraculeuse], tbilisi, 1972.
- MET'REVELI 1962:** MET'REVELI, elene, *masalabi ierusalimis kartuli k'oloniis ist'oriisatvis (XI-XII ss.)* [Matériaux pour l'histoire de la colonie géorgienne de Jérusalem (XI-XII^{es} siècles)], tbilisi, 1962.
- SAQ'VARELIŹE 1980:** SAQ'VARELIŹE, t., *XII sauk'unis kartuli č'eduri xelovnebis ist'oriidan* [De l'histoire de l'art ciselé géorgien du XII^e siècle], tbilisi, 1980.
- SILAGAŹE 1968:** SILAGAŹE, b., *masalebi sakartvelo-egvip't'is urtiertobis ist'oriisatvis (kartuli c'q'arotmcodeoba)* [Matériaux pour l'histoire des relations de la Géorgie et de l'Égypte (Connaissance des sources géorgiennes)], tbilisi, 1968.
- SILOGAVA 1984:** SILOGAVA, v., *sinis mtis kartuli c'arc'erebi* [Les inscriptions géorgiennes du mont Sināi], *lit'erat'uruli sakartvelo*, 9.X, 1984, tbilisi.

- SÔTÈRIOU, 1956: SÔTÈRIOU, G. et M., *Eikones tès Monès Sina*, Athènes, t. I, 1956.
 1958: —, t. II, 1958.
- STONE 1982: STONE, M., *The Armenian Inscriptions from the Sinai*, with Appendixes on the Georgian and Latin Inscriptions by M. van ESBROECK and W. ADLER, Cambridge, 1982.
- SXIRT'LAŽE 1983: SXIRT'LAŽE, z., samepo kt'it'oruli p'ort'ret'i garežis natlis-cemlis monast'ris mtavar t'ažarši [Les portraits des ktitors royaux dans l'église principale du monastère Saint-Jean-Baptiste à Gareža], *sabč'ota xelovneba* 11, 1983, tbilisi.
- TAQ'AIŠVILI 1933: TAQ'AIŠVILI, e., *p'arizis nacionaluri bibliotek'is kartuli xel-nac'erebi da oci kartuli saidumlo damc'erlobis nišani* [Les manuscrits géorgiens de la Bibliothèque Nationale de Paris et vingt signes d'écriture géorgienne secrète], p'arizi, 1933.
 1949: —, davit aymašeneblis erti c'arc'eris c'ak'itxvisatvis [Pour la question d'une inscription de Davit Aymašenebeli], *s.m.a. moambe* 10, n° 8, 1949, tbilisi.
- USPENSKIJ 1856: *Pervoe putešestvie v Sinajskij monastyr' v 1845 godu arximan-drita Porfiri Uspenskogo* [Le premier voyage de l'archimandrite Porphyre Uspenskij au monastère du Sinai], Saint-Pétersbourg, 1856.
- VIRSAŁAŽE 1984: VIRSAŁAŽE, tina, *at'enis sionis moxat'uloba* [La peinture de Sioni d'At'eni], tbilisi, 1984.
 1988: at'enis sionis mxat'vrobis datariyebisa da kt'it'orta p'ort'ret'ebis ident'ipik'aciis sak'itxisatvis [Pour la question de l'identification des portraits des ktitors et de la datation des peintures de Sioni d'At'eni], *sabč'ota xelovneba* 4, 1988, tbilisi.
- WEIZMANN 1976: WEIZMANN, K., *The Monastery of Saint Catharine at Mount Sinai. The Icons, Vol. I: From the Sixth to the Tenth Century*, Princeton, 1976.



Fig. 1. L'icône de saint Georges du mont Sinaï avec le portrait de Davit AŶmašenebeli.

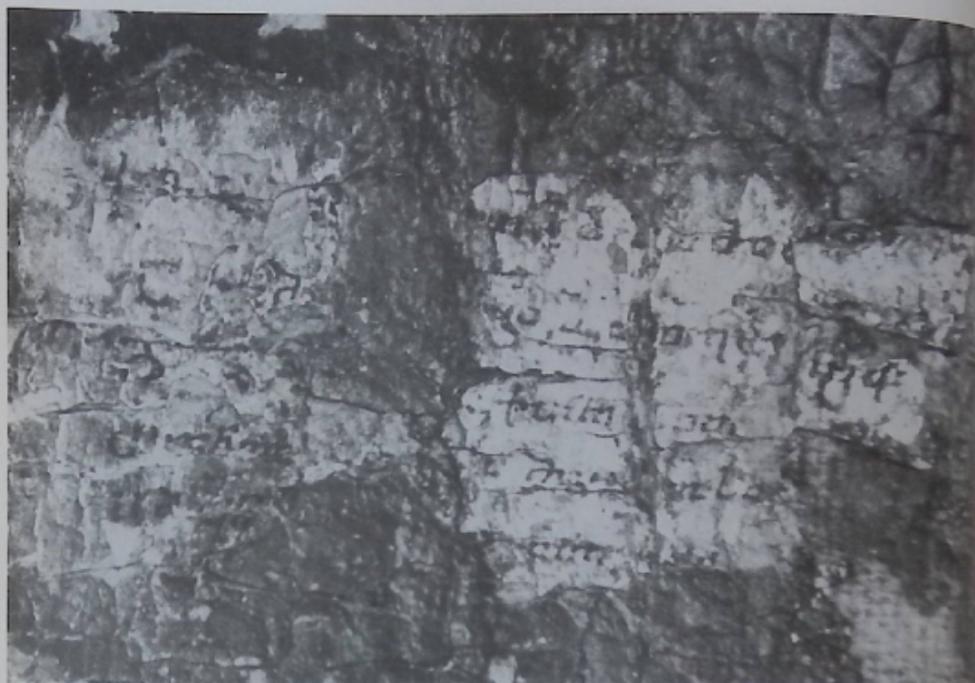


Fig. 2. L'inscription en géorgien de l'icône de saint Georges du mont Sinaï (photographie).

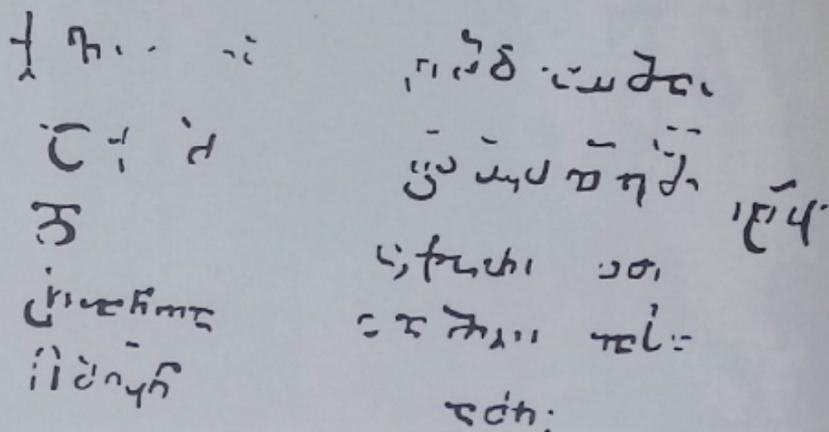


Fig. 3. L'inscription en géorgien de l'icône de saint Georges du mont Sinaï (calque).

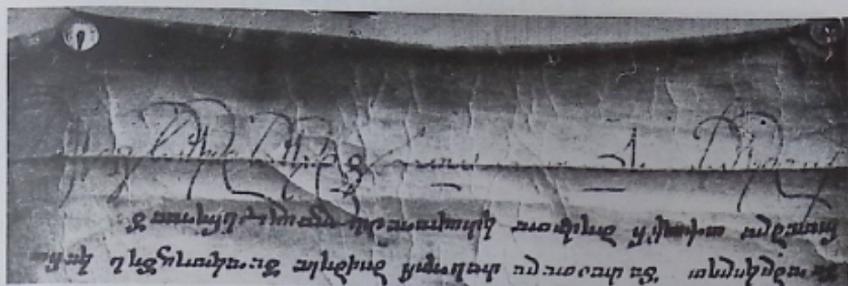


Fig. 4. Charte de Davit Aḡmašenebeli au monastère de Myvime.

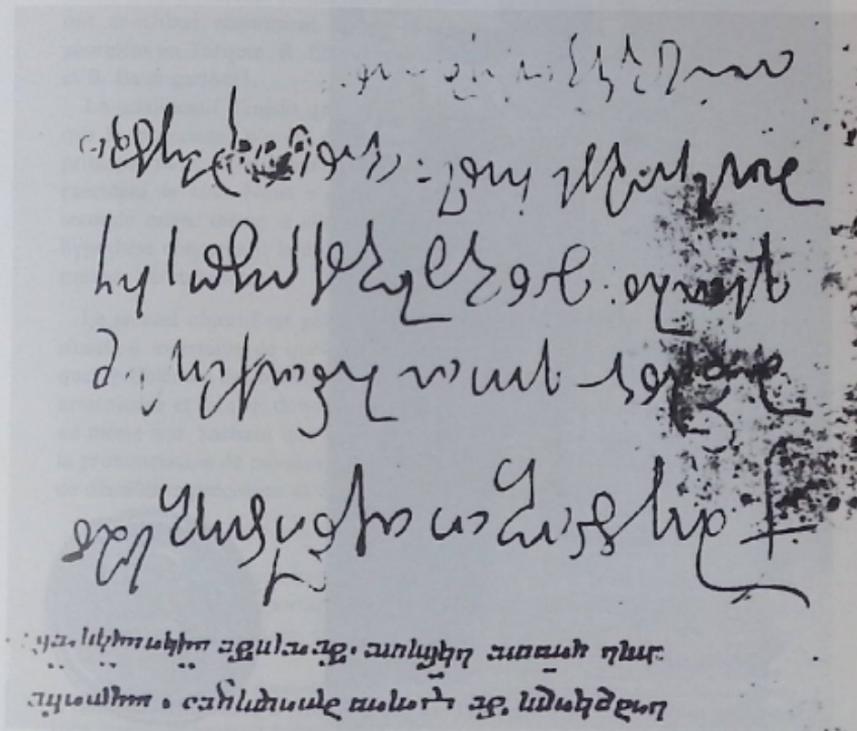


Fig. 5. Autographe de Davit Aḡmašenebeli sur un manuscrit du mont Sinai (Sin. 10).



Fig. 7. Portrait de Davit Aymaşenebeli (Gelati).



Fig. 6. Monnaie de cuivre de Davit Aymaşenebeli (British Museum).

IV. HISTOIRE DE L'ART

TOPOGRAPHIE ET ÉTAT ACTUEL DES MONUMENTS GÉORGIENS EN TURQUIE ORIENTALE

Ce travail n'est pas une revue générale des monuments du T'ao-K'laržeti ni une étude sur leur architecture. Il se propose plus modestement les deux objectifs suivants:

D'abord donner sur les monuments géorgiens de Turquie les renseignements les plus récents concernant leur état. De ce point de vue, deux auteurs ont contribué récemment à une meilleure connaissance des monuments géorgiens en Turquie: R. Edwards (surtout en ce qui concerne les forteresses) et B. Baumgartner¹.

La qualificatif d'inédit que nous affecterons à certains monuments signifie que le monument n'a été étudié qu'après la seconde guerre mondiale. Par principe, nous ne citerons en référence que les publications de recherches exécutées *in situ*. Nous n'avancerons qu'avec réserve les informations de seconde main, même si elles nous paraissent sérieuses, et écarterons toute hypothèse concernant la date et les conditions des destructions en dehors de preuves péremptoires.

Le second objectif est géographique. Nous nous efforcerons de clarifier la situation incertaine de quelques monuments et tâcherons de résoudre quelques problèmes de toponymie. En effet, les différentes ethnies (géorgienne, arménienne et turque) donnent chacune un nom, quand ce n'est pas plusieurs, au même site. Sachant que les voyageurs européens les ont transcrits d'après la prononciation de paysans illettrés, on conçoit qu'il soit souvent très difficile de démêler imprécisions et contradictions géographiques.

Pour ce travail, nous avons utilisé des cartes qu'on peut répartir en trois groupes, d'inégale importance: les cartes accompagnant les récits de voyageurs, les cartes originales et les cartes de compilation.

¹ Entre crochets, nous donnons, toutes les fois que c'est possible, deux dates: d'abord, celle de la visite ayant donné lieu à la première publication d'après-guerre et ensuite, celle de la dernière visite connue, en précisant éventuellement nos sources par les initiales des auteurs: B.B. = B. BAUMGARTNER; R.E. = R. EDWARDS; T.S. = T. SINCLAIR; M.T. = M. THIERRY.

Les premières, sans valeur géodésique, présentent souvent un certain intérêt pour préciser les situations relatives des monuments.

Les cartes originales se rattachent à trois collections²:

1. *Eastern Turkey in Asia (E.T.A.)*, à 1:250.000, London, 1880-1900, carte anglaise établie d'après des notes et des relevés hâtifs d'explorateurs; très imprécise, elle est cependant intéressante pour le nombre de monuments répertoriés.

2. *Carte du Caucase dite des Deux Verstes (C.2V.)*, à 1:84.000, Moskva [Upravlenie Voennix Topografov], 1881-1917, assez correctement relevée avant et pendant la Première guerre mondiale, mais son tirage bicolore est confus et la transcription des toponymes en russe très approximative³.

3. *Harita Umum Müdürlüğü (H.U.M.)* [Direction Générale de la Carte], édition récente de la carte à 1:200.000 relevée par le service géographique turc d'après le canevas de la carte ottomane. Elle est très claire et donne les toponymes sous leur forme ancienne selon l'orthographe turque. Malheureusement, elle n'est pas commercialisée et son exportation est interdite.

En dehors de ces trois collections, il existe toute une série de reproductions ou de compilations dont les principales sont:

Deutsches Heereskarte (D.H.K.) à 1:200.000, Berlin, 1941-1943,

Geographical Section, General Staff Maps of Turkey à 1:210.000, London, 1941-1944,

South Western Asia Maps (S.W.A.) à 1:250.000, Washington, 1954-1970,

Carte de l'Europe de l'Institut Géographique National (I.G.N.) à 1:1.000.000, Paris, 1958.

Carte Karayolları Haritası à 1:850.000, Ankara (éditions périodiques).

Turistik il Haritası (T.I.H.) à 1:315.000, Isparta, s.d. (une carte pour chaque vilayet, donnant les noms modernes des localités).

L'étude géographique est encore compliquée par la réforme décidée, voici

² Nous tenons à remercier ici le personnel de la cartothèque de l'I.G.N. qui nous a grandement facilité la recherche et la reproduction des documents.

³ Elle a été agrandie à 1:42.000 (*C.IV.*) et à 1:50.000 (*U.V.T.*, 50.000) et réduite à 1:200.000 (Moskva, 1941).

trois décennies, par les autorités aux fins de turquiser le nom des villages. Les anciens toponymes sont encore actuellement les plus utilisés et il n'est pas rare que les modernes soient ignorés⁴.

Nous classerons les monuments selon les divisions administratives turques actuelles: *il* (ancien *vilayet*), *ilce* (ancien *caza*), *bucak*⁵ (fig. 1).

KARS.KAĞIZMAN.Kötek.

1. L'église du village de Çengili [1967-M.T.; 1988-B.B.] (Çengelli [tc], Çanglo [gg]; Tchanglo, Tchankli [fr (TAQ'AIŞVILI, BROSSET)]; Čangly [rs]; Č'angli [arm])⁶.

Plan en croix semi-libre. Restée en assez bon état⁷.

KARS.ARPAÇAY.Başgedikler.

1. L'église géorgienne d'Ani [1989-M.T.].

Vaste mononef sur crypte voûtée, donc probablement de fonction funéraire⁸. L'édifice n'a pas subi de détérioration majeure depuis le début du siècle, sauf la chute de ce qui restait du mur sud, effondré en 1984.

KARS.ÇILDIR.Merkez⁹.

1. L'église d'Urta [1969-M.T.; 1988-B.B.] (Urut, Gölbelen, [tcM]).

Basilique à quatre travées, profondément remaniée par ses transformations successives en forteresse et en mosquée. Son état ne s'est pas modifié depuis la fin du siècle dernier¹⁰.

2. L'église de Pekreşin [1959-M.T.; 1988-B.B.] (*Pekraşeni [gg]; Gülyüzü [tcM]).

Eglise double: mononef triabsidale, flanquée au sud d'une galerie dotée d'une abside. En 1959, l'église nord conservait intacts ses murs nord, ouest et sud, mais en 1968 ce dernier était écroulé¹¹. Actuellement très endommagée, l'église sert d'habitation et de cuisine.

⁴ Il existe des dictionnaires de concordance (*Türk.Mi* 1977).

⁵ Nous n'avons pas cru nécessaire d'alourdir notre article par l'énumération de monuments d'intérêt secondaire sur lesquels on ne possède aucune information récente.

⁶ Au Moyen-Age, elle aurait porté, d'après Taq'aişvili, le nom de couvent de Lenamori (ლენამორისი) et d'après P. Muradyan celui d'Erewnamayr (*Էրեւնամայր?*).

⁷ Cf. M. THIERRY 1966, pp. 79-90; M. THIERRY 1983, pp. 358-360.

⁸ Cf. *Ani* 1984, p. 91; MURADYAN 1977, pp. 35-47.

⁹ On désigne sous ce nom le district du chef-lieu.

¹⁰ N. et M. THIERRY 1971, pp. 207-210.

¹¹ N. et M. THIERRY 1969, pp. 93-101.

3. La forteresse de Rabat kalesi¹² [1978-T.S.] (Kažiscixe, Uri, Žaq'iscixe [gg]; Şeytan kalesi [tcM] (Şeytan Galası [az]; İblis Hisârı [anc. tc]); Yeni kale [tcO]; Yıldırımtepe [tcM]; Kajac' K'alak' [arm]).

Etat inchangé.

KARS.ÇILDIR.Doğruyol.

1. L'église de la Mère-de-Dieu de Cala [1969-M.T.; 1988-B.B.] (Ç'ala, Žala [gg]; Doğruyol [tcM]).

Eglise mononef triabsidale transformée en mosquée et utilisée maintenant comme grange¹³. Son état est inchangé depuis le siècle dernier.

2. La chapelle d'Ağçakale [1969-M.T.]¹⁴.

Monument inédit. L'abside seule est conservée.

KARS.ÇILDIR.Kurtkale.

1. L'église de la Vierge-Marie de Ckarostavi [1969-M.T.]¹⁵ (C'q'arostavi [gg]; Tskarostavi [fr]; Zigaristav [tcO]; Öncül [tcM]).

Plan en croix semi-inscrite à bras ouest trinef. En 1969, nous n'avons pu parvenir sur le site lui-même, mais à l'aide de jumelles nous avons constaté que ce n'est plus qu'un amas indistinct de gravats.

2. L'église de Zegan [1970-M.T.] (Zaki, Zêrane, Zerebük [tcO]; Zegani [gg]; Zarabjuly [C.2V]; Dirsekkaya [tcM]).

L'église, complètement détruite en 1970, était une triconque semi-libre du type du T'ao. Sur les façades, étaient insérées d'intéressantes sculptures¹⁶.

KARS.ARDAHAN.Merkez.

1. Le village d'Alagöz.

Trois églises [1988-B.B.] en ruine, à 2 km du village.

KARS.GÖLE.Çayırbaşı.

1. Le village de Dörtkilise [1988-B.B.]¹⁷ (Uğurtaş [tcM]).

L'église triconque, dans le village, est très ruinée, de même que deux mononefs à l'ouest et une église double.

¹² TAKAIŠVILI 1909, pp. 58-59; KIRZIOĞLU 1953, p. 23, n. 8, 525; EREMYAN 1963, p. 83; SINCLAIR 1987, pp. 429-430.

¹³ N. et M. THIERRY 1971, pp. 211-212.

¹⁴ *Ibid.*, p. 213.

¹⁵ TAKAIŠVILI 1909, pp. 45-51.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 64-68.

¹⁷ TAQ'AIŠVILI 1924, pl. 23 c, 27 e.



ERZURUM.HANAK.Merkez.

1. L'église de Goguba¹⁸ [1989-M.T.] (Gogyuba [arM]; Goguba [gg]; Gū-gūbe [tcO]; Goghiouba [fr BERIDZE]; Saint-Georges d'Ardahan, Gcorgobac' [MARUT'YAN]; Binbaşak köy [tcM]).

Plan en hexaconque du X^e siècle. Elle est totalement ruinée et ses pierres auraient été utilisées pour construire une école.

2. La forteresse de Veli¹⁹ [1989-M.T.] (Sevimli [tcM]).

L'église Saint-Jean (ou Saint-Georges), datant de 954, ne conserve plus que quelques pans de mur. Peintures et inscriptions ont disparu. La Salle des Atabegs, vaste salle voûtée, est effondrée.

ERZURUM.ŞENKAYA.Merkez⁹ (fig. 2).

1. Le village d'Ortuli [1989-M.T.] (Ortülü [D.H.K.]; Ortouli [fr BERIDZE]; Örtülü [ZDANÉVITCH]; Şenkaya [tcM]).

L'église triconque semble avoir disparu depuis longtemps car les villageois n'en gardent plus le souvenir.

2. Le "Petit couvent" d'Ortuli [1989-M.T.] (Ortulis vanki [TAQ'AIŞVILI]; Örtülü vank [ZDANÉVITCH]).

Il se composait de deux nefs accolées, toutes deux en mauvais état: la voûte de la grande nef était déjà partiellement écroulée en 1977 (G. BRUCHHAUS). Elle est actuellement totalement effondrée.

3. L'église de Kop [1986-B.B.] (Temurkişla [tcM]).

Petit édifice à une nef en assez bon état avec quelques décors sculptés.

4. L'église de Bobisgeri [1988-M.T.] (Babos [tcO, H.U.M.]; Bobis [C.2V.]; Bobisgeri [TAQ'AIŞVILI]; Bobosgeri [BERIDZE]).

Situation mal précisée. Elle se trouvait sur les pentes nord des yaylas d'Ahris et de Matendir, à environ 2100 m d'altitude, au nord du village de Posik (Gezenek [tcM])²⁰, derrière le hameau de Babos. L'église a totalement disparu. Il s'agissait d'un rare plan carré tétraconque à *ciborium*²¹.

5. Le couvent de Leksori²² [1986-B.B.].

Les chapelles, isolées ou groupées, sont endommagées.

¹⁸ TAKAIŞVILI 1909, pp. 73-75; AMIRANAŞVILI 1957, I, p. 206; BERIDZE 1967, pp. 43, 77; MARUT'YAN 1978, pp. 137-138; BERIDZE 1981, pp. 313-314.

¹⁹ TAKAIŞVILI 1909, pp. 70-73; BERIDZE 1981, pp. 314-315.

²⁰ On y arrive de Şenkaya par la route de Gaziler (T.I.H.).

²¹ TAQ'AIŞVILI 1924, pl. 20-21; 1938, pp. 43-44.

²² TAQ'AIŞVILI 1924, pl. 30 a-f; 1938, p. 46.

ERZURUM.ŞENKAYA.Kömürlü.

La vallée du Kanlı Su ("la rivière sanglante": allusion à la couleur des eaux après les orages) descend du nord au sud se jeter dans la rivière d'Oltu. Une bonne route en remonte la rive droite jusqu'à Kômürlü, chef-lieu du *bucak* (canton) du même nom²³. On y a signalé plusieurs monuments dont la toponymie était erronée. Certains ont radicalement disparu.

1. L'église de Bana (Penek manast'iri) [1988-B.B.; -M.T.]²⁴.

A la suite de G. Čubinašvili, la plupart des auteurs tiennent pour acquise sa datation au VII^e siècle²⁵. Si l'on compare son état actuel avec les documents de T'oramanyan publiés par STRZYGOWSKI²⁶ et par MARUT'YAN, les dégâts les plus importants se situent dans la partie orientale du noyau intérieur. La conque est presque entièrement effondrée et les pièces d'angle sont largement béantes. Ce qui restait de la galerie périphérique a peu souffert, tout au moins dans sa structure générale, car le revêtement extérieur et ses sculptures ont été endommagés en maints endroits.

Nous n'avons pas retrouvé la petite église de plan rayonnant signalée par E. TAQ'AIŠVILI au nord de la précédente, non plus que l'église rupestre qui se trouvait au sud-est²⁷.

2. Le village de Kâmhis [1967-M.T.] (fig. 3).

Nous ignorons l'origine de ce nom que I. ZDANÉVITCH rattache à Kalmaki (K'almaxi [gg]) (cf. *infra*)²⁸. Il est appelé maintenant Yanikkaval. Il n'est porté que sur la carte *H.U.M.* et se trouve sur le flanc nord-ouest du Hoceh dağ dominant la vallée du Kanlı Su²⁹. En contrebas du village, dans la vallée du Kanlı Su, se trouvaient deux églises actuellement presque arasées:

a) Kâmhis altı Kilise³⁰ [1964-M.T., 1989-M.T.] ("L'église sous Kâmhis", en turc) (Kiaglisalty [TAKAIŠVILI]; Kjagmisalty [fr BERIDZE]; Kjamxus Kilisa

²³ Ce nom signifie en turc "[village] au charbon", à cause d'une petite mine voisine. Il était nommé autrefois Göllet.

²⁴ PANAYOTOVA 1985, pp. 297-300; EDWARDS 1985, pp. 29-30; MARUT'YAN 1978, pp. 34-103; BERIDZE 1981, pp. 282-283 (cf. notre analyse in *Byz.*); TUMANISCHWILI 1983. De nombreuses hypothèses de reconstitution ont été proposées (cf. N. THIERRY 1986, pp. 146-148).

²⁵ Cette question, qui n'entre pas dans le cadre de notre article, mériterait d'être entièrement reprise.

²⁶ STRZYGOWSKI 1918, pp. 122-125.

²⁷ TAQ'AIŠVILI 1924, pl. 26 a, b; BERIDZE 1981, p. 283.

²⁸ ZDANÉVITCH 1966, p. 14. Le fait que le nom de Kâmhis ne se rattache à aucune racine géorgienne, turque ou arménienne, renforce cette hypothèse.

²⁹ Kâmhis n'est pas sur la rive droite du Kanlı Su, comme indiqué sur la carte de R. Edwards (EDWARDS 1985, fig. 1).

³⁰ Nous l'avons nommé par erreur "kadjis tzihe" (N. et M. THIERRY 1965, pl. I).

[C.2V]; Kâmhîs kilise [GUTSCHOW]; K'iagmisalt'i [gg]; Harap kilise [D.H.K.].

C'est une église hexaconque qui ne conservait plus que sa moitié nord en 1964 (fig. 4) et un pilier seulement huit ans plus tard (fig. 5). Elle n'a pas bougé depuis.

b) Ak kilise.

Cet édifice inédit, signalé seulement sur la carte C.2V. (sous le nom de Ax kilisa) se trouve sur la rive droite du Kanlı Su, à 2 km au nord de la précédente, près d'une petite mine de charbon. On ne possède sur lui aucun renseignement historique ou archéologique. Nous n'en avons pas vu trace en 1989.

c) L'église de Čamxus' (Čamxusi [gg]).

Cette appellation fautive est due à une mauvaise transcription du nom de Kâmhîs par les ingénieurs topographes russes auteurs de la carte C.2V. qui signalent une église dans Kjamxus' kišla³¹. Le nom a été repris par E. TAKAIŠVILI sous la forme Čamxus. Nous partageons l'opinion de I. ZDANÉVITCH qui pense que Kâmhîs et Čamxusi ne sont qu'un seul et même site³². Située en contrebas du village à l'est, c'était une église tétraconque tétraniche, déjà fort mal en point au début du siècle.

3. La forteresse Soğomon Qalé [1967-M.T.] (Soğmunkale; Solomonkale [ZDANÉVITCH]; Solomon k'ala [arm]; Solomonisi, Solomonq'ala [gg]; Evbakan [tcM]). Elle est identifiée par I. ZDANÉVITCH à Kalmaki (K'almaxi des Géorgiens; Kalmak' des Arméniens; Καμάλχ(η), Καμάχ des Byzantins), célèbre citadelle fondée dans le T'ao à la fin du VII^e siècle par les *bdeašx*³³.

Les remparts de la forteresse sont bien conservés, mais l'église Saint-Démètre, qui occupait le centre de la cour, est entièrement arasée.

4. La chapelle rupestre Saint-Nicolas [1967-M.T.; 1988-B.B.].

Cette église d'accès malaisé est creusée dans le tuf d'une falaise bordant un ravin au bas duquel se trouve Soğmun, village situé au nord-est de Kâmhîs.

En dehors de nombreux graffiti, les peintures très enfumées n'ont subi que des dégradations mineures.

³¹ Il faut comprendre Kâmhîs kişlak ("l'hivernage de Kâmhîs", en turc).

³² ZDANÉVITCH 1966, p. 14.

³³ Toutefois Taq'aišvili le place à Vačezori (TAQ'AIŠVILI 1924, fig. 15-19) et N. et D. Gutschow à une citadelle située au coude de l'Oltu çay (GUTSCHOW 1971, pp. 239, 243, n. 16); notons que ces trois hypothèses sont en contradiction avec la localisation de Vaxušt' Bagrat'ioni (VAXUŠT') 1842, p. 119), mais ce dernier n'est pas d'une fiabilité absolue. En géorgien, *k'almax-i* signifie "la truite".

ERZURUM.OLTU.Merkez⁹.

1. Le village de Pernek³⁴ (P'erniak'i [gg]; Iriağaç [tcM]).

Situé sur la rive gauche de l'Oltu çay, dans une partie élargie de la vallée où deux éminences sont couronnées de ruines.

a) La forteresse B (TAQ'AIŠVILI) [1983-R.E.; 1988-M.T.] (Kızkale [EDWARDS³⁵]).

La muraille d'enceinte rectangulaire, renforcée par des tours d'angle, est en bon état. A l'intérieur, l'église a conservé son abside à trois fenêtres.

b) La forteresse A (TAQ'AIŠVILI) [1983-R.E.; 1988-M.T.] (couvent fortifié d'Olan [EDWARDS³⁶]; Pernak kilise [GUTSCHOW]).

A 1 km au nord du précédent, au sommet d'une colline. Il comprend une église et une muraille. L'église, inédite, est une nef à coupole de plan ramassé inscrite dans un rectangle.

2. Le hameau de Bahçelikışlak³⁷ [1989-M.T.] (Baxçalo-q'isla [gg]; Bakh-tchalo-Kichla [fr Beridze]; Kışlak [D.H.K.]; Bakhtchaly-Kichla [MEPI-SASCHWILI]) (fig. 6).

L'église triconque ne conserve plus que ses conques nord et sud et les murs nord et ouest de son bras ouest. Il ne reste rien du cimetière³⁸ qui l'entourait. Une citadelle, semble-t-il inédite, domine le village au sud-ouest.

3. Le village de Şihçek [1989-M.T.] (Schçek [ZDANÉVITCH]; Sexçeri [gg]; Güzelsu [tcM]).

L'église, mononef monoabsidale dotée d'un paréclesion nord, est en ruine. Une petite fortin inédit, assez ruiné (Körolu [EDWARDS], Harabkale [D.H.K.]), se trouve à 3 km de là, au sommet d'un piton [1983-R.E.].

4. Le couvent de Kineposi [1989-M.T.]³⁹ (K'inep'osi [gg]; Kineposi [tcO]; Dağdibi [tc] (?)) [D.H.K.]; Elmadüzü [tcM]) (fig. 7).

L'église principale, tétraconque simple semi-libre, a conservé son abside, la conque nord et les parties attenantes des deux autres conques ainsi que le tambour (fig. 8, 9). Les bâtiments annexes sont très ruinés ou enterrés. Des chapelles dispersées, seule la plus proche présente encore une structure cohérente.

³⁴ Qu'il ne faut confondre ni avec Penek (Bana), ni avec Panask'ert'i.

³⁵ R. Edwards l'identifie à la citadelle de Panask'ert'i, résidence du roi de Géorgie Bagrat III (mort en 1014), prise par les Selçuks en 1064. Mais à 25 km au N.-E. se trouve le site de Peneskirt (haut et bas) qui peut difficilement être autre que Panask'ert'i.

³⁶ EDWARDS 1985, pp. 23-26, fig. 19-32.

³⁷ En turc: "l'hivernage aux jardins" (cf. TAQ'AIŠVILI 1938, p. 52).

³⁸ Monuments votifs, kurdes ou arméniens, figurant un bélier stylisé.

³⁹ *Ibid.*, pp. 74-76.

5. La ville d'Oltisi [1988-M.T.] (Olthis [TAQ'AIŠVILI]; Oltu [tc]; Uxtik, U'teac', Oxt'is, Ölt'i [arm]).

Située sur les deux rives de l'Oltuçay.

a) La citadelle⁴⁰ a conservé ses murailles et ses tours.

— L'église hexaconque [1984-R.E.] est arasée mais les fondations sont conservées. L'abside était en saillie trapézoïdale à l'extérieur⁴¹.

— La salle rupestre, au sud-ouest de la précédente, abrite actuellement la tombe d'un saint musulman Misrī Zenun (mais on ne sait si cette affectation est primitive ou secondaire).

Au pied de la citadelle, R. EDWARDS a mis à jour l'intéressant fragment d'un cadran solaire (en caractères arméniens) avec une inscription grecque, qu'il attribue au catholicos arménien Nersēs III.

b) Les autres monuments ont disparu. TAQ'AIŠVILI avait signalé une église triabsidale et une église double (mononef à longue galerie sud dotée d'une abside), que nous n'avons pas retrouvées en dépit de nos recherches.

6. Le village de Cücürüs köy [1984-R.E.]⁴² (Çurçuros [D.H.K.]; Cucuros [ZDANÉVITCH]; Žužurusi [gg]; Subatık [tcM]).

a) L'église n° 1, à 1 km au sud-ouest du village, est une mononef à abside intégrée dotée d'une chambre sud probablement martyriale. Le tout très ruiné.

b) L'église n° 2, située au milieu du village, est une mononef triabsidale en mauvais état.

c) La forteresse, à 2 km au nord-est du village⁴³, est un petit fortin doté de tours d'angle et de tours de flanquement latérales en assez bon état.

7. Le village de Zerdenis [1984-R.E.] (Derdenis [H.U.M.]; Zartanes [ZDANÉVITCH]; Zardanesi [gg]; Sansaz [tcM]).

L'église est une mononef monoabsidale inscrite dans un rectangle en mauvais état.

ERZURUM.OLUR.Merkez.

1. Le village de Panaskert [1988-B.B.]⁴⁴ (Paniskirt [D.H.K.]; Panask'ert'i [gg]; P'anaskert, Panak'sēr [arm]; Πανάσκερ [grec]; Karacasu [tcM]).

⁴⁰ *Ibid.*, pp. 16-23.

⁴¹ D'après TAQ'AIŠVILI 1924, pl. 26 d, 28 b, 31 b, c; mais arrondie d'après Edwards.

⁴² EDWARDS 1985, pp. 23-26, fig. 19-32.

⁴³ Nommé sur la carte D.H.K. Harapkilise.

⁴⁴ TAQ'AIŠVILI 1938, pp. 70-72.

Le hameau conserve les ruines d'une grande forteresse et d'une église, l'une et l'autre déjà en mauvais état en 1907.

2. L'église de Taoskari [1988-B.B.]⁴⁵ (*T'aosk'ari [gg]; Tavusker [tc]; Çataksu [tcM]).

L'église octogonale était considérablement altérée en 1974, les murs dépassant à peine la hauteur d'homme. Mais le plan était encore lisible.

3. Le couvent de Vačedzori [1974-M.T.; 1988-B.B.]⁴⁶ (Vač'ižori, Vač'ējor [arm]; Vačezori [gg]; Vatchedzori [fr]. Nommé aussi Vank [TAQ'AIŠVILI]; Nikoma [ZDANÉVITCH], Nik'oma [gg]; Niyakom [WINFIELD]; Didi manast'iri ["le grand monastère", en géorgien populaire] (fig. 10).

Non localisé sur les cartes, il se trouve sur la rive gauche de la rivière de Nyakom, au-dessous du village du même nom (Kčçili [tcM]). Le couvent a beaucoup souffert depuis 1907:

L'église Saint-Etienne, croix inscrite à quatre colonnes libres, a perdu son tambour et les voûtes sont presque toutes écroulées. Les peintures ont beaucoup pâti. Ses annexes (narthex et galeries) sont en ruine. La chapelle Sud-Est, qui se trouve à petite distance de la précédente, est un modeste édifice à fond plat dont les murs conservent encore quelques peintures inédites⁴⁷. Le clocher, situé à l'ouest de l'ensemble de l'église Saint-Etienne, légèrement altéré en 1974 par rapport à son état de 1907, ne conserve maintenant qu'un mur. Le réfectoire (?), vaste bâtiment rectangulaire au nord-est de l'église, est en ruine.

Au sud-ouest, au sommet d'un piton aigu, la forteresse Vankharapkalesi qui domine le couvent est inédite. Elle a été identifiée, sans doute à tort, au fort de Kalmaksi (K'almaxi [gg]) par TAKAIŠVILI.

ERZURUM.TORTUM.Merkez⁹.

1. Le village d'Ekik⁴⁸ (Ekek [ZDANÉVITCH]; Ekeki, Agarak'i [gg]; Agrak, Ėgrëk [arm]; Vişneli [tcM]).

Ce toponyme, qui vient de l'arménien *agarak* ("ferme"), est très répandu dans le T'ao, ce qui peut prêter à confusion.

La célèbre église en croix semi-libre, qui servait de mosquée, était encore en parfait état dans les années 50, mais a été abattue (en 1958?) pour faire place à une nouvelle mosquée financée par un riche paysan du village.

⁴⁵ *Ibid.*, pp. 67-70; cf. aussi ZDANÉVITCH 1966, p. 12, n° 41.

⁴⁶ TAQ'AIŠVILI 1924, pp. 15-19; 1938, pp. 54-61. Les Géorgiens de Turquie orientale n'emblaient pas *monast'er-i*, mais la forme populaire *manast'ir-i*.

⁴⁷ Elles ont fait l'objet d'une étude récente (N. THIERRY 1984, pp. 141-147).

⁴⁸ TAKAIŠVILI 1952, pp. 76-78.



2. Le hameau de Sohtorot⁴⁹ (Soxtoroti [gg]; Doruklu [tcM]).

L'église, transformée en mosquée, est une mononef simple.

ERZURUM.TORTUM.Şenyurt.

1. Le couvent de Xaxuli [1959-M.T.; 1989-M.T.]⁵⁰ (Xaxwovank' [arm]; Bağbaşı camii [tcM]).

Situé dans un *mahalle*⁵¹ du village, à habitat dispersé, de Haho (Xaxuli, Khakhouli [en français], Chacho [en allemand]).

Le couvent est entouré d'une muraille en assez mauvais état actuellement.

- a) L'église de la Mère-de-Dieu, transformée en mosquée, n'a pas subi de déprédations importantes. Son décor sculpté⁵² et peint⁵³ a donné lieu à des travaux récents sur place.
- b) L'église du couropalate Davit I est une mononef monoabsidale du dernier quart du X^e siècle. Elle a conservé son intéressant décor sculpté.
- c) L'église mononef triabsidale située au nord du complexe a été endommagée après 1964.

ERZURUM.TORTUM.Uzundere.

1. Le couvent d'Oški [1959-M.T.]⁵⁴ (Oşk'i [gg]; Eōškac'vank' [arm]; Öşvankı [tcO]; Çamlıyamaç [tcM]).

L'église Saint-Jean-Baptiste, qu'on pourrait définir comme une "grande triconque tripartite à galerie", n'a pas subi de dégradations importantes depuis 1917. La conque sud, qui était transformée en mosquée, a été dégagée. Les sculptures⁵⁵ et peintures⁵⁶ (en particulier, celles récemment mises au jour) ont donné lieu à d'importants travaux.

La chapelle mononef et la chapelle funéraire décrites par TAQ'AIŞVILI ont disparu depuis longtemps. Le réfectoire est assez peu dégradé. Les voûtes sont effondrées mais le reste est bien conservé, en particulier l'édicule carré (*darpas*) surmonté d'une coupole sur trompes flanquant l'extrémité orientale du monument.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 79.

⁵⁰ La meilleure étude reste celle de TAKAIŞVILI 1952, pp. 68-75.

⁵¹ "Quartier" ou "écart", en turc.

⁵² WINFIELD 1968, pp. 58-65.

⁵³ N. et M. THIERRY 1960, pp. 14-18.

⁵⁴ TAKAIŞVILI 1952, pp. 45-67.

⁵⁵ WINFIELD 1968, pp. 38-57; DJOBADZE 1976, pp. 53-56 (F); 1986, pp. 122-128.

⁵⁶ N. et M. THIERRY 1960, pp. 19-23; N. THIERRY 1986, pp. 135-171.

2. Le village d'Isi [1988-B.B.]⁵⁷ (Is, Iskōy [tcO]; Altınçanak [tcM]).

L'église, triconque semi-libre, était en mauvais état en 1917, mais son état est stationnaire.

ARTVIN.Merkez (fig. 11).

1. L'église triabsidale de Nigala [1989-M.T.] (Ligani, Livana; Nigola [C.2V.]; Nigali [gg]; Vezir köy [tcM]).

Située à la sortie du hameau homonyme, *mahalle* du village de Seyitler, cette église, mononef triabsidale inédite (fig. 12), a perdu totalement sa couverture et tout le mur nord a disparu sous la poussée des arbustes et de leurs racines. Le mur sud est effondré à sa partie moyenne.

2. L'église carrée tétraconque de Sveti [1989-M.T.]⁵⁸ (*Svet'i [gg]; Varlık [tcM]).

Située 1 km plus loin, à droite en contrebas dans une ferme. Le monument est actuellement méconnaissable, ne comportant plus qu'une partie de son abside (fig. 13). Il s'agissait d'un plan original de carré tétraconque à quatre chambres d'angle qui a pour particularité d'être couvert non par une coupole, mais par une voûte en berceau sous toit en bâtière.

ARTVIN.Borçka.

1. L'église Mamacminda⁵⁹ [1990-M.T.] (Mamac'minda [gg]; Ibrikli [tcM]).

Nef à coupole atypique. Peintures intérieures du XVII^e siècle. Dommages peu importants.

ARTVIN.Orta köy.

L'église de Berta [1985-B.B.] (Orta köy [tcM]) est détruite depuis la dernière guerre⁶⁰.

1. L'église Saint-Etienne de Dolis-Hana [1964-M.T.; 1988-B.B.; -M.T.] (Doli-Hana, Dalis Han [D.H.K.]; Doliskana [fr BERIDZE]; Dolisq'ana [gg]; Hamamlı köy [tcM]).

Le plan est celui d'une croix semi-inscrite secondairement dotée de deux pièces d'angle ouest. Dans les années 60, seul le tambour servait de mosquée. Ultérieurement, un plancher a coupé la nef en deux pour agrandir la salle de prière dont les peintures ont été chaulées. La partie inférieure de la nef est

⁵⁷ TAKAIŠVILI 1952, p. 80.

⁵⁸ PAVLINOV 1893, pp. 60-62.

⁵⁹ *Ibid.*, pp. 58-59.

⁶⁰ D'après B. Baumgartner, elle aurait été transformée en mosquée.

transformée en grenier. La maison de l'imam, accolée au mur sud de l'église, recouvre partiellement les sculptures. La figure du donateur, sur le tambour, se voit encore, mais mal. Les sculptures de la galerie sud n'ont pas souffert depuis 1893. Les peintures exécutées ultérieurement (entre la fin du XI^e siècle et le XIII^e) couvriraient tout l'intérieur⁶¹. Celles de la coupole et de l'abside sont couvertes par un badigeon épais, celles de la galerie sud ont été un peu altérées par la pluie. L'imam, qui se dit géorgien, paraît vouloir protéger le monument confié à sa garde.

2. Les églises de Žmerk⁶² (Džmerk [rs]; Cmerk [ZDANÉVITCH]; Jmerki [DJOBADZE]).

Aucun renseignement récent.

3. L'ermitage de Parex [1985-B.B. ?]⁶³ (P'arexi [gg]; P'arax [arm]; Parexti, Parehi [DJOBADZE]).

Situé près de Duganala, *mahalle* d'Ortaköy. Une basilique et deux églises mononefs à abside saillante, toutes inédites, sont en ruine ou arasées.

4. Le monastère d'Opiza [1959-M.T.; 1988-B.B.; -M.T.] (Opiza [tcO]; Op'iza [gg]; Bağcılar [tcM]).

Le site du couvent est actuellement saccagé par des travaux de voirie. La petite chapelle primitive (VIII^e siècle?), simple mononef, est à peu près intacte. L'Eglise Saint-Jean était une croix semi-libre à long bras ouest. En 1959, elle avait perdu sa voûte (à la suite d'un tremblement de terre?) et en 1988 seule une partie de son bras sud est encore visible [fig. 10]. Le réfectoire, édifice de plan basilical, est en ruine et la salle funéraire est complètement écroulée.

Il y a tout lieu de penser, vu le caractère borné et hostile du chef du village, que le peu qui reste encore des édifices chrétiens sera entièrement arasé dans un avenir proche.

5. Le couvent de Porta [1967-M.T.; 1988-B.B.; -M.T.]⁶⁴ (Xanžta [gg anc.]⁶⁵, Pırnalı köy mahallesi [tcM]).

⁶¹ N. THIERRY 1984, pp. 135-141.

⁶² MARR 1911, pp. 114, 137-138, 154, 165, 179-183; ZDANÉVITCH 1966, p. 11, n° 22.

⁶³ P'arax est un nom arménien signifiant "bergerie", et non "grotte". MARR 1911, pp. 113-114, 126, 173-175, 179, 182; ZDANÉVITCH 1966, p. 11, n° 8.

⁶⁴ PAVLINOV 1893, pp. 66-67.

⁶⁵ D'après N. Marr, Porta serait le site de Šat'berdi (et Xanžta se trouverait à l'actuel Nuki kilise), mais cette localisation ne correspond pas aux termes de la *Chronique* géorgienne qui dit que Xanžta se trouvait près d'Op'iza, entre ce couvent et Mižnažori (/Mižnažori), ce qui correspond exactement à Porta. La plupart des auteurs penchent actuellement pour identifier Porta à Xanžta.

Les plans de l'église principale et du clocher avaient été dressés par A. PAVLINOV. Nous avons fait un relevé succinct des autres bâtiments (fig. 15). Les édifices, qui semblent respectés par les habitants, sont disposés sur trois terrasses étagées du nord au sud.

Sur la terrasse supérieure:

- a) L'église Saint-Georges est en croix inscrite à piliers ouest libres, atypique. Son état ne s'est pas modifié de façon significative depuis 1893.

Sur la terrasse moyenne:

- b) La chapelle méridionale, inédite, est une petite mononef voûtée en berceau, dont l'abside est nettement outrepassée.
- c) Des bâtiments monastiques annexes se trouvent au nord de la chapelle méridionale. Ce sont trois salles voûtées parallèles, avec le mur est dans l'alignement du chevet de la grande église et de la chapelle méridionale.
- d) Le clocher est situé à quelque 15 m au sud-ouest de l'église. Il est resté en bon état.

Sur la terrasse inférieure:

- e) Le réfectoire, déjà en mauvais état en 1967, s'est partiellement éboulé en 1987; il a maintenant perdu toute sa toiture. C'était un long bâtiment formé de deux nefs accolées, voûtées en berceau renforcé par des doubleaux reposant sur des impostes et séparées par une triple arcature appuyée sur deux robustes piliers. Le chevet plat est dans le prolongement de celui de l'église.

A l'entrée du village, du côté ouest, se trouve enfin un curieux monument:

- f) La chapelle-fontaine, mononef inédite, voûtée en berceau renforcé par un doubleau sur piliers inscrits, construite en gros appareil. Son chevet est creusé d'une profonde arcature dont le tympan est timbré d'une croix à branches égales. Au-dessous, sourd une importante fontaine.

ARTVIN.ŞAVŞAT.Merkez.

1. La cathédrale de la Mère-de-Dieu de Tbeti⁶⁶ [1972-M.T.; 1988-B.B.] (T'beti [gg]; Cevizli köy [tcM]).

Le plan est en croix libre. Le monument s'est effondré en 1961. Il ne reste plus que les bras sud et est et une partie du bras nord. On rapporte que la

⁶⁶ PAVLINOV 1893, pp. 71-75; N. et M. THIERRY 1968, pp. 58-61.

destruction est consécutive au vandalisme des paysans. Des peintures sont conservées dans l'abside⁶⁷; une fissure de cette dernière laisse présager une disparition prochaine.

ARTVIN.ŞAVŞAT.Yanıklı.(fig. 16).

1. Le couvent de Mijnajor⁶⁸ [1989-M.T.] (Mižnažori//Mižnažori [gg]; Kili-salar [tc]) (fig. 17).

Croix semi-libre inédite, du type du T'ao (X-XI^e siècle), très ruinée qui a conservé les murs nord et ouest du bras ouest et le bras nord. Au sud-ouest, se trouve un ossuaire composé de quatre pièces voûtées parallèles construites en grand appareil.

2. Le couvent de Ckarostavi [1990-M.T.]⁶⁹ (C'q'arostavi [gg]; Jailya Kkarostau [C.2V., rs]; Karostav [tc]) (fig. 18).

Il s'agissait d'une croix semi-libre du type du T'ao qui, déjà en mauvais état au début du siècle, ne conserve plus qu'une partie de son bras nord. La chapelle sud n'a conservé que son abside. Le réfectoire est en très mauvais état.

3. L'église Nuka-Saqdari [1988-B.B.]⁷⁰ (Nuk'a-saq'dari [gg], Nuki, Nuki kilise [tc]). Identifiée (à tort peut-être) par N. MARR à Xanğa.

L'église, bînef asymétrique endommagée depuis le début du siècle, n'a pas subi depuis de dégâts importants.

ARTVIN.ARDANUÇ.Merkez

1. L'église Saints-Pierre-et-Paul du château d'Ardanuç [1988-M.T.]⁷¹ (Art'anuçi [gg]; Artanuç', Artanoyš [arm]; Ἐδρανουτζιον, Ἀρδανουτζη [grec]; Adranutzium [latin]; Adakale [tcO]) (fig. 19).

Très ruinée; son état ne permet guère une restitution sûre, d'autant moins que les archéologues qui l'ont visitée en donnent des descriptions contradictoires: D'après Vaxušt BAGRAT'IONI, il s'agissait d'une église à coupole⁷². Selon KOCH, elle était divisée en quatre chapelles(?)⁷³ et d'après MARR elle

⁶⁷ Elles paraissent dater du temps des Comnènes (N. THIERRY 1974, p. 15).

⁶⁸ MARR 1911, pp. 131-139; ZDANÉVITCH 1966, p. 11, n° 6.

⁶⁹ MARR 1911, p. 116-122; ZDANÉVITCH 1966, p. 11, n° 1.

⁷⁰ MARR 1911, p. 77, 114, 118, 124, 132, 138, 141-142; XOŠT'ARIA, D., nuk'a-saq'dari, IX sauk'unis xurotmožyvuli zegli k'larğetiš [Nuk'a-saq'dari, un monument d'architecture du IX^e siècle en K'larğetiš], *zeglis meğobari* 4, 1988, pp. 16-23.

⁷¹ EDWARDS 1986, p. 173.

⁷² VAXUŠT'Y 1842, p. 117.

⁷³ KOCH 1846, 2, p. 193.

était dotée de deux *žamatun*⁷⁴. EDWARDS a vu une abside et une absidiole nord. A notre avis, on est en présence des ruines d'une mononef monoabsidale, voûtée en berceau, ouverte par une porte ouest et flanquée au nord d'une chambre martyriale, pièce allongée à fond plat, voûtée en berceau, présentant à l'extrémité orientale de sa paroi sud une niche sous arcature, probablement destinée aux reliques des saints Pierre et Paul. La construction est en grand appareil irrégulier.

2. Les églises d'Axizi [1988-M.T.]⁷⁵ (Axiza [arm]; Godschiboreth [KOCH]; Ferhatli [tcM]).

Ces églises se trouvent au sud-ouest de la forteresse, le long de la piste forestière qui s'élève vers un petit col. Là, à gauche sur un replat, se trouve l'église n° 1, mononef monoabsidale à abside demi-circulaire avec porte ouest et probablement sud. La voûte est complètement effondrée. En contre-bas, l'église n° 2 est entièrement en ruine.

3. L'église de Yeni Rabat [1967-M.T.; 1988-B.B.; -M.T.]⁷⁶ (Le nom ancien est inconnu⁷⁷; Bulanik [tcM]).

Le plan est en croix semi-libre. Le monument n'a subi que peu de dommages depuis un siècle.

4. La forteresse de Klardžeti⁷⁸ [1989-M.T.] (Καταρζηνή (Κολαρζηνή) [STRABON: XI, 14, 4-5; PTOLÉMÉE: V, 12, 4]; K'laržeti [gg]; K'larjk', Klarjet'i, Kałarjk' [arm]; Klarcet [tcO]; Kalarcet [D.H.K.]; Qalarcit [arb Balađuri]; Cholarzène, Kalarzène (fr); Klardšić (Klardšetiè) [rs]; Bereket köy [tcM]).

Il n'en reste qu'un pan de mur et la moitié du donjon (fig. 20). Un éroulement, en 1979, a fait disparaître aussi l'église.

5. L'église de Šagora⁷⁹ [1989-M.T.] (Köseler mahalle [H.U.M.]).

Cette église aurait été, d'après Ingoroq'va, le site de Šat'berdi. L'édifice, inédit, est une mononef monoabsidale inscrite dans un rectangle avec la porte au sud et une fenêtre à l'est (fig. 21). La construction est en *opus incertum*.

⁷⁴ MARR 1911, p. 110.

⁷⁵ D'après Brosset, le nom viendrait de xiz [gg, arm] "asile"! En géorgien, on a seulement: *xizan-i* "l'exilé, le réfugié", du persan *xizdn*.

⁷⁶ PAVLINOV 1893, pp. 69-70.

⁷⁷ Yeni signifie en turc "nouveau"; Rabat a plusieurs sens qui peuvent s'appliquer au site: en géorgien, "faubourg"; en turc ancien, "base de propagandistes de l'islam"; en persan, "caravan-sérail".

⁷⁸ HÜBSCHMANN 1904, p. 354; MARR 1911, pp. 108-109; TOUMANOFF 1963, pp. 441-442; EREMYAN 1963, p. 59.

⁷⁹ INGORG'VA 1954, d'après ZDANÉVITCH 1966, p. 20; ZDANÉVITCH 1966, p. 12, n° 28.



6. L'église d'Anča⁸⁰ [1988-B.B.] (Anča [gg]; Anç [tcO]; Ança [ZDANÉVITCH]; Anaçlı [tcM]).

Entièrement arasée. B. BAUMGARTNER a vu au-dessus du village les restes d'une forteresse.

ARTVIN.YUSUFELI.Merkez.

1. Le village d'Aşpişen (Aşpişen [tcO]; Kınalıçam [tcM]).

Eglise à une nef. Plan relevé par ZDANÉVITCH⁸¹.

2. Le village d'Işxan [1959-M.T.; 1988-B.B.; -M.T.] (Işhan [tc]; Ichkhan [fr]; Işxani [gg]; Işxanac' giwł [arm]).

a) La cathédrale Sainte-Marie-Mère-de-Dieu⁸² présente un plan atypique de croix semi-libre. L'abside est faite d'une arcature sur colonnes, disposition insolite qui a donné lieu à de nombreux travaux et hypothèses. Le décor sculpté et peint faisait la célébrité de cette église⁸³.

Les destructions récentes portent sur le bras ouest dont la couverture, endommagée en 1917, est maintenant totalement effondrée. Les sculptures ne présentent pas de signes évidents de vandalisme. Ce qui a le plus souffert, c'est le décor peint, surtout celui du bras ouest qui ne conserve plus que d'infimes fragments. Les figures de la coupole et du tambour ne sont pas très abimées mais ont peut-être quelque peu pâli⁸⁴.

b) L'église de Gurgen est une mononef simple qui, servant de grange, a subi quelques remaniements minurs, mais les sculptures du portail n'ont pas souffert.

c) L'église de Suxbeçi⁸⁵ (Suxbeçi [gg]; Suxbeçi [rs]).

Tétraconque libre, simple, à contours polycycliques. En 1917, elle avait déjà perdu son tambour, qui était peut-être octogonal et soutenu par des trompes. Etat actuel inconnu.

3. Le couvent d'Otxta Eklesia [1988-M.T.] (Dört kilise [tcO]; Č'ordvan [arm]; Otxt'a ek'lesia [gg]; Derthavi [ERMAKOV]; Tekkale yaylası [tcM]).

⁸⁰ MARR 1911, pp. 92-95, 110-113, 136-139, 171, 183; ZDANÉVITCH 1966, p. 11, n° 19.

⁸¹ ZDANÉVITCH 1966, p. 12 n° 48.

⁸² De la seconde moitié du X^e siècle et restaurée en 1032, d'après les inscriptions, la cathédrale a donné lieu à de nombreuses spéculations sur son histoire. Cf. MARUT'YAN 1978, pp. 11-33; BERIDZE 1981, pp. 289-291, 307; TOKARSKI 1978.

⁸³ Cf. WINFELD 1968, p. 65-66; N. et M. THIERRY 1975, pp. 86-105.

⁸⁴ Il semble que les villageois et le bureau de tourisme d'Artvin aient l'intention de protéger ce monument dont la visite est proposée aux touristes.

⁸⁵ TAKAİŞVILI 1952, pp. 23-44, 81. Son nom est probablement une déformation du ture Soğuk Bahçe ("le jardin frais").

La basilique à tribune transversale est assez bien conservée ainsi que son décor sculpté. En revanche, les peintures ont été assez sévèrement délavées par les pluies. La "Petite Basilique" a subi quelques dommages (couverture effondrée). La "Chapelle ossuaire", située en face de la Grande Basilique, sur l'autre rive du ruisseau, église monofef effondrée, n'est plus qu'un amas de pierrailles et les deux petites chapelles d'amont, déjà très ruinées en 1917, ont totalement disparu. Les bâtiments identifiées comme réfectoire et séminaire par TAQ'AIŠVILI n'ont pas subi de dégradations importantes depuis la visite de ce dernier.

4. Muxladžikilisi⁸⁶ (Muxlažiyilisi [gg]; Muğlakkilise ("L'église fermée") [tc]; Muhalicigil [ZDANÉVITCH]).

Tétraconque simple semi-inscrite. Son état actuel est inconnu.

5. Tekkale⁸⁷.

La chapelle de Murvan K'avk'asiže (Kale Dörtkilise [ZDANÉVITCH]) est une monofef ornée de peintures (XV^e siècle?). Il semble que personne n'ait tenté, après Zdanévitch, l'escalade fort périlleuse du dyke sur lequel elle est construite.

ARTVIN.YUSUFELI.Sargöl.

1. Eglise de Parxali [1964-M.T.; 1989-M.T.] (Barhal [tcO]; P'arxali [gg]; Parxar [arm]; Parxali [rs]; Parkhali [fr]; Altıparmak [tcM]).

La basilique Saint-Jean-Baptiste, de type "hellénistique", est transformée en mosquée; elle est assez bien entretenue. Récemment, des infiltrations d'eau ont obligé à la pose intérieure de couvertures de tôle. Les sculptures sont un peu empâtées par le chaulage. Le décor peint, en assez mauvais état au siècle dernier, a été entièrement badigeonné⁸⁸.

8 Avenue Bouilloux-Lafont
91150-ETAMPES

Jean-Michel THIERRY

⁸⁶ *Ibid.*, p. 89.

⁸⁷ *Ibid.*, pp. 87-88; ZDANÉVITCH 1966, p. 12, n° 39 (le plan original qu'il en a dressé est inédit).

⁸⁸ WINFIELD 1968, pp. 57-58; N. et M. THIERRY 1968, pp. 61-62.

Abréviations⁸⁹

- [arb] = en arabe.
 [arm] = en arménien.
 [az] = en azéri.
 [fr] = en français.
 [gg] = en géorgien.
 [rs] = en russe.
 [tc] = en turc.
 [tcM] = en turc moderne.
 [tcO] = en turc ottoman.

BIBLIOGRAPHIE

- AMIRANAŠVILI 1957: AMIRANAŠVILI, Š., *Istorija gruzinskoj monumental'noj živopisi* [Histoire de la peinture monumentale géorgienne], Tiflis, 1957.
- BAUMGARTNER: BAUMGARTNER, B., *Historische Denkmäler in Tal des Çoruh zwischen Ispir und Yusufeli, J.Ö.B.* 19 [sous presse].
- BERIDZE 1967: [BERIՅԷ] BERIDZE, V., *Gruzinskaja arxitektura* [L'architecture géorgienne], Tbilisi, 1967 [résumé en français].
- 1981: —, *Arxitektura Tao-Klardžeti/Architecture de Tao-Klardjêti*, Tbilisi, 1981.
- DJOBADZE 1978: DJOBADZE, W., *The Georgian Churches of Tao-Klarjeti: Construction. Methods and Materials (IX to XI Century)*, *Or.Chr.* 62, 1978, pp. 114-134.
- 1986: —, *Observations on the Architectural sculpture of Tao-Klardjeti Churches around one thousand A.D.*, *Studien zur Spätantiken und byzantinischen Kunst*, Mainz, 1986, t. II, pp. 81-100.
- EDWARDS 1985: EDWARDS, R., *Medieval Architecture on the Oltu-Penek Valley: A preliminary report on the Marchlands of Northeast Turkey*, *D.O.P.* 39, 1985, pp. 15-37.
- 1986: —, *The Fortifications of Artvin: A second preliminary report on the Marchlands of Northeast Turkey*, *D.O.P.* 40, 1986, pp. 165-182.
- EREMYAN 1963: EREMYAN, S., *Hayast'anə əst Ašxarhac'oyc'-i* [L'Arménie selon la Géographie], Erevan, 1963.
- GUTSCHOW 1971: GUTSCHOW, N. und D., *Kirchen in Tao-Klarjetien in der nordöstlichen Türkei*, *A.M.Iran.*, n.f. 4, 1971, pp. 237-247.
- HÜBSCHMANN 1904: HÜBSCHMANN, H., *Die altarmenischen Ortsnamen*, Strasbourg, 1904.
- KIRZIOĞLU 1953: KIRZIOĞLU, F., *Kars tarihi* [Histoire de Kars] I, İstanbul, 1953.

⁸⁹ Pour les abréviations des titres des revues, nous avons utilisé celles des *Dumbarton Oaks Papers* et de la *Revue des Etudes Arméniennes*.

- KOCH 1846: KOCH, K., *Wanderungen im Oriente während der Jahre 1843 und 1844. Reise in pontische Gebirge und türkischen Armenien*, Weimar, 1846.
- MARR 1911: MARR, N., *Dnevnik poezdki Šavšetiju i Klardžetiju* [Journal de voyage en Šavseti et en K'laržeti], St-Petersburg, 1911.
- MARUT'YAN 1978: MARUT'YAN, T., *Xoraguy Hayk'* [L'Arménie profonde], Erevan, 1978 [résumé en français].
- MEPISASCHWILI/ZINZADSE 1986: MEPISASCHWILI, R./ZINZADSE, W., *Georgien. Wehrbauten und Kirchen*, Leipzig, 1986.
- MURADYAN 1977: MURADYAN, P., *Hayastani Vrac'eren Arjanagrut'yunnara* [Les inscriptions géorgiennes d'Arménie], Erevan. Analyse de J.-P. MAHÉ, L'étude de P. Muradyan sur les inscriptions géorgiennes d'Arménie, *B.K.* XXXVIII, 1980, pp. 296-298.
- PANAYOTOVA 1985: PANAYOTOVA, D., Bana, temple du VII^e siècle, *The Fourth International Symposium on Armenian Art*, Erevan, 1985, pp. 297-300.
- PAVLINOV 1893: PAVLINOV A., *M.A.K.* 3, Moskva, 1893.
- SINCLAIR 1987: SINCLAIR, T., *Eastern Turkey: an Architectural and Archaeological Survey I*, London, 1987.
- STRZYGOWSKI 1918: STRZYGOWSKI, J., *Die Baukunst der Armenier und Europa*, Wien, 2 vol, 1918.
- TAKAIŠVILI 1909: [TAQ'AIŠVILI] TAKAIŠVILI, E., *Xristianskie pamjatniki, èkskursija 1902* [Monuments chrétiens, excursion de 1902] *M.A.K.* 12, Moskva, 1909.
- 1952: —, *Arxeologičeskaja èkspedicija 1917-go goda v južnye provincii Gruzii* [Expédition archéologique de 1917 en Géorgie méridionale], Tbilisi, 1952.
- TAQ'AIŠVILI 1924: TAQ'AIŠVILI, E., *kartuli xurotmozvrebis albomi* [Album d'architecture géorgienne], Tiflis, 1924.
- 1938: —, *arkeologiuri eksp'edicia k'ola-oltisī da čanglī 1907 c'els* [Expédition archéologique au K'ola-Oltisi et au Čanglo en 1907], Paris, 1938.
- M. THIERRY 1966: THIERRY, M., A propos de quelques monuments chrétiens du vilayet de Kars (Turquie), *R.E.Arm.*, nouvelle série III, 1966, pp. 73-90, Paris.
- 1983: —, A propos de quelques monuments chrétiens du vilayet de Kars III, *R.E.Arm.*, nouvelle série XVII, 1983, pp. 329-360, Paris.
- N. et M. THIERRY 1960: THIERRY, N. et M., Notes d'un voyage en Géorgie turque, *B.K.* VIII-IX, 1960, pp. 10-29, Paris.
- 1968: —, Notes d'un nouveau voyage en Géorgie turque, *B.K.* XXV, 1968, pp. 51-65, Paris.
- 1969: —, L'église géorgienne de Pekrešin (Turquie), *B.K.* XXVI, 1969, pp. 93-101, Paris.
- 1971: —, A propos de quelques monuments chrétiens du vilayet de Kars (Turquie) II, *R.E.Arm.*, nouvelle série VIII, 1971, pp. 191-213, Paris.

- 1975: —, Peintures du X^e siècle en Géorgie Méridionale et leurs rapports avec la peinture byzantine d'Asie Mineure, *Cah. Arch.* 24, 1975, pp. 73-113.
- N. THIERRY 1968: THIERRY, N., Monuments géorgiens en Turquie, *Archeologia* n° 25, 1968, pp. 70-75.
- 1974: —, A propos des peintures d'Ayvah köy (Cappadoce), *Zograph* 5, 1974, pp. 5-22.
- 1984: —, Peintures géorgiennes en Turquie, *B.K.* XLII, 1984, pp. 131-167, Paris.
- 1986: —, Peintures historiques d'Oşk'i, *R.E.G.C.* 2, 1986, pp. 135-171, Paris.
- TOKARSKI 1978: TOKARSKI, N., Sulla storia edilizia della cattedrale di İskhan, *Atti del Primo Simposio Internazionale di arte armena*, Venezia, 1978, pp. 735-741.
- TOUMANOFF 1963: TOUMANOFF, C., *Studies in Christian Caucasian History*, Georgetown, 1963.
- TUMANISCHWILI 1983: TUMANISWHILI, D., Über einige Kompositionsbesonderheiten der Kirche zu Bana, *S.I.A.G.* IV, 1983, pp. 1-14.
- TÜRK. Mİ 1977: Türkiye Mülki idare Bölümleri. Belediyeler. Köyler [Divisions administratives de l'Etat turc. Municipalités et villages], [Ankara], 1977.
- VAXUŠT'I 1842: VAXUŠT'I [Tsarévitch WAKHOUCHT], *Description géographique de la Géorgie*, éd. et trad. française par M. BROSSET, St-Pétersbourg, 1842.
- WINFIELD 1968: WINFIELD, D., Some early medieval figure sculpture from north-east Turkey, *J.Warb.* 31, 1968, pp. 33-72.
- ZDANÉVITCH 1966: ZDANÉVITCH, I., *L'itinéraire géorgien de Ruy Gonzales de Clavijo et les églises aux confins de l'Atabégat*, Paris, 1966.

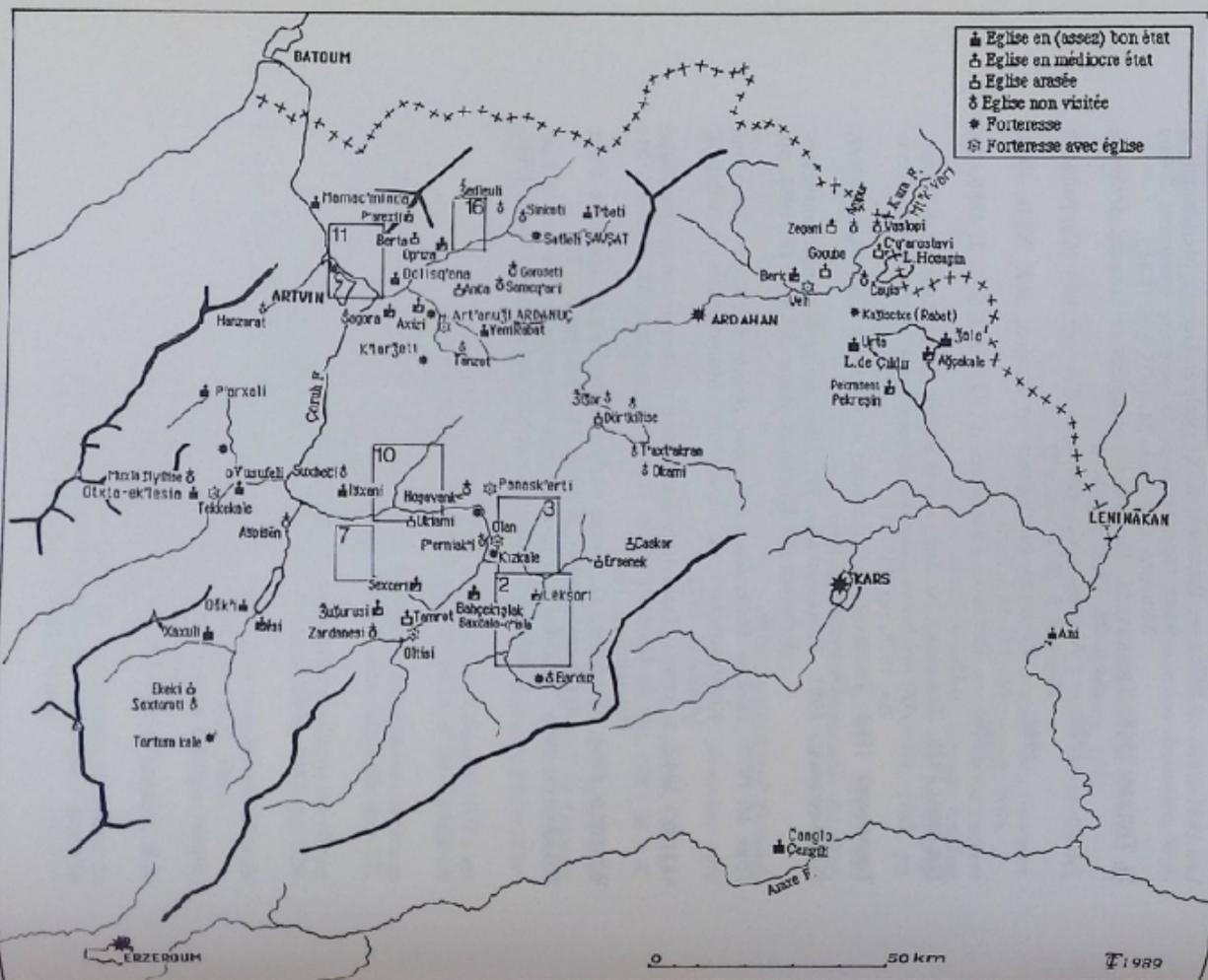


Fig. 1. Districts géorgiens de Turquie orientale.

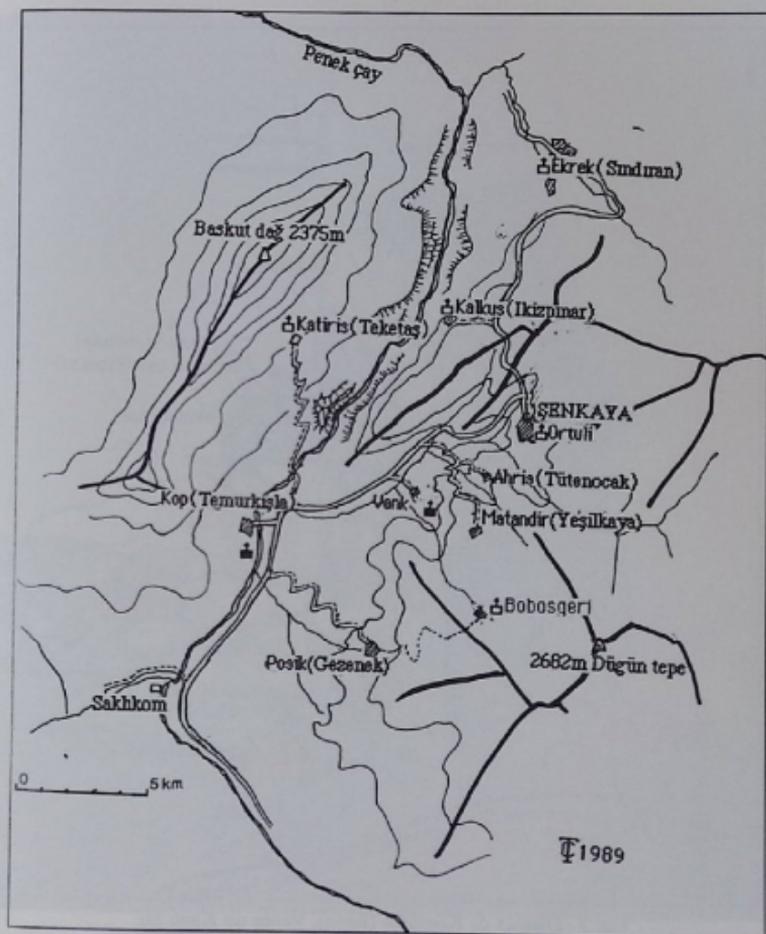


Fig. 2. District de Şenkaya (Ortuli). Haute vallée du Penek çay.

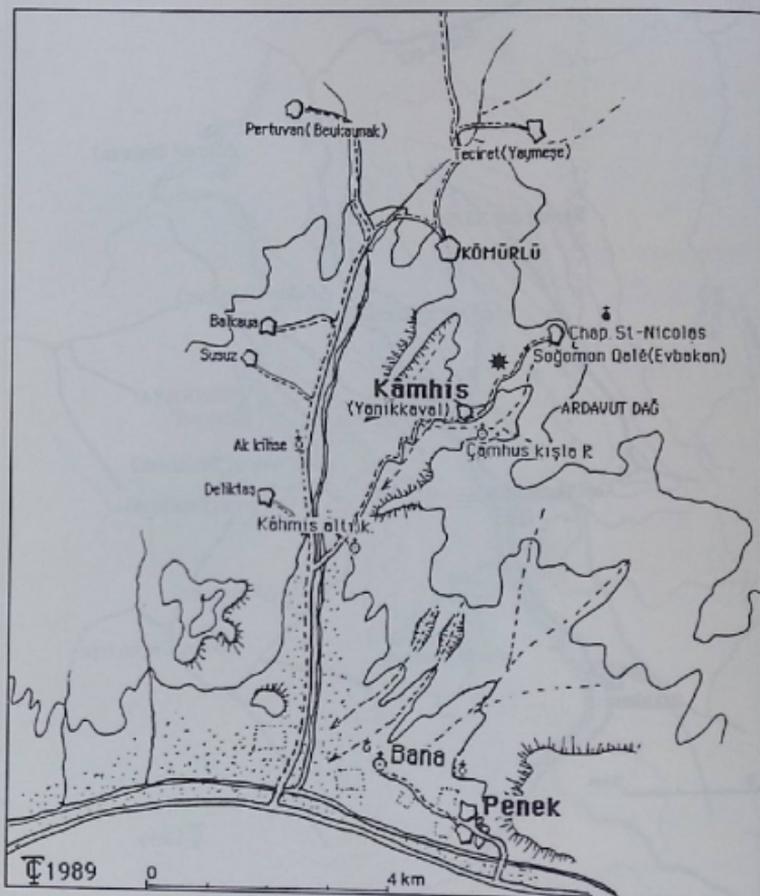


Fig. 3. District de Kömürlü (Bana). Vallée du Kanlı Su.



Fig. 4. Kâhmis alti kilise. Vue générale sud (1964).



Fig. 5. Kâhmis alti kilise. Vue générale sud (1989).



Fig. 6. Eglise de Bahçekışlak. Vue générale sud (1989).

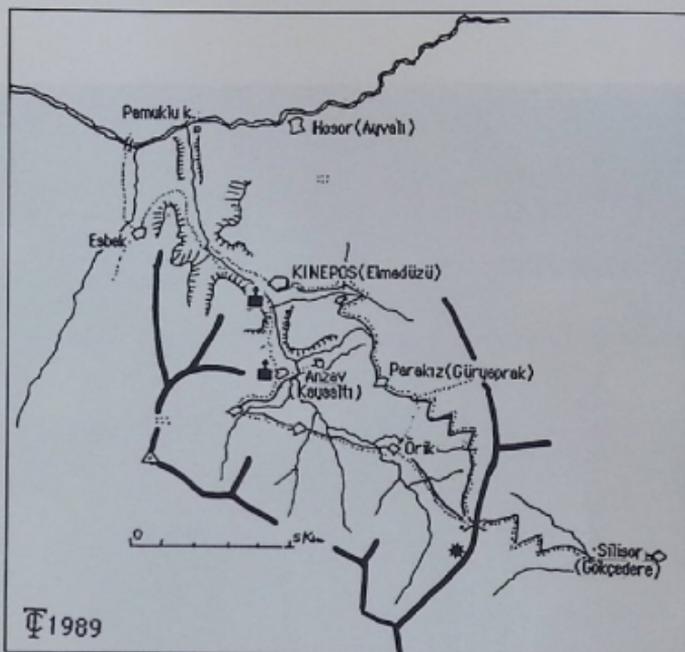


Fig. 7. District d'Elmadüzü (K'inep'osi). Vallée de l'Anzav çay.

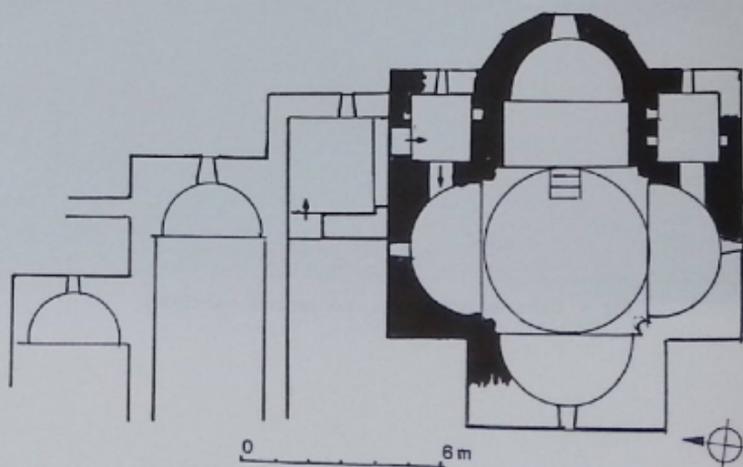


Fig. 8. Couvent de K'inep'osi. Plan. Etat de 1989.

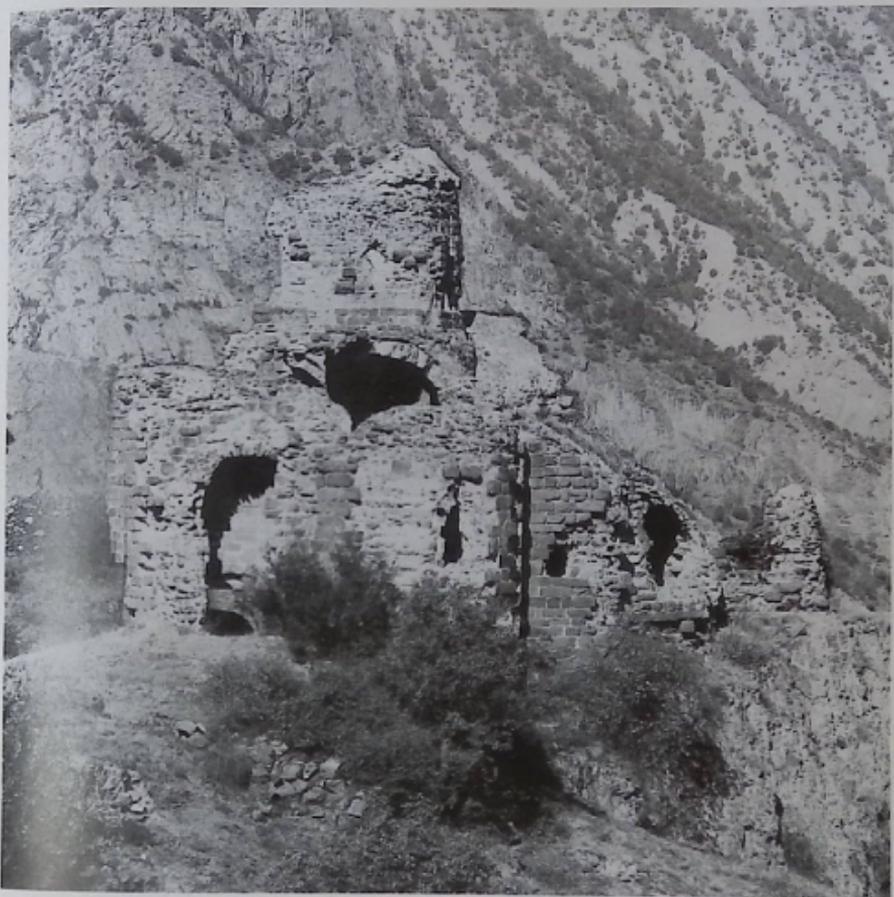


Fig. 9. Couvent de K'inep'osi. Vue générale est (1989).

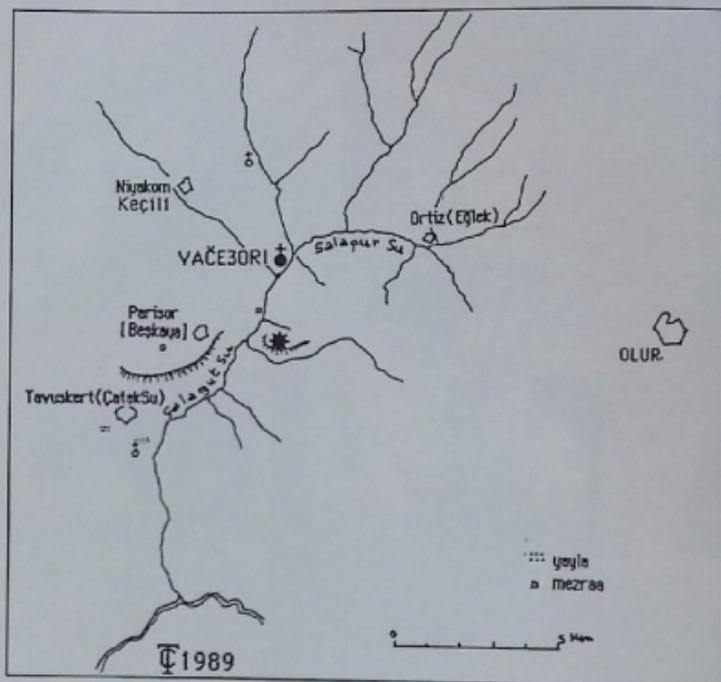


Fig. 10. District de Keçili (Vaçe3ori). Vallée du Çalagut Su.

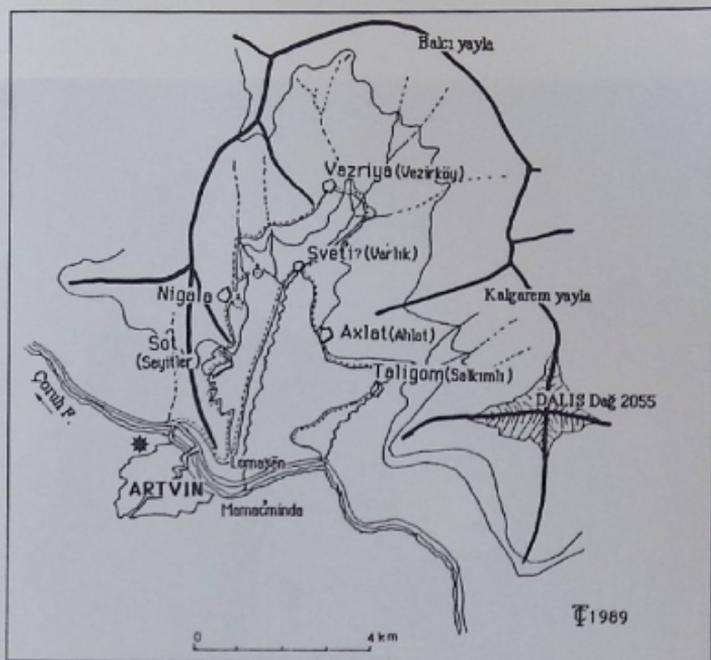


Fig. 11. District de Seyitler (Nigali).

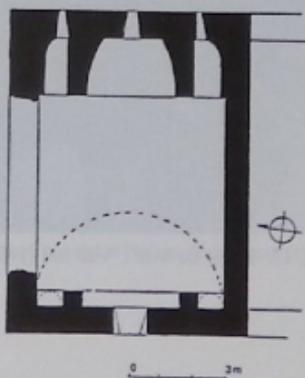


Fig. 12. Eglise de Nigali. Plan.



Fig. 13. Eglise de Svet'i. Vue sud (1988).

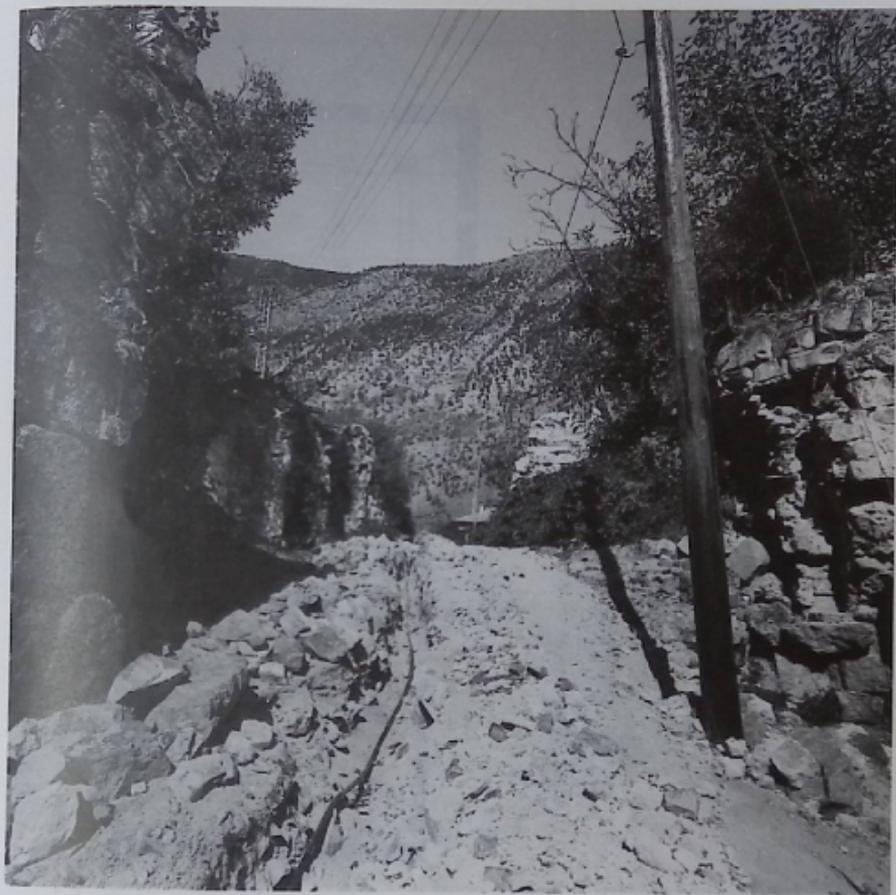


Fig. 14. Couvent d'Op'iza. Vue ouest (1988).

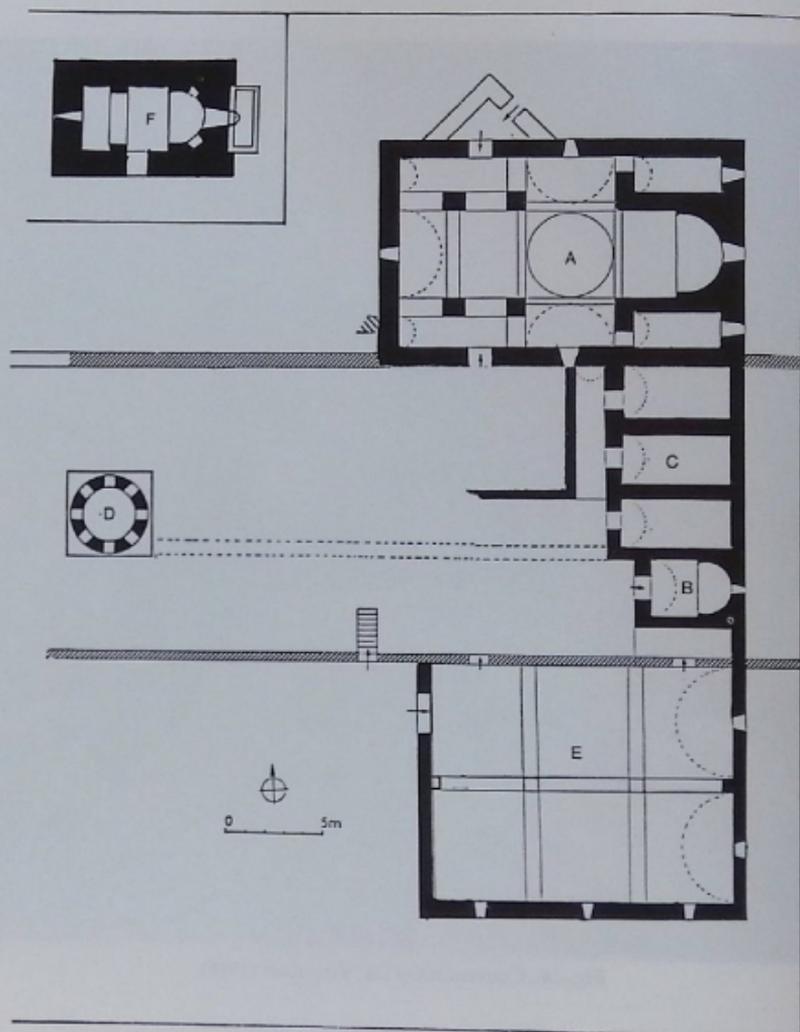


Fig. 15. Couvent de Porta. Plan (en cartouche, la chapelle-fontaine).

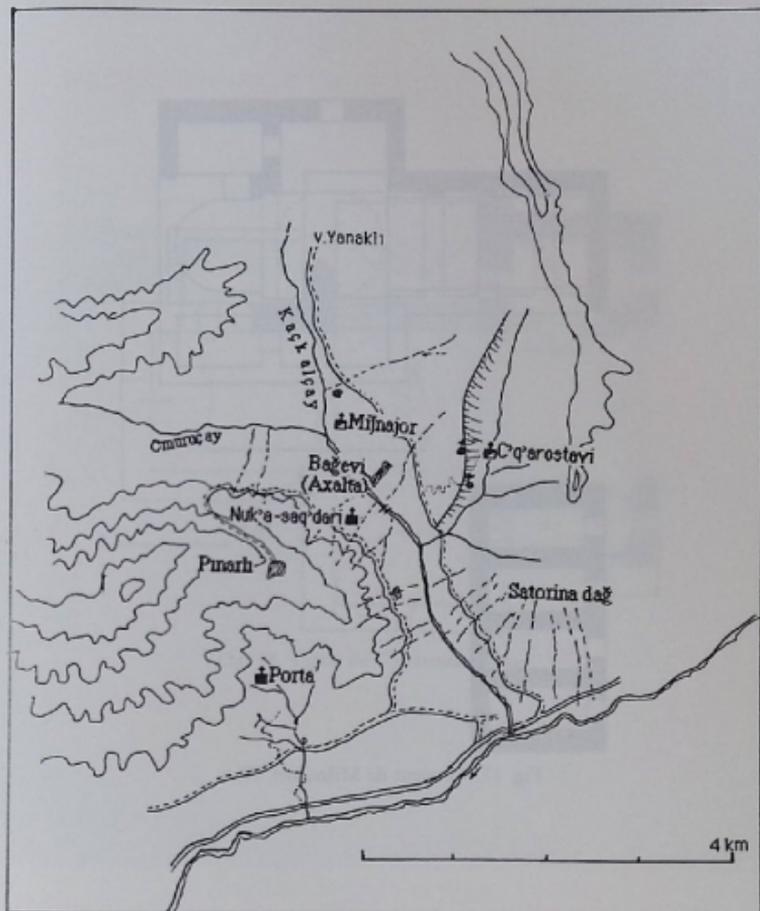


Fig. 16. District de Yanıklı. Vallée du Kaçkal çay.

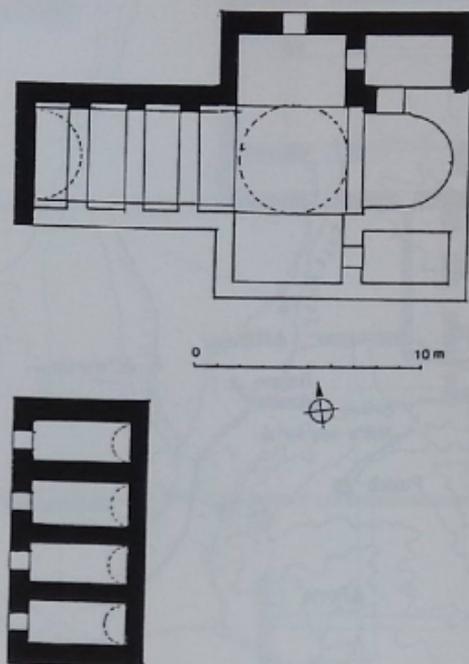


Fig. 17. Couvent de Mişnazori. Plan.

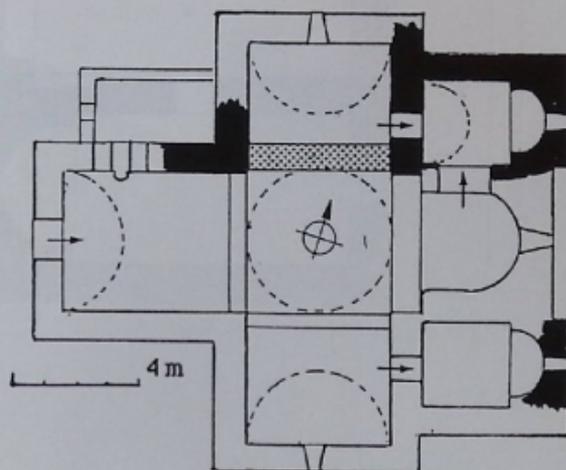


Fig. 18. Eglise de C'q'arostavi. Plan.

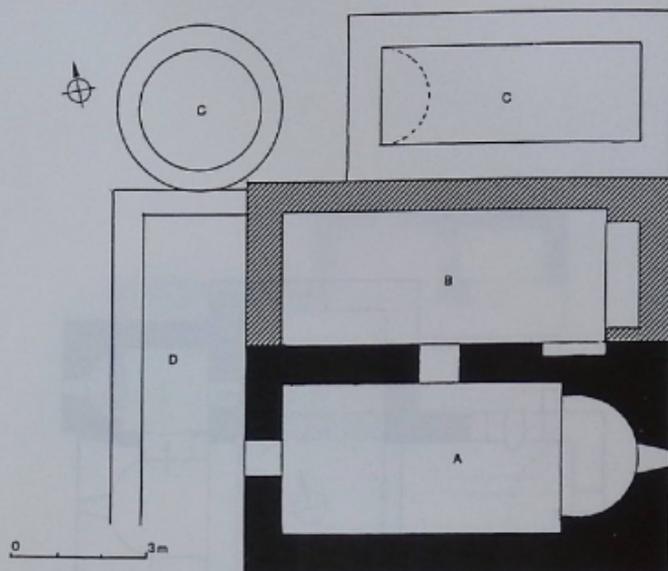


Fig. 19. Ardanuç (Art'anuži). Eglise. Plan.

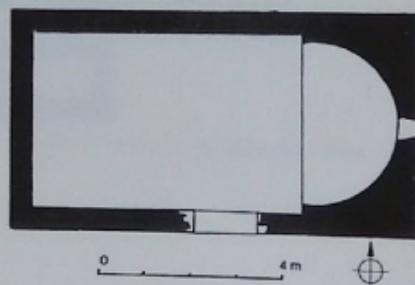


Fig. 21. Eglise de Šagora. Plan.

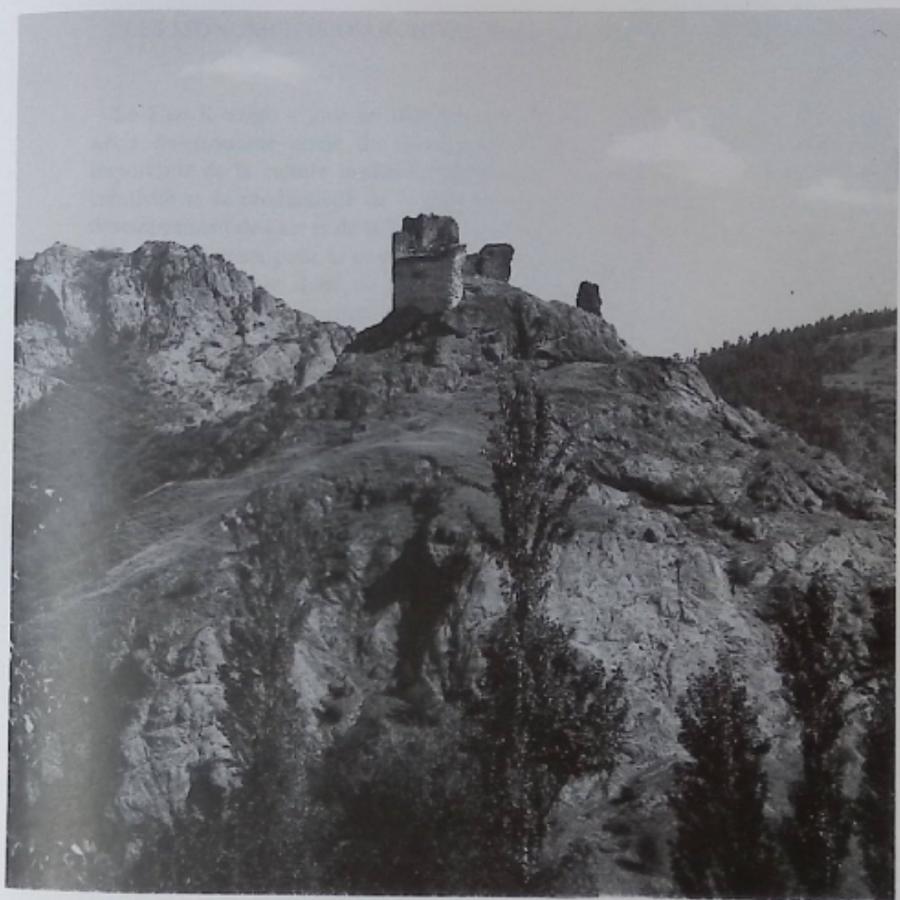


Fig. 20. Forteresse de Bereket (K'larjeti). Vue sud.

LES MONUMENTS D'ARCHITECTURE DU T'AO-K'LARŽETI¹

Le T'ao-K'laržeti a joué un rôle déterminant dans la constitution au XI^e siècle du royaume unifié de Géorgie et a été l'un des foyers les plus importants de la culture médiévale géorgienne. Durant plusieurs siècles, la créativité et la productivité de la principauté ont profondément marqué le développement de l'art et de la littérature en Géorgie, ce qui explique l'intérêt de ses monuments pour la compréhension de l'art géorgien. Aujourd'hui, le T'ao est en Turquie; il est, de ce fait, difficile d'en étudier les monuments; il est, malheureusement, surtout impossible d'y faire des fouilles.

Les premières études remontent à Nersēs SARGISEAN², dont les relevés d'inscriptions ont été publiés par Marie BROSET³. Ensuite, les travaux les plus importants furent ceux de l'historien Ekvtime TAQ'AIŠVILI⁴ et ceux du philologue et archéologue Nik'o MARR⁵. L'essentiel de nos sources provient de ces deux auteurs, surtout de TAQ'AIŠVILI car les membres de son expédition de 1917 ont dessiné quantité de plans et effectué de nombreux relevés. Plus tard, Ilia ZDANÉVITCH, Nicole et Michel THIERRY, Vakhtang DJOBADZÉ et David WINFIELD⁶ ont apporté quelques compléments. L'ampleur du matériel et son intérêt pour l'histoire de l'art géorgien nous ont amené à lui consacrer un volume⁷, dont le présent article offre un aperçu.

Les noms de "T'ao-K'laržeti", de "principauté, ou royaume, de T'ao-Klaržeti" sont utilisés couramment de façon purement conventionnelle pour désigner toute la partie sud-ouest de la Géorgie, c'est-à-dire non pas seulement les deux provinces historiques de ce nom, mais aussi celles de Šavšeti, d'Erušeti, d'Art'aani, de K'ola, d'Oltisi, de Sp'eri, de Basiani, d'Ač'ara, du

¹ Cet article reprend la matière d'un texte du même auteur paru sans bibliographie: L'architecture de Tao-Klardžétie, *Studien zur spätantiken und byzantinischen Kunst, Friedrich Wilhelm Deichmann gewidmet*, Mainz, 1986, I, pp. 87-108 (cité BERIDZE 1986). L'illustration est en grande partie différente et nous reproduisons moins de plans. La bibliographie est établie en tenant compte surtout des publications accessibles en Occident [N.D.L.R.].

² SARGISEAN 1864.

³ BROSET 1864. D'autres inscriptions se retrouvent dans ses nombreuses publications.

⁴ Résultats de ses expéditions de 1902, 1907 et 1917; cf. TAKAIŠVILI 1909, 1938 et 1952.

⁵ MARR 1911 a.

⁶ ZDANÉVITCH 1966; THIERRY N. et M. 1960, 1968, 1969, 1971 et 1975; THIERRY N. 1984 et 1986; THIERRY M. 1984; DJOBADZE 1976, 1978 et 1986; WINFIELD 1968.

⁷ BERIDZE 1981.

Samcxe, de Ճavaxeti, de Borժomi, d'Axalcixe, d'Adigeni, d'Asp'inճa, d'Axal-kalaki, de Bogdanovk'a, ainsi que l'actuel district de C'alk'a.

A l'origine, le centre de la principauté, qui demeura une entité politique du IX^e siècle au XI^e, était la ville d'Art'anuճi; les régions septentrionales du Samcxe, de Ճavaxeti, de Տavseti et de K'larճeti faisaient partie du royaume oriental d'Ibérie; quant à la frontière sud, entre la principauté et l'Arménie d'abord, l'Empire byzantin ensuite, elle fut longtemps instable.

Géographiquement, il s'agit essentiellement des bassins du Mt'k'vari (la Koura) et du Č'oroxi. Au début le peuplement était mixte, comprenant des Géorgiens et des Arméniens, mais ces derniers se sont progressivement ibérisés. Après le reflux des invasions arabes, l'organisation politique est allée de pair avec l'édification des monastères qui ont largement contribué à affermir l'esprit national des Géorgiens et à enrichir leur civilisation. C'est Grigol Xanzteli (759-861), originaire de Géorgie méridionale, qui prit la tête de ce mouvement monastique. Ascète et homme d'église, il releva la Géorgie méridionale dévastée par les Arabes, secondé par les princes dans l'édification et la restauration de couvents comme Xanճta, Տat'berdi, Bana et Iճxani; élu archimandrite de tous ces pieux établissements, il se trouva ainsi à la tête d'une véritable "république monastique".

Parallèlement, dès les années 20 du IX^e siècle, un Bagratide fuyant le Kartli occupé par les Arabes, Aճot', avait fondé la principauté du T'ao-K'larճeti, qu'il avait agrandie vers le sud en reprenant à Constantin VII des terres qui lui avaient été ravies⁸. A l'époque, la frontière entre le T'ao et l'Ibérie passait par l'Araxe.

Malgré la complexité politique inhérente à la société féodale du IX^e siècle, deux faits sont alors manifestes: d'une part, une évolution certaine vers l'unification et vers la création d'une monarchie géorgienne; de l'autre, le rôle moteur des monastères de la région dans ce processus.

Le pas décisif vers la réunion des principautés et des royaumes géorgiens a été fait par le roi du T'ao-K'larճeti Davit III Curopalate (961-1001) qui légua ses terres au prince Bagrat', futur héritier du Kartli par son père et de l'Apxazi par sa mère: Bagrat' III (1008-1014) a ainsi été le premier roi de la Géorgie unifiée, bien qu'une partie méridionale du T'ao fût tombée pour trois décennies (de 1001 à 1034) sous domination byzantine⁹. C'est donc à la mort de Davit, en 1001, que le T'ao-Klarճeti a cessé d'être une entité politique.

Les monastères jouèrent un rôle actif dans cette unification. "La Géorgie

⁸ CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, ch. 45.

⁹ Résumé de la question de l'héritage de Davit in THIERRY N. 1986, pp. 139-143.

est tout le vaste pays où les offices religieux sont célébrés et les prières dites en géorgien", écrit en 951 Giorgi Merçule dans sa *Vie de Grigol Xanzteli*¹⁰.

Partout, au Moyen-Age, la vie culturelle était concentrée dans les monastères; ceux du T'ao-K'larĖzeti rayonnèrent bien au-delà de l'an 1001 dans beaucoup de domaines.

Ils furent d'abord déterminants pour le développement de la littérature géorgienne; comme le dit კ. კ'EK'ELIZE, "la majorité des œuvres des IX^e et X^e siècles parvenues jusqu'à nous ont été créées dans ces monastères. C'est là que s'était formée une école littéraire particulière, basée sur des principes nationaux et qu'avait été élaborée une grammaire originale"¹¹. Dans les *scriptoria* de la région furent rédigées de nombreuses vies de saints: la *Vie de Serap'ion Zarmeli* par Basili Zarmeli au IX^e siècle, les *Vie et martyre de saint Abibos Nek'reseli* et une étude polémique sur la séparation des Eglises arménienne et géorgienne par Arsène Sapareli au X^e siècle ou encore la *Vie de Grigol Xanzteli* (951) déjà citée, donnant un large aperçu des us et coutumes du T'ao de la fin du VIII^e siècle au X^e. Du début du X^e siècle date également *Le martyre de saint Gobron* qui retrace l'incursion des Arabes en Arménie et en Géorgie. De nombreuses œuvres anciennes sont reprises, comme *Le martyre de sainte Šušanik'* (V^e siècle), *Le martyre de saint Abo* (VIII^e siècle), ainsi qu'une chronique de la *Conversion de la Géorgie* et des *Vies des Pères de l'Eglise*; leurs œuvres sont traduites du grec; de nombreuses traductions des *Evangelies* et de la Bible voient aussi le jour (on connaît la Bible d'Ošk'i (978)). A cette époque remonte encore un remarquable recueil de chants liturgiques originaux de Mikael Modrek'ili¹².

En 897, le calligraphe Mikael transcrivit au monastère de Šat'berdi le célèbre évangile d'Adiši, le plus ancien manuscrit géorgien avec miniatures actuellement conservé. Quant à l'Évangile de Žruč'i, qui date de 936, il fut orné d'enluminures par le peintre Tevdore en 940¹³.

A côté de la miniature, se développait la peinture murale. La production des écoles du T'ao au IX^e siècle et au X^e est encore attestée par de nombreux fragments à Otxta-ek'lesia, à Išxani, à Xaxuli, à Ošk'i, à T'beti, à K'umurdo, etc.¹⁴. Ajoutons que les artistes de la Géorgie méridionale travaillèrent

¹⁰ MARR 1911 b; KARST 1934, p. 63.

¹¹ K'EK'ELIZE 1923-1960.

¹² Sur les textes relatifs à Šušanik', Gobron, Abo et aux treize Pères syriens, KARST 1934, pp. 58-84; sur les derniers, MARTIN-HISARD 1985 et 1986 a et b.

¹³ TAKAIŠVILI 1916; ŠMERLING, 1979, pp. 33-56, pl. 13-23; MEPISACHVILI/TSINTSADZE 1978, pp. 286-287; *TREASURES OF GEORGIA*, pp. 110-113.

¹⁴ Cf. THIERRY N. et M. 1975; THIERRY N. 1984.

également ailleurs: on leur attribue, entre autres, les peintures de Manglisi (XI^e siècle)¹⁵.

Les couvents du T'ao et du Samcxe comptaient aussi de véritables écoles du repoussé. C'est de là que proviennent certaines des œuvres les plus anciennes, comme la célèbre icône de la Transfiguration du monastère de Zarzma (datée de 886), l'encolpion de Mart'vili qui appartient à Xoşrovanuş, à Bagrat' et à Davit (fin du IX^e siècle), la croix d'Işxani (973) et celle de Davit Curopalate, due au maître Asati (fin du X^e siècle)¹⁶.

Enfin, avant d'aborder la description des monuments d'architecture, rappelons qu'aucune autre région de Géorgie n'a fourni autant de sculptures de façade, souvent encore *in situ*. En témoignent, par exemple, les reliefs d'Op'iza, de Dolisq'ana, d'Oşk'i, de Xaxuli, de T'beti, de K'umurdo, de Boržomi, de Vale et d'Axaşeni¹⁷.

Les monuments d'architecture

Les édifices religieux construits du VIII^e siècle au XI^e, qu'ils soient connus d'après la littérature ou encore plus ou moins conservés, sont au nombre de deux cents environ. On compte parmi eux une quarantaine d'églises à coupole et seulement trois ou quatre basiliques, la grande majorité des édifices étant des chapelles à nef unique. Parfois, la date exacte de construction est donnée par une inscription; il arrive aussi qu'elle soit mentionnée dans des chroniques ou dans des témoignages écrits; quelques-uns des plus importants monuments du T'ao-K'laržeti sont ainsi situés dans le temps avec exactitude. Les autres, qui sont les plus nombreux, sont classés par comparaison, d'après leurs traits architecturaux. Pour beaucoup, malheureusement, description et documents graphiques manquent, les inventaires à notre disposition¹⁸ étant incomplets.

Les cathédrales de Bana et d'Işxani (fig. 3 a, b, c) peuvent servir d'entrée en matière en raison de leur originalité¹⁹. Elles se rattachent au plan tétraconque

¹⁵ Cf. A. VOLSKAJA, in *TREASURES OF GEORGIA*, p. 80, fig. p. 70.

¹⁶ AMIRANACHVILI 1971, fig. 23, 28 et 31-34; MEPISACHVILI/TSINTSADZE 1978, pp. 257-260; *TREASURES OF GEORGIA*, pp. 188-191.

¹⁷ WINFIELD 1968; MEPISACHVILI/TSINTSADZE 1978, pp. 140-141, 149, 246, 247 et 250.

¹⁸ Cf. notes 3-5. C'est sur ces ouvrages que repose notre étude BERIDZE 1981 à laquelle nous renvoyons dans la suite de cet article, les monuments du répertoire y étant classés par ordre alphabétique.

¹⁹ BERIDZE/NEUBAUER, pp. 30-31 et pp. 124-125; BERIDZE 1981, pp. 136-138, 150-153, 282-283 et 289-291. Pour les tentatives de reconstitution de Bana, il faut désormais tenir compte de l'image de l'église peinte à Oşk'i en 1036, THERRY N. 1986, pp. 146-148, fig. des pp. 161, 169 et 170.

avec collatéral annulaire dont les quatre absides, disposées entre les piliers de la coupole, sont ouvertes par des arcatures et donnent sur une galerie périphérique. A Işxani, l'abside à colonnade est unique, le plan actuel étant cruciforme avec coupole centrale; l'église aurait été édifiée par l'évêque Nersēs²⁰, arménien chalcédonien qui fut quelque temps, par la suite, catholikos d'Arménie; il y fit alors ériger la célèbre église de Zuart'noc' (fig. 3 d).

Le plan central à collatéral annulaire est commun à toute une série de monuments du V^e siècle et du VI^e, mais le type caractérisé, à l'intérieur, par une vraie tétraconque à colonnades reste limité à quelques exemples ayant chacun leurs particularités: à Séleucie de Piérie, à Dyarbekir et à Apamée²¹ et, en Transcaucasie, à Zuart'noc' (et dans sa réplique de l'an 1000, l'église du roi Gagik à Ani) et à Bana²².

G. ĆUBINAŠVILI place chronologiquement l'église de Bana en troisième position, après l'église disparue d'Işxani et celle de Zuart'noc', parce qu'elle diffère notablement de ces dernières: les piliers d'appui de la coupole sont renforcés au point d'inclure chacun une petite pièce, et les quatre colonnades en hémicycle sont doublées par un premier manchon mural²³. Ces particularités renforcent la thèse de Taq'aišvili: il datait le monument des confins du IX^e siècle et du X^e, suivant en cela l'historien Sumbat' Davitisiže qui rapporte que l'église a été construite par le roi Adarnase (881-923). Cependant, on fait remonter la construction initiale au VII^e siècle car l'ornementation sculptée présente des réminiscences de motifs antiques: chapiteaux à volutes, profils de moulures et feuillages ornementaux²⁴, sensiblement modifiés toutefois.

Une partie considérable des monuments qui nous intéressent appartient à la période de l'architecture géorgienne, dite "transitoire", que se situe, du VII^e siècle à la fin du X^e, entre la période "primitive", qu'illustrent encore des œuvres comme la Sainte-Sion de Bolnisi, les églises de Žvari, de C'romi, de Bana et d'Işxani déjà citées, et la période de "renaissance", qui se prolonge de la fin du X^e siècle à celle du XIII^e. Cette renaissance se développera dans

²⁰ ĆUBINAŠVILI 1936 [Pour TOKARSKI 1978, l'église primitive de Nersēs serait la chapelle nord-ouest, incluse secondairement dans la grande église. Il est de fait que les chapiteaux actuels de la colonnade ne peuvent guère être attribués au VII^e siècle, contrairement à l'opinion de ĆUBINAŠVILI. Le Prof. Frank Teichmann de Stuttgart a démontré que les sculptures datent du X^e siècle dans sa communication au VI^e Symposium International sur l'Art géorgien à Tbilisi en octobre 1989, N.D.L.R.].

²¹ BALTŲ 1981, pp. 105-108.

²² A Lekiti (Leketi) en Azerbaïdjan (l'ancienne Albanie), on a découvert récemment une église de ce type, non loin de la frontière géorgienne.

²³ Si bien que le monument se conserva jusqu'à la fin du XIX^e siècle, alors que les coupoles de Zuart'noc' et de Saint-Grégoire d'Ani s'effondrèrent relativement tôt.

²⁴ TAKAIŠVILI 1909, pp. 88-117; ĆUBINAŠVILI 1936, pp. 169 et 178 [Seules des fouilles pourraient définitivement trancher, N.D.L.R.].

d'autres régions de Géorgie, donnant les cathédrales de Kutaisi, de Svet'ixoveli, d'Alaverdi et de Gelati, les églises de Betania et de Pit'areti, le monastère rupestre de Vargia, *etc.*, mais on peut dire que c'est au T'ao-K'larjeti que ses débuts sont attestés par les monuments les plus significatifs: les cathédrales de Xaxuli, d'Ošk'i et de K'umurdo.

Ces deux époques, celle des débuts et celle de l'"âge d'or", correspondent à des styles différents: la première est austère, d'architecture "pure" et classique en son essence; la seconde, au contraire, voit l'avènement d'un art pictural présentant même des traits "baroques". Quant à la période transitoire, elle porte bien son nom: dans toute la Géorgie le classique sévère est en recul et, en matière d'architecture comme de décoration, les recherches se multiplient. On note une grande disparité, une diversité des types architecturaux, certains faisant une longue carrière par la suite, d'autres, en revanche, ne survivant que peu de temps ou se limitant à quelques exemples isolés.

Au T'ao, la variété est grande: on y observe des églises à nef unique, des basiliques à trois nefs, une basilique à trois églises, une pluralité d'églises à coupole en croix libre (plus ou moins simple), des plans à quatre, ou à deux, piliers libres sous la coupole, des variations sur le thème des tétraconques et des triconques et des églises à absides multiples.

Nous verrons rapidement quelques-uns de ces types, puis nous dirons quelques mots de la décoration nouvelle des façades.

Les églises à nef unique

En Géorgie, on trouve ce type de monuments des origines jusqu'à la fin du Moyen-Age. Il s'agit en général de bâtiments modestes, mais certains n'en présentent pas moins de réelles qualités artistiques et figurent en bonne place parmi les créations les plus belles.

Du V^e siècle au VII^e, ces églises sont petites; ce sont plutôt des chapelles. Une galerie complémentaire leur est souvent adjointe, au moins sur un des longs côtés. A l'intérieur, les murs et les voûtes sont nus, sans aucun arrangement plastique. Habituellement, l'abside s'inscrit dans le rectangle des murs extérieurs et n'a pas de locaux annexes. L'axe est-ouest n'est pas très souligné et la longueur intérieure, abside comprise, est dans le rapport de 2 sur 1 avec la largeur.

A l'époque "transitoire", les proportions sont les mêmes, mais on commence à diviser les murs longitudinaux et les voûtes par des pilastres engagés et des doubleaux, délimitant ainsi deux ou trois secteurs; au X^e siècle, ces derniers, le plus souvent au nombre de trois, sont encore creusés de niches plates. Les deux côtés de l'abside sont alors pourvus soit de profondes

niches rondes, soit de minuscules pièces rectangulaires, qui servent de diaconicon et de prothèse. Les églises du T'ao sont conformes à ces règles observées dans les autres régions de Géorgie. Dans certains cas, les *pastophoria* sont nettement individualisés et s'ouvrent dans la nef, comme à Urta et à Žala (fig. 4), ou encore dans une des chapelles de Xaxuli et dans une autre d'Otxta-ek'lesia²⁵. Sur les murs orientaux de Pekrašeni, d'Urta et de Žala, des niches angulaires marquent la division intérieure entre abside et pièces latérales (fig. 4)²⁶; à Agara, elles paraissent seulement décoratives²⁷.

Les églises à nef unique semblent avoir connu en Géorgie une floraison particulière. En Syrie, elles sont moins nombreuses que les basiliques; certaines ont trois absides, d'autres sont à sanctuaire rectangulaire ou à abside saillante; la couverture est en charpente en Syrie du Nord et faite de dalles de pierre au sud; leur plan a une plus grande tendance à l'allongement et comporte souvent une galerie sud pourvue de colonnes²⁸. En Arménie, elles sont plus longues (le rapport atteignant jusqu'à 3 sur 1) et comprennent assez souvent une galerie sud; leur nombre diminue nettement au cours du VII^e siècle, exception faite des minuscules chapelles de monastère, les architectes arméniens préférant, même pour les petites églises, le type à coupole²⁹.

Les basiliques à trois nefs

Le type basilical, connu en Géorgie depuis le V^e siècle (Bolnisi est datée de 478-493), se différencie progressivement de la variante hellénistique dont il est issu; malgré la multiplication des édifices à coupole, il survit jusqu'au XI^e siècle, mais en se raréfiant au fil des siècles, au T'ao comme ailleurs.

On ne compte dans la région que cinq églises de ce type: Nuk'a-saq'dari, du VIII^e siècle ou du IX^e, adossée au rocher au point que la troisième nef est à peine esquissée; Kvabisxevi, non loin de Boržomi, du IX^e siècle; Urta, du milieu ou de la seconde moitié du X^e siècle et deux églises des années 70 du X^e siècle, P'arxali et Otxta-ek'lesia. Nous ne possédons pas de plan de la première église, mais les deux suivantes sont des basiliques courtes, comme on en voit en Kartli, et plus encore en K'axeti où la largeur de la salle est parfois supérieure à la longueur; à Urta le rapport est de 1 sur 1 et à Kvabisxevi de 0,73 sur 1.

²⁵ THIERRY N. et M. 1971, fig. 30 et 38; TAKAŠVILI 1952, pl. 84 et 115.

²⁶ THIERRY N. et M. 1969, fig. 1; 1971, fig. 29, 30, 37 et 38; BERIDZE, p. 169.

²⁷ BERIDZE 1981, p. 135, pl. 4.

²⁸ BUTLER 1929-1969, pp. 187-190 et 193-205.

²⁹ THIERRY/DONABEDIAN, pp. 54-55, 120-121 [Les mononefs tri-absidales sont nombreuses au Vaspurakan au X^e siècle, N.D.L.R.] et 195.

Les deux basiliques de P'arxali et d'Otxta-ek'lesia³⁰ se distinguent par leur qualité technique et par leurs dimensions (à l'intérieur: 25,64 m × 15,70 pour la première et environ 27 m × 15 pour la seconde). Elles sont cependant plus courtes que les basiliques plus anciennes (fig. 5), conformément à l'évolution générale: ainsi, le rapport de leur longueur sur leur largeur est de 1,36 sur 1 pour P'arxali et de 1,31 sur 1 pour Otxta-ek'lesia, alors qu'il est de 1,95 sur 1 pour Urbnisi, de 1,82 sur 1 pour K'ac'areti et de 1,63 sur 1 pour Bolnisi. Il faut aussi considérer comme un trait spécifique une plus libre disposition des piliers, la première travée, près de l'abside, étant écourtée et la seconde, au contraire, élargie, comme s'il s'agissait d'une disposition propre aux églises à coupole³¹; conjointement, la hauteur des travées se différencie, le tout animant en quelque sorte les volumes intérieurs. Comparés aux basiliques antérieures, ces deux édifices médiévaux se signalent par leur étirement en hauteur, P'arxali en particulier. L'impression de verticalité et de légèreté est accentuée par le décor mural de hautes arcatures (fig. 6). Ces deux monuments du T'ao sont les dernières basiliques importantes de Géorgie.

Dans le même temps, en Grèce les basiliques médiévales restent de dimensions modestes³² et en Arménie elles sont supplantées par les églises à coupoles³³.

Les églises à coupole

Leur diversité est grande. Du carré au-dessus duquel s'élève la coupole se développe tantôt une croix avec une abside et trois bras rectangulaires, tantôt une triconque ou une tétraconque. La croix peut-être inscrite ou libre. La tétraconque va du simple quatre-feuilles au type à pièces d'angles (comme Žvari) ou à galerie périphérique (comme Bana). Le type particulier de C'romi (626-634), croix inscrite à une abside entre deux pièces latérales, avec un axe est-ouest allongé et une coupole sur quatre piliers, a finalement été adopté dans différentes provinces de Géorgie, où il s'est diversifié et compliqué³⁴.

Au T'ao, on en connaît une quarantaine, très disparates: on trouve d'abord quelques exemples isolés de triconques en croix libre (à Baxčalo-q'išla et à

³⁰ TAKAËVILI 1952, pp. 82-86 et 90-94; pl. 115-126 et 132-148; BERIՇԷ 1981, pp. 163-164, 167-168, 301-302 et 604-605, pl. 9-15.

³¹ On a pu également penser à une influence du plan cruciforme, cf. KATCHATRIAN 1967.

³² KRAUTHEIMER 1981.

³³ Le plan basilical, connu aux V-VI^e siècles, tombe en désuétude et renaît au bas Moyen-Age, surtout au XVII^e siècle, cf. THIERRY/DONABEDIAN, pp. 50-51, 120, 195 et 261.

³⁴ BERIՇԷ/NEUBAUER, pp. 28-29.

Ortuli)³⁵, puis apparaît un type nouveau, que nous appellerons "en croix semi-libre" car les deux angles orientaux sont occupés par des *pastophoria*, le bras ouest, constitué par une nef unique, restant libre. Les deux pièces latérales peuvent ainsi être annexées à une triconque, comme à Isi, à une tétraconque, comme à K'inep'osi et à Muxlažiyilisi (Muğlakkilise, "l'église fermée", en turc)³⁶, ou encore à des croix à bras rectangulaires, comme à Ekcki, à Čanglo (Çengelli kilise en turc) et à Yeni Rabat, trois églises datées des confins du X^e siècle et du XI^e (fig. 7 et 8)³⁷. On en voit des exemples comparables ailleurs en Géorgie: Telovani (VIII-IX^{es} siècles) et Ik'vi (XI^e siècle) en Kartli, K'unt'uris-saq'dari (X-XIII^{es} siècles) en K'axeti³⁸. Il y a aussi des équivalents en Arménie, les églises de l'île de Sevan³⁹ notamment. Au X^e siècle et au XI^e, le besoin liturgique de *pastophoria* a entraîné la création de pièces latérales branchées sur les bras nord et sud de quelques rares croix libres⁴⁰.

Le périmètre extérieur des tétraconques est très varié. A Suxbeči, il reproduit trois des absides⁴¹; à K'inep'osi et à Muxlažiyilisi, les quatre sont incluses dans des bras rectangulaires; à Čamxusi, réplique tardive de Žvari, les absides, comme les pièces d'angles, sont individualisées; à Bobosgeri, tétraconque à quatre piliers libres, l'extérieur était en croix libre à deux degrés⁴². Enfin à Svet'i, hybride original sans coupole, la tétraconque s'inscrivait dans un polyèdre et se terminait par une nef unique couverte d'un toit en bâtière qui englobait également le polyèdre⁴³. Cette disposition est unique à notre connaissance, mais ce type de couverture se retrouve sur des églises de plan cruciforme pour lesquelles on attendrait la présence d'une coupole: à

³⁵ BERIDZE 1981, fig. 94 et 112.

³⁶ BERIDZE 1981, n^{os} 1, 2 et 4 de la fig. 18; dans le dernier cas, il n'y a qu'une pièce au nord.

³⁷ BERIDZE 1981, n^{os} 3, 5 et 6 de la fig. 18 [Le nom *Yeni Rabat* est turc, et peut signifier "nouveau couvent fortifié" ou plus simplement "nouveau quartier"; le mot *rabat*, d'origine arabe, est de sens très étendu et peut désigner un caravansérail fortifié, un couvent d'importance régionale, parfois place-forte, recevant des voyageurs et des moines missionnaires (communication orale de Madame Irène MÉLIKOF, le 16.IV.1989), parfois seulement, un quartier. En géorgien, le mot est employé dans le sens de "quartier d'une agglomération" (MEPISACHVILI/ZINZADSE 1986, p. 369), N.D.L.R.].

³⁸ MEPISACHVILI/TSINTSADZE 1978, p. 124; BERIDSE/NEUBAUER, n^{os} 1-3 de la fig. 19.

³⁹ THIERRY/DONABEDIAN, p. 573; autres exemples, pp. 598-600.

⁴⁰ Comme quelques églises de Cappadoce (Orta mahalli kilisesi à Maçan), et antérieurement l'église complexe de Peristera (870/871), près de Salonique, KRAUTHEIMER 1981, p. 269.

⁴¹ BERIDZE 1981, n^o 2 de la fig. 20.

⁴² BERIDZE 1981, n^{os} 3, 4 et 5 de la fig. 20. Le plan de Bobosgeri reste unique; on peut en rapprocher celui de Bagaran et la restitution d'Ejmiacin (bien que les absides soient saillantes et non inscrites dans un rectangle), THIERRY/DONABEDIAN, fig. 685.

⁴³ BERIDZE 1981, fig. 46, pp. 170-171.

Sainte-Marine de Zegani (V^e siècle) en K'axeti, à Xeiti (première moitié du X^e siècle) en Kartli, à Šoretī, église inédite de Žavaxeti (VIII-IX^{es} siècles vraisemblablement) et enfin à Xobi (fin du XIII^e siècle) en Géorgie occidentale⁴⁴. Tous ces exemples montrent que le plan tétraconque ne suit pas un développement régulier.

Pendant quelque temps se répand un plan à six absides disposées en périphérie, type commun en Arménie durant des siècles⁴⁵, alors qu'il se limitera au X^e siècle en Géorgie. Trois des cinq monuments de ce type se trouvent au T'ao; ce sont les églises d'Oltisi, de Gogiuba et de K'iaglisalt'i (Kaglisaltı en turc)⁴⁶. L'église de Boč'orma, en K'axeti, se singularise par la présence de *bēma* dans les absides. Enfin, l'exemple le plus récent, l'église de K'axci, en Géorgie occidentale, datée des confins du X^e siècle et du XI^e, se différencie de ses homologues du T'ao par l'adjonction de petites chapelles annexes, réservées dans l'épaisseur des murs de l'hexaconque, et par une galerie périphérique⁴⁷.

La cathédrale de K'umurdo (964), en Žavaxeti, offre un plan hybride qu'on peut rattacher à l'hexaconque. En effet, bien que les absides ne soient pas rayonnantes, leurs arcs triomphaux sont aux angles de l'hexagone central, sur lequel s'élevait la coupole. Deux absides parallèles au nord sont symétriques de deux autres au sud, une plus grande à l'est étant encadrée par deux sanctuaires latéraux face à un bras occidental rectangulaire. Dans le village de Nik'orc'minda, en Géorgie occidentale, l'église, datée de 1010-1014, reproduit en partie le plan de K'umurdo, mais en reprenant la disposition étoilée traditionnelle⁴⁸.

Mentionnons à part l'église de T'aosk'ari (VIII-IX^{es} siècles), unique en son genre car la coupole s'appuie sur un octogone dont les rayons sont des pièces rectangulaires, exceptée celle située à l'orient, qui est pourvue d'une abside⁴⁹.

⁴⁴ MEPISACHVILI/TSINTSADZE 1978, p. 109.

⁴⁵ Cf. THIERRY/DONABEDIAN, p. 600: l'hexaconque de Saint-Théodore de Bagaran *ca* 915 (les octaconques, comme celle d'Irind (fin du VII^e siècle) ont un plan qui dérive des tétraconques et ne peuvent donc être rattachées aux hexaconques).

⁴⁶ BERIDZE 1981, n^{os} 1-3 de la fig. 21. La transcription du toponyme K'almaxi varie beaucoup d'un auteur à l'autre; on a ainsi: K'jagmis-alty (BERIDZE 1981, pl. couleurs 5); K'jaglis-alty (TAKAŠVILI 1909, pp. 85-88), plutôt Kamhis, site du fort de Kalmakhi pour ZDANÉVITCH 1966. On y accède par la route de Kōmürli, l'église étant à 500 m après la bifurcation du village (THIERRY N. et M. 1968, p. 64). Mise au point dans l'article de J.-M. THIERRY, pp. 129-167.

⁴⁷ BERIDZE 1981, fig. 21 et 22, n^o 1; MEPISACHVILI/TSINTSADZE 1978, pp. 110-111; BERIDSE/NEUBAUER, pp. 124-125.

⁴⁸ BERIDZE 1981, n^{os} 2 et 3 de la fig. 22; MEPISACHVILI/TSINTSADZE 1978, pp. 110-111, 129 et 131.

⁴⁹ BERIDZE 1981, fig. 23; MEPISACHVILI/TSINTSADZE 1978, p. 122.

A l'extérieur, le périmètre présente seize pans, alternativement ouverts d'une niche, entre les pièces, et d'une fenêtre, dans ces dernières.

*

A partir du XI^e siècle, l'architecture géorgienne des églises à coupole privilégie l'axe est-ouest, dont le plan affecte alors la forme d'une croix inscrite à long bras ouest. Les espaces situés entre les bras sont couverts d'un toit à pente basse, alors que la coupole à coiffe pyramidale se dresse sur le haut carré central par l'intermédiaire d'un tambour élevé. La forme achevée date des premières décennies du XI^e siècle, mais a été précédée d'essais variés qui n'en présentent que certains éléments: périmètre extériorisant plus ou moins le plan cruciforme, coupole diversement appuyée, mais déjà sur quatre piliers, au VII^e siècle, à C'romi⁵⁰.

Le T'ao participa d'une façon importante à ce processus d'élaboration: la coupole s'élève sur les murs de la croix à Op'iza (début du X^e siècle; fig. 9) et à Dolisq'ana (954-958), sur le massif oriental et sur deux piliers occidentaux à Xanճta (première moitié du X^e siècle; fig. 10), à Vale et à Xaxuli (seconde moitié du X^e siècle) et sur quatre piliers à Vačezori, à Išxani et à Ošk'i (seconde moitié du X^e siècle). Le plan varie également entre la nef unique (à Op'iza, à Išxani et à Ošk'i) et les trois nefs (à Xanճta et à Xaxuli), bien qu'il reste toujours cruciforme, les bras latéraux pouvant être saillants (à Op'iza, à Xaxuli, à Išxani et à Ošk'i) ou vraiment inscrits (à Xanճta et à Dolisq'ana).

Si le plan à quatre piliers centraux est encore adopté pour les grandes cathédrales du Kartli, de K'axeti et d'Imereti, ailleurs aussi l'époque transitoire a été marquée par une évolution, comme l'attestent, en K'axeti, les plans d'Iq'alto, de Barcana et d'Ozaani (VIII, IX^{es} siècles), au Kartli, ceux de Samšvilde (759-777) et de l'église primitive de Met'exi à Tbilisi et, en Apxazi, ceux de Mokvi et de P'ic'unda (ou Bič'vinta, X^e siècle)⁵¹.

Parmi ces églises en croix inscrite, le plan triconque prend une place remarquable; les bras est, nord et sud y sont semi-circulaires. C'est le type d'Ošk'i, la plus grande cathédrale du T'ao, de la cathédrale du roi Bagrat' à Kutaisi, en Géorgie occidentale, et de celle d'Alaverdi, en K'axeti. (fig. 11 et 12). Il nous semble toutefois que ces monuments correspondent à des évolutions indépendantes; Alaverdi a comme antécédent l'église de Vačnadjiani (IX^e siècle) alors qu'au T'ao, de l'époque transitoire jusqu'au XI^e siècle,

⁵⁰ BERIDZE 1981, fig. 24. De même en Arménie, comme à Mren (THIERRY/DONABEDIAN, pp. 556-557).

⁵¹ BERIDSE/NEUBAUER, pp. 85-86.

de nombreuses églises présentent ces trois absides, comme Isi, Dörtkilise (province de K'ola), Baxčalo-q'išla, Ortuli, Zaki et Uraveli⁵².

L'église d'Ošk'i (963-973) apparaît comme un édifice savant dont tous les bras sont tripartites, et pas seulement l'oriental (fig. 14); les proportions sont véritablement monumentales et le système décoratif des façades très avancé. L'évolution du type donne la cathédrale de Kutaisi (confins du X^e siècle et du XI^e). Tout en empruntant des éléments à la précédente: les trois conques avec absides latérales saillantes à l'est, la galerie sud et le parvis occidental, l'architecte du roi Bagrat¹ a donné plus d'homogénéité à l'ensemble en ajoutant une galerie nord et en simplifiant les bras nord et sud.

De même, Svet'ixoveli, la cathédrale des patriarches de Mxeta (1010-1029), est une réplique de l'église d'Ošk'i dans l'organisation des masses extérieures, bien que les bras latéraux ne soient pas saillants et que le profil paraisse "basilical", en gradins. L'évolution ultérieure de l'église géorgienne à coupole, allant de la complexité vers la simplicité, aboutira à la forme définitive d'Alaverdi (premier quart du XI^e siècle), de Samtavisi (1030), d'Ik'orta (1172), de Betania (confins du XII^e siècle et du XIII^e), etc. (fig. 12)⁵³.

On sait que les églises triconques étaient relativement nombreuses en Arménie⁵⁴ et qu'on en trouve en Grèce au mont Athos⁵⁵. Cependant, les triconques géorgiennes n'ont pas grand chose de commun avec elles et, tandis que ce plan se répandait dans les Balkans, il disparaissait en Géorgie après le XI^e siècle.

La décoration des façades

L'architecture des dernières décennies du X^e siècle au T'ao-K'laržeti a joué un rôle considérable dans l'élaboration du système décoratif des façades.

A cette époque d'apogée, l'usage des arcatures, déjà connues au VII^e siècle,

⁵² TAKAIŠVILI 1952, pl. 114; BERIDZE 1981, n^{os} 1-6 de la fig. 34. Certains des toponymes sont turcs, le Dörtkilise (c'est-à-dire "Quatre églises") cité ici est situé dans la région d'Ardahan (TAQ'AIŠVILI 1938, pp. 12-13, pl. 23 b et 27 c; BERIDZE 1981, p. 147), et ne doit pas être confondu avec le Dörtkilise traduit d'Otxta-ek'lesia, des environs de Yusufeli.

⁵³ BERIDZE 1976, p. 88.

⁵⁴ THIERRY/DONABEDIAN, pp. 64-65, 562, 565, 573 et 598. Les types sont variés: libre, semi-libre, rarement inscrit, sauf en Siounie occidentale et au Vaspurakan, au X^e siècle [D'après dossier J.-M. Thierry, N.D.L.R.].

⁵⁵ STRZYGOWSKI 1918, p. 769 reproduit, fig. 724, 8 plans athonites: la coupole s'élève sur un carré central réduit, prenant un aspect de ciborium. C'est au type triconque "à ciborium", d'après la terminologie J.-M. Thierry, qu'appartiennent Germigny des Prés et San Satiro de Milan, STRZYGOWSKI 1918, fig. 716-720 [N.D.L.R.].

se développe, au Kartli comme en K'axeti, tantôt sur l'ensemble des murs tantôt sur le tambour des monuments. Mais c'est sur les églises du T'ao qu'il se généralise et se systématisé (fig. 13, 14), et c'est à partir de là qu'il essaïmera ailleurs de la fin du X^e siècle à la fin du XII^e. Le profil et les décors des colonnes engagées et des chapiteaux varient, tandis que leur disposition se codifie. Sur les murs des basiliques, des églises à une nef ou des monuments à coupole, on observe une élévation "dynamique" des arcs, qui suivent les lignes des toitures. Ainsi, la façade du bras sud d'Ošk'i présente cinq arcs de hauteurs dégradées, symétriquement disposés à partir de l'arcature centrale; celle-ci, abritant la fenêtre et la porte d'entrée, est encadrée par deux niches inscrites dans les premières arcatures latérales (fig. 14). On retrouvera cette organisation, au XI^e siècle, sur les murs orientaux de Kutaisi, d'Alaverdi, de Svet'icxoveli, de Samtavisi⁵⁶, etc. (fig. 15). Elle se modifiera par la suite⁵⁷.

C'est encore le T'ao-K'laržeti qui, avec la K'axeti⁵⁸, offre les premiers exemples de certains décors d'arcatures, comme les torsades remplaçant des colonnes et les billes ornant bases et chapiteaux.

On sait que ces arcatures pariétales ont également joué un rôle considérable dans l'architecture médiévale de bien d'autre pays: Arménie, Russie, Grèce byzantine, pays balkaniques et Occident roman. Elles y ont été interprétées avec originalité, suivant les traditions locales. En Arménie, où les formes se rapprochent le plus de celles de la Géorgie, le trait caractéristique est le nivellement des arcatures: toutes sont d'égale hauteur, sauf parfois celle du centre de la paroi, qui est plus élevée. Cette disposition limite l'élan vertical du monument, comme on l'observe à Sanahin, à Marmašen ou sur la cathédrale d'Ani⁵⁹.

De nombreux autres éléments de décor des façades apparaissent au T'ao-K'laržeti avant de se répandre dans toute la Géorgie. Ainsi, la forme des chambranles de fenêtres des archivoltes, le couronnement à plusieurs frontons de la coupole, comme à Xanzta et à Op'iza (fig. 2 et 9) ou d'autres parties, comme la galerie sud à Ošk'i.

Le répertoire des ornements de sculpture s'enrichit (fig. 16)⁶⁰. Ce processus

⁵⁶ BERIDSE/NEUBAUER, fig. 80, 84, 90 et 102.

⁵⁷ Illustrations in *TREASURES OF GEORGIA*, pp. 30-47.

⁵⁸ Voir l'exemple de K'vet'era, MEPISACHVILI/TSINTSADZE 1978, p. 136.

⁵⁹ THIERRY/DONABEDIAN, fig. 49 et 55.

⁶⁰ TAKAIŠVILI 1952, pl. 12, 19-23, 36-38, 58-60, 73-78 et 101-107. BERIDZE 1981, pl. 83-99 et 103-120.

n'est pas particulier au T'ao: il s'observe, à un moindre degré, dans d'autres provinces géorgiennes, comme l'ont prouvé les inventaires successifs⁶¹.

Les monastères

Nous avons dit en introduction quelle a été l'importance des monastères au T'ao-K'larՇeti. Si des monastères plus anciens ont existé ailleurs, nulle part, exception faite de la K'axeti, les fondations n'ont été aussi nombreuses du VIII^e siècle au X^e.

Nous ne disposons malheureusement que de peu de relevés d'ensembles monastiques du T'ao⁶². Leur composition (églises, chapelles, cellules, réfectoires, ateliers et dépendances) ne se distinguait guère de celle des monastères des autres régions; leur activité économique (exploitation de champs, de pâturages, de vignobles et de potagers) non plus. Mais, jusqu'au début du XX^e siècle, s'y étaient conservés mieux qu'ailleurs de nombreux édifices monastiques spécifiques: salles à trois nefs, qui pouvaient servir de réfectoires ou de salles de séminaire (à Oձk'i, à Op'iza et à Otxta-ek'lesia), ou salles à coupole éclairées, utilisées comme *scriptoria*⁶³.

Si on compare les couvents géorgiens, du T'ao et d'ailleurs, avec ceux de l'Athos, on est frappé par la différence de conception générale. En Géorgie, en effet, on note l'absence de caractère clos: pas d'enfermement autour d'une cour intérieure centrée par le *katholikon*; la disposition des édifices est plus libre et tient compte du relief souvent accidenté du sol. Ce caractère des constructions monastiques remonte à des traditions anciennes, autant qu'on puisse en juger d'après les rares témoins primitifs qui nous sont parvenus, comme Nek'resi ou Տiomvime⁶⁴.

⁶¹ Inventaires régionaux comme celui de K'axeti, ČUBINAՏVILI 1959 (ornementation pauvre), ou du Տida-Kartli, MEPISAՏVILI/CINCADZE 1975 (ornementation rustique et archaïsante), etc. Illustrations générales in MEPISASCHWILI/ZINZADSE 1986, fig. 150-241, 323-333 et 503-538.

⁶² Cf. celui de Xaxuli in TAKAIՏVILI 1952, pl. 83; celui de Porta (Xangta) in BERIՇE 1981, fig. 80. Plus souvent, les bâtiments ont été relevés isolément, comme à IՏxani, à Op'iza, à Otxta-ek'lesia et à Nik'oma (BERIՇE 1981, fig. 79, 97, 105 et 111). Le plan d'Op'iza a été complété par J.-M. THIERRY, cf. sch. 2 in THIERRY N. 1984.

⁶³ Les premières étaient vastes: environ 32m x 18 à Oձk'i, 19m x 12 à Xangta (Porta), 24m x 17 à Op'iza, cf. BERIՇE 1981, pp. 270-271, pl. 123-126. Précisons qu'en 1989 seul existait encore le réfectoire-séminaire de Xangta.

⁶⁴ BERIՇE/NEUBAUER, fig. 14-21, pp. 14-15 et 23.

Conclusions

Nous n'avons que brièvement évoqué ici les aspects caractéristiques de l'architecture du T'ao-K'laržeti⁶⁵. Rappelons encore une fois que les monuments de cette province ne sont pas seulement des témoins historiques, mais bien souvent aussi des chefs-d'œuvres qui comptent parmi les plus belles réalisations de l'art géorgien. Ils manifestent à la fois l'originalité de la région et sa diversité, et dénotent une relative connaissance de l'art des pays frontaliers, Asie mineure byzantine et Arménie, bien que leurs évolutions respectives aient été pratiquement indépendantes⁶⁶. L'étude de ces monuments permet d'apprécier la place capitale qu'ils occupent dans l'histoire de l'architecture géorgienne, place comparable au rôle clef de la principauté dans l'unification du royaume.

Institut d'Histoire de l'Art géorgien
 de l'Académie des Sciences
 1 Place Erekl'e II
 380005-TBILISI

Vaxt'ang BERIDZE

BIBLIOGRAPHIE

- AMIRANACHVILI 1971: AMIRANACHVILI, Ch., *L'art des ciseleurs géorgiens*, Paris, 1971.
- BALTY 1981: BALTY, J.-Ch., *Guide d'Apamée*, Bruxelles, 1981.
- BERIDZE 1976: BERIDZE, V., *Nekotorye aspekty gruzinskoj kupolnoj arxitektury/Quelques aspects de l'architecture géorgienne à coupole*, Tbilisi, 1976.
- 1981: —, *Arxitektura Tao-Klardžeti/Architecture de Tao-Klardjéti*, Tbilisi, 1981, 340 p., 131 pl.
- BERIDSE/NEUBAUER: BERIDSE, V./NEUBAUER, E., *Die Baukunst des Mittelalters in Georgien*, Berlin, 1980.
- BROSSET 1864: BROSSET, M., Inscriptions géorgiennes et autres recueillies par le P.N. SARGISEAN, *Mémoires de l'Académie Impériale de St-Pétersbourg* VII, 8, n° 10, pp. 11-24.

⁶⁵ Et cité les autres formes artistiques dans l'introduction. Conclusions plus détaillées in BERIDZE 1981, pp. 273-278.

⁶⁶ Sur les thèmes, motifs et formes, apparentés et différents, BERIDZE 1981, pp. 275-276. Çengelli kilise (Çanglo), dans la région de Kars, est le seul monument où s'accordent éléments géorgiens et éléments arméniens, THIERRY M. 1966, in BERIDZE 1981, pp. 186-188 et 310-312, fig. 29-33. Pour les plans cruciforme, cf. KATCHATRIAN 1967 et pour la peinture monumentale, cf. THIERRY N. et M. 1975 [N.D.L.R.].

- BUTLER 1929-1969: BUTLER, H.C., *Early churches in Syria. Fourth to seventh centuries*, Princeton, 1929; Amsterdam, 1969.
- CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De administrando Imperio*.
- ČUBINAŠVILI 1936: ČUBINAŠVILI, G., *Istorija gruzinskogo iskusstva* [Histoire de l'art géorgien] I, Tbilisi, 1936.
- 1959: —, *Arxitektura Kaxetii* [L'architecture de K'axeti], Tbilisi, 1959.
- CUNEO 1968: CUNEO, P., *Architettura medievale armena*, Roma, 1968.
- DJOBADZE 1976: DJOBADZE W., The donor reliefs and the date of the church at Oški, *B.Z.* 69, 1976, pp. 39-42.
- 1978: —, The Georgian Churches of Tao-Klarjeti: Construction. Methods and Materials (IX to XI century), *Or. Chr.* 62, 1978, pp. 114-134.
- 1986: —, Observations on the Architectural sculpture of Tao-Klardjeti Churches around one thousand A.D., *Studien zur Spätantiken und byzantinischen Kunst*, Mainz, 1986, t. II, pp. 81-100.
- KARST 1934: KARST, J., *Littérature géorgienne chrétienne*, Paris, 1934.
- KATCHATRIAN 1967: KATCHATRIAN, A., Les églises cruciformes du Tayq, *Cahiers Archéologiques* 17, 1967, pp. 203-208.
- K'EK'ELIՇE 1923-1960: K'EK'ELIՇE, K'., *kartuli lit'erat'uris ist'oria* [Histoire de la littérature géorgienne] I: *zveli lit'erat'ura* [La littérature ancienne], Tbilisi, 1923, rééd. 1960, 695 p.
- MARR 1911a: MARR, N., *Dnevnik poezdki Šavšetiju i Klardžetiju* [Journal de voyage en Šavšeti et en K'laržeti], St-Petersburg, 1911.
- 1911b: —, Giorgi Merčule, *Žit'e Grigoria Xandzskogo. Teksty i razyskanija po armjano-gruzinskoj filologii* [Giorgi Merčule, *Vie de Grégoire Xanzteli. Textes et investigations sur la philologie arméno-géorgienne*], St-Petersburg, 1911.
- MARTIN-HISARD 1985: MARTIN-HISARD, Bernadette, Les treize saints Pères. Formation et évolution d'une tradition hagiographique géorgienne (VI^e-XII^e siècles), *R.E.G.C.* 1, 1985, pp. 141-165, Paris.
- 1986 a: —, Les treize saints Pères (suite), *R.E.G.C.* 2, 1986, pp. 75-111, Paris.
- 1986 b: —, Le dit des miracles de saint Shio, moine géorgien du VI^e siècle, *Vetera Christianorum* 23, 1986, pp. 283-327.
- MEPISAŠVILI/CINCADZE 1975: MEPISAŠVILI, R./CINCADZE, V., *Arxitektura nagornoj časti istoričeskoj provincii Gruzii Šida-Kartli* [Baudenkmäler der Bergregion der historischen Provinz Schida-Kartli in Georgien], Tbilisi, 1975 [résumé en allemand].
- MEPISACHVILI/TSINTSADZE 1978: MEPISACHVILI, R./TSINTSADZE, V., *L'art de la Géorgie ancienne*, Leipzig, 1978.
- MEPISASCHWILI/ZINZADSE 1986: MEPISASCHWILI, R./ZINZADSE, W., *Georgien. Wehrbauten und Kirchen*, Leipzig, 1986.

- SARGISEAN 1864: SARGISEAN, N., *Telagrut'ivnk i Pok'r ew Mec Hays* [Topographie en Petite et en Grande Arménie], Venezia, 1864.
- ŠMERLING 1979: ŠMERLING, Renée, *Xudožestvennoe oformlenie gruzinskaj rukopisnoj knigi IX-XI stoletij* [Manuscrits géorgiens à peintures des IX-XI^{es} siècles], Tbilisi, 1979.
- STRZYGOWSKI 1918: STRZYGOWSKI, J., *Die Baukunst der Armenier und Europa*, Wien, 2 vol., 1918.
- TAKAIŠVILI 1909: TAKAIŠVILI, E., *Xristianskie pamjatniki, èkskursija 1902* [Monuments chrétiens, excursion de 1902], M.A.K. 12, Moskva, 1909.
- 1916: *Adišskoe Evangelie* [L'Évangéliste d'Adiši], M.A.K. 14, Moskva, 1916.
- 1952: —, *Arxeologičeskaja èkspedicija 1917-go goda v južnye provincii Gruzii* [Expédition archéologique de 1917 en Géorgie méridionale], Tbilisi, 1952.
- TAQ'AIŠVILI 1938: TAQ'AIŠVILI, E., *Arkeologiuri eksp'edicija k'ola-oltiši da čangliši 1907 c'els* [Expédition archéologique au K'ola-Oltisi et au Čanglo en 1907], Paris, 1938.
- THIERRY M. 1966: THIERRY, M., A propos de quelques monuments chrétiens du vilayet de Kars (Turquie), *R.E.Arm.*, nouvelle série III, 1966, pp. 73-90, pl. 37-45, Paris.
- 1984: —, Les monuments du Tayk, de Tao-Klardjéti et des districts avoisinants, *Byzantion* 54, 1984, pp. 421-428.
- THIERRY/DONABEDIAN: THIERRY, M./DONABEDIAN, P., *Les arts arméniens*, Paris, 1987.
- THIERRY N. et M. 1960: THIERRY, N. et M., Notes d'un voyage en Géorgie turque, *B.K.* VIII-IX, 1960, pp. 10-29, Paris.
- 1968: —, Notes d'un nouveau voyage en Géorgie turque, *B.K.* XXV, 1968, pp. 51-65, Paris.
- 1969: —, L'église géorgienne de Pekrešin, *B.K.* XXVI, 1969, pp. 93-101, Paris.
- 1971: —, A propos de quelques monuments chrétiens du vilayet de Kars (Turquie) II, *R.E.Arm.*, nouvelle série VIII, 1971, pp. 191-213, Paris.
- 1975: —, Peintures du X^e siècle en Géorgie méridionale et leurs rapports avec la peinture byzantine d'Asie mineure, *Cahiers Archéologiques* 24, 1975, pp. 73-113.
- THIERRY N. 1984: THIERRY, N., Peintures géorgiennes en Turquie, *B.K.* XLII, 1984, pp. 131-167, Paris.
- 1986: —, Peintures historiques d'Ošk'i (T'ao), *R.E.G.C.* 2, 1986, pp. 135-171, Paris.
- TOKARSKI 1978: TOKARSKI, N., Sulla storia edilizia della cattedrale di Iškhan, *Atti del Primo Simposio Internazionale di arte armenia*, Venezia, 1978, pp. 735-741.
- TREASURES OF GEORGIA: BERIDZE, V./ALIBEGAŠVILI, Gaiane/VOLSKAJA, Aneli/XUSKIVADZE, Leila, *The Treasures of Georgia*, Verona/London, 1983.

- WINFIELD 1968: WINFIELD, D., Some early medieval figure sculpture from north-east Turkey, *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 31, 1968, pp. 33-72.
- ZDANÉVITCH 1966: ZDANÉVITCH, I., *L'itinéraire géorgien de Ruy Gonzales de Clavijo et les églises aux confins de l'Atabégat*, Paris, 1966.

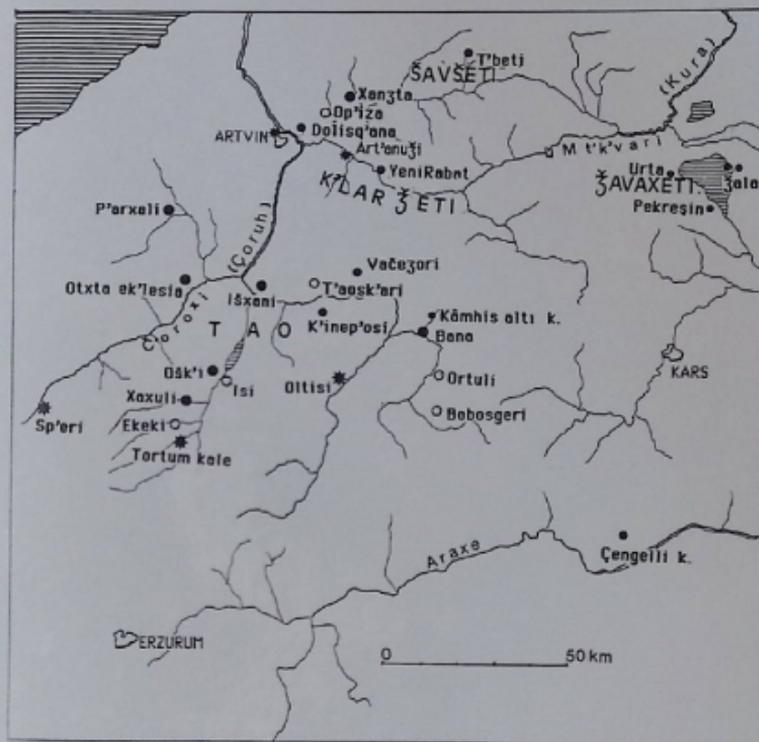
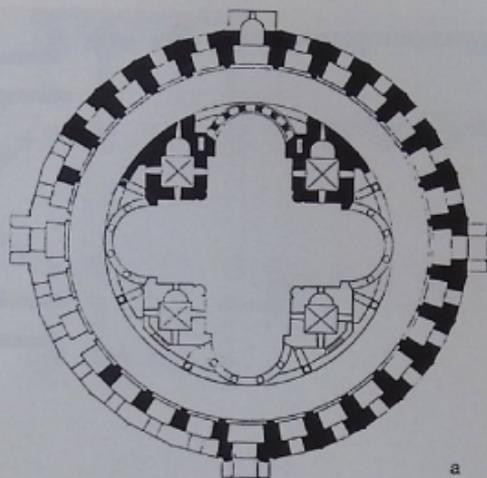


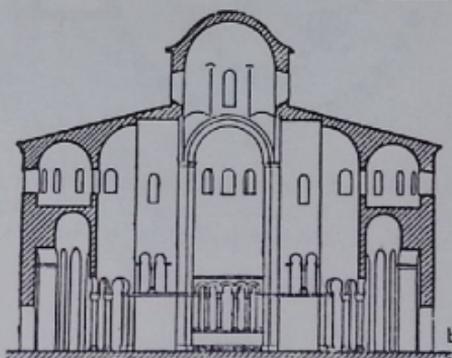
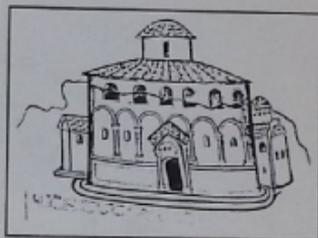
Fig. 1. Carte du T'ao-K'laržeti avec les principaux sites (J.-M. THIERRY).



Fig. 2. Porta (Xangta), vue du monastère: église et bâtiments monastiques sous-jacents en terrasses (ph. THIERRY 1988).



a



b

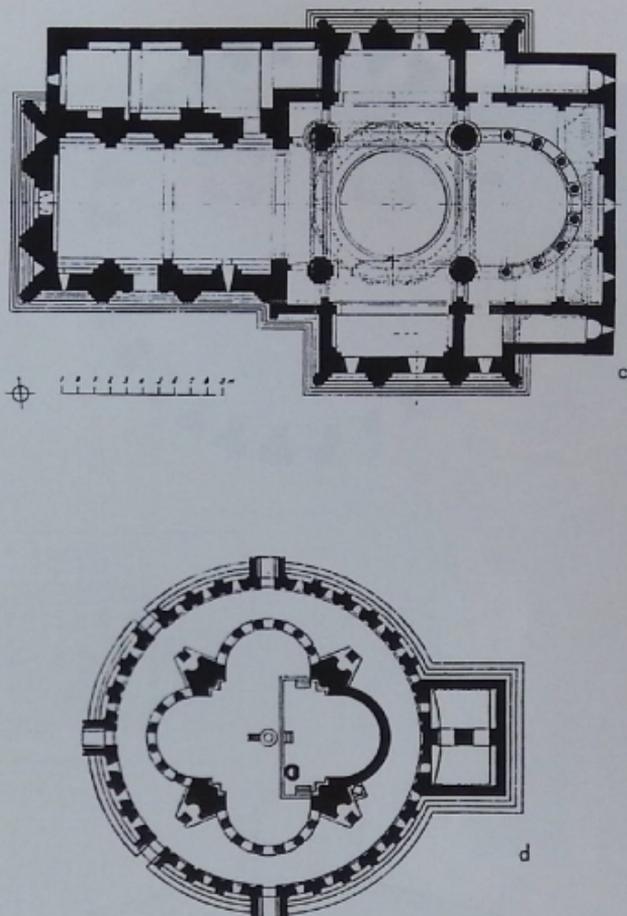


Fig. 3. a. Plan, b. élévation de Bana (in BERIDZE 1981, p. 136 et R.E.G.C. 2, 1986, p. 170); en cartouche, Bana d'après l'image de 1036 à Ošk'i; c. plan d'Işxani (TAKAIŞVILI 1952, pl. 1); d. plan de Zuart'noc' (CUNEO 1968, p. 102).



Fig. 4. Şahi, vue nord-est au début du siècle (voir Berkmiz 1981, pl. 1).

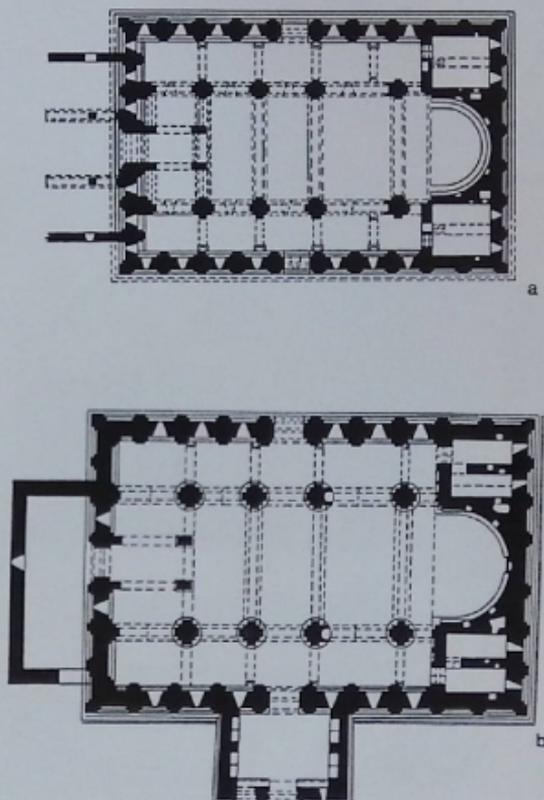


Fig. 5. a. Plan de Otxta-ek'lesia; b. Plan de P'axali (in BERIՅԷ 1986, fig. 5).



Fig. 6. Otxta-ek'lesia, vue nord-est (ph. THIERRY 1972).

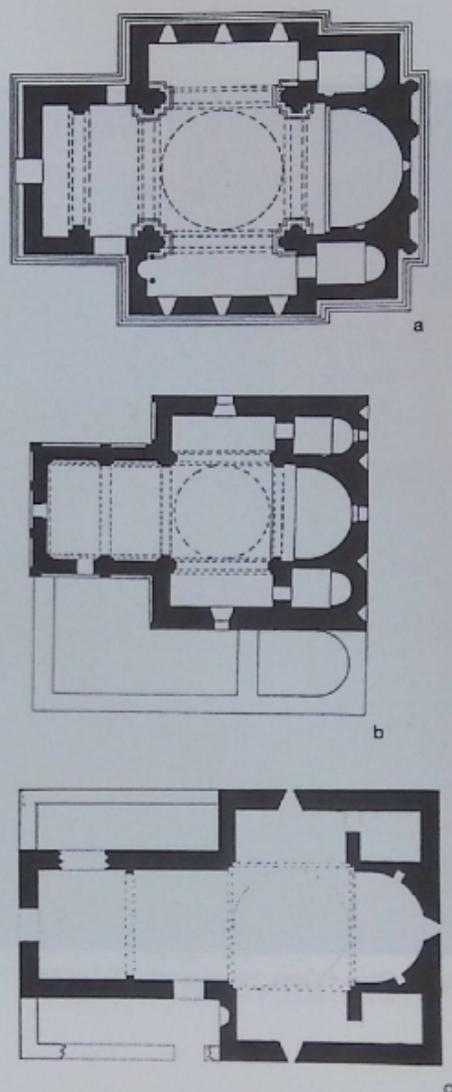


Fig. 7. a. Plan de Yeni Rabat; b. Plan de Čanglo (*in* BERIՇԷ 1986, fig. 6); c. Plan de Dolisq'ana (pl. M. DUPIN, *in* THIERRY N. 1984, sch. 3).

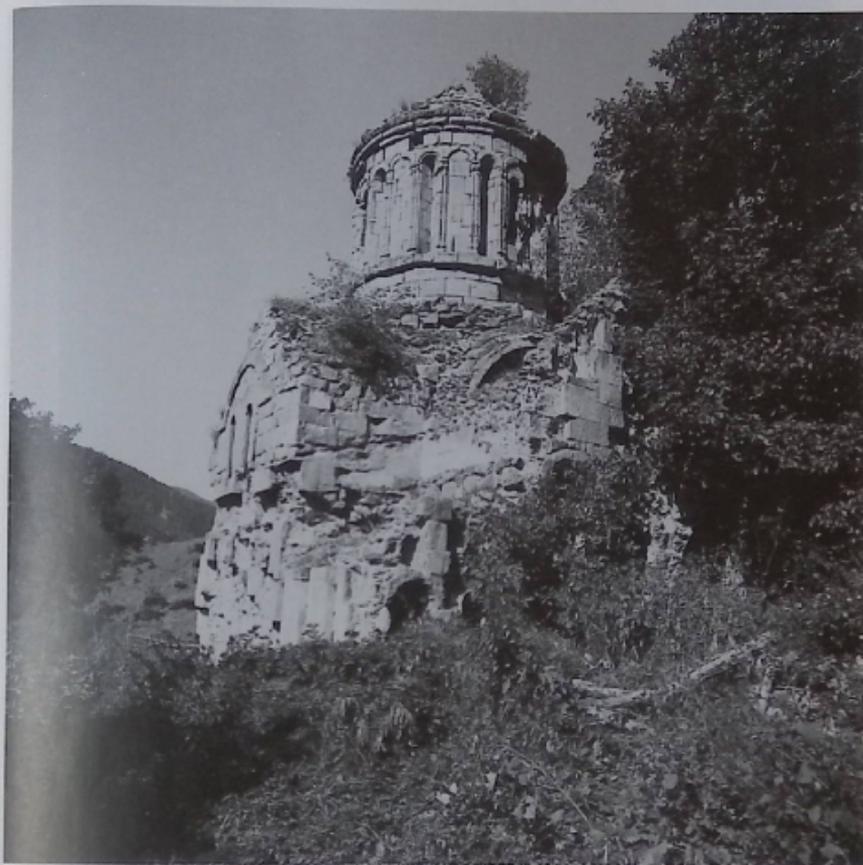


Fig. 8. Yeni Rabat, vue sud-est (ph. THIERRY 1988).



Fig. 9. Op'iza, vue générale de l'église et du monastère au début du siècle (in BERIDZE 1981, pl. 45).



Fig. 10. Porta (Xanqta), coupole (ph. THIERRY 1988).

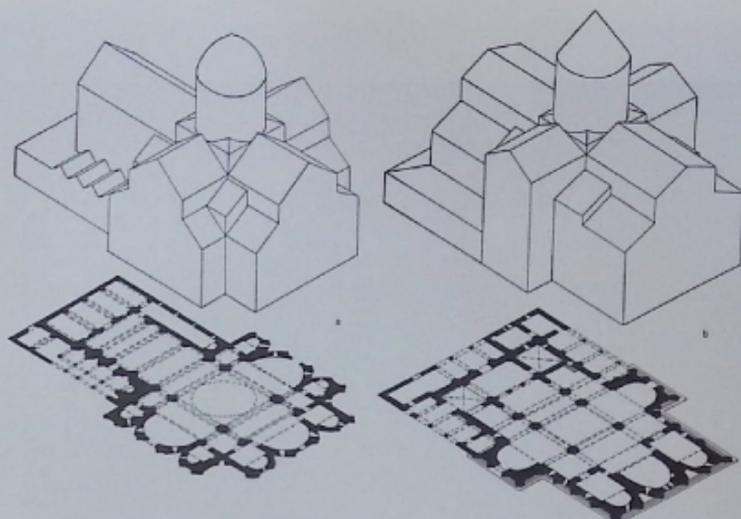


Fig. 11. Plans et axonométries a. de Ošk'i, 963-973, b. de Kutaisi, 1003 (*in* BERIDZE 1986, fig. 17 et 18).

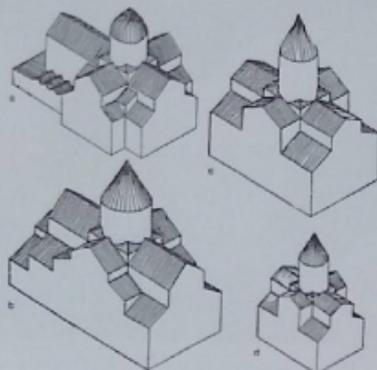


Fig. 12. Schémas comparatifs des élévations: a. Ošk'i, 963-973; b. Svet'ixoveli, 1010-1029; c. Alaverdi, premier quart du XI^e siècle; d. Samtavisi, 1030 (*in* BERIDZE 1976, fig. 22).



Fig. 13. Tbeti, façade orientale (ph. THIERRY 1972).

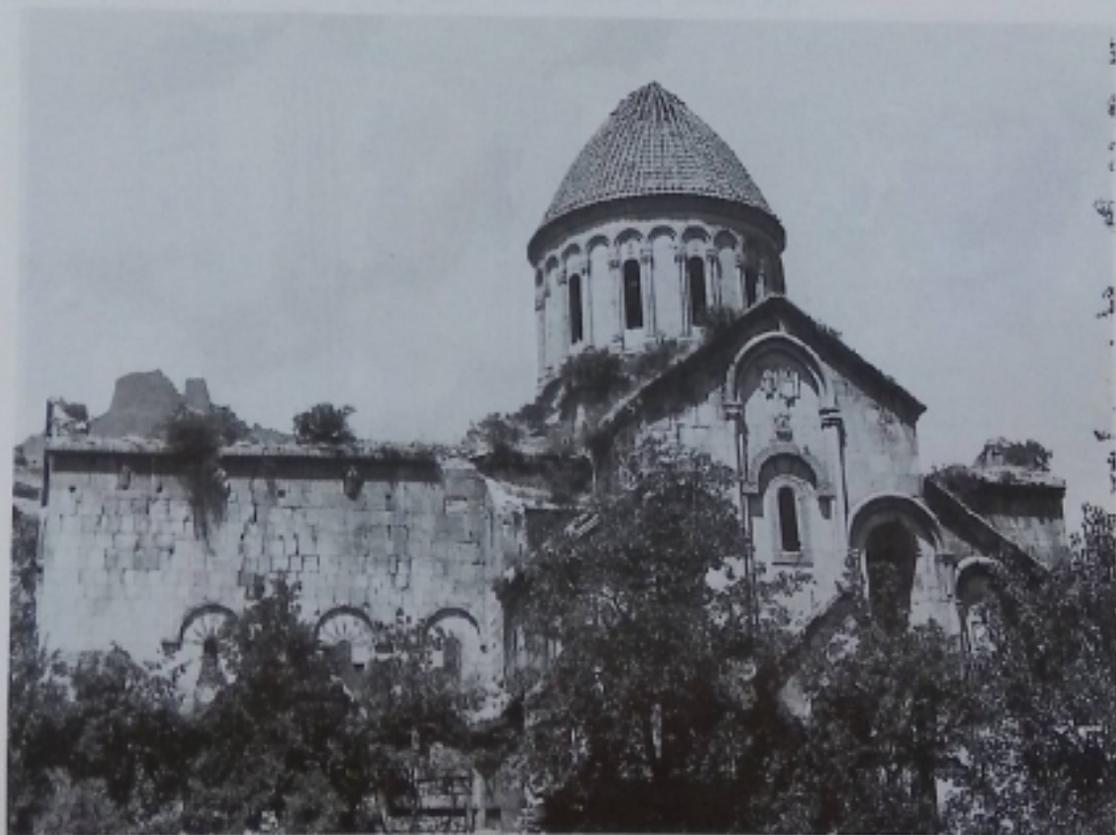


Fig. 14. Osk'i, bras sud (ph. THIERRY 1974).



Fig. 15. a. Osk'i, 963-973, angle nord de la façade orientale; b. Samtavisi, 1030, angle nord de la façade orientale.



Fig. 16. a. T'beti, fenêtre intérieure (ph. THIERRY 1972); b. Ošk'i, colonnette du porche sud (ph. THIERRY 1974).

V. DISCUSSIONS

1. *Linguistique*

REPLY TO B. GEORGE HEWITT

It is shown that George Hewitt's view of HARRIS 1985 in this journal is one in a series of attacks without foundation. It is suggested that some misinterpretation may be due to a reliance on an earlier book, HARRIS 1981, disregarding statements made in the work under review (HARRIS 1985). Both Hewitt's central and secondary objections contain numerous factual and theoretical errors.

In a recent issues of this journal, George Hewitt has published the latest in his attacks on my work on the syntax of Kartvelian languages (HEWITT 1987 b, which actually appeared in 1989), following HEWITT 1983 and 1987 a. Since his critical comments misrepresent both my work and its theoretical basis, it has become necessary for me to reply to the points raised. There is a great deal of repetition among his three articles, and thus many of the points raised in the article published in this journal have already been answered in my response to one of the earlier articles (HARRIS 1990, in response to HEWITT 1987 a). I will not repeat here the replies that have already been scheduled for publication, but will only refer to them¹.

While HEWITT's 1987 b purports to be a discussion of my 1985 book on the diachronic syntax of the Kartvelian family, in fact much of it returns to my 1981, purely synchronic, theoretical treatment of Georgian syntax. In fact, in many places in Hewitt's article, the major diachronic issues of HARRIS 1985 are ignored in favor of minor synchronic points. Therefore this reply necessarily concerns itself with both synchronic and diachronic issues.

In § 1 below, I provide a very brief outline of the active analysis I have proposed for Modern Georgian. In section 2 I discuss the objections Hewitt has raised to this analysis, showing that they are without foundation. Section 3 provides a critical discussion of the analysis Hewitt has proposed as an alternative to my synchronic analysis of Modern Georgian. In § 4 I discuss the objections Hewitt has raised to my synchronic analysis of inversion.

¹ I am grateful to Dodona K'iziria for extensive comments on the examples used in this paper and to Mišik'o, Marik'a, and Marina Xvit'ia for additional grammaticality judgements regarding these sentences.

1. The Active Analysis

In 1917, Edward Sapir observed that languages of the world distribute case marking in a variety of ways, which he numbered, but did not otherwise label; relevant parts of his table are reproduced as Table 1.

	Obj.tr.	Subj.intr.		Subj.tr.
		Inactive	Active	
1.	A	A		B
2.	A	A	B	B
4.	A		B	B

Table 1: Definitions of Case Marking Patterns (SAPIR 1917)

According to Sapir, case marking of type 2 is characterized by the object of a transitive and the subject of an inactive intransitive being marked by one case (A), while the subject of active intransitives and of transitives is marked with a second case (B). Some other linguists have defined these instead in terms of agents and patients or in other terms (FILLMORE 1968, p. 54; DIXON 1979, p. 71; PLANK 1985, pp. 269-270). Whether the distributions are stated in syntactic terms (subject and object) or in semantic terms (agent and patient), most linguists now refer to type 1 as ergative or egative-absolutive, to type 2 as active or active-inactive, and to type 4 as accusative or nominative-accusative.

In most of the Kartvelian languages (Georgian, Svan, and Mingrelian) different case marking systems are used in different Series. The term *Series* refers to a set of screeves, or tense-aspect-mood paradigms. Thus, in Georgian, for example, one case marking system is used in the aorist and optative, which are screeves of Series II, while a different case marking system is used in the present and other screeves of Series I.

In the three articles cited, Hewitt has objected to my characterizing synchronic case marking as active (type 2 of Table 1) for Series II of Modern Georgian (1981, p. 237), Old Georgian (1985, p. 51), and Svan (1985, p. 46), and for Series I and II of (contemporary) Laz (1985, p. 55). The basis for characterizing case marking in these languages in this way may be seen by comparing Sapir's Table 1 above with Table 2, which represents Series II of Old and Modern Georgian and Svan, and Series I and II of Laz.

	Obj.tr.	Subj.intr.		Subj.tr.
		Inactive	Active	
2.	Nom	Nom	Nar	Nar

Table 2: Case Marking in Selected Series of Selected Kartvelian Languages

As indicated, the objects of transitives and the subjects of inactive intransitives are marked with one case, traditionally called the nominative, while the subjects of active intransitives and the subjects of transitives are marked with a second case, traditionally called the narrative or ergative case. Since case marking in other Series is not at issue, it seems unnecessary to burden the reader with those facts here. Hewitt disputes only the sentence type underlined in Table 2, namely what I have called the active intransitive, following Sapir's terminology; for that reason, only this sentence type is illustrated here. (1) illustrates the type from Series II of Modern Georgian, (2) from Series II of Svan, (3)(a) from Series I of Laz, and (3)(b) from Series II of Laz.

- (1) *kal-ma* *iṭ'ira*
 woman-Nar cry
 "The woman cried".
- (2) *māre-d* *xočamd* *ādyirāle* (HARRIS 1985, p. 44)
 man-Nar well sing
 "The man sang well".
- (3)(a) *bere-k* *imgars* (HARRIS 1985, p. 52)
 child-Nar cry
 "The child cries".
- (b) *bere-k* *isteru* *yožis* (HARRIS 1985, p. 53)
 child-Nar play yard/Dat
 "The child played in the yard".

With this background on some of the case marking in Kartvelian languages, we are ready to look at the objections Hewitt raises.

2. Objections Raised

HEWITT (1987 b, p. 177) raises four points that he sees as problems for the active analysis that I have proposed. These are "(a) Why are there so many unambiguously 'inactive' predicates in (Harris' 'active') Class 3...? (b) Why are there so many prototypically 'active' predicates in (Harris' 'inactive') Class 2? (c) ...[Harris] also proposes that a number of Georgian dialects have 'regularised' the exceptional predicates of problem-(b) by marking their subjects with the Narrative case in Series II. Since then she must view this 'regularisation' as a process of assigning them initial subjects, why does **none** of the dialects apply Inversion to the 'regularised' predicates in Series III, since this rule too for Harris is sensitive to initial subjecthood? (d) And why

also in the dialects concerned is it relatively easy to find both the 'regularised' predicates still taking Nominative subjects in Series II (dialectal coexistence, according to Harris – p. 113) and, more fatally, prototypically 'inactive' predicates governing a Narrative subject in Series II?"

Questions (a) and (b) are dealt with together in § 2.2 below, while questions (c) and (d) are discussed in § 2.3. Other of Hewitt's objections are taken up in § 2.4. Before dealing with the objections Hewitt has raised, in § 2.1 I describe a misinterpretation which I believe to be the source of all of Hewitt's objections.

2.1. The Basis of Grammatical Predictions

HEWITT (1987 b, p. 177) accuses me of circularity in approach, saying "So a semantic opposition is first suggested to account for differences in case-marking patterns; this is then the basis for establishing a difference in relational valence; and then, when the semantic opposition is shown to be manifestly inadequate, the answer comes that this is of no real consequence since it is the differing relational valences that are after all responsible for the morpho-syntax! I would suggest that this circularity damns the whole enterprise from the start". But in the so-called active analysis, the primary issue is not the explanation or basis for the case marking pattern, but rather establishing that there exists a case pattern in which some intransitive verbs take nominative case subjects while others take narrative. I did indeed once believe that semantics could determine syntactic phenomenon; however, influenced in part by the paper later published as ROSEN 1984, I later recognized that this was incorrect. But this is not circularity; it is a change of position about a relatively minor matter². The distributional analysis is not changed; the difference lies rather in whether the conditioning factor is semantics or morphological class determines case marking (with semantics also a correlate of morphological class). In the active analysis, what is at issue is not this basis for the assignment of cases, but the fact that there are two kinds of intransitives — those with nominative case subjects in Series II, and those with narrative.

² Although Hewitt characterizes my change of opinion as circularity, he has changed his own published views on at least one occasion. In his analysis of case marking, Hewitt suggests that "in Series II we have ... Ergative-alignment", since "Medials are ... transitive". He adds that "Medials ... are underlying transitives with an obligatorily deleted reflexive object-pronoun..." (1987 b, p. 183). If the reflexive object is deleted, and the so-called ergative case is assigned to subjects on the basis of their transitivity, then the case is assigned on the basis of **underlying** or **initial structure** transitivity, not surface (final) structure transitivity. Yet Hewitt elsewhere, in criticizing my analysis, claims to have proven that in Georgian "case-marking and agreement-rules are determined by final relations only" (HEWITT 1983, p. 271).

In several places in the book under review I made clear my revised view that it is not semantics, but morphological class, that determines case marking: "The fundamental difference between the active and inactive clause types is one of relational valence ... rather than semantics" (HARRIS 1985, p. 15), "Three factors play a role in the determination of case assignment in at least some of the languages: the series to which the finite verb form belongs, the morphological class of the verb form, and the grammatical relations of the nominals" (HARRIS 1985, pp. 38-39), "Although it is clear that case marking is not determined directly by semantics..." (HARRIS 1985, p. 42). However, Hewitt's "review" of HARRIS 1985 is not based primarily on that book, but on my earlier book, disregarding the three statements quoted above, and others³. Given my change in this matter, it is perhaps understandable that Hewitt has misinterpreted. Nevertheless, HEWITT 1987 b is a review of the later book, and in the passage quoted above from that review and elsewhere⁴ Hewitt has, even if inadvertently, misrepresented the basis on which the grammar is organized in HARRIS 1985.

2.2. Exceptions to Semantic Oppositions

In all three of the articles cited above, Hewitt has stated that in Modern Georgian there are exceptions to the generalization that in Series II inactive intransitives govern nominative case subjects, while active intransitives govern narrative case subjects (1983, p. 267; 1987 a, pp. 327-329, 330-334; 1987 b, pp. 179-182). Regarding this objection, three points are made below: First, the methods Hewitt uses to try to establish semantic characterization of individual verbs are invalid. Second, although my generalizations about Georgian are approximate, cross-language comparisons cannot be based on language-particular oppositions, but only on general oppositions, such as transitive/intransitive and active/inactive. Third, the existence of exceptions does not invalidate a generalization, and I had already pointed out that such exceptions existed.

2.2.1. Methods in Semantic Characterization

The evidence Hewitt provides to support his statements that there are exceptions to the semantic portion of my generalizations is only a list of

³ For example, since I have not stated that various phenomena are based on an active/inactive distinction, Hewitt supplies that (erroneous) claim for me: "This marker was also triggered by 'initial direct objects that are final subjects in five morphological categories' ([HARRIS] p. 217), which is Harris' way of saying 'inactive' subjects" (HEWITT 1987 b, p. 190).

⁴ The same accusation is made repeatedly in both HEWITT 1987 a and 1987 b (e.g. "...an odd state of affairs indeed if semantics were in any way the determiner of case marking!" (1987 b, p. 180)), and it is the basis of four "arguments" against my position in HEWITT 1987 a.

Georgian verbs with their English glosses. To suppose that English glosses can provide definitive evidence as to the semantics of Georgian verbs is to deny that the semantics of Georgian may be different from those of English⁵. Only objective diagnostics can provide any evidence concerning the semantic classifications used in Georgian; it is established practice that such diagnostics first be shown to correlate with a property (here the active/inactive distinction) in a language, and then be applied to questionable examples⁶. Instead of using such accepted procedures, Hewitt uses the method of introspection, as illustrated by his analysis of his example (31): "one feels that the second Dative nominal functions more as a direct object to the first Dative nominal's indirect objecthood" (1987 b, p. 192). Introspection of this sort is not acceptable "evidence", even from a native speaker linguist; and Hewitt is not a native speaker.

The criteria used for classification in HARRIS 1985 are morphological ones, and the semantic characterizations are added only as observed correlates, not, as HEWITT 1978 b claims (*cf.* § 2.1), as the diagnostic criteria. The choice of these terms was also supported by native speaker linguists' characterizations of these groups of verbs as active and inactive (for example, ჯაჭანიძე 1970, p. 258 and TOPURIA 1923, p. 120 and 1954, p. 455, cited in HARRIS 1981, p. 303). Since Class 3 verbs are predominantly active, membership in that morphological class suggest, *prima facie*, that native speakers view a given verb as active. In HARRIS 1985 other objective criteria were also used wherever possible; consider, for example, the criteria used in the following passage.

[The grammar of certain verbs] in the standard dialect is, on the whole, inconsistent with their semantics. This observation is not made from an external point of view [as Hewitt's is] but is based on the occurrence of properties of active verbs: the restricted narrative case subject in (5) [an example cited earlier in the work quoted], the failure of *-en/n-* to occur in Series II, and the partial regularization of narrative case subjects with these verbs in some dialects. These properties identify these verbs as active from the point of view of Georgian (HARRIS 1985, pp. 114-115).

It is objective criteria of the sort listed here that Hewitt fails to provide to back up his claims.

2.2.2. Cross-Language Comparison

Once the observation is made that there is an entire regular group of verbs

⁵ A recent demonstration of the difference between the semantics of English and Georgian is given in GIL 1988.

⁶ Hewitt attempts to provide such one such diagnostic for one verb (1987 a, p. 334), but fails to first establish its general properties, in the way accepted in descriptive linguistics; see my discussion of this methodological flaw in HARRIS 1990, § 4.

that do not govern narrative case subjects in Series II in Georgian, it is clear that case marking in that Series is not ergative, in the sense that term has in general linguistics. The question then becomes, to what type does it belong? The observed approximate, but correct, correlation with active and inactive semantics provides the clue to this. Use of the labels "active" and "inactive" permits us to establish the relationship between Sapir's case marking types and the case marking used in various Series of various Kartvelian languages. In the typology of case marking established by SAPIR 1917 and respected by linguists all over the world, the semantic-syntactic criteria used are transitive *vs.* intransitive and active *vs.* intransitive. In Georgian the actual case marking is based rather upon morphological Class, not precisely upon either transitivity or activity. However, the criteria for morphological Class cannot be precisely compared even across the Kartvelian languages (HARRIS 1985, p. 41), and certainly not across other language families. Nevertheless, there is a correlation between transitive/intransitive and active/intransitive in Kartvelian languages too, even though it is less rigorous than the morphological correlation. I have stated these correlations and others in my Table 3 below. The general categories transitive/intransitive and active/inactive had to be used if case marking in Kartvelian was to be compared with Sapir's classification of other languages, and such comparison was one of my purposes.

2.2.3. Status of Exceptions

In my work I have stated clearly that the semantic correlations are approximate: "In general, verbs that take an initial intransitive subject are in Class 3..." (1981, p. 236, emphasis added). "Verbs which have an initial intransitive subject correspond to Sapir's 'active intransitives'..." (1981, p. 36). "The distinction between two syntactic types of intransitives in Kartvelian languages corresponds **approximately** to a dichotomy between active and inactive clauses" (HARRIS 1985, p. 41, emphasis added). Mindful that exceptions exist, I have stated, "The syntactic properties correlate, **albeit imperfectly**, with semantics and morphology in the ways summarized in Table [3]. The examples considered in the present chapter adhere to the characteristic correspondences described above. Exceptions to these correlations are here set aside in order to discover first the regularities of each language. Exceptions are discussed in Chapter 6 and in the Appendix to Chapter 14" (1985, p. 42, emphasis added).

Morphological	Syntactic	Semantic
Class I	transitive	active (or inactive) telic

Class 2	intransitive initial direct object	inactive telic or stative
Class 3	intransitive initial subject	active atelic

Table 3: Morphological-Syntactic-Semantic Correlations

The Classes listed in the column labeled Morphology refer to clusters of properties, different for each language and discussed for each (1981, pp. 259-267; 1985, pp. 45-46, 50-51, 54-55, 57).

We may compare the semantic correspondences (Class 3 – active, Class 2 – inactive) with the characterization of Class 1 verbs as transitive and Class 2 (and 3) verbs as intransitive, both in my work (1985, p. 42) and (*mutatis mutandis*) in traditional analyses of Georgian. One does find some intransitive verbs in Class 1 (e.g. *daaxvela* ‘s/he coughed’ (HARRIS 1981, pp. 187-189)) and some transitive verbs in Classes 2 and 3 (e.g. *uq`veba* ‘s/he tells it to him/her’ (1981, pp. 268-270), *ip`ovna* ‘s/he found it’ (1981, pp. 189-190)); but in this instance also, the existence of these exceptions does not invalidate the generalization, as long as it is stated as a generalization, rather than as an absolute correlation. (Compare HEWITT’s statement, ‘‘Class 1 can be thought of as the transitive class, Class 2 as the intransitive class...’’ (1987 b, p. 176) in spite of the fact that he is perfectly aware of exceptions such as those cited above). Both the generalization concerning the active/inactive characterization of morphological Classes and that concerning the transitive/intransitive characterization of these Classes have exceptions, but both remain valid as generalizations.

Given that the correspondences listed in Table 3 are only approximate, it follows that exceptions exist. Hewitt notes (1987 b, p. 179) that I have discussed four such exceptions (apart from the expressives) and implies that I have discussed no others. In fact, I have discussed other (Modern) Georgian examples in detail (HARRIS 1981, pp. 245-246, 270-274) and similar exceptions from Laz (1985, pp. 17-18) and Svan (1985, pp. 119-123). The verbs which Hewitt has proposed to add to the list of exceptions in Old Georgian could not be used in principle on the page he cites, for I have no independent evidence that they are active, as I have for the four I discuss (*cf.* HARRIS 1985, pp. 111-115). As discussed in § 2.2.1 above, Hewitt himself is not deterred by lack of evidence and simply claims that a given verb is active or inactive.

Hewitt in so intent on criticizing the synchronic analysis here that he seems to lose sight of the central, diachronic point of the book. In fact, if this claim that there are numerous active intransitives in Class 2 in Old Georgian could be shown to be true, it would support my reconstruction (*cf.* 1985, pp. 111-115), which is a central part of the book.

It is important at this point to distinguish simple exceptions from systematic exceptions, items with certain characteristics which are treated differently by the grammar. Systematic exceptions may require us to revise our synchronic analysis; an example of this sort is discussed in HARRIS 1981, pp. 232-234. In the example discussed there, the "exceptions" are so numerous (hundreds of verbs) and so systematic (morphologically, syntactically, semantically), that they invalidate the original analysis. In other instances, systematic exceptions may constitute only an amendment to the original generalization, requiring that one state that the rule is not applicable under certain generalizable circumstances. One example of this sort is Verner's Law (VERNER 1876), and a morphosyntactic example is described in HARRIS 1985, pp. 354-359. In contrast to extensive, systematic exceptions, simple exceptions are irregularities, and languages are full of them. The exceptions Hewitt draws attention to are not systematic, and he has not suggested that they are. They are irregularities in the fabric of Georgian.

An analysis that encompasses the mass of material of a language is not disproved by the existence of exceptions. Hewitt, too, is aware of this fact, for he states (1987 b, p. 191), with regard to his own analysis, "In such a complex language as Georgian (along with its sisters) it would not be surprising to find anomalies". Thus, while he uses exceptions to my largely valid generalizations as reasons to reject those generalizations, exceptions to his own he readily accepts.

2.3. Dialects

In Hewitt's question (c), quoted above in the introduction to section 2, he states, in effect, that my analysis of Series II makes certain predictions about Inversion in Series III. He goes on to claim that none of these predictions are fulfilled. Although in the article he returns to each of the other issues raised in the quoted passage, concerning (c) he has apparently written only the following: "As to difficulty-(c), I am not aware that Harris has discussed it". That is, he never gives any examples to support his claim that "none of the dialects apply Inversion to the 'regularised' predicates in Series III..." (1987 b, p. 177), nor does he cite any place where such a claim is discussed. He even appears to place upon me the burden of providing examples to disprove my own analysis. Given that it is entirely unsupported, I have no choice but to ignore this claim.

Regarding his question (d), I have indeed suggested that some of the irregularities resulting from syntactic change in Georgian have been regularized in some of the dialects (1985, pp. 113-115). HEWITT (1987, p. 177) then

poses the question quoted above, of why these are not entirely regular⁷. The first part of his question is why nominative case subjects continue to occur with certain verbs in dialects that have begun to use narrative case subjects with the same verbs. The answer is that the speakers of these dialects are educated in Georgian, and the literary norm continues to exert an influence over their grammar. While speakers of some dialects will say *man c'avida* "s/he-Narrative went" in conversation, they are also aware that normative grammars require them to say *is c'avida* "s/he-Nominative went", and they therefore produce both variants. It is a well established principle of dialect studies, that forms characteristic of non-standard dialects, for many speakers, exist side-by-side with those of the literary standard, regardless of what language is involved (*cf.*, for example, CHAMBERS/TRUDGILL 1980, pp. 9-10, 50-51); sometimes this is referred to as functional bidialectalism⁸.

The second part of the question is why narrative case subjects occur with "prototypically 'inactive' predicates" (1987 b, p. 177). In the further discussion of this question (1987 b, pp. 180-181), Hewitt provides examples, but no evidence that the predicates are inactive from the point of view of Georgian. It is because of the problem of providing such evidence that I have cited native speaker linguists' characterization as one basis for the use of the terms active and inactive (HARRIS 1981, p. 303, note 9; 305, notes 9 and 18). Elsewhere in discussing the same dialect data, Hewitt has cited several Georgian linguists, some native speakers of the dialects they describe, who have characterized a set of verbs in a dialect as active in opposition to another set that they describe as inactive (HEWITT 1983, pp. 268-269; 1987 a, pp. 329-330). Hewitt has disputed their evaluation; he has claimed that certain predicates they characterize as active are actually inactive (HEWITT 1987 a, p. 329). The only evidence provided is his English translation: "Now of the twenty verbs [ŽENT'Ī 1939, p. 69, a Georgian linguist] styles 'active' intransitives eight are palpably 'inactive', including, for instance, 'die', 'grow fat', 'grow old', and 'become afraid' ..." (HEWITT 1987, p. 329). Yet the reader has no way of evaluating this statement apart from the English translation and Hewitt's epithet "palpably 'inactive'"⁹. Hewitt has not listed the verbs given by Žent'Ī which appear from their English translations to be active and thus support Žent'Ī's generalization. He has challenged the

⁷ The same objection is raised in HEWITT 1987 a, pp. 329-330, but it is not relevant there, since the analysis that he discusses there is synchronic; *cf.* HARRIS 1990, § 3.

⁸ Also relevant here is the statement, "... Linguistic studies suggest that there is probably no such thing as a 'pure' dialect, since most varieties of language appear to be variable and to show signs of influence from other varieties" (CHAMBERS/TRUDGILL 1980, p. 56).

⁹ Examples of the general type of criterion that could be developed are Holisky's criteria for stativity (HOLISKY 1978).

semantic generalization made by native speakers without providing any evidence to support his challenge. Most linguists recognize by now that different languages have different semantics, and the English facts are no more than suggestive of what the semantics of Georgian might be. In my opinion, linguists must be aware that not all languages are like English; we must acknowledge that other languages have their own categories, and we must respect these when we find them. While I agree that the semantic characterization of native speaker linguists are not sufficient to definitively establish semantic categories, English translations are certainly inappropriate for this.

According to HEWITT (1987 b, p. 181) in my discussion of these examples, I have "ascribe[d] them to Mingrelian influence, which of course cannot explain their occurrence in dialects far removed from Mingrelia". To say that I attribute them to Mingrelian influence is incomplete and, by omission, misrepresents the statements actually made. First, it was I, not Hewitt, who first pointed out that the usual explanation of case marking variation in terms of Mingrelian influence was problematic because "several of the dialects in question are geographically distant from Mingrelian, and that small language exerts no cultural influence in eastern Georgia, Azerbaijan, and Iran" (HARRIS 1985, p. 113). Second, while I do state that the Ač'arian dialect, which Hewitt refers to, was "probably influenced by its neighbors, Laz and Mingrelian" (HARRIS 1985, p. 379), in the next sentence I add that this is the usual view, provide precise citations to document that, and then go on to qualify this traditional view, pointing out that this cannot be an instance of wholesale borrowing: "While these languages may well have influenced Lower Ač'arian, the Georgian dialect did not simply take over the Laz and Mingrelian sentence patterns. Lower Ač'arian does not adopt the narrative case marker from Zan [Mingrelian and Laz], *-k*, but uses the inherited *-m/ma*. It uses at least one pattern of distribution not widely found in either Zan language, namely that exemplified in (20)-(21). [Endnote omitted here]. Further, the Laz and Mingrelian systems are very different from one another, yet Lower Ač'arian has managed to mesh elements of each according to definite, but variable, rules. For these reasons it seems justified to consider Lower Ač'arian an instance of case extension under the influence of Laz and Mingrelian, rather than an outright borrowing of Laz or Mingrelian case assignment rules" (HARRIS 1985, p. 379). In view of my lengthy and detailed qualification of the traditional attribution of the Lower Ač'arian case marking variation to the influence of Laz and Mingrelian, for Hewitt to state simply that I have "ascribe[d] them to Mingrelian influence" is a gross distortion of the view I have actually expressed.

2.4. Svan

One of the pillars of my reconstruction of ergative case marking for Common Kartvelian is the (optional) occurrence of nominative case subjects with Class 3 verbs in one subdialect of Svan (HARRIS 1985, pp. 119-123). The morphology of the verb with a nominative subject is different from that of the same verb with a narrative subject, as illustrated by (4) and (5).

(4) *dina* *ädšdiral*
girl/Nom play
"The girl played".

(5) *dina-d* *ädšdirale*
girl-Nar play
"The girl played". (both, HARRIS 1985, p. 121)

Hewitt suggests as an alternative analysis that the verb in (4) is a Class 2 verb, an analysis which would make its subject case marking consistent with that of other Class 2 verbs, while the verb in (5) belongs to Class 3. The problem with this analysis is that the verb form in (4) has none of the features which define Class 2, except the lack of the aorist marker *-e* (HARRIS 1985, p. 46); that is, it has the suffix *-al*, which is indicative of Class 3, and it lacks the suffix *-än* (or its variants) in the aorist and *-en* in the present, which would be indicative of Class 2. In my work, beginning with my unpublished dissertation and continuing in HARRIS 1981 and 1985, I deliberately chose a term, namely Class, which had not been used before in the analysis of Georgian, in order to provide specific morphological definitions for the Classes and to avoid confusing them with categories that had been set up on the basis of other criteria by other linguists. Thus, while my Classes 1, 2, and 3, are **approximately** the same as the traditional transitive actives, passives (*vnebiti gvari*) or intransitives, and medials or middle voice, respectively, I have not defined them in the same way¹⁰. I have provided rigorous definitions of each Class in terms of specific morphological characteristics; these are stated for Modern Georgian in HARRIS (1981, pp. 259-260), and for each other languages in HARRIS 1985 (pp. 45-46, 50-51, 54-55 and 57). Hewitt, however, states, "she seems to think that non-ablauting Class 2 verbs necessarily take the suffix *-än* in the Aorist" (1987 b, pp. 187-188). Because other linguists have not used the terms Class 1, 2, *etc.* outside the system of analysis I have set up, the notion "Class 2 verb" has no meaning outside my

¹⁰ "The division of verbs into Classes 1 through 4 corresponds approximately to divisions made by traditional grammarians. However, because different criteria are used, the divisions differ slightly from traditional ones" (HARRIS 1981, p. 259).

system. Since a Class 2 verb of Svan is defined in part as one with *-ān* in the Aorist or *-en* in the present (1985, pp. 45-46), class membership is not a matter of opinion, as Hewitt suggests, but one of fact. Hewitt has not even provided us with an example of verb that lacks this characteristic that we might be persuaded **ought** to have been included in Class 2.

Arguing about the Class membership of the verbs like that in (4), however, is really a red herring¹¹. In concentrating on classification of the verbs Hewitt has distracted our attention from the reason they were introduced to the discussion in the first place. The relevance of the verbs to the reconstruction of an ergative system of case marking is that they are intransitive and have nominative case subjects, while the same verbs have narrative case subjects in other dialects (and optionally in this dialect as well). The real point I made in 1985, which Hewitt does not address with regard to Svan, is that in Series II some intransitives take subjects in the narrative under certain fully specified circumstances and in the nominative under other circumstances¹².

HEWITT (1987 b, pp. 187-188) seems to propose that all instances of the suffix *-al* should be analyzed synchronically as instances of the inflectional suffix of this form, which marks plurality and/or iterativity. "Harris declines to interpret her (a)-examples as Class 2 verbs because first she sees their suffix *-al* as being 'derivational' ... and not as the homonymous suffix of 'plurality' (including the ability to mark iterative aspect)..." (*ibid.*). A recent article by GAGUA (1988, pp. 227-239) is relevant here, for it directly addresses the question of whether all instances of the suffix *-al* are synchronically instances of the plural/iterative marker¹³. There the author shows, with respect to verbs that have the suffix *-al* in both Series I and II, that this suffix does not have the meaning/function of iterativity (*mravalgzisoba*), since in such verbs there is no opposition to forms that lack this suffix. It is a well accepted principle of synchronic analysis that we cannot identify a category where

¹¹ Hewitt has also redefined the Classes in Old Georgian (*cf.* my 1985, pp. 50-51; his 1987 b, p. 186), also distracting from the real point about these verbs, namely that they governed nominative subjects in Series II in Old Georgian and narrative in Modern Georgian and are thus evidence of change.

¹² It is ironic that Hewitt turns to a footnote on one verb form in the work of Kaldani (HEWITT 1987 b, p. 188) to support his claim that these verbs belong to Class 2, for it was Kaldani who was my teacher and mentor during my 1981 research trip to Georgia, when these data were gathered. It was Kaldani who suggested to me that his native Laxamula was the place to find data of this kind, and it was with Kaldani that I discussed my findings and their analysis. He certainly never suggested to me that verbs of the sort illustrated in (4) belonged in a category different from those illustrated in (5).

¹³ I wish to emphasize **synchronic** here, for I do not think anyone would want to rule out the possibility that these suffixes are diachronically related.

there is no opposition¹⁴. Verbs such as that in (4)-(5) do not occur without the suffix *-al*, and thus there is no opposition between an iterative and a non-iterative form; hence, from a synchronic point of view the suffix cannot mark iterativity. It is derivational.

2.5. Summary

In summary, we may simply note that neither the major points Hewitt raises (1987 b, p. 177) in objection to the analysis in HARRIS 1985, nor the additional oppositions discussed in section 2.4, are valid.

3. Hewitt's Own Analysis

Hewitt has provided us with an alternative to my analysis; but it is unmotivated, and there are strong arguments against it, as shown below.

Hewitt's own analysis is that "...in Series II we have (apart from in Mingrelian) Ergative-alignment, transitive subjects taking the Narrative (*i.e.* Ergative) case, intransitive subjects and direct objects the Nominative (Absolutive) case. ... Medials are, underlyingly at least, transitive, whether or not they can ever appear with a surface direct object" (1987 b, p. 182; *cf.* HEWITT 1987 a, pp. 332-333 and HARRIS 1990, pp. 356-363).

The basis of this analysis is Hewitt's conviction that the *i-* prefix, which occurs in some screeves (tense-aspect-mood categories) of Medials, marks the presence of an underlying reflexive object. The only evidence that *i-* marks a reflexive object with medial verbs is that a prefix of this form may have this function with certain transitive verbs. However, since a prefix of the same form has a different function in one subclass of verbs (that is, *i-* derives certain productive Class 2 forms), it is by no means self-evident that in medial verb forms *i-* has the reflexive meaning/function.

In support of his analysis, Hewitt attempts to establish a correlation between reflexives and the *i-* prefix. However, true reflexives do not always have the *i-* prefix. Consider examples (6)-(9).

- (6) *ekim-i* *mk'urnalobs* *tavis* *tav-s*
 doctor-Nom treat self's self-Dat
 "The doctor treats him/herself (medically)".

¹⁴ This principle provides the basis for one of the strongest arguments used against the analysis of Georgian Series II as passive (by Schuchardt and others), as it was pointed out that it would then lack opposition to an active (CĪKOBAVA 1942, pp. 225-231 and 1961, pp. 7-52, cited by many others).

- (7) *v-c'amlob* *čems* *tav-s*
 I-medicate my self-Dat
 "I medicate myself".
- (8)(a) *ekim-i* *tav-s* *c'amlobs*
 doctor-Nom self-Dat medicate
 "The doctor medicates her/himself".
- (b) **ekim-i* *tav-s* *i-c'amlobs*
 doctor-Nom self-Dat i-medicate
 "The doctor medicates her/himself".
- (9) *bavšv-s* *s-žul-s* (*tavisi*) *tav-i*
 child-Dat he-hate self's self-Nom
 "The child hates himself".

Examples (6)-(9) above are true reflexives (*cf.* HARRIS 1981, pp. 23-27, 205-210), yet do not take the *i*-prefix which Hewitt claims is diagnostic of reflexivization. (8)(b) shows that the prefix cannot even be added optionally. (6)-(9) are not simple exceptions, but are representative of groups which systematically fail to take the prefix *i*-, whether they are reflexive or not. Specifically, (6)-(8) are themselves medial verbs¹⁵; as a group, medial verbs in the set of screeves illustrated here do not take the *i*-prefix even when they are truly reflexive. (9) is an inversion verb (Class 4); as a group, inversion verbs do not add *i*- when they are reflexive. Although verbs of both groups may have a prefix *i*-, it is not correlated with the presence of a reflexive, as can be seen in part from these examples. Thus, with true reflexives, *i*- is not necessarily present.

Conversely, there are also non-reflexives which do have a prefixed *i*-, such as *ič'ereba* "it is written", *ixrčeba* "s/he drowns", *išreba* "s/he, it dries off", *ismeba* "it can be drunk", *etc.* Again, these are not simple exceptions, but a set of verb forms — the *i*- subclass of Class 2 — which are productively formed with the prefix *i*- without regard to reflexivity. A second group of forms likewise regularly takes *i*- without regard to reflexivity; these are forms such as *mimic'eria* "I have written it, evidently I wrote it", *šegik'eravs* "you have sewn it, evidently you sewed it". These are forms in Series III and take *i*- even when they are not reflexive. Thus, forms with *i*- are not necessarily reflexive. Although it is quite true that many reflexives cooccur with a prefix *i*- in the verb (generally these are verbs of Class 1) there are true

¹⁵ HEWITT 1987 b, p. 182 accepts HOLISKY's 1981 definition of medials, and on that definition the verbs in (6)-(8) are medials. They would also be *sašuali* on ŠANIŽE's definition (1973, p. 280).

reflexives, such as (6)-(9), which lack *i-*, and non-reflexives, such as the verb forms given in this paragraph, which have this prefix. These are not simple exceptions to Hewitt's generalization, but **systematic counterexamples**. We can only conclude that *i-* is not diagnostic of reflexives. The presence of *i-* in a verb form is neither necessary nor sufficient evidence that it is reflexive.

Hewitt seeks further support for his analysis in the claim that reflexive direct objects delete in Georgian: "Deletion of an underlying reflexive pronoun is not uncommon, as may be seen by taking the Class 1 verb 'to bathe'" (1987 b, p. 183). He provides example (10) to support this (his (16)).

- (10) *kal-ma* (*tav-i*) *da-i-bana*
 woman-Narr self-Nom she/washed (/herself)
 "The woman bathed (herself)".

However, when the morpheme *tavi* is present in this sentence, it does not have its reflexive meaning; with *tavi* present, the sentence does not mean "The woman bathed (herself)". Rather, here *tavi* has the meaning of the noun from which the reflexive is derived historically, "head". The sentence *kalma tavi daibana* can only mean "The woman washed (or bathed) her head"; with *tavi* present there is no reflexive reading for the sentence. Only without *tavi* may the sentence mean "The woman bathed (herself)". Thus the sentence *kalma daibana* "The woman bathed (herself)" is not derived from *kalma tavi daibana* "The woman washed her head".

The pair of sentences represented by example (10) is not typical of Kartvelian languages, as there are only a few verbs with transitive non-reflexive/intransitive reflexive pairs (HARRIS 1985, pp. 129-130, 132-133). If we examine a more representative kind of pair, we also find a difference of meaning, depending upon whether or not there is a reflexive pronoun present. (11)(a) is reflexive; (11)(b) is not.

- (11)(a) *gela-m* *tav-i* *daixrčo*
 Gela-Nar self-Nom he/drown
 "Gela drowned himself".
- (b) *gela* *daixrčo*
 Gela/Nom he/drown
 "Gela drowned".

In (11)(a), with a Class 1 verb, the *i-* is present because of reflexivity; in (11)(b) *i-* derives the Class 2 form. (11)(a) indicates action controlled by the subject, *Gela*. (11)(b) leaves open the question of the control of the action; the form would be appropriate for an accidental drowning, a suicide, or a murder. (11)(b) is not reflexive; it is not derived from (11)(a) by deleting *tavi*

“self”. Deletion of reflexive pronouns is not a characteristic of Georgian syntax.

Concerning example (10) above, HEWITT claims that deletion is optional (1987 b, p. 183). However, since medials are ungrammatical with reflexive pronouns present, Hewitt proposes obligatory deletion (1987 b, p. 183) for them. General deletion of the proposed reflexive pronouns with medials would be relevant to Hewitt’s proposal only if it applied under the same circumstances as putative deletion of true reflexives, that is, obligatorily. Thus, the deletion he claims for (10) is quite irrelevant to his analysis of Georgian; the deletion he proposes for medial verbs is entirely without parallel in Georgian, and is thus an *ad hoc* solution.

Even if (10) did represent deletion of a reflexive, and even if this were relevant to Hewitt’s proposed solution for Georgian, this approach would not work for Svan, where essentially the same active distribution is found (HARRIS 1985, pp. 42-47). In Svan, the equivalent of the intransitive reflexive version of (10) governs a nominative, rather than a narrative case subject (HARRIS 1985, p. 129). A narrative case subject with such verbs cannot be reconstructed further back than Common-Georgian-Zan (*cf.* SCHMIDT 1978).

Thus, Hewitt’s statement, “Deletion of an underlying reflexive pronoun is not uncommon...” (1987 b, p. 183), is both incorrect and irrelevant.

While there is no independent evidence in favor of Hewitt’s analysis of *i-*, and consequently of medial verbs, there are several arguments against it. Many of these have already been presented in a different form in the book under review (HARRIS 1985, pp. 347-350), but Hewitt has not responded to them. First, Hewitt’s analysis entails that sentences like (12) are reflexive, while sentences with the same verbs, but in those screeves not marked with *i-*, such as (13), are non-reflexive.

(12)(a) *bavšv-ma i-cigurava*
child-Nar ice.skate
“The child ice-skated”.

(b) *kal-ma da-i-bana* (*cf.* (10) above)
woman-Nar bathe
“The woman bathed (herself)”.

(13)(a) *bavšv-i ciguraobs*
child-Nom ice.skate
“The child ice-skates”.

(b) *kal-i banaobs*
woman-Nom bathe
“The woman bathes (herself)”.

In fact, the only difference between the sentences of (12) and those of (13) is one of tense and aspect; there is no independent evidence of any reflexive/non-reflexive contrast between (12) and (13). Nor has Hewitt, in the articles cited, has proposed an account of this morphological difference, either synchronic or diachronic, either descriptive or explanatory.

Second, data from the relevant sister languages support the lack of any correlation of *i-* with the occurrence of the narrative case. In Laz we find examples such as *mamuli-k qiaps* "rooster-Nar crows" (ČIKOBAVA 1929, p. 164, 29), *č'uč'uli-k c'iaps* "chick-Nar peeps" (ČIKOBAVA 1929, p. 166, 6), and *muk-ti dust'vinu* "he/Nar-too whistled" (ČIKOBAVA 1929, p. 79, 24-25), where narrative case subjects occur without *i-* in an intransitive verb (additional examples are given in HARRIS 1985, p. 349). On the other hand, many intransitive verbs that have nominative case subjects in Laz do have *i-*, such as *bič'epe iškvidap* "the boys drowned" (fieldnotes V-5 d). These, of course, are my Class 2 verbs, and they too illustrate the failure of the prefix *i-* to correlate with the narrative case. It should be noted that in Laz both types illustrated above are regular, productive patterns for the respective types. It is clear that Hewitt's proposal for Georgian could not reasonably be extended to Laz; as it is the reconstruction and history of case marking that is at issue in the book under review, the evidence from this language is just as important and relevant as that from Georgian.

Third, there is specific evidence that the medial verbs Hewitt would characterize as transitive are actually intransitive. As discussed above, Hewitt's analysis of medial verbs entails that their putative reflexive objects be obligatorily deleted. Examples (6)-(8) show that true reflexive objects of medial verbs are not deleted. Such examples show that there is an essential difference between medials that have true reflexive objects (ones like (6)-(8)) and ordinary medials (such as (12)-(13))¹⁶. This shows that (12)-(13), like the majority of medial verbs, are not transitive as HEWITT claims they are (1987 b, p. 182).

Additional problems with this analysis of *i-* are discussed in HARRIS 1985, pp. 347-350; and in HARRIS 1990, p. 360 it is shown that this analysis, as described in HEWITT 1987 a and 1987 b, does not even have the consequence claimed for it by Hewitt, that "in Series II we have (apart from in Mingrelian) Ergative-alignment" (1987 b, p. 182). It is likewise pointed out there (1990, pp. 360-363) that Hewitt's analysis does not provide for interaction with a wide variety of other diachronic and synchronic syntactic phenomena in

¹⁶ The real difference between them, of course, is that the former have objects, which may be reflexive, as in these examples, while the latter have no objects, underlying or surface.



Kartvelian languages. Hewitt has offered us only a set of off-hand comments concerning Georgian as an alternative to the fully worked out analyses I have proposed for each Kartvelian language. By all usual linguistic standards, Hewitt's alternative is inadequate and unacceptable.

4. Inversion

Hewitt's view of the origin of Series III, which he refers to as "flesh[ing] out Šanize's observation", while it is not given in much detail (1987 b, p. 193), does not seem to differ from my own (HARRIS 1985, pp. 271-327), except that Hewitt takes the position that the original structure has been reanalyzed¹⁷.

Hewitt believes, however, that my analysis departs radically from Šanize's, which he accepts: "... She claims that ... 'inversion' is also sensitive not to the transitivity but to the 'activity' of the verb" (HEWITT 1987 b, p. 176). No such claim is made (note the absence of page citation in the quote from Hewitt), and I do not believe that inversion is sensitive to the 'activity' of the verb.

I have provided eight arguments, based on morphology and morpho-syntax, to show that Georgian has not undergone such a reanalysis (summarized 1985, pp. 316-317). Hewitt has not responded to a single argument against reanalysis. Instead he has spent a great deal of space on the issue of synchronic number agreement (1987 b, pp. 194-201), an issue he has tackled before (1983, pp. 257-259). Yet he has never, in the pages cited, addressed my argument against reanalysis that is based on number agreement: "While this grammar [one with the kind of reanalysis that Hewitt envisions] would be able to simplify the rule that determines which nominal triggers number agreement in examples like (67), it would have to introduce a complication into the rule that assigns the agreement marker. If the dative nominal had been reanalyzed as a simple subject [as HEWITT proposes, 1987 b, p. 193], it should trigger a marker of subject plurality (*cf.* Table 13.2). Instead, it is marked by *-r*, a plural marker indeed, but one never otherwise used in the marking of a third person subject" (1985, p. 317). Thus, it is the form of the morpheme that provides the basis of an argument against reanalysis. Hewitt never discusses this, taking issue instead with my analysis of which nominal triggers agreement.

HEWITT argues at great length for his own analysis of number agreement,

¹⁷ "... And so it [the dative nominal] too became re-analysed as subject in the newly created Series III" (HEWITT 1987 b, p. 193).

quoted below, with the expressed purpose of disproving my view that Inversion exists as a synchronic rule (1987 b, p. 192). What Hewitt does not seem to understand is that his view of number agreement is entirely consistent with the theoretical position I have supported. He claims that "... for 'inverted' verbs (Class 1 and 3 forms in Series III, and Class 4 verbs generally), a 3rd person plural Dative nominal, if rational, will have its plurality marked in the verb by *-t...* whereas a 3rd person Nominative nominal's plurality will not be marked — an entirely regular state of affairs if the Dative is subject and the Nominative is direct object, as we have proposed" (1987 b, p. 199). The original insight embodied in the proposal of a distinction between deep and surface structure syntax (which I have adopted) is that in some constructions some constituents exhibit two (or more) kinds of behavior, behaviors which would be inconsistent in a single structure analysis. In this instance, in inversion constructions, the dative-nominal exhibits both subject behaviors and object behaviors. An analysis, such as mine, which recognizes two levels of structure, accounts for this otherwise contradictory behavior in part by attributing subjecthood to the nominal at one level and objecthood to the same nominal at a different level of derivation. Thus, it was the fact that the dative-nominal had some subject properties and some object properties that inspired my analysis in the first place. Hewitt writes as though the possession of subject properties, in this case conditioning number agreement, would disprove my analysis. It would not; it would only **confirm** the grammatical relations that I have claimed exist at deep (initial) structure. Thus, as has often been the case (*cf.* HARRIS 1990, section 3 and footnote 13), Hewitt has misunderstood a theoretical issue¹⁸ and has adduced facts that cannot shed light on the point at issue. As for the correctness of his description, both my analysis and his, as well as those cited in both our works, have been superseded by the careful and thorough research reported in TUTTE 1988.

5. Conclusion

Although HEWITT 1987 b is identified as a review (discussion) of HARRIS 1985, in fact it addresses few of the central issues treated in that book.

¹⁸ It is ordinarily taken as a prerequisite for reviewing a book, that one have some background knowledge of the subject matter of the work under review. The review under discussion here contains misuse of elementary terms of syntactic description — for example, **raise** and **stranded** (HEWITT 1987 b, p. 193). Misuse of terms may be interpreted as an indication of a lack of understanding of subject matter. It is inappropriate for a book that is in part theoretical to be reviewed by someone who does not understand an important part of the subject matter.

According to the author's own account of the purposes of the book (HARRIS 1985, pp. 10-11), the significant results include the reconstruction of ergative case marking in Common Kartvelian, an account of the development of Series I, changes in case marking made in Laz and Mingrelian and in some Georgian dialects, an account of the development of Series III, and mechanisms of change and concomitants of change, each discussed in the context of general linguistics. Although HEWITT 1987 b has mentioned nearly all of these major topics of the book, none of them is the central topic of his discussion article. Rather, most of the space of his article is devoted to the same synchronic topics he has attacked in his earlier publications (1983, 1987 a), and these are therefore the issues to which I have responded in the article above. Apart from about four pages (1987 b, pp. 186-190) in a review of forty, he has not discussed the comparative data from Svan, Laz and Mingrelian, to which a great deal of HARRIS 1985 is devoted. In addition, as shown in § 2.1 above, much of Hewitt's review, as well as most of his objections, are not based on the book under review, but on HARRIS 1981. There has still been no serious discussion in this journal of the major issues and hypotheses raised in HARRIS 1985 concerning the syntax of the Kartvelian languages.

Program in Linguistics
Vanderbilt University
Nashville, Tennessee 37235
U.S.A.

Alice C. HARRIS

BIBLIOGRAPHY

- CHAMBERS/TRUDGILL 1980: CHAMBERS, J.K./TRUDGILL, Peter, *Dialectology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980.
- ՇԻՔՈՅԱՎԱ 1929: ՇԻՔՈՅԱՎԱ, արնոլդ, *Շ'անուրի տ'եքստ'եբի I: xopuri k'ilok'avi* [Laz texts I: Xopian dialect], t'p'ilisi, universit'et'is gamomcemloba, 1929.
- 1942: —, *ergat'iuli k'onst'rukciis p'roblemisatvis k'avk'asiur eneb-si: am k'onst'rukciis st'abiluri da labiluri variant'ebi* [On the problem of the ergative construction in Caucasian languages: Stable and labile variants of this construction], *enimk'is moambe* 12, 1942, pp. 221-239.
- 1961: —, *ergat'iuli k'onst'rukciis p'roblema iberiul-k'avk'asiur eneb-si II: ergatiuli k'onst'rukciis raobis teoriedi* [The problem of the ergative construction in the Ibero-Caucasian languages II: Theories of the nature of the ergative construction], t'bilisi, ak'ademiis gamomcemloba, 1961.

- DIXON 1979: DIXON, R.M.W., Ergativity, *Language* 55, 1979, pp. 59-138.
- FILLMORE 1968: FILLMORE, Charles J., The case for case, *Universals in linguistic theory*, ed. by Emmon BACH and Robert T. HARMS, pp. 1-88, New York, Holt/Rinehart/Winston, 1968.
- GAGUA 1988: GAGUA, k'lara, sašuali gvaris zmnata erti saxeobisatvis svanurši, *i.-k'. e.* XXVII, 1988, pp. 227-239, tbilisi.
- GIL 1988: GIL, David, Georgian reduplication and the domain of distributivity, *Linguistica* 26, 1988, pp. 1039-1065.
- HARRIS 1981: HARRIS, Alice C., *Georgian syntax: A study in relational grammar*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981.
- 1982: —, Georgian and the Unaccusative Hypothesis, *Language* 58, 1982, pp. 290-306.
- 1985: —, *Diachronic syntax: The Kartvelian case*, New York, Academic Press, 1985.
- 1990: —, Georgian: A language with active case marking, *Lingua* 80, 1990, pp. 347-365.
- HEWITT 1983: HEWITT, B.G., Review article: Review of Alice C. HARRIS, *Georgian syntax: A study in relational grammar*, *Lingua* 59, 1983, pp. 247-274.
- 1987 a: —, Georgian: Ergative or active?, *Lingua* 71, 1987, pp. 319-340.
- 1987 b: —, Review of *Diachronic syntax: The Kartvelian case*, by Alice C. Harris, *R.E.G.C.* 3, 1987, pp. 173-213, Paris.
- HOLISKY 1978: HOLISKY, Dee Ann, Stative verbs in Georgian, and elsewhere, *The classification of grammatical categories*, ed. by Bernard COMRIE, pp. 139-162, Edmonton, Alberta, Linguistic Research, 1978.
- 1981: —, *Aspect and Georgian medial verbs*, Delmar, New York, Caravan Books, 1981.
- ŽAŽANIŽE 1970: ŽAŽANIŽE, p'., sint'aksuri movlenebi gurulši [Syntactic phenomena in Gurian], *kutaisis saxelmč'ipo p'edagogiuri inst'it'ut'is šromebi* 33, 1970, pp. 249-262.
- PLANK 1985: PLANK, Frans, The extended accusative/restricted nominative in perspective, *Relational typology*, ed. by Frans PLANK, pp. 269-310, Berlin, Mouton, 1985.
- ROSEN 1984: ROSEN, Carol G., The interface between semantic roles and initial grammatical relations, *Studies in Relational Grammar 2*, ed. by David M. PERLMUTTER and Carol G. ROSEN, pp. 38-77, Chicago, University of Chicago Press, 1984.
- SAPIR 1917: SAPIR, Edward, Review of *Het passieve karakter van het verbum transitivum of van het verbum actionis in talen van Noord-Amerika*, by C.C. UHLENBECK, *International Journal of American Linguistics* 1, 1917, pp. 82-86.
- ŠANIŽE 1973: ŠANIŽE, ak'ak'i, *kartuli enis gramat'ik'is sapušvlebi I: morpologia* [Foundations of the grammar of the Georgian language I: Morphology], tbilisi, universit'et'is gamomcemloba, 1973, second edition.

- SCHMIDT 1978: SCHMIDT, K.H., On the reconstruction of Proto-Kartvelian, *B.K.* XXXVIII, 1978, pp. 233-238, Paris.
- TOPURIA 1923: TOPURIA v., sint'aksuri analogiis erti šemtxveva kartulši dialekt'ebis mixedvit [One instance of syntactic analogy in Georgian dialects], *čveni mecniereba* 1, 1923, pp. 113-121.
- 1954: —, gramat'ik'ul movlenata ertgvarovani p'rocesi kartvelur enebši [A uniform process of grammatical phenomena in the Kartvelian languages], *i.-k' e.* VI, 1954, pp. 445-455, tbilisi.
- TUITE 1988: TUITE, Kevin, *Number agreement and morphosyntactic orientation in the Kartvelian languages*, dissertation, University of Chicago, 1988.
- VERNER 1876: VERNER, Karl, Eine ausnahme der ersten lautverschiebung, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen* 23, 1876, pp. 97-130.

2. Philologie

LA MENTION IMAGINAIRE D'UN TOPONYME DANS L'INSCRIPTION ARMÉNIENNE DE SIONI D'AT'ENI (Réponse à Hrac' Bart'ikyan)

L'inscription arménienne datée du X^e siècle trouvée sur la façade sud de Sioni d'At'eni a éveillé un grand intérêt chez les caucasologues. A peine déchiffrable, elle se prête évidemment à plusieurs lectures et a suscité différentes interprétations. Dans la discussion qui nous a opposé à Paruyr Muradyan nous avons essayé de défendre notre lecture¹ des fragments les plus difficiles; nous n'y reviendrons pas ici.

Trois ans plus tard, Hrac' Bart'ikyan a proposé une nouvelle lecture² d'un fragment de l'inscription. Au lieu de: *տիկինի վրաց ևս արազի տիკინի վրաց' et arav* ("se brouilla avec la reine de Kartli", Zaza ALEKSIZE; "obligea la reine des Géorgiens à se détacher [de l'entente]", Paruyr MURADYAN), Hrac' BART'IKYAN invitait à lire: *Տիկ[վ]ինի վրաց ևս արազի Թիկ[վ]ինի վրաց' et arav* ("reprit Tik[v]i aux Géorgiens"). A son article, écrit on ne sait pourquoi sur un ton polémique, P. Muradyan a apporté une réponse brève³, mais à notre avis définitive sur plusieurs points. La longue réplique de H. Bart'ikyan à P. Muradyan⁴, et surtout le paragraphe final le prenant à parti, nous invitent à revenir sur l'inscription de Gergium (/Gerjium).

1. En fait, H. Bart'ikyan a été induit en erreur par une mauvaise traduction en russe du passage correspondant des *Annales de Kartli*, celle de G. CULAIA⁵. Les *Annales* géorgiennes ne parlent pas de l'"entrée" de Bagrat'

¹ ALEKSIZE, zaza, *at'enis sionis otxi c'arc'era* [Quatre inscriptions de Sioni d'At'eni], Tbilisi, 1983, pp. 21-36.

² BARTIKJAN, R., Mnimoe upominanie "Kartlijskoj caricy" v armjanskoj nadpisi Atenskogo Siona [La mention imaginaire de la "reine de Kartli" dans l'inscription arménienne de Sioni d'At'eni], *Lraber hasarakakan gitut'junneri* 2, 1986, pp. 75-80; traduction française in *R.E.G.C.* 3, 1987, pp. 149-155.

³ MURADJAN, P., Po povodu stat'i R. Bartikjana "Mnimoe upominanie "Kartlijskoj caricy" v armjanskoj nadpisi Atenskogo Siona" [Sur l'article de H. Bart'ikyan "La mention imaginaire de la 'reine de Kartli' dans l'inscription arménienne de Sioni d'At'eni"], *Lraber hasarakakan gitut'junneri* 7, 1986, pp. 75-76; traduction française in *R.E.G.C.* 3, 1987, pp. 157-158.

⁴ BARTIKJAN, R., Ešče raz ob armjanskoj nadpisi iz Atenskogo Siona [Du nouveau sur l'inscription arménienne de Sioni d'At'eni], *Lraber hasarakakan gitut'junneri* 8, 1986, pp. 68-74.

⁵ CULAIA, G., *Letopis' Kartli* [Annales de Kartli], traduction, introduction et notes, Tbilisi, 1982.

III “dans Tigvi”, ni de la “conquête” de cette ville. La bonne traduction est celle de Mariam LORTKIPANIŠE⁶:

“Bagrat’ vint en Kartli afin d’y rétablir une situation dégradée. Il vint et s’installa à Tiyua”, où il est clair que Tiyua appartenait à Bagrat’ III et qu’il l’avait choisie comme base d’opérations pour ses actions futures contre les *aznaur* de Kartli. Toute autre interprétation de ces lignes est à rejeter.

2. Il n’y a en Géorgie aucun toponyme *Tiki, *Tik[v]i ou *Tigvi; ces noms ne sont attestés dans aucune source. H. Bart’ikyan s’est trompé en suivant la translittération en russe du toponyme géorgien faite par G. Culaia (qui en donne, par ailleurs, une transposition juste dans ses commentaires).

La transcription correcte du toponyme géorgien თილუა *tiyua*, est *θijua* *Tiūa*; c’est à partir de cette forme, dont le radical contient un “u” atone et non “v” et qui se termine par un “a” et non par un “i”, que doit opérer toute “régularité” linguistique. Aussi l’argumentation de H. Bart’ikyan sur une “omission” ou une “inclusion” de la lettre “v” dans le toponyme “*Tik[v]i*” est-elle hors de propos. Il en va de même du raisonnement sur le “déterminant *ι, n*”. H. Bart’ikyan écrit: “Dans le toponyme Upliscixe il est omis et il serait logique qu’il le soit aussi dans le toponyme *შიქ[q]ი Tik[v]i*. Or, il ne l’est pas parce qu’après le toponyme vient la préposition ablative *ჰ i* (“à”) et qu’il sépare deux *ჰ i*: *შიქ[q]ინ ჰ i Tik[v]ინ i*. Cela aussi prouve l’étendue du savoir de Gerjium”. Négligeant le fait qu’au X^e siècle il est vraiment trop tôt pour que le déterminant *ι, n*, soit employé, nous voudrions seulement répéter que la finale du toponyme თილუა *tiyua*, est en “a” et non en “i”: quoi qu’il en soit du déterminant, il n’y a donc pas de raison pour qu’il y ait deux *ჰ i*.

3. Quant à la “régularité” linguistique invoquée, les exemples cités par H. Bart’ikyan n’ont rien à voir avec le nom qui nous occupe:

a- ტფილისი *t’pilisī* // თფილისი *tpilisi* // თბილისი *tbilisi* et *საგაო Trdat* // თრდატ *trdat’* sont des exemples d’un tout autre ordre, obéissant à des lois phonétiques strictes qui ne peuvent justifier l’évolution imaginaire თილუა *tiyua* > *შიქი* **Tiki*.

b- A côté de თევდორე *tevdore*, un *ტევდორე **t’evdore* est impossible en géorgien: une telle forme n’existe pas, elle n’est attestée dans aucune source.

⁶ LORTKIPANIŠE, mariam, *mat’iane kartlisa* [Annales de Kartli], traduction, introduction et notes, tbilisi, 1976.

c- Comme est impossible à côté d'ատրնո at'eni un *ատրնո *at'eni: cette dernière forme non plus n'est attestée nulle part. Dans la traduction en arménien ancien des *Annales de Kartli* nous trouvons la seule forme correcte de ce toponyme: Ատննի Ateni.

d- Contrairement à ce que prétend H. Bart'ikyan, le toponyme თმოგვი tmogvi, figure dans les *Annales de Kartli* non sous la forme თმოგო tmogi, mais sous la forme თმოგუ tmogu (au nominatif: თმოგვ tmogw). Cette fois, H. Bart'ikyan cite l'étude faite par Iliā ABULAŽE de la traduction en arménien ancien des *Annales de Kartli*⁷. Abulaže écrit: "Dans les textes en arménien ancien, le ჯ w (უ u + օ i) géorgien est parfois transcrit par ի i. Malheureusement, ce n'est pas le cas pour le toponyme dont il est question ici.

e- Le υ grec y, est transcrit en géorgien ancien par ჯ w; en géorgien moderne, par suite de la disparition de cette lettre, il est transcrit par օ i, ou par ვი vi: Κύριος Kȳros // Κύριος Kȳrios (Κύρον Kȳron // Κύριον Kȳrion) კვროს k'wros // კვრიოს k'wrios (კვრონ k'wron // კვრიონ k'wriion) > კიროს k'iros // კირიოს k'irios (კირონ k'iron // კირიონ k'irion).

Pour les anthroponymes grecs ayant un υ dans le radical transcrit en géorgien par օ i, on peut admettre un emprunt direct du géorgien au grec car en grec classique tardif le υ se prononçait "i".

f- Le ლ géorgien γ, doit être transcrit en arménien par Ղ l (nous sommes à la fin du X^e siècle! ou par խ x, mais jamais par կ k. C'est incontestable et toute autre affirmation est erronée.

4. Critiquant la lecture de l'inscription arménienne de Sioni d'At'eni faite par ses prédécesseurs et leur traduction, H. Bart'ikyan se demande: Si Bagrat' était "roi des Apxaz", comment sa mère pouvait-elle être "reine des Géorgiens"? Une telle "opposition" lui paraît "contre nature". En réalité, il n'en est rien: Guranduxt', fille du roi des Apxaz Giorgi, était l'épouse du roi de Kartli, Gurgen, et ne pouvait donc être que reine de Kartli. D'après les *Annales de Kartli*, lorsque son fils Bagrat' fut couronné en Apxazi, la reine Guranduxt' possédait la forteresse d'Upliscixe. Si bien que pendant un certain temps le fils fut roi des Apxaz, et la mère, reine de Kartli.

⁷ ABDULADZE, Iliā, *Drevnearmjanskij perevod gruzinskix istoričeskix xronik (kartlis cxovreba)* [Traduction arménienne ancienne de chroniques historiques géorgiennes (kartlis cxovreba)], original géorgien, traduction arménienne ancienne, étude et lexique, Tbilisi, 1953.

En conclusion, nous voudrions rappeler que: 1. Les *Annales de Kartli* ne parlent pas de la "conquête" de la ville de Tiyua par Bagrat'.

2. Le toponyme თიღუა *ti-γua* (ძიღრუა *T'itua*) ne peut être ramené phonétiquement à un **Tiki* (*Siki*) imaginaire.

Le reste peut, et doit, être discuté.

Institut des Manuscrits
de l'Académie des Sciences
1 rue Zoia Ruxaճe
380093-TBILISI

Zaza ALEKSIՅԷ

3. Histoire de l'Art

A PROPOS DE PEINTURES GÉORGIENNES DU XIII^e SIÈCLE

Depuis une dizaine d'années, à la suite de l'ouvrage de P. MURADYAN, *Hayastani Vrac'eren Arjanagrut'yunnera* ([Les inscriptions en langue géorgienne d'Arménie], Erevan 1977), certaines peintures murales ont été attribuées à des Arméniens chalcédoniens alors que tous leurs caractères les désignent comme géorgiennes (programme, style et inscriptions). Il n'est pas question de remettre en cause l'existence d'Arméniens chalcédoniens, mais seulement l'attribution abusive qu'on leur fait d'un certains nombre de peintures monumentales.

La question a été relancée récemment par A. LIDOV qui a exposé sa théorie à Venise en 1988. Voici une brève critique du résumé de sa communication, "L'art des Arméniens chalcédonites", *V^e Symposium International sur l'Art arménien, Résumé des Interventions*, Venezia, 1988, pp. 67-68:

§ 2. On lit: "Les sources les plus importantes pour la reconstruction de la culture artistique des chalcédonites arméniens sont les fresques du XIII^e siècle qui subsistent en Arménie (à Axtala, dans l'église de Tigran Honenc' à Ani, dans le monastère de Kiranc' et de K'obayr). Elles ont été exécutées dans d'importants centres chalcédonites, sur commande des monarques de l'Arménie des Zak'arides".

En fait, il s'agit de monuments édifiés dans l'Arménie libérée des Turcs par les Géorgiens (reconquête de l'Arménie du Nord entre 1175 et 1200), et non pas à la demande des souverains d'Arménie. Axtala a vraisemblablement été fondée par l'atabeg Ivane Zak'aryan au début du XIII^e siècle¹. L'église d'Ani, consacrée en 1215, est la commande d'un riche commerçant, Tigran Honenc'². Kiranc' est aujourd'hui encore sans aucune référence historique³. La grande église de K'obayr est soit la commande d'une princesse Kurikian à

¹ Sur les Zak'arides, BROSSET, M.F., *Additions et éclaircissements à l'Histoire de la Géorgie*, Saint-Petersbourg, 1851, pp. 266-276. D'origine kurde, les Zak'arides reçurent des Arméniens le fief de Xožorni; les deux frères, généraux de la reine Tamar (1184-1213), administrèrent l'un la Géorgie proprement dite (Ivane, devenu chalcédonien), l'autre les terres arméniennes libérées (Zak'are, resté grégorien). Sur Axt'ala, bibliographie in: THIERRY, N., *Le Jugement dernier d'Axtala. Rapport préliminaire*, B.K. XL, 1982, pp. 147-185. Thèse de A. Lidov en préparation sur l'ensemble des peintures.

² Bibliographie in: *Ani, Documenti di Architettura armena* 12, Milano, 1984, pp. 22, 94.

³ THIERRY, N., À propos de l'église de Kiranc', B.K. XLI, 1983, pp. 194-228.

la fin du XII^e siècle (notre opinion), soit celle d'un Zak'aride à la fin du XIII^e (opinion d'I. Drampian)⁴. Rien, non plus, ne permet de dire que les peintres engagés étaient Arméniens.

En revanche, les peintures non citées de l'abside du Saint-Signe d'Hařbat sont d'un atelier arméno-géorgien et celles de la cathédrale de Dadivank^e sont d'un artiste influencé par l'art mongol, comme celui qui décora l'entrée de Saint-Grégoire de Keč'aris (documentation personnelle).

§ 3. On lit: "le thème de Grégoire l'Arménien joue un rôle important dans nombre de fresques; ce saint est interprété comme l'illuminateur chrétien de la totalité du Caucase".

En fait, le thème de Grégoire l'Illuminateur n'est traité que dans l'église de Tigran Honenc'. Le commanditaire arménien a dicté au peintre géorgien une partie du programme: dans le bras ouest, sont représentés les épisodes de la vie de Grégoire, et ses deux fils sont figurés en évêques de part et d'autre de l'abside. En revanche, le peintre a ajouté l'image de l'évangéliste de la Géorgie, sainte Nino, dans la scène du miracle de la colonne vivante; le sujet est bien en lumière, face à la porte d'entrée⁵.

Dans l'église d'Axtala (en géorgien, Axt'ala), les six hautes figures de saints au bas du mur ouest sont les trois "ancêtres" du monachisme géorgien, Šio, Jean (de Zedazeni, et non d'Edesse comme nous l'avions dit) et Evagre, et les trois "propagateurs", Euthyme l'Athonite, Hilarion le Géorgien et Georges l'Athonite⁶.

§ 4. Contrairement à ce que dit l'auteur, la présence de peintres arméniens à Axt'ala n'est nullement prouvée, ni par l'iconographie, ni par le style ni par les inscriptions⁷.

Quant à l'"originalité inégalée" des peintures sus-dites, considérées comme chalcédonites, elle nous paraît tout à fait subjective.

⁴ THIERRY, N., Les peintures de la cathédrale de Kobayr, *Cahiers Archéologiques* 29, 1980-1981, pp. 103-121; Id., A propos des peintures de la grande église de K'obayr, *R.E.G.C.* 2, 1986, pp. 223-226; DRAMPAN, Irina, *Les peintures de K'obayr*, Erevan, 1979 (à la suite de P. MURADYAN (1977, pp. 171-175), l'auteur confond les peintures du porche et celles de l'église).

⁵ *Ani* 1984, p. 69, fig. p. 50. Nous préparons une monographie sur ce monument. En attendant, cf. KAKOVKIN, A.JA., O Datirovke rospisej xrama sv. Grigorija (1215 g.) v Ani, ego Časovni i Pritvora, *Vizantijskij Vremennik* 48, 1987, pp. 108-114.

⁶ THIERRY, N., *B.K.* XL, pp. 162-163. P. Muradyan n'avait identifié qu'Euthyme et Georges (p. 215).

⁷ Nous avons visité Axt'ala en 1977, 1978, 1979 et 1983, avant et pendant la restauration des peintures, et possédons une documentation photographique complète qui a fait l'objet de deux conférences à la V^e Section de l'E.P.H.E., le 13.V.1978 et le 10.III.1979.

§ 5. Les généralités aberrantes de ce paragraphe nous paraissent relever de l'ignorance et de la naïveté de l'auteur. L'existence exceptionnelle d'œuvres bilingues du X^e siècle, comme l'Évangile n° 1 de Žruč'i (non cité) et l'église n° 7 de Sabereebi, ne justifie nullement le couplet à la gloire de la culture artistique des Arméniens chalcédoniens, dont on devrait trouver des traces dans l'art du T'ao-K'laržeti et des exemples en Cappadoce: "Serait extrêmement fructueuse l'étude des peintures murales arméniennes (*sic*) des X^e et XI^e siècles dans les monastères rupestres de Cappadoce"⁸.

Le problème n'est pas négligeable. A. Lidov réactive, en effet, un courant de pensée arménien plus patriotique que scientifique. La revendication de ces œuvres géorgiennes par les Arméniens relève du même état d'esprit que la revendication des églises arméniennes du Karabağ par les Azeris, et les arguments sont les mêmes.

Ecole Pratique des Hautes Etudes
 Section des Sciences Religieuses (V^e Section)
 Sorbonne
 45 rue des Ecoles
 75005-PARIS

Nicole THIERRY

⁸ Cette hypothèse erronée est abandonnée depuis longtemps: THIERRY, N., Notes critiques à propos des peintures rupestres de Cappadoce, *R.E.B.* 26, 1968, pp. 339-349 (in: *Peintures d'Asie Mineure et de Transcaucasie aux X^e et XI^e siècles*, *Variorum Reprints*, London, 1977, ch. 1); DEDEYAN, G., L'immigration arménienne en Cappadoce au XI^e siècle, *Byzantion* 45, 1975, pp. 78-86, 98-100.

VI. COMPTES-RENDUS

Drei Bände der "Materialien der regionalen wissenschaftlichen Sitzungen zur historisch-vergleichenden Erforschung der iberokaukasischen Sprachen" sind hier kurz anzuzeigen. (Die Materialien der 8. Sitzung, Čerkessk, 20-22.VI.1979: *Sistema preverbov...*, sind in *R.E.G.C.* 2, 1986, p. 247 angezeigt worden).

1) Materialien der 7. Sitzung (Soxumi, 16-18.XI.1977):

Kategorija grammatičeskix klassov v iberijsko-kavkazskix jazykax [Die Kategorie der grammatischen Klassen in den iberokaukasischen Sprachen], red. K. LOMTATIDZE, A.N.G.S.S.R., Abxazskij institut jazyka, literatury i istorii, Tbilisi, Mecniereba, 1989, 164 p.

Dieses Thema lag A. ČIKOBAVA bekanntlich besonders am Herzen. Im ersten Beitrag stellt er noch einmal seine Auffassung dar, daß in bestimmten anlautenden Segmenten von Wörtern der Kartvelsprachen Spuren von Klassenzeichen zu erkennen sind (pp. 3-10). Ju. DEŠERIEV versucht zu zeigen, daß die Klassenzeichen ein Produkt "der alten sozialen Klassenorganisation (im Sinne von Lewis Morgan und F. Engels) und des Totemismus" sind (pp. 11-22). Die übrigen Beiträge gehen auf einzelne Sprachen und Sprachgruppen ein: Tscherkessische (X. DAUROV, N. TIŠEV, X. PŠUKOV, X. TAOV, pp. 23-44), Abchasisch (M. ČIKOLIA, V. KONĐŽARIJA, N. ARŠBA, B. AMIČBA, pp. 45-60), Nordwestkaukasisch (V. MEREMKULOV (pp. 61-64), Nachisch (F. OZDOEVA, A. TIMAEV, K. ČOKAEV, S. DŽAMIRZAEV, E. KUŠTOVA, pp. 65-93), Daghestanisch (A. MAGOMETOV, I. ABDULLAEV, M. ISAEV, K. KURBANOV, M.-S. MUSAEV, N. SULEJMANOV, pp. 94-162). Wegen ihrer Fragestellung sind die Rekonstruktion der vorlesgischen Klassen (M. ALEKSEEV, pp. 128-134) und die Behandlung der Lehnwörter in den verschiedenen daghestanischen Sprachen (A. ASLANOV, pp. 135-140) besonders hervorzuheben. Der Beitrag von U. MEJLANOVA und B. TALIBOV (pp. 104-109) ist in erweiterter Form soeben auf deutsch erschienen (Die Dynamik des Schwindens der grammatischen Klassen in der lesgischen Gruppe der ostkaukasischen Sprachen, *Georgica* 11, 1988, pp. 29-34). Der Sitzungsbeitrag von A. KIBRIK und A. KOVAL, der in diesem Band nicht enthalten ist, liegt seit langem ebenfalls auf deutsch vor (Die Natur der Nominalklassen und Methoden ihres kontensiven Studiums, *Georgica* 3, 1980, pp. 70-72. — Nach der Konferenz ist auch eine einschlägige Monographie erschienen: XAJDAKOV, S., *Principy imennoj klassifikacii v dagestanskix jazykax*, A.N.S.S.S.R., I.Ja., Moskva, Nauka, 1980.

2) Materialien der 9. Sitzung (Maxačkala, 16-18.IX.1981):

Padežnyj sostav i sistema sklonenija v kavkazskix jazykax, Sbornik statej [Kasusbestand und Deklinationssystem in den kaukasischen Sprachen],

redd. Z. ABDULLAEV *et al.*, Dagestanskij filial A.N.S.S.S.R., Institut istorii, jazyka i literatury, Maxačkala, 1987, 239 p.

Die 43 Beiträge können hier nicht alle genannt werden. Das kurze einleitende Referat von A. ČIKOBAVA gilt dem Ergativ, dem direkten und dem indirekten Objekt in den iberokaukasischen Sprachen. Das Georgische ist mit einem Aufsatz von Š. APRIDONIDZE über Vokativ, Silbenzahl und verwandte Probleme vertreten (pp. 17-21; ähnlich in *i-k'-e.c'* XIV, 1987, pp. 17-22). Im übrigen handelt der erste Teil von deskriptiven und historischen Problemen der Morphologie und der Syntax der Kasus von Nomina, von der Besonderheit der Deklination der Eigennamen und Toponyme *etc.* im Abchasisch-Abasinischen und im Tscherkessischen (pp. 9-16; 22-82), in den daghestanischen Sprachen (pp. 86-202; 230-232) und den nachsichischen Sprachen (pp. 203-216; 223-229). Ein Beitrag gilt dem "Akkusativ" im Ossetischen (Ju. KARAŽAEV, pp. 83-85). Erwähnenswert sind einige Aufsätze, die über Systembeschreibungen hinausreichen: Z. BLJAGOZ über Flexionslosigkeit bei fremden Eigennamen, besonders dann, wenn sie sich nicht auf Tscherkessen beziehen (*Ira pišmër ytxyg* " "(die Russin) Ira [endungslos] schrieb den Brief" *vs.* *X'ak'uj Lidem pišmër ytxyg* " "(die Tscherkessin) Lida (Ergativ) Chaqaj schrieb den Brief", pp. 29-31); Ju. TXARKAXO über "stilistische" Bedeutung von Variation in den adygeischen Kasusformen (pp. 65-69: In der gesprochenen Sprache neigt z.B. das Nomen dazu, in dem Kasus zu stehen, der von der unmittelbar folgenden infiniten Verbform gefordert wird (Attraktion), in der geschrieben richtet es sich nach dem Hauptverb; also steht in *Solnce, razdvinuv oblaka, mjadko psmotrelo* die Sonne im Ergativ bzw. im Nominativ; *etc.*); A. ABDULLAEV über syntaktische Einflüsse im Lakischen der heute schon größtenteils bilingualen Sprecher (pp. 170-172) und T. DEŠERIEVA über den Begriff "*Casus absolutivus*" (den sie für überflüssig hält, pp. 217-222). Den Abschluß des Bandes bildet ein Beitrag von S. DŽAMIRZAEV über Gemeinsamkeiten zwischen den Kasussystemen des Nachsichischen und des Baskischen "im Lichte der baskisch-kaukasischen Hypothese" (pp. 233-236).

3) Materialien der 10. Sitzung (Groznyj, 12-13.IX.1983):

Problema leksičeskogo sostava dialektov i razrabotka dialektnyx slovarej iberijsko-kavkazskix jazykov [Das Problem des lexikalischen Bestands von Dialekten und die Ausarbeitung von Dialektwörterbüchern der iberokaukasischen Sprachen], Materialy X regional'noj naučnoj sessii po istoriko-sravnitel'nomu izučeniju iberijsko-kavkazskix jazykov, redd. O. ČAPANOV/I. OZDOEV, Čečeno-inguškij Institut istorii, sociologii i filologii pri Sovete ministrov Č.I.A.S.S.R., Groznyj, Čečeno-inguškoe knižnoe izdatel'stvo, 1987, 104 p.

Es handelt sich um — meist sehr kurze — Beiträge über Stand und Geschichte der Dialektforschung in einzelnen Sprachen, über Einzelfragen der dialektalen Differenzierung, über Lehnbeziehungen zu anderen Sprachen (N.

GADŽIAXMETOV: Darginisches im kajtakischen Kumykischen, A. ASLANOV: Entlehnungen im Tsachurischen), über den Einfluß der Schriftsprachen auf die jeweiligen Dialekte und umgekehrt, über Sprachen mit starker dialektaler Differenzierung, wie z.B. das Darginische und solche mit schwacher Differenzierung, wie (nach I. ABDULLAEV, p. 49) das Lakkische, Tabasaranische, Inguschische und Mingrelische (I. ABDULLAEV), über Dialekte in schriftlosen Sprachen (A. ASLANOV, U. MEJLANOVA). Alle Sprach(gruppen) sind vertreten: Georgisch (Š. DZIDZIGURI pp. 3-6), Ubychisch (K. LOMTATIDZE, pp. 6-10), Süd- und Nordwestkaukasisch (G. ROGAVA, pp. 10-13), Tscherkessisch (K. MERETUKOV, U. ZEKOX, Ju. TXARKAXO, N. GIŠEV, U. MEJLANOVA, A. ŠAOV, pp. 13-30), Abchasisch-Abasinisch (R. KLYČEV, pp. 30-32), Daghestanisch (G. MURKELINSKI, A. MAGOMETOV, Z. ABDULLAEV, P. SAIDOVA, M.-S. MUSAEV, K. AKIMOV, M.-S. MUSAEV/R. MUTALOV, A. ASLANOV, K. KURBANOV, N. GADŽIAXMETOV, A. RAMALDANOV, S. GASANOVA, K. GARUNOVA; Z. ABDURAGIMOVA, pp. 32-78; 98-102) und Nachisch (I. OZDOEV, T. GONIAŠVILI, F. OZDOEVA, K. ČOKAEV, B. ŠAVXELIŠVILI, pp. 79-95). K. KADYRADŽIEV untersucht "paläotürkische" Komponenten in den nachischen Sprachen (pp. 95-97), i.e. Elemente, die aufgrund ihrer Lautgestalt nicht den historischen Turksprachen zuzurechnen sind, sondern mit den Trägern der "Karasuk-Kultur" des 1. Jahrtausends v. Chr. in Zusammenhang gebracht werden.

Otraslevaja leksika dagestanskix jazykov. Materialy i issledovanija [Sachgruppen-Wortschatz der daghestanischen Sprachen], red. K. MIKAILOV, Dagestanskij filial A.N.S.S.S.R., Institut istorii, jazyka i literatury, Maxačkala, 1984, 149 p.

Im Rahmen eines größeren Projekts schreiben verschiedene Autoren über den Wortschatz der Verwandtschaft und einiger anderer Bereiche in einzelnen Sprachen oder Sprachgruppen: N. DŽIDALAEV über Verwandtschaftsnamen im Lakkischen (pp. 6-19; beachtenswert sind u. a. die besonderen Plurale vom Typ Vater + *x'ul* "Familie der verheirateten Tochter", aber nicht "Familie des verheirateten Sohns", etc.); P. MAGOMEDOVA über Verwandtschaftsnamen im Čamalal, Tindi und Bagvalal (pp. 20-32); M. XALILOV und I. ISAKOV über solche in den Dido-Sprachen (pp. 33-54); N. ISAEV über solche im Tsachurischen (pp. 55-63; beachtlich ist die Unterscheidung zwischen "referenziellem" und "vokativischem" System; die Schwester redet die ältere Schwester mit einem besonderen Terminus, an, sonst werden ältere Geschwister mit dem vokativischen Appellativum, jüngere Geschwister dagegen mit dem Namen angeredet, pp. 58-59); A. AXMEDOV schreibt über Verwandtschaftsterminologie im antsuchischen Awarisch (pp. 64-73); D. SAMEDOV und G. MAGOMEDOV machen einige Bemerkungen über lexikalische und strukturelle Gemeinsamkeiten der daghestanischen Sprachen im Bereich der Körperbezeichnungen (pp. 74-77); M. ČEERČIEV legt Material über die Terminologie der Hochzeitsbräuche in der awarischen Sprachinsel Zakataly vor (pp. 78-81); die Bezeichnungen "mythischer" Wesen im Lesgischen behandelt G. GADŽIEV (pp. 82-93; die zahlreichen iranischen Entlehnungen wären einer historischen Überprüfung wert; wie der Redaktor bei *g'ucar* "Name einer

Fruchtbarkeitsgottheit" den Autor tadeln kann, daß er georgisch *ymert- etc.* nicht verglichen hat, das seinerseits auf ein sumerisches Wort zurückgehen soll (p. 86, Anm. 6), verstehe ich nicht); M.-O. OSMANOV die Tierhaltungsterminologie des Darginischen von Xadžalmaxi (pp. 94-103); F. GANIEVA die Tiernamen im Chinalugischen (pp. 104-111; in diesem Bereich soll viel Altes erhalten sein); K. KADYRADŽIEV beschreibt die Fauna-Terminologie eines kumykischen Dialekts (pp. 112-120); M. KALANDAROV die Terminologie der Teppichherstellung des Lakkischen von Balxar (pp. 121-126); A. MAGOMETOV die Bezeichnungen für Schmuck und kunstvolle Gewebe im Kubači (pp. 127-134; Kubači ist für sein Schmiedekunsthandwerk berühmt und der Kubačiner A. MAGOMETOV hat der Terminologie der Goldschmiedekunst in *i.-k'.e.c'* II, 1975, pp. 233-243, einen eigenen Artikel gewidmet; cf. ŠILLING, E., *Kubačincy i ix kul'tura*, Istoriko-ětnografičeskie ėtjudy, Moskva/Leningrad, 1949); S. LUGUEV die lakkischen Rechtspflegetermini während der Zarenzeit (pp. 135-143) und T. AJTBEROV einen epigraphisch bezeugten Terminus aghulischer Aristokratie (pp. 144-148).

Soeben ist der zweite Band einer Serie (ohne Bandnummern) erschienen:

TIPOLOGIURI ZĖBANI [Typologische Forschungen], red. vladimer AXVLEDIANI, s.m.a., a.i., tbilisi, mecnireba.

Im ersten Band (1988, 110 p.) ist neben verschiedenen orientalistischen Beiträgen auch Kartvelologisches enthalten: R. ASATIANI gibt eine Analyse der *me'k'riv-* der Kartvelsprachen in semantische Merkmale (pp. 32-45); D. GRIKUROVA setzt ihre Forschungen zur funktionalen Analyse koordinierender Konjunktionen im Georgischen fort (pp. 51-60); M. IVANIŠVILI diskutiert die Entsprechungen von *-el* in den Kartvelsprachen (pp. 61-66); E. SOSELIA bespricht die "basic color terms" im Georgischen ((pp. 67-73); C. XMIADAŠVILI untersucht die Stimmhaftigkeit von *b, d, g* im Georgischen und Armenischen.

Entsprechendes findet sich im zweiten Band (1990, 110 p.): R. ASATIANI rekonstruiert ein gemeinkartvelisches Suffix des Passivs (Präsens), nämlich *-i* (pp. 44-47); M. IVANIŠVILI beschreibt einen morphologischen Rettungsversuch im Mingrelischen (statt des phonetisch gefährdeten *m-* erscheint in Präsenstypizipien *me-*, pp. 53-55); D. GRIKUROVA schreibt wieder über konjunktionale Verknüpfung (pp. 56-63); N. GOBEŽIŠVILI untersucht ornithologische Terminologie bei S.S. Orbeliani, die heute verloren ist (pp. 70-81).

P'IRVELI SAERTAŠORISO KARTVELOLOGIURI SIMPOZIUMIS MASALEBI/Proceedings of the First International Symposium in Kartvelian Studies, red. elguža XINTIŖIŖE, tbilisi, t.u.g., 1988, 305 p.

Mit bewundernswerter Pünktlichkeit stand beim zweiten Internationalen Kartvelologischen Kolloquium bereits dieser Band zur Verfügung: Er ist dem großen Kartvelologen A. Šaniže gewidmet, der damals seinen hundertsten Geburtstag feierte. Abgesehen von Beiträgen, die je einen besonderen Aspekt seiner Forschung würdigen (T. GAMQ'RELIŖE, A. FLONT'Ī, Z. SARŽVELAŖE, A.



MARTIROSOV, G. ŽIBLAŽE, A. BARAMIŽE), finden sich Aufsätze zum Georgischen (W. BOEDER, K. DANELIA), zu verschiedenen Fragen der Kartvelsprachen und ihres Vergleichs mit anderen kaukasischen Sprachen (G. KLIMOV, D. HOLISKY, A. HARRIS, K.H. SCHMIDT, J. BRAUN, Z. ČUMBURIŽE, B. ŽORBENAŽE, G. HEWITT) bzw. ihres Kontakts mit diesen Sprachen (S. AMIČBA, M. CIK'OLIA, A. TIMAEV, P. MURADIAN, F. ALIEVA, DŽ. MIRSAIDOV), aber auch zur georgischen Literatur und ihren Beziehungen (L. GRICIK, M. van ESBROECK, MZ. ŠANIŽE, H. BACHČINIAN, R. ENUKAŠVILI, E. XINTIBIŽE). — Die meisten Beiträge sind in georgischer Sprache geschrieben.

ETIMOLOGIURI ZIEBANI / Etimologičeskie razyskanija, s.m.a., e.i., tbilisi, mecnie-reba, 1989, 138 p.

Die Reihe (cf. *R.E.G.C.* 4, 1988, p. 173) bleibt im Jahresrhythmus... Neben kartvelologischen Etymologien stehen antroponymische und eher wortgeschichtliche Untersuchungen. Zum ersten Mal ist auch ein nicht-georgischer Beitrag dabei (K.H. SCHMIDT über "Grundlagen und Probleme der kartvelischen Etymologie").

FURNÉE, E.J., *Urbaskisch und Urkartvelisch*, Indizien für eine Verwandtschaft, Leiden, The Hakuch Press, 1989, 201 p., ISBN 90-71176-06-1.

Der Verfasser bespricht 304 Entsprechungen, wobei "Urbaskisch", soweit ich sehe, keine durch innere oder jedenfalls baskologische Rekonstruktion gewonnene Größe ist, sondern dem Urkartvelischen mindestens sehr ähnlich ist. Wie in früheren Arbeiten des Verfassers beruhen die einzelnen Einträge auf umfangreicher Recherche und sind sorgfältig formuliert. Aber wie können Vergleiche überzeugen, bei denen für die Lautentsprechungen jeweils nur ganz wenige Beispiele vorgebracht werden können (oder gar nur ein Beispiel)? Dies um so mehr, als es sich, wie schon früher bemerkt (*R.E.G.C.* 2, 1986, p. 255) um Wurzeletymologien handelt, wobei die Wortbildung der jeweils verglichenen Wörter ganz verschieden ist? Dabei kann man eine Sprachverwandtschaft natürlich **prinzipiell** nicht ausschließen¹. Insofern kann man sich diese und andere derartige Materialien sozusagen für "bessere Zeiten" vormerken, wo es vielleicht jemandem gelingt, überzeugende Zusammenhänge nachzuweisen (durch echte "Lautgesetze", durch Entdeckung einer neuen Sprache oder was auch immer). Bei einigen Entsprechungen, die "Kulturwörter", "Wanderwörter" oder dgl. sein können, ist ein Zusammenhang sogar von vorneherein einigermaßen plausibel (z.B. baskisch *maguri* "Walderdbeere", georgisch *maq'val*-"Brombeere").

¹ Der Verfasser meint über seine Kritiker: "Absurderweise könnte man fast glauben, ich hätte manchen Kaukasisten einen größeren Gefallen getan, wenn ich den Versuch unternommen hätte, nachzuweisen, Baskisch und Kartvelisch seien eben nicht miteinander verwandt!" (pp. 7-8). Dies ist ein Mißverständnis: Diesen Gefallen kann er niemandem tun, ein solcher Nachweis ist grundsätzlich nicht möglich.

[P'AIČ'AZE, giorgi] PAJČADZE, G., *Nazvanie Gruzii v russkix pis'mennyx istočnikax* / The Designation of Georgia in Russian written historical sources [englisches Résumé, p. 65]/Die Bezeichnung Georgiens in den russischen schriftlichen historischen Quellen [deutsches Résumé, p. 65], s.m.a., i.i., Tbilisi, Mecniereba, 67 p.

Die Bezeichnungen Kolchis, Iberer, Gurzi bzw. Gurži *etc.* und ihre Etymologie werden kurz besprochen. In erster Linie jedoch handelt es sich um eine Besprechung des Namens Obezy, der mit dem Namen der Abhasen bzw. Abasa zusammenhängt, aber im Zusammenhang mit der Ausdehnung des Königreichs Abchasien auf ganz Westgeorgien schließlich (auch) die Georgier überhaupt bezeichnete. Hier setzt der Verfasser sich polemisch mit einem 1988 in Soxumi veröffentlichten Aufsatz von A. PĀSKIRI auseinander, der den georgischen Historikern vorgeworfen hatte, sie leugneten den abchasischen Charakter des Königreichs Abchasien.

IMNAZE, natela, *bgerebis aykmis sak'itxebi kartul salit'erat'uro enaši* [Fragen der Lautwahrnehmung in der georgischen Literatursprache]/Voprosy vospriatija zvukov v gruzinskom literaturnom jazyke [russisches Résumé, pp. 36-37], s.m.a., e.i., tbilisi, mecniereba, 1989, 87 p.

Die Verfasserin, die früher über mingrelische Phonetik gearbeitet hat (*zanuri enis megruli dialekt'is hgeriti šedgeniloba* (experiment'uli gamok'vleva), tbilisi, 1981), untersucht experimentell die perzeptive Bedeutsamkeit der Lautsegmente (Anfang, Mitte, Ende); sie zeigt z.B., daß Anfangs- und Endsegment von Vokalen perzeptiv wichtiger sind als das Mittelsegment *etc.* Untersucht werden Vokale und Spiranten. Die Ergebnisse dürften nicht uninteressant sein für eine an "natürlichen" Gegebenheiten orientierte Theorie des Lautwandels. Die kleine Monographie gehört übrigens in den besonders von zurab ŽAPARIZE in Tbilisi vertretenen Forschungszusammenhang (*p'erceptiuli ponet'ik'is žiritadi sak'itxebi*, tbilisi, mecniereba, 1975, mit deutscher Zusammenfassung pp. 227-250; *Perceptivnaja fonetika* (osnovnye voprosy), Tbilisi, Mecniereba, 1985, mit englischer Zusammenfassung pp. 96-104).

GOGOLAŠVILI, giorgi/K'VANT'ALIANI, cicino/ŠENGLIA, dali, *kartuli enis zmmuri puzeebis leksik'oni* [Lexikon der Verbstämme der georgischen Sprache], masalebi kartuli enis sist'ematiuri k'ursisatvis, s.m.a., e.i., tbilisi, mecniereba, 1989, 439 p.

Dies ist nun schon der Zweite Band einer Gesamtdarstellung des Georgischen (*cf. R.E.G.C.* 4, 1988, p. 175). Die klare Einleitung von G. GOGOLAŠVILI (pp. 4-10) erklärt die Aufbauprinzipien der Einträge. Das Lexikon enthält im wesentlichen die 5744 Verbstämme des Akademiewörterbuchs (*k.e.g.l.*), die Stammformen für Aktiv und Passiv, für dynamische und statische Formen, die Präfixe und die dabei jeweils möglichen Versionsvokale und Passivbildun-

gen. Dabei sind die Bildungsmöglichkeiten vollständiger verzeichnet als im *k.e.g.l.*. Man kann sich leicht vorstellen, ein wie nützlich Arbeitsinstrument dieses Lexikon ist, da es für viele Fragen eine viel schnellere Übersicht gewährt als z.B. Kita TSCHENKÉLIS ebenfalls nach Wurzeln geordnetes Wörterbuch.

313IGURI, šota, *rtuli c'inadadebis p'roblema kartul enaši (k'avširebisa da sak'avširebeli sit'q'vebis sapuzvelze)* [Das Problem des komplexen Satzes im Georgischen auf der Grundlage der Konjunktionen und konjunktiven Wörter]/Problema složnogo predloženiya v gruzinskom jazyke [russisches Résumé, pp. 479-482], s.m.a., enisa da lit'erat'uris gan'opileba, tbilisi, mecnereba, 1989, 494 p.

Dies Buch ist in den vergangenen dreißig Jahren mehrfach unter verschiedenen Titeln veröffentlicht worden (*kartuli salit'eraturo enis ist'oriisatvis. k'avširebi da sak'avširebeli sit'q'vebi*, tbilisi, sab'ota sakartvelo, 1959; *k'avširebi kartul enaši* (= axali kartuli enis k'atedris šromebi 14), tbilisi, tbilisis universit'et'is gamomcemloba, 1969 und 1973 (gleicher Titel und Verlag, aber außerhalb der Serie). Dies ist ein Wiederabdruck der Ausgabe von 1973, aber das russische Résumé (1973: pp. 479-557) ist erheblich gekürzt worden. Die nicht unwichtige Literatur, die nach Fertigstellung der Monographie (1949) erschienen ist (z.B. ERTELIŠVILI, parnaoz, *rtuli c'inadadebis ist'oriisatvis kartulši I: hip'ot'aksis sak'itxebi*, tbilisi, 1962; K'IZIRIA, ant'on, *rtuli c'inadadebis šedgeniloba žvel kartulši*, tbilisi, 1969 und vieles andere), ist nicht mehr eingearbeitet worden; trotzdem behält das Buch seinen Wert, u.a. als Materialsammlung.

VAMLING, Karina, *Complementation in Georgian*, Travaux de l'Institut de linguistique de Lund 23, Lund, Lund University Press, 165 p.

Diese Dissertation, die aufgrund von Vorarbeiten in Tbilisi entstanden ist, geht von der Hypothese aus, daß zwischen der Form des untergeordneten Komplements — sei es nun ein Satz oder eine Nominalphrase mit verbalem Kern — und der Bedeutung des Matrixsatzverbs eine Korrelation besteht. Die Verfasserin stützt sich dabei auf die Konzepte von Evelyn RANSOM (*Complementation: Its meaning and form*, Amsterdam/Philadelphia, 1986).

Nach den einleitenden Kapitel wird zunächst die syntaktische Position der Komplementsätze behandelt, die traditionell durch Ersetzung durch kasusmarkierte Nomina zu ermitteln ist. Es ist eine interessante Frage, ob Komplementsätze auch als indirekte Objekte vorkommen (pp. 50; 92; 100); es wären solche Sätze in Betracht zu ziehen wie: *ra šeedreba, roca svanetši ma'arebeli at'ort'mandeba?* → *ra šeedreba svanetši ma'areblis at'ort'mandebas?* (K'VAČ'AZE, leo, *tanamedrove kartuli enis sint'aksi*, tbilisi, 1977, p. 418). — Das 6. Kapitel behandelt Komplementsätze mit finitivem Verb. Die Verfasserin reduziert Ransoms Modalitätstypen auf zwei: eingebettete Sätze, die mit *that it is true*, und solche, die mit *to perform the action of* (nach *to want*, etc.) kombiniert werden können. Diese Reduktion stützt sich auf die verschiedene *consecutio*

temporum und verschiedene Tempusrestriktionen. Untersucht werden ferner Korreferenzrestriktionen; dabei scheinen die Listen der Verben mit Restriktion nahezuzulegen, daß sie nur beim "action"-Typ vorkommen, während in Wirklichkeit doch auch andere Typen vorkommen (z.B. *jemanden*; beschuldigen, daß er etwas getan hat). Interessant ist, daß *vcdilob* "versuchen" keine Subjektsidentität zu erfordern scheint. (In informellem Deutsch ist es vielleicht ebenfalls möglich zu sagen: *Ich versuche, daß er ein Stipendium bekommt* im Sinne von: *Ich versuche, dafür zu sorgen, daß...*, also ähnlich wie bei *Ich verspreche dir, daß es morgen Kuchen gibt*). — Erwähnenswert ist auch die Beobachtung, daß *rom* "daß" bei "action"-Komplementen weggelassen werden kann, aber nicht bei "truth"-Komplementen. Es ist allerdings zu beachten, daß *rom* oft in Konsekutivsätzen weggelassen wird (*ise gamixeda (rom) mivxdi q'velaperi* "er schaute mich so an, daß ich alles verstand"), obwohl hier wohl eher der "truth"-Typ vorliegt. — Das 7. Kapitel bietet eine Liste von Verben mit Masdar-Komplement oder finitem Verb. Auch beim Masdar wird die Korreferenz u.a. mit Hilfe eines Widerspruchstests untersucht. — Von besonderem Interesse ist eine Klasse von Verben, deren indirektes Objekt mit dem Objekt des Komplementsatzes identisch ist: *vundomeb* "ich wünsche (für ihn/sie)", *vup'ireb* "ich beabsichtige (für ihn/sie)", wozu auch *vuc'q'eb* "ich beginne (für ihn/sie)" gehört (*k'ocna dauc'q'o* "er begann sie zu küssen"). Korreferenzrestriktionen beziehen sich ja im allgemeinen auf Subjekte eingebetteter Sätze ("raising"?). — Zu den interessanten Ergebnissen der Arbeit gehört wahrscheinlich die Korrelation zwischen Kontrolleigenschaften und dem Grad der Aktivität von seiten des indirekten Objekts oder Adressaten (p. 116). — Das letzte Kapitel gibt Lexikoneinträge nach der Theorie der "Head-Driven Phrase Structure" von C. POLLARD und I.A. SAG und nach Stephen ANDERSENS Aufsatz (On representation in morphology: case, agreement and inversion in Georgian, *Natural Language and Linguistic Theory* 2, 1984, pp. 157-218), einer Arbeit, die einer — bisher versäumten — kritischen Würdigung durch Kartvelologen bedürfte. Bei der Diskussion der Einträge konzentriert sich die Verfasserin hauptsächlich auf Wortbildung (die u.a. die Valenz verändert) und Koindizierung. — Das Buch hat ein georgisches Résumé (pp. 146-150). Insgesamt enthält die Arbeit einige interessante Ansätze und Beobachtungen. Die weitere Forschung wird sich nun allerdings einigen weiteren Fragen innerhalb dieses Themas zuwenden müssen, z.B. dem Problem der semantischen Unterschiede zwischen Masdarkonstruktion und Komplementsatz mit finitem Verb, wobei auch einige frühere Ansätze, wie der der Kiparskys ("Fact"), DIXON (The Semantic basis of syntactic properties, *Proceedings of the Berkeley Linguistic Society* 10, 1984, pp. 583-595) und vieler anderer zu berücksichtigten wären¹.

¹ Einige Druckfehler seien erwähnt, die mir teilweise die Verfasserin selbst mitgeteilt hat: es muß heißen p. 9(3): *vtcdilob*; pp. 38 und 165: *Xrakovskij*; p. 38; 2. Zeile von unten: propositional content (statt: modality); p. 47, 2. Zeile von oben: predicate (statt: verb); p. 49, 10. Zeile von oben: 1-3-*ask*-PERF; p. 55(21): [[—]] *fesadzlebloba* *mivetsi (nas)* [*amis gak'etebisa*]; p. 67, Table 3, (15)(c) et *passim*: *prophesy* (statt: *predict*); p. 78, Table 6 (b) MATRIX: Present (statt: Past); p. 80(40)(b): *to desire/to long for* (statt: *to miss*); p. 87(53)(a): *orders* (statt: *ordered*), letzte Zeile: *I struggle for* (statt: *I aspire*); p. 107, 4. Zeile von oben: predicate (statt: predicative).

KADŽAIA, Lamara, *Die älteste georgische Vier-Evangelien-Handschrift I: Prolegomena*, aus dem Georgischen übersetzt von Heinrich GREEVEN und Michael JOB, Bochum, Studienverlag Dr. Norbert Brockmeyer, 1989, 99 p., ISBN 3-88339-725-3.

Es handelt sich um eine Teilübersetzung des bekannten Buches (*xanmet'i t'ekst'ebi* I, t'ekst'i gamosacemad moamzada, gamok'vleva da simponia daurto lamara KAŽAIAM, s.m.a., x.i., tbilisi, mecnieba, 1984, 350 p., mit russischem und englischem Résumé). Der deutsche Text ist sehr gut lesbar und bietet dem des Georgischen nicht mächtigen Neutestamentler, Philologen und Sprachwissenschaftler eine hochinteressante und bequeme Einführung in Entstehung und Eigenart der frühesten georgischen Übersetzungen der Bibel. Der in Vorbereitung befindliche zweite Teil soll eine Transliteration und Wort-für-Wort-Übersetzung des *xanmet'i*-Textes bieten.

UTURAŠVILI, i[oceb], *dimit'ri q'ipiani*/Dimitri Kipiani [russisches Résumé: Obščestvenno-političeskie i ekonomičeskie vzgljady D. Kipiani (1814-1887), pp. 316-317], tbilisi, sabč'ota sakartvelo, 1989, 319 p.

D. Q'ipiani gehörte zu den bedeutendsten Vertretern der liberalen Bewegung im Georgien des XIX. Jahrhunderts. Bei seinem Eintreten für den Schulunterricht in georgischer Sprache griff er den russischen Exarchen an, wurde deshalb 1886 nach Stavropol exiliert und dort ein Jahr später ermordet. Sein politisches Interesse war auch ein Motiv, warum er auf eine Bitte von Aleksandre Orbeliani hin eine wegen ihrer Verständlichkeit geschätzte Grammatik verfaßte (*axali kartuli gramat'ik'a*, sxart'ulad dac'erili mamisagan švilebisatvis, sankt'-p'et'ersburgi, samecniero ak'ademii st'amba, 1882). — Das vorliegende Buch ist hier deshalb anzuzeigen, weil es sehr ausführlich über D. Q'ipianis Anschauungen zu Sprachenfragen berichtet: zum Wert des Georgischen und seiner Bedeutung für die Erziehung, für die Nation *etc.* (pp. 152-177). Eine der in den achtziger Jahren besonders strittigen Fragen war der Versuch der russischen Administration, die im Fall des Georgischen und anderer Sprachen des Reiches nicht gerade besonders nationalitätenfreundlich war, das Georgische in mingrelischen, swanischen und abchasischen Schulen abzuschaffen und einen muttersprachlichen Unterricht mit einer Art kyrillischer Schrift einzuführen, aber auch die georgische Kirchensprache in Mingrelien z.B. durch Mingrelisch zu ersetzen. D. Q'ipiani lehnte diese Politik ab, da das Georgische u.a. seit den Zeiten der Apostel die Schriftsprache der Mingrelier gewesen sei und man ja auch z.B. für die Atscharen keine eigene Schriftsprache fordere (p. 166). Wer sich für die aktuellen Fragen der Nationalitäten bzw. Sprachen in Georgien interessiert, wird besonders im 10. Kapitel des Buches (pp. 253-282) interessantes historisches Quellenmaterial finden — auch wenn man den Standpunkt des Verfassers nicht in allem teilt¹.

¹ Zwei Punkte seien erwähnt, die vielleicht weniger bekannt sind: Aleksandre CAGARELI war wegen seiner *Mingrel'skie étjudi* (St-Petersburg, 1880) in einem Teil der georgischen Presse

LOMTAZE, amiran, *brunebis taviseburebata ist'oriisatvis megrulši* [Zur Geschichte der Eigentümlichkeiten der Deklination im Mingrelischen]/ K istorii osobennostej sklonenija v megrul'skom dialekte [russisches Résumé, pp. 149-170]/On the history of declension particularities in the Megrelian dialect [englisches Résumé, pp. 171-193], tbilisi, t.u.g., 1987, 250 p.

In Anbetracht der Seltenheit von Monographien, die speziell das Mingrelische behandeln, muß man dieses Buch, das auf einer Dissertation von 1974 beruht, besonders begrüßen. — Die Morphologie des Substantivs ist gewiß bei weitem nicht so komplex wie die des Verbs, aber die deskriptiven und historischen Probleme sind trotzdem beträchtlich. Nach einer kurzen Übersicht diskutiert das zweite Kapitel die Dativendung *-s* bzw. *-c* (pp. 8-23). Die Kapitel über den Adverbials auf *-o(t)* (georgisch *-ad*) (pp. 24-64) und die degenitivischen Kasus auf *-iš-a*, *-iš-o*, *iš-e* (pp. 65-101) behandeln notwendigerweise phonetische, morphologische und semantische Eigenschaften. Der "emphatische Vokal" ist im Mingrelischen ein phonetisch-morphologisches Problem, bei dem unbedingt dialektologische Erkenntnisse zu berücksichtigen sind (pp. 123-148). Eine der Stärken des Buches liegt in der guten Übersicht über die bisherige Literatur und in der Fülle von Zitaten aus Originaltexten (Xubua, Q'ipšize). Obwohl der Verfasser mit gesprochenem Mingrelisch vertraut ist, wird eine, in diesem Fall doch wünschenswerte, Arbeit mit Informanten nicht erwähnt.

Die Lektüre des Buches ist u.a. anregend, da sie eine ganze Reihe weiterführender Fragen und Verallgemeinerungen ermöglicht, von denen hier nur einige angedeutet seien. Die Beispiele mit den Kasusallomorph *-c* enthalten alle (koronale bzw. anteriore) vordere Konsonanten im Auslaut: Ist dies ein Zufall? Daß es sich synchronisch nicht um eine phonetische, sondern morphologische Erscheinung handelt, scheint mir besonders aus dem einzigen Beispiel mit Glottokklusiv hervorzugehen (p. 16); *mec* < *met'-c* (statt **mec'*, ohne Assimilation, aber mit Vereinfachung des Konsonantenkomplexes). Übrigens: Gibt es einen auditiv wahrnehmbaren Unterschied zwischen *γoronts* und *γoronc* (p. 16), *luržs* und *luržc* (p. 21)? — Der Gegensatz zwischen mingrelisch *-ot* und georgisch *-ad* (pp. 46-47) erinnert an die Variation der indogermanischen Abkativendung **-ād*, deren Form z.B. im Sanskrit unentscheidbar ist (*-ād/-āt* je nach Sandhi): Affixe neigen in vielen Sprachen zu phonologischer Neutralisierung, da sie der Wirkung von Sandhi-Regeln besonders ausgesetzt sind (ähnlich vielleicht die Ergativendung *-k* zu georgisch (*i-*)*g(-i)ʔ*). — Besonders wertvoll

heftigsten Vorwürfen ausgesetzt, weil er das Mingrelische als eine gänzlich besondere Sprache betrachtete und es mit dem Georgischen so verglich wie die Indogermanisten beispielsweise Altindisch und Altgriechisch (pp. 258 sqq.). Der zweite Punkt ist, daß auch N. MARR sich zur Sprachenfragen in einer Schrift geäußert hat, die ich im Schriftenverzeichnis von 1933 vergeblich gesucht habe: *kartvelta erovneba*, kutaisi, 1905; er meint, daß es in Georgien schon immer verschiedene Stämme und Sprachen gab, daß Georgien aber gleichzeitig offenbar ein Ganzes war, und zwar eine nationalkulturelle Einheit (*magram amastanave sakartvelo q'opila mteli, rogorc nacionalur-k'ult'uruli erteuli*, p. 271; cf. pp. 176; 269 sqq. et passim).

sind, schon wegen des Beispielmaterials, die Funktionsbeschreibungen, z.B. die des Adverbialis (pp. 50-59): Zu der rekonstruierten Form ohne emphatischen Vokal (also *-ot < *-ad*) paßt gut die übergreifende Bedeutung eines "secondary predicate" (NICHOLS, J., *B.L.S.* 4, 1978, pp. 114-127), denn auch der Absolutiv hat ja keinen emphatischen Vokal. Bei einigen Gebrauchsweisen wird dies schon durch eine passende Übersetzung nahegelegt: *gamatxoza diak'ons o'vilaro* (p. 57) "er lief hinter dem Diakon her als einem zu tötenden (=um ihn zu töten, *mosak'avad*)", *mimala vorek osuramo* "ich komme als ein (seine) Frau bei sich habender (=mit meiner Frau, *colianad*)". Auch die temporal-lokalen Bedeutungen (*zvešo* "früher, *zvelad*", *sopelo* "im Dorf, *soplad*", p. 58) können "prädikativ" aufgefaßt werden ("... war früher", "sie fanden sie im Dorf (→ sie waren im Dorf)". Unter den drei degenitivischen, typisch mingrelischen Kasus (Direktiv, *danišnulebiti*; (*-iš*)-*ot* ~ *is-ad*; Aditiv, *mimartulebiti*; (*-iš*)-*a* ~ *is-(d)a*; Ablativ, *dašorebiti*; (*-iš*)-*(d)e*) ist der Ablativ wohl der interessanteste (pp. 88-98), da er auch Richtungsbedeutung hat (p. 96). Dies hat Parallelen in anderen Sprachen (georgisch *sxva-gan* "anderswo" etc., cf. MARR, N., *Grammatika drevneliteraturnogo gruzinskogo jazyka*, Leningrad, 1925, p. 25; FINCK, Franz Nikolaus, Ablative mit scheinbarer Lokativbedeutung, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 40, 1907, pp. 123-126) und hängt wohl mit der Orientierung und mit der Semantik des Verbs und seines Richtungspräfixes zusammen; es handelt sich um Ausdrücke wie "links", "rechts", "Osten", "Westen", "oben", "unten" etc., deren Bezugspunkt der Sprecher ist. — Ein interessantes Feld sind die nur kurz erwähnten Postpositionen (pp. 99-100), unter denen sich mindestens eine abchasische befindet (cf. GUDAVA, T., *Abxazskij poslelog x v zanskom jazyke*, *s.m.a.m.* 8, 1947, pp. 193-195).

Insgesamt ist dies Buch eine wertvolle Bereicherung der Literatur zum Mingrelischen; hoffentlich folgen bald weitere Monographien auch anderer Autoren.

Das norwegische Institut for sammenlignende kulturforskning (The Institute for Comparative Research in Human Culture Oslo) gibt, eine Tradition von Alf Sommerfelt und Hans Vogt fortsetzend, eine Reihe "Studia Caucasologica" heraus, und zwar bei der Norwegian University Press (Distribution office: P.O. Box 2977 Tøyen, N-0608 Oslo).

Der erste Band enthält die *Proceedings of the Third Caucasian Colloquium*, Oslo, Juli 1986 (edited by Fridrik THORDARSON, 1988, 321 p., ISBN 82-00-18456-0) mit Beiträgen aus allen Bereichen der Kaukasistik.

Der zweite Band enthält die "Kleinen Schriften" (27 Aufsätze) von Hans VOGT: *Linguistique caucasienne et arménienne* (edited by Even HOVDHAUGEN and Fridrik THORDARSON 1988, 536 p., ISBN 82-00-02725-2).

Die beiden Bücher sind schon in ihrer Aufmachung ganz hervorragend und

werden sicher dankbare Leser finden. Eine Besprechung folgt in einer der nächsten Nummern der *R.E.G.C.*

Universität
Ammerländer Heerstraße 114-118
Postfach 25 03
D-2900 OLDENBURG

Winfried BOEDER

TABLE DES MATIÈRES

I. LITTÉRATURE

Littérature du XIX^e siècle

- xevis *beri goča* d'Aleksandre Q'AZBEGI dans une adaptation de Georges
DUMÉZIL: *Goča, le chef de vallée* 1

II. LINGUISTIQUE ET PHILOGIE

1 – Texte

- CHARACHIDZÉ, Georges: Une légende arménienne en oubykh (avec
version abkhaze) 33

2 – Etudes

- CHRISTOL, Alain: Scythica 5 - Ossète *us* «femme» 51
FÄHNRIK, Heinz: Altgeorgische Kasusrelationen 63
FÄHNRIK, Heinz: Die Funktionen der georgischen Präverben 67
AMSE-de JONG, Tine: The morphology of the pre-root elements in the
Laz verb form, and the meaning of *ko-* 79

III. HISTOIRE

- K'LDIAŠVILI, Darežan: L'icône de saint Georges du mont Sinaï avec le
portrait de Davit Aymaşenebeli 107

IV. HISTOIRE DE L'ART

- THIERRY, Jean-Michel: Topographie et état actuel des monuments
géorgiens de Turquie orientale 129
BERIŞE, Vaxt'ang: Les monuments d'architecture du T'ao-K'larşeti 169

V. DISCUSSION

1 – Linguistique

- HARRIS, Alice C.: Reply to B. George HEWITT 203

2 – Philologie

- ALEKSIŞE, Zaza: La mention imaginaire d'un toponyme dans l'inscrip-
tions arménienne de Sioni d'At'eni (réponse à Hrac' BART'IKYAN) 227

3 – Histoire de l'art

- THIERRY, Nicole: A propos de peintures géorgiennes du XIII^e siècle 231

- VI. COMPTES-RENDUS 235



LES MAISONS TOURS DE SANAA

par Pierre BONNENFANT, chercheur au centre d'Etudes
et de Recherches sur l'Orient Arabe contemporain

Sanaa, capitale du Yemen du Nord, a été classée par l'UNESCO «patrimoine de l'humanité». Comment y vit-on? Quelles sont les particularités de cette ville fascinante dont l'architecture est à l'inverse de celle du monde musulman? Les photographies et les commentaires de Paul Bonnenfant s'intéressent à la maison et à ses espaces, aux matériaux utilisés et aux effets décoratifs, et surtout aux habitants de Sanaa, à la civilisation qui génère cet espace urbain exceptionnel.

24 x 31 — 256 pages — III.

Prix: 520 F

ISBN 2-87682-036-6

BON DE COMMANDE

à retourner aux PRESSES DU CNRS 20-22 rue Saint Amand
75015 Paris

Nom Prénom
Profession
N° Rue
Code postal Commune Pays

ISBN	Titres	Qté	PU	Total
.....
.....
.....

TOTAL.
- pour un ouvrage: France 15F/Etranger 25F Frais de port.
- les ouvrages suivants: France 10F/Etranger 20F TOTAL.

Ci-joint mon règlement francs à l'ordre des Presses du
CNRS par chèque bancaire chèque postal mandat
Je vous autorise à débiter mon compte carte bleue Visa
N° Date de validité de cette carte
Date: Signature

20/22, RUE ST AMAND
75015 PARIS FRANCE
TEL 01 45 33 16 00
TELEX 200 356 F
AC EN COURS

TABLE DES MATIÈRES

F 1179
1989

I. LITTÉRATURE

Littérature du XIX^e siècle

xevs beri goča d'Aleksandre Q'AZBEGI dans une adaptation de Georges
DUMÉZIL: *Goča, le chef de vallée* 1

II. LINGUISTIQUE ET PHILOGIE

1 - *Texte*

CHARACHIDZÉ, Georges: Une légende arménienne en oubykh (avec
version abkhaze) 33

2 - *Etudes*

CHRISTOL, Alain: *Scythica 5 - Ossète us «femme»* 51
FÄHNRIK, Heinz: *Altgeorgische Kasusrelationen* 63
FÄHNRIK, Heinz: *Die Funktionen der georgischen Präverben* 67
AMSE-de JONG, Tine: *The morphology of the pre-root elements in the
Laz verb form, and the meaning of ko-* 79

III. HISTOIRE

K'LDIAŠVILI, Darežan: *L'icône de saint Georges du mont Sinaï avec le
portrait de Davit Aymaşenebeli* 107

IV. HISTOIRE DE L'ART

THIERRY, Jean-Michel: *Topographie et état actuel des monuments
géorgiens de Turquie orientale* 129
BERIŞE, Vaxt'ang: *Les monuments d'architecture du T'ao-K'larġeti* . . 169

V. DISCUSSION

1 - *Linguistique*

HARRIS, Alice C.: *Reply to B. George HEWITT* 203

2 - *Philologie*

ALEKSIŞE, Zaza: *La mention imaginaire d'un toponyme dans l'inscrip-
tions arménienne de Sioni d'At'eni (réponse à Hrac' BART'IKYAN)* . 227

3 - *Histoire de l'art*

THIERRY, Nicole: *A propos de peintures géorgiennes du XIII^e siècle* . 231

VI. COMPTES-RENDUS 235